dictionnaire d'information sexuelle

dictionnaire
d'information sexuelle

CE DICTIONNAIRE COMPORTE SOUS FORME D'UN FASCICULE DETACHABLE UN « VOCABULAIRE DES EXPRESSIONS POPULAIRES ET ARGOTIQUES DU DOMAINE SEXUEL ».

Paul Bertrand

Victor Lapie

Dr J-C Pellé

Dictionnaire d'information sexuelle

époque

Privat, éditeur

Illustration figurant en couverture :

LE MYSTERE DE LA VIE

Cette sculpture
de Louis Archambault évoque un
couple intimement enlacé

Exposition de Montréal 1967
Photo Hétier

Le signe * renvoit à un mot traité par ailleurs.

© Edouard Privât, Editeur, 1970
14, rue des Arts, 31 Toulouse

INTRODUCTION

La révolution du printemps 1968, en France, aurait sans doute explosé de toute manière. Car les conditions, nationales et mondiales, étaient réunies pour un tel soulèvement.

C'est toutefois à partir de la revendication émise par les étudiants et étudiantes de la Faculté des Lettres, à Nanterre, désireux de pouvoir se rencontrer à leur convenance dans leurs chambres, que tous les faits se sont enchaînés — et déchaînés. C'est aussi parce qu'il s'entendit répondre, en public, par le Ministre de la Jeunesse, d'aller refroidir ses « problèmes » dans une piscine que le plus actif meneur de ce mouvement déclencha l'attaque.

« Liberté sexuelle » fut un slogan maintes fois écrit sur les murs de la Sorbonne, et ailleurs. Une petite ville de Bretagne l'entendit même proclamer dans ses rues par un « comité d'action » lycéen.

On vit alors nombre d'adultes, dont des ecclésiastiques, remplis d'indulgence. Comme si une force si longtemps réprimée par le veto ou le silence hypocrite, celle de l'instinct génital, justifiait d'être devenue déclic de barricades.

Tandis que les conservateurs ne manquent évidemment pas d'évoquer la décadence de Rome, partout, désormais, s'éclaircissent les rangs des censeurs rigoureux. Bien que gardiennes d'une tradition sévère dans ce domaine, les Eglises, secouées elles-mêmes intérieurement, s'acheminent peu à peu vers une tolérance beaucoup plus large qu'hier. Elles croient devoir s'adapter à cette époque de mutation, de remise en cause de *toutes* les valeurs. Quoique fort conscientes des désordres où peut conduire le « vertige de la liberté », en ce domaine très particulièrement, elles tendent vers une morale beaucoup plus « ouverte ».

S'estimant donc en devoir de franchise, et même en celui à quelque anticipation, à cause de ce libéralisme progressif des mœurs — dont le développement de l'emploi des moyens contraceptifs n'est qu'un exemple — les auteurs de cet ouvrage ont voulu écrire de la façon la plus nette sur le sujet que l'éditeur leur avait soumis. Car la société de consommation « consomme » aussi « du sexe » et personne ne peut plus demeurer dans l'ignorance de ses multiples visages.

Ils livrent au lecteur des matériaux d'information, lui laissant bien entendu le choix de ses orientations. Mais ils parlent clair.

Certaines des précisions qu'ils apportent pouvant ainsi faire choc sur de jeunes sensibilités, ce livre n'est naturellement pas, selon l'expression en usage, « à mettre entre toutes les mains ».

***

L'éducation sexuelle est l'éducation de la sexualité, c'est-à-dire de ce qui fait les caractéristiques, l'originalité, la force de chaque adulte. Elle doit préparer à l'épanouissement de l'homme ou de la femme dans toutes les dimensions de sa personne.

Vue dans cette perspective, elle ne saurait avoir pour but, comme il est trop fréquent de le croire, la seule connaissance biologique de tout ce qui touche à la génitalité, c'est-à-dire aux appareils reproducteurs à la fois dans leur partie descriptive (anatomie) et dans leur aspect fonctionnel (physiologie).

Mais il est vrai que le dynamisme profond qui est à l'origine de l'activité génitale de chaque être possède une telle puissance qu'il apparaît nécessaire de bien le connaître pour essayer, autant que faire se peut, de le maîtriser et de l'utiliser, telle l'énergie atomique dans le monde de la matière, pour l'enrichissement individuel et collectif et non pour le déchirement et pour la destruction.

Cette force est si grande, en effet, ses conséquences peuvent être si redoutables, que l'Occident chrétien a surtout, au cours des siècles, cherché à construire des digues, comme pour se protéger d'un fléau. On peut dire — en schématisant, car les points de vue différèrent avec les époques — que l'activité génitale était « vécue » comme un mal nécessaire. D'où la double attitude de la réduire au maximum et d'en parler le moins possible.

C'est à Sigmund Freud que revient le mérite d'avoir osé, au début de ce siècle, parler ouvertement de ce problème et d'en avoir souligné l'extrême importance.

Et cela dans deux dimensions essentielles : l'énergie (ou libido) qui commande les impulsions sexuelles ne peut être facilement et impunément niée, ou « refoulée ». On savait déjà cette lutte difficile, mais Freud a mis en évidence un certain nombre de mécanismes psychologiques révélateurs des conflits et des déviations, conscients et souvent inconscients, qui résultent du combat de l'individu contre ses aspirations dans ce domaine.

La deuxième « dimension » de l'œuvre de Freud est d'avoir posé un schéma du développement instinctivo-affectif du petit

en- fant. Celui-ci, expliqua-t-il — ce qui scandalisa — est doté d'une vie sexuelle dès sa naissance. Cette sexualité s'exprime en plusieurs étapes. On parle d'abord de stades pré-génitaux. Ces étapes doivent être normalement franchies et « assimilées » pour permettre un jour l'expression d'une sexualité d'adulte normale.

Quelque cinquante années plus tard, le professeur Kinsey, de l'Université d'Indiana (U.S.A.), entreprendra, avec l'appui de la fondation J.D. Rockefeller et une vaste équipe de recherche, une enquête, indéniablement scientifique, sur le comportement sexuel de l'homme et de la femme. Les résultats en furent publiés sous ces titres respectivement en 1948 et en 1953.

Si la critique officielle catholique contesta d'abord l'opportunité d'une telle enquête, et surtout la vulgarisation de ses résultats, elle en admit la valeur, notamment en précisant que les données fournies par le professeur Kinsey confirmaient les observations depuis longtemps recueillies par les prêtres.

Puis vinrent par exemple les travaux des savants sexologues américains, homme et femme, Masters et Johnson, enregistrant placidement, par électrodes, des activités génitales solitaires et par couples. Et la mise en vente libre, l'exposition publique d'illustrations pornographiques en Scandinavie, comme la Foire internationale sur ce thème à Copenhague. Et tant de films, de livres, de revues, toute l'atmosphère « érotisante » contemporaine !

Comme un orage longtemps attendu, c'est maintenant une pluie diluvienne d'études de toutes sortes et de toute valeur sur la question. II faut savoir, et tout le monde veut savoir. Cet appétit constitue sans nul doute un risque : la force de la vérité n'est pas toujours supportable, au moins sans préparation.

D'autre part, il semble sûr, si nous osons ce jeu de mots facile, que l'« empire du bas » a contribué au Bas-Empire. Et à sa chute. Une civilisation est bien tenue de faire barrage à trop de facilité, pour l'hypothèse où une réaction quasi générale ne viendrait pas, d'elle-même, mettre fin à des facteurs dégradants. A la « sexalade », comme on dit aux U.S.A., il faut des limites.

Mais nous devons — il n'y a plus de choix possible — voir les choses en face, mesurer exactement nos responsabilités en la matière à l'égard des jeunes.

Situation inconfortable de l'éducateur de ce temps qui est obligé, en général sans avoir appris à nager, d'apprendre aux autres la façon de se tenir sur l'eau et d'y avancer.

ACCOUCHEMENT

Les hasards de l'ordre alphabétique placent ce mot en tête de ce petit recueil.

Si l'évidente finalité de l'acte sexuel est bien la procréation, nous n'aurons pas l'hypocrisie, en ce dernier tiers du vingtième siècle, de sembler croire, et vouloir faire croire, qu'elle en est le seul motif. Il s'accompagne de plaisir, et la recherche de ce plaisir le commande maintes fois. Nous reviendrons ailleurs sur ce point.

D'autre part, voici quelques années encore, l'on se fût étonné de compter l'accouchement au nombre des problèmes soulevés par l'éducation sexuelle. L'obstétrique était le domaine réservé des médecins et des sages-femmes.

Les futures mères devaient se contenter de dictionnaires aux termes incompréhensibles et barbares, d'une littérature non moins effrayante. A titre d'exemple, voici la description par l'une des héroïnes de Balzac, dans *Les mémoires de deux jeunes mariées :* ... « Ainsi parvenue au point où la séparation semble vouloir se faire entre le corps et l'âme, une douleur qui m'a fait croire à une mort immédiate a éclaté. J'ai poussé des cris horribles, et j'ai trouvé des forces nouvelles contre de nouvelles douleurs... ».

A défaut de ces lectures encourageantes, se prodiguaient les « conseils » des mères, les horribles histoires d'accouchement d'amies apitoyées.

Bref, le niveau de connaissance était tel que bien des médecins ont vu des femmes arriver à la maternité en croyant que l'enfant sortait par l'ombilic* : douce perspective !

Et voici que trois mots vinrent tout transformer :

Accouchement sans douleur

Celui-ci a dépassé le domaine de la seule obstétrique. Avant d'être une technique, il est une *éducation*. Il concerne toutes les femmes sans distinction, l'on pourrait dire tous les couples, puisque ses bienfaits s'étendent aussi sur le plan affectif.

« Le père, présent et actif, ne se ronge plus les sangs loin de sa femme. Le lien entre les époux n'en est que renforcé. Car c'est un sentiment extraordinaire de partager ces instants de bonheur intense », écrivent les Docteurs P. et A. Vellay dans leurs « Témoignages » à son propos[1].

1. Ed. du Seuil.

Pour toutes ces raisons, il a une place de premier choix dans l'éducation sexuelle.

Dans l'accouchement normal, l'apparition de contractions régulières, parfois accompagnée de l'émission de glaires sanguinolentes, dénonce le début du « travail ».

L'enfant tête en avant, doit quitter le monde clos où il vivait. Pour ce faire, des forces le compriment, le poussent. Il connaît alors, croit-on, la première expérience de l'angoisse humaine.

Assez faibles et espacées au début, les contractions de l'utérus* ont pour but de tirer sur les bords de son col pour qu'il s'élargisse jusqu'à dix à treize centimètres, afin que puisse passer la tête du bébé.

Dès que la dilatation est complète, les contractions changent de rythme et de sens afin d'expulser l'enfant par le vagin* et son orifice externe, la vulve*. Après rupture de la poche des eaux, ces contractions s'accompagnent alors chez la femme d'un besoin de pousser, jusqu'au moment où la petite tête jaillit entre ses jambes. Le corps entier, moins gros et plus souple, suit facilement.

L'enfant est attaché à sa mère par le *cordon ombilical*. On coupe alors celui-ci, entre deux ligatures, pour éviter l'hémorragie : pour la première fois, respirant lui-même, l'enfant suffoque et pousse son premier cri, première manifestation d'autonomie. Quinze à vingt minutes plus tard suit l'expulsion du placenta et de l'extrémité du cordon qui y est rattaché.

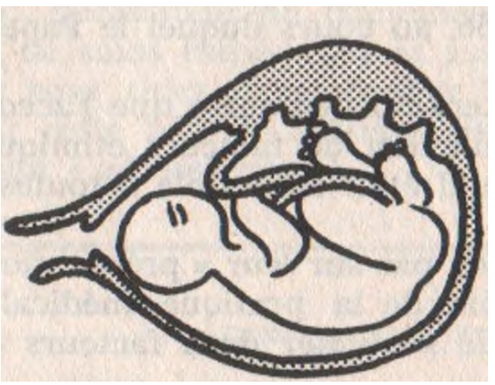
L'utérus étant un muscle comme un autre, son travail n'est pas plus douloureux qu'un autre travail musculaire. Cependant une ignorance généralisée de faits physiologiques élémentaires, les tabous*, une fausse interprétation des textes religieux, des facteurs sociologiques ou de civilisation, ont transformé l'accouchement en un acte obligatoirement grevé de manifestations douloureuses.

L'accouchement sans douleur est issu des travaux des physiologistes russes, Pavlov, et en particulier Mme Erofeeva, qui ont étendu ces travaux à l'obstétrique.

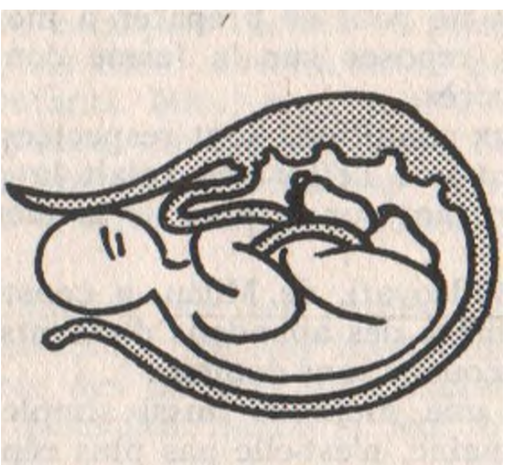
L'expérience du chien qui salive lorsqu'on lui présente de la nourriture est bien connue : pendant un certain temps, une sonnerie est associée à la vue de la viande. Puis, un jour, on constate que l'audition seule de la sonnerie fait saliver le chien. Cette sonnerie « conditionne » le « réflexe » salivaire. De même en « reconditionnant » la femme, en l'informant du processus qu'elle est en train de vivre, en l'entourant d'un personnel qualifié et coopérant, en lui enseignant, grâce à un entraînement quotidien, à

Accouchement

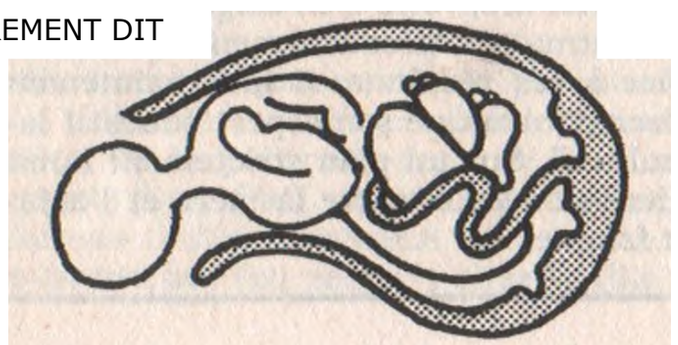
DILATATION



DILATATION
ACHEVEE



EXPULSION OU ACCOUCHEMENT
PROPREMENT DIT



répondre aux différents « signaux » de l'accouchement (relâchement musculaire et respiration contrôlée au moment des contractions), la participation réelle, la fierté et la joie aidant, le seuil de sa sensibilité s'élève. Et la douleur n'apparaît pas.

C'est le Docteur Lamaze qui a introduit la méthode d'U.R.S.S. en France vers 1950, et c'est lui encore qui donna l'impulsion à son développement, tant en France qu'à l'étranger (les pays catholiques ayant été définitivement acquis à la suite d'un discours de Pie XII, en 1956, au cours duquel le Pape se montrait favorable à la méthode).

Cette rapide extension démontre que l'accouchement sans douleur n'était pas fonction de facteurs ethniques, sociaux, ou économiques, mais qu'il était accessible à toutes les femmes enceintes.

Nous n'insisterons pas sur leur « préparation » proprement dite. Elle est du domaine de la pratique médicale et para-médicale. Mais il convient de souligner deux facteurs qui ne peuvent être modifiés.

D'une part, une préparation ne s'improvise pas. Son contenu est invariable, si sa forme varie. Car il repose sur des bases scientifiques précises.

D'autre part, on ne peut se préparer à moitié : la préparation doit être assidue, reposer sur la ferme conviction qu'elle sera récompensée de succès.

Lorsque ces deux conditions sont respectées, les résultats prouvent abondamment que l'effort en valait la peine, ils se constatent objectivement tant sur le plan de la mère que sur celui de l'enfant.

Le Professeur Malcovati, de Milan, a constaté une diminution importante du nombre des abandons d'enfants par des mères célibataires ayant accouché sans douleur.

Pourquoi donc une méthode aussi simple, rationnelle, et si profondément humaine, n'est-elle pas plus répandue ? Sans doute par manque de crédits pour des locaux, de personnel hospitalier, par carence dans la formation des médecins et des sages-femmes comme dans l'information des femmes elles-mêmes. Celles-ci, dans de nombreux pays, connaissent mal la méthode, ce qu'elles sont en droit d'en attendre, voire d'en exiger...

Néanmoins, désormais, l'accouchement sans douleur est un fait acquis. Grâce à ses résultats, il fait maintenant partie inhérente de la médecine, bien que son aspect éducatif la rattache aussi au domaine culturel. Sur un plan strictement humain, il permet la création de liens nouveaux entre la mère et l'enfant, aussi bien qu'entre mari et femme.

ACNE

Ce nom recouvre plusieurs maladies de peau survenant sur un terrain séborrhéique, avec poussées importantes à l'adolescence, et réapparition fréquente à la ménopause*.

Si certaines formes, en particulier celles liées à un dysfonctionnement hormonal, nécessitent un traitement médical, la plupart sont du ressort de soins esthétiques et surtout d'un certain « doigté », nécessaire pour aider en particulier l'adolescent « boutonneux » à traverser cette période suffisamment fertile par ailleurs en difficultés (voir « adolescence »).

ADIPOSO-GENITAL (SYNDROME)

Certains garçons très gras, comme « soufflés », ne possèdent que des organes génitaux de petite taille. Leurs désirs génésiques sont restreints ou nuls. Ils ressemblent, en petit, aux chapons, si ce n'est aux eunuques castrés et paisibles des harems. Pour le pittoresque, les films américains en placent souvent un dans les bandes d'enfants. Mais, pour eux, ce désordre glandulaire peut être en général corrigé, au cours de leur croissance, par des injections d'hormones. Beaucoup plus rares, des filles présentent le même syndrome et sont justiciables de la même sorte de traitement.

Le rire et les moqueries que ces jeunes provoquent ne tiennent évidemment pas compte de leur insuffisance biologique. Ils peuvent leur procurer des troubles du caractère, se répercutant sur leurs conduites sexuelles, même si leur insuffisance a disparu.

ADOLESCENCE

Marquée jadis, pour les jeunes mâles, par une cérémonie dite d'initiation, elle débouche sur l'âge adulte et commence avec la pleine installation de la puberté*, donc de la mise en route des fonctions reproductrices. S'affirment alors les caractères sexuels dits « secondaires » : développement des seins, des hanches, apparition des menstrues (ou règles*) chez la fille ; augmentation

du volume de la verge* et des bourses*, érections*, émission de sperme*, mue de la voix, qui devient grave, chez le garçon ; poils autour des organes génitaux, puis sous les bras, chez les deux sexes («pubere», en latin, signifie «se couvrir de poils»). A mesure que se développe le triangle (devenant presque losange, à la fin, chez beaucoup d'hommes) de la toison pubienne (P), c'est-à-dire sur le bas-ventre, les médecins la numérotent jusqu'à cinq ; celle de la pilosité axillaire (A), c'est-à-dire sous les bras, jusqu'à trois. Dès P2 A0, les pulsions génitales s'installeraient. Impatients de paraître plus virils, nombre de garçons rasent leur lèvre supérieure, puis leurs tempes, afin que le duvet s'y épaississe, durcisse.

Cette période s'étend sur de nombreuses années. Elle commence plus ou moins tard selon les climats (plus vite dans les chaleurs du Sud) et selon les sujets. Mais, en règle générale, plus tôt chez la fille que chez le garçon, et nettement plus tôt (deux ans, en moyenne) chez les sujets des deux sexes, aujourd'hui, que chez ceux et celles des générations précédentes. On attribue cette précipitation, de même que des tailles plus élevées, à une alimentation plus riche, plus équilibrée, comme à plus de confort dans les familles. A plus de loisirs, et donc moins de surmenage au travail, sans doute aussi.

Cette date plus précoce accentue le décalage entre le moment où les jeunes ressentent des poussées génésiques, parfois irrésistibles, et celui où le code moral en vigueur dans nos sociétés occidentales, de tradition judéo-chrétienne, leur permet d'entretenir par le mariage des rapports sexuels. L'adolescence elle-même, au contraire, s'étire désormais par la prolongation de la scolarité, entraînant une mise au travail productif et une indépendance économique bien plus tardives qu'autrefois.

Il ne faut donc pas être surpris que ce code se trouve, pour beaucoup, progressivement bafoué, soit après des revendications juvéniles, auprès des adultes, du « droit à l'amour » ; soit, le plus souvent en secret, par des exutoires divers : masturbation*, liaisons homosexuelles*, ou hétérosexuelles* préconjugales. Des romans japonais contemporains montrent de jeunes Nippons impatients qui crèvent de leur membre viril la cloison de papier séparant des chambres. Dans les dortoirs d'internats de tous les pays, après l'extinction des lumières, les propos échangés sont très édifiants sur ce chapitre. Et les gestes de même.

***

On situe aujourd'hui, en moyenne, à 10-12 ans le début de la puberté féminine, à 12-14 ans celui de la puberté masculine.

Elle ne s'accompagne pas seulement (ni même d'ailleurs absolument toujours) de désirs génitaux. Au milieu de la rapide croissance du corps et d'un bouleversement de l'esprit, aux aspects demeurant maintes fois romantiques, et parfois pathétiques (« oursons s'estimant mal aimés et refusant que l'on panse leurs plaies », a-t-on pu écrire), apparaissent d'ordinaire de tendres attirances : pour soi-même (narcissisme*), puis pour un ou des sujets de même sexe, ou de l'autre. Mais souvent avec une grande délicatesse («Je la respecte trop pour y toucher»), même si un masque de muflerie est porté ensuite devant les camarades.

Dans la mesure où des pratiques sexuelles sont exercées mais considérées par l'adolescent comme condamnables, à cause de son éducation et de son entourage, s'y ajoutent des sentiments de faute, donc d'angoisse. Se battent alors en lui son impureté et sa soif de pureté.

Cette souffrance est plus vive lorsque le sujet est d'une nature émotive. La crise qu'il traverse le rend sombre, avec parfois des explosions de fureur et de désespoir.

Rien d'anormal, en conséquence, à ce que l'« âge ingrat » pose, aux parents et autres éducateurs, tant d'énigmes, voire de problèmes sérieux à résoudre immédiatement[1] : agressivité ou mutisme à leur égard ; chez les filles, anorexie*, dépression nerveuse, fugues* ou même tentatives de suicide par désespoir sentimental — quand ce n'est pas, heureusement exceptionnels, la naissance d'un bébé, le scandale d'un outrage public ou d'un attentat à la pudeur (voir « infractions sexuelles »).

Le meilleur moyen de se préserver contre ce risque est d'entretenir avec ses enfants, et ce dès leurs premières années, des relations de confiance assez fortes pour que, en cas de graves difficultés, ils éprouvent le désir d'en faire part.

C'est la période des grandes contradictions « ambivalentes » : amour mêlé à de la haine, en particulier à l'égard des père et mère ; élans de pureté, après le plus grand des cynismes ; audace provocante, parfois follement présomptueuse, violence asociale (« Merde au monde ! » écrivait un garçon sur le mur de sa chambre), alternant avec la plus timide des pudeurs. L'absence de mesure marque ces attitudes opposées.

Chez beaucoup, c'est l'époque, on l'a vu, des fortes vantardises entre camarades, notamment dans le domaine génital. Tel ce

1. Pour plus de détails sur l'adolescence considérée dans son ensemble, on pourra lire notamment le petit *Dictionnaire d'éducation familiale* (chez Privat).

pubère récent qui se flattait du nombre de ses rapports complets avec des filles. La première fois qu'il en « connut » une, dans une cave d'H.L.M., il dit à ses intimes : « C'est dégoûtant. Elle ne s'était même pas rasée ». Car ses précédents exploits antérieurs se limitaient, en fait, à la lecture d'illustrés obscènes. Or la législation française (à la différence de celles de Scandinavie, notamment) oblige les éditeurs à y effacer par de la gouache, sur les photos qu'ils font paraître, la pilosité pubienne féminine — qu'il n'est plus en usage occidental d'ôter. Combien de jeunes, de même, emploient avec aplomb, sur ce terrain, des mots dont ils ignorent le vrai sens !

Si l'éducation sexuelle d'un adolescent n'était pas commencée, il serait plus que temps de l'entreprendre. Encore faut-il, pour y réussir, que l'adulte initiateur ne soit pas lui-même demeuré, sous cet angle, un adolescent — ou un enfant.

ADULTERE

Dans la tiédeur de son igloo et sous les fourrures étalées, l'Esquimau prête sa femme à son hôte. « Afin de rendre plus tolérable l'état matrimonial », des psychologues, des médecins recommandent aujourd'hui l'« adultère hygiénique », avec même une fréquente rotation des partenaires. Par consentement mutuel, quinze millions d'Américains se livreraient ainsi au « Wife swapping ». A l'inverse la coutume, sinon la loi, dans certaines régions d'Afrique du Nord et d'ailleurs, autorise encore à tuer par jets de pierres l'épouse ayant connu des rapports sexuels avec un autre homme que son mari, même polygame. Ainsi voit-on fabriquer des tapis, jusqu'à la fin de leur existence, par des musulmanes échappées à pareille lapidation et réfugiées derrière les murs d'une Mission protestante. Jésus n'a-t-il pas pardonné à Marie-Madeleine ?

Pourtant notre civilisation occidentale, tout enracinée de christianisme qu'elle soit, est demeurée rigoureuse, du moins officiellement, à rencontre de l'adultère. Officiellement, car prêtres ou pasteurs, en privé, offrent plus souvent leur aide morale, en la circonstance, qu'ils ne recourent au blâme. Quant à la législation française, si elle fait d'une telle conduite, pour chacun des deux époux, un motif de divorce* sur la demande de l'autre, elle ne frappe d'une peine d'amende (voire, en théorie, d'emprisonnement) que l'époux ayant « accueilli » au domicile une partenaire illégitime. L'épouse, elle, se trouve justiciable des mêmes

sanctions quel que soit le lieu de ses relations intimes de cette nature. L'égalité de la femme avec l'homme n'est pas encore atteinte, pas plus qu'en Belgique ou en Italie, par exemple, et encore moins dans d'autres pays.

On continue de se réjouir, dans les vaudevilles, de la scène du mari rentrant de voyage à l'improviste, parfois accompagné au lit conjugal d'un commissaire de police, pour le constat de son infortune. Tout au long de ses études secondaires, à l'analyse de textes classiques riches en amants et amantes — si ce n'est pas la découverte que Molière écrivit *Le cocu magnifique* — un jeune apprenait hier que pareille situation n'est pas exceptionnelle. Aujourd'hui romans et films, ne serait-ce que par la télévision*, le lui enseignent surabondamment.

Il est de fait qu'elle n'est pas rare. Une idée courante, certes répandue avec complaisance par les mâles, veut que ceux-ci soient, d'essence, quasi polygames, comme le lion, « roi des animaux », en tout cas plus volages que leurs compagnes : désireuses de protection, de sécurité offerte et reçue, elles seraient plus capables d'affection totale jusqu'à la mort. On considère ainsi, d'ordinaire, que l'infidélité conjugale est plus souvent masculine que féminine. Et que l'homme, si inconstant qu'il soit dans ses amours, supporte très mal que sa femme l'imite. Selon certains, il aurait alors l'impression de coucher avec son concurrent, informé de sa vie la plus intime. Cette pensée lui soulèverait le cœur, et quelquefois par homosexualité refoulée (voir « jalousie »). En l'absence de données précises, on ne peut trancher ce point. Il n'est pas douteux, en tout cas, que nombres d'épouses insatisfaites, déçues, ou elles-mêmes trompées, cherchent consolation dans des bras plus chauds et plus complaisants. Et il arrive que pour avoir la paix, si ce n'est pas plaisir, des conjoints admettent, voire encouragent, la présence au foyer d'un(e) troisième partenaire. Les « ménages à trois » ne vivent pas seulement sur les planches de théâtre. Aux U.S.A. des clubs, avec petites annonces*, les favorisent. On en voit même où s'établissent des relations homosexuelles*, et ce un peu partout dans le monde. Mais la loi, alors, ne parle pas d'adultère. Tout au plus verrait-elle là, et en matière seulement civile, une « injure grave », motif de divorce si le mari ou la femme l'invoquait.

Dans ce domaine aussi, un libéralisme grandissant gagne l'opinion publique. Elle ne voit pas pourquoi les « amours célèbres », qu'en images lui conte son journal quotidien — à commencer par les frasques de Napoléon, empereur — ne pourraient avoir des répliques, seraient-elles beaucoup plus modestes, chez le commun des mortels.

Les enfants, hélas (et ne parlons pas de ceux qui peuvent naître du commerce illégitime, hier « bâtards », objets de dédain), même s'ils paraissent s'y habituer, souffrent en général très fort de pareille situation, lorsqu'ils la connaissent. Ayant besoin, pour bien s'épanouir, du moins dans l'état actuel des mœurs, d'un attachement exclusif à leur père et leur mère, la plupart jugent avec une grande sévérité l'intrusion d'un(e) comparse dans la vie sentimentale d'un de leurs auteurs.

C'est pourquoi, à cause d'eux, les meilleurs parents savent, sauf impossibilité absolue, se retenir sur la pente de l'adultère, si la tentation les en saisit. Au cas où un engagement aurait pris cours, ils parviennent du moins à l'entourer du secret.

La grande règle de la morale sexuelle, et de la morale tout court : « ne pas faire de victimes », prend ici tout son sens. Si l'époux non consentant (car son accord en pareille matière, il faut oser le dire, est parfois un facteur d'harmonie conjugale) n'est pas respecté, au moins que le soient les êtres mis au monde avec lui. Un jour peut-être se multiplieront ces « groupes maritaux » où, comme au Danemark, plusieurs jeunes couples d'inspiration hippie vivent en communauté complète. Un enfant se trouverait fort bien, paraît-il, d'avoir par exemple huit pères et mères. Quelles que soient les surprises secrétées par notre époque, elle ne semble pas devoir faciliter rapidement celle-là.

AGE CRITIQUE

(voir : *andropause et ménopause)*

AGE ET ACTIVITE SEXUELLE

Si les rapports Kinsey* ont mis en lumière l'influence du milieu social et du niveau de culture dans l'intensité de l'activité génitale, ils ont aussi constaté que l'âge est, bien entendu, à cet égard, un autre facteur très important.

La puissance de l'instinct sexuel suit la loi générale du vieillissement de l'organisme. A peine achevé de se construire — autour de la vingt-cinquième année — notre corps commence à se détériorer suivant une pente qui s'accélère avec le temps.

Pour de nombreux sports — du moins en ce qui concerne la compétition — on est déjà « vieux » à vingt ans. Chez les garçons, le maximum de capacité génésique se situe précisément un

peu avant cet âge, alors que, pour la plupart, ils ne sont pas autonomes sur le plan économique et en mesure de se marier en assumant toutes les responsabilités d'époux et de père.

Qui devrait s'étonner, dans ces conditions, de ce qu'ils exercent des activités sexuelles dont certaines sont encore interdites par la loi ou la religion ? A moins qu'ils ne « refoulent » leurs pulsions (voir « refoulement ») ou ne se montrent capables de sublimation (voir « dérivations de l'instinct sexuel »).

Aussi, pratiquement, est-ce entre vingt et trente-cinq ans que l'activité sexuelle chez l'homme revêt sa plus grande intensité. Elle diminue ensuite progressivement. Chez la femme, en tout cas l'Occidentale, la courbe n'est pas la même. L'adolescente ressent d'ordinaire des besoins « physiques » moins impérieux que le garçon du même âge (elle n'aurait, toujours selon Kinsey, qu'un cinquième de l'activité masculine). Son épanouissement est plus tardif et coïncide davantage avec sa maturité de femme. Son déclin est plus lent.

L'arrêt définitif de toute vie génitale varie beaucoup suivant les individus. L'histoire a retenu le nom de personnages qui réalisèrent très vieux des prouesses dans ce domaine. On eut un certain mal à dissuader Goethe, à soixante-quinze ans, d'épouser une adolescente de quinze, dont il était devenu éperdument amoureux. De nos jours, on compte plusieurs écrivains ou artistes qui se marièrent ou se remarièrent avec de jeunes femmes ou jeunes filles alors qu'ils avaient largement dépassé la soixantaine.

Une étude publiée en 1960, par deux médecins américains, souligne que les deux sexes peuvent avoir jusqu'à un âge très avancé des rapports satisfaisants. Au-delà de soixante-quinze ans, l'abandon de toute pratique amoureuse provient, dans les cas étudiés, d'affections générales, plus que d'absence d'impulsions sexuelles : tout au moins chez ceux qui mènent une vie de couple heureuse et qui avaient conservé l'entraînement de relations régulières, puisqu'il est très difficile, pour un être seul, de trouver à partir d'un certain moment un (ou une) partenaire, ce qui amène assez vite chez lui la disparition de toute manifestation sexuelle.

Pourtant un dicton n'affirme-t-il pas que faire l'amour quand les forces déclinent, c'est chaque fois creuser un peu plus sa tombe ? Mais les progrès de la médecine et de l'hygiène permettent de retarder plus qu'hier les effets de la sénilité. La gérontologie s'y attache d'autant plus que la durée de l'existence s'allonge. Elle montre en particulier comment conserver très tard des intérêts qui « raccrochent » à la vie.

L'essentiel est donc de pouvoir vieillir ensemble et dans une affection réciproque. Car si le désir s'éteint doucement, restent, pour les conjoints, la tendresse et les souvenirs. Ce sentiment et ces pensées comblent largement ceux qui les possèdent. Depuis toujours les poètes ont chanté ce bonheur.

Faute de simultanéité dans le vieillissement, c'est-à-dire si l'un des époux est ou reste trop jeune par rapport à l'autre, se trouve donc soumis à des désirs exigeants qu'il sera tenté d'assouvir ailleurs, les conflits peuvent naître.

« A jeune femme, il faut jeune mari ». Et inversement.

Parfois, au contraire, des hommes prennent des compagnes nettement leurs aînées, par nostalgie de retrouver la mère avant la flemme, de même que la jeune fille cherche le père avant l'homme, dans l'autre cas. Mais, au fil des années, le décalage s'accentue, freiné seulement par le fait que les épouses parviennent en général, de nos jours, à rester tard belles et désirables.

Néanmoins, mieux vaut ne pas « tenter le diable » en accumulant au départ les causes possibles d'échec du couple*. Celle-ci peut en être une, et fort sérieuse.

ALCOOL

A petites doses, il émoustille, excite les sens de la plupart des individus. En grande quantité, il les plonge au contraire dans l'hébétude. Les prostituées le savent bien, qui continuent à faire boire leurs clients après qu'ils aient payé la promesse de leurs faveurs.

L'intoxiqué permanent, lui, perd presque toujours sa puissance génésique.

Dans les surprise-parties*, voire leurs «orgies»*, certains jeunes s'étourdissent ainsi. Perdant tout contrôle, ils en arrivent à des excès qu'ils regrettent plus tard.

Pour cette raison et beaucoup d'autres, on ne saurait détourner trop tôt les adolescent(e)s — car les enfants n'en éprouvent encore aucune envie — de cette pernicieuse habitude. En invoquant en particulier les performances sportives chez les garçons, la beauté du teint chez les filles, l'entreprise est fort loin d'être irréalisable, du moins si n'est pas très dissolu le milieu de leurs fréquentations.

AMENORRHEE

(voir : *règles)*

AMI(E)S

C'est d'abord le confident, la confidente des premiers émois sentimentaux. Ne lui parle-t-on pas plus à l'aise qu'à ses parents ? C'est ensuite le témoin et le soutien des heures difficiles, après déception ou rupture : sa présence attentive apaise bien des désespoirs. C'est enfin l'intermédiaire ou le messager, le complice ou le censeur.

Mais il n'assume d'ordinaire l'un de ces rôles qu'avant la constitution du couple. Car la mobilité des lieux de résidence, des emplois, le font ensuite très souvent perdre, en plus du besoin de souder l'union conjugale

Sa présence au foyer revêt diverses significations. Le théâtre des boulevards a fait recette du « ménage à trois ». Le partage de l'intimité peut insensiblement faire glisser vers l'adultère, si des fissures séparent les époux. Même hors ce cas, si l'ami(e) s'est introduit(e) dans la place avec une arrière-pensée de conquête, son machiavélisme peut réussir. Toutefois, à l'inverse, un homme ou une femme raisonnables peuvent exercer une action bénéfique sur des conjoints encore très « jeunes chiens ». Il arrive aussi que l'un des deux accepte la familiarité du comparse, pour avoir la paix génésique, ou que les deux y consentent, par désir de stimulation érotique.

Pour *des* amis, la question est bien entendu différente. Entre ménages, entre voisins, des liens s'établissent, généralement dans un même cadre socio-professionnel ou culturel. Mis à part l'échange de secrets entre femmes, l'intervention dans la vie sexuelle et affective des uns et des autres est d'ordinaire limitée. Exception faite également des groupes où permutent les partenaires (voir « mariage »).

L'invitation incessante d'amis est souvent moins un signe d'hospitalité que celui du vide entre les époux.

Enfin, il est inutile de mettre en relief que maintes amitiés, à tous les âges, comportent une charge, plus ou moins nette, hétérosexuelle ou homosexuelle.

AMOUR

Avec ses mille facettes, l'amour ne peut guère s'enfermer dans une définition. Cet élan nous porte en effet, avec plus ou moins de force, aussi bien vers nos semblables, que vers l'art, la patrie, la divinité, la nature, les animaux, l'argent, etc.

Mais parler de « l'Amour », avec un grand A, c'est désigner cette rencontre de deux êtres, appelés l'un vers l'autre par l'instinct sexuel, dont la finalité est la survie de l'espèce.

Bref rapprochement de deux corps, aventure de quelques jours ou de plusieurs saisons, union qui s'enrichit jusqu'à la mort, autant de physionomies de cette attirance. Au surplus, l'infinie variété des individus, donc des couples, fait que chacun d'eux vit « son » amour de façon unique.

D'aucuns pensent qu'on ne saurait qualifier ainsi une simple et hâtive étreinte charnelle, notamment avec une prostituée. Mais certains n'y trouvent-ils pas un embryon de relation affective ? Il demeure certain qu'elle déçoit la plupart, comme sont déçus les jeunes qui, par rejet des tabous*, esprit d'indépendance, « modernisme », veulent leurs « expériences » uniquement physiques. En souffrent surtout les filles, plus sentimentales dans leur ensemble.

L'amour est comme ces auberges espagnoles de jadis : on n'y trouve que ce qu'on y apporte. Au moment où se dessinent puis s'expriment les premiers émois amoureux, c'est toute la personnalité des partenaires qui est en jeu. Le jeune homme ou la jeune fille, comme plus tard l'adulte, se comporte selon la manière dont il a franchi les divers stades de son évolution* instinctive et affective, selon le climat de son éducation générale, le contexte social et culturel dans lequel il a été plongé, héritage lui-même des générations antérieures. Pour prendre une image du monde de la matière, tous ces éléments gravitent autour du noyau central que représenterait l'instinct sexuel et viennent faire corps avec lui, de la même façon que s'enrichissent certains atomes. Aussi la définition de l'amour comme une sublimation* de l'instinct génésique, trouvée dans certaines études, ne nous paraît pas rigoureuse. Sans doute vaudrait-il mieux parler de « complexification », comme Teilhard de Chardin pour définir une loi de l'univers par laquelle celui-ci ne cesserait de devenir plus complexe. Même les matérialistes ne peuvent réduire l'amour à sa seule dimension génitale, sans mutiler l'homme.

Chacun aime donc à sa manière, avec tout ce qu'il est. Mais le problème est celui de la rencontre, car deux amoureux peuvent

être sincères et ne pas arriver à une réelle communion. Nous dirons plus loin comment le temps des fiançailles* peut permettre d'éprouver la solidité de l'attachement. Mais, quelles que soient les façons d'aimer, certaines remarques générales peuvent être posées :

— Réalité vivante, l'amour est soumis aux lois de la vie ; même fort, il peut s'étioler et disparaître. Afin qu'il dure, il faut savoir l'entretenir (voir « couple »).

— Il peut prendre deux formes opposées :

oblatif, il suppose que l'on se sacrifie s'il le faut pour l'être aimé ; que l'on mette tout en œuvre pour le rendre heureux : il est donc générosité, disponibilité ;

captatif, il n'est attachement à l'autre que pour en « être » aimé, pour en recevoir, pour le garder dans sa dépendance, en faire « sa » chose.

Bien souvent, en chacun de nous ces deux aspects alternent. Mais faire dominer le premier est indispensable. Réduire l'Autre « en esclavage » (à moins qu'il ne se révolte, bien entendu) est l'attitude d'anciens enfants gâtés, élevés dans l'égoïsme, ou d'êtres frustrés par l'existence, qui cherchent à compenser leur vide affectif.

— L'amour s'enrichit s'il dépasse la relation à deux, grâce à la présence d'enfants. A défaut, il peut s'élargir par une action au sein du groupe social.

AMOUR LIBRE

Etablir des relations sexuelles et affectives en dehors de tout lien civil ou religieux, dans la plus grande liberté, parut fort audacieux pour l'opinion publique de la première moitié du xx^c^ siècle. Prônée par certains, cette théorie s'inscrivait dans un contexte révolutionnaire, à la fois politique et social : l'individu devait lutter pour s'affranchir des contraintes que l'Etat et la Religion imposaient à sa vie privée, notamment celles découlant du mariage monogamique, c'est-à-dire avec une seule femme.

Ainsi, poussée par ses jeunes intellectuels, la Russie communiste des années 1920 connut-elle à cet égard une période d'extrême indépendance. Elle réduisit au maximum les formalités administratives de l'union conjugale, rendit le divorce très facile, ainsi que l'avortement. Mais le résultat en fut une très grande licence. Dès 1926, le mariage civil était rétabli. Peu à peu, le

Gou- vernement en revint à une politique classique de défense de la famille, tandis qu'il condamnait avec rigueur le laisser-aller sexuel. Les pertes humaines considérables de la seconde guerre mondiale renforcèrent ce courant.

A travers l'histoire, l'amour libre collectif fut essentiellement pratiqué par des groupes restreints, et généralement de façon clandestine, pour éviter toute poursuite. Ils associaient souvent l'érotisme, la religion et le satanisme (voir « diable »).

Il est prêché, pratiqué de nos jours en particulier par les « hippies », qui se font les défenseurs de toutes les pratiques sexuelles, normales ou anormales. Ils y mêlent beaucoup du mysticisme de l'Orient.

L'expression a perdu de son pouvoir « magique », dans la mesure où une beaucoup plus grande liberté préside aux rapports des sexes, mais où l'on sait en même temps que la vie génitale n'est pas tout : le bonheur de l'individu n'est pas — il s'en faut de beaucoup — fonction du nombre de partenaires qu'il peut choisir et de la quantité d'étreintes qu'il est capable de réaliser.

Mais il est certain qu'à deux, pour de multiples raisons, nombreuses sont les personnes qui vivent ensemble sans être mariées. *L'union libre* reste donc en usage et la loi, les autorités civiles n'y font pas obstacle. Mieux même, elles acceptent le versement de prestations sociales s'il y a « concubinage notoire ».

De 1896 à 1934, par des dispositions successives, le législateur français a simplifié les formalités imposées antérieurement aux futurs époux. Leur complexité conduisait en effet nombre de couples de condition modeste, et souvent illettrés, à se mettre en ménage sans passer par la mairie.

ANAL (EROTISME)

Selon la théorie psychanalytique*, le petit enfant, après avoir connu un plaisir non seulement local, mais généralisé, diffus, par la bouche, et ce sur le sein de sa mère ou par une tétine (stade d'évolution dit « buccal » ou « oral »), ressent une satisfaction du même ordre lorsque, vers deux ans, il devient « propre » et donc capable, en retenant à volonté les muscles du sphincter de son anus, de conserver ou expulser ses matières fécales. Le pot garni de cette façon serait le premier cadeau qu'il serait fier d'offrir à ses parents. Tel serait le stade « anal », s'achevant vers trois à cinq ans (voir « évolution sexuelle »).

De cette hypothèse largement admise, on déduit volontiers, mais non sans exagération probable, que certaines jouissances adultes traduisent une régression* affective à une période infantile.

Ainsi, tandis que pratiquer les embrassement fougueux, la fellatio*, le cunnilunctus* (voire fumer cigarettes ou pipe...) constituerait un retour au stade buccal, c'est revenir au stade anal, pour des motifs divers, que feraient les amateurs de sodomie*, passive et même active, ou ceux d'une sorte de masturbation de leur rectum, innervé au point d'être pour eux une zone érogène très vive.

Sans vouloir de peine aux tenants de pareille supposition, on peut souligner qu'elle est incontrôlable et donne lieu à des généralisations paraissant bien excessives. Ainsi les personnes qui, sans être constipées, ont l'habitude de rester longuement sur le siège des cabinets, à y lire, sont-elles revenues au stade anal ? Mais si en même temps elles fument, comme il arrive, la situation se complique un peu trop. Il convient de ne pas glisser, comme tant d'autres, dans l'« interprétationnisme ».

ANDROPAUSE

C'est une opinion répandue qu'à la ménopause* chez la femme correspondrait, chez l'homme, une « andropause ».

S'il est vrai qu'un état similaire apparaît souvent chez lui à un âge plus avancé, on ne peut pas toutefois établir de parallèle entre ces deux manifestations. En effet, à la fin des ovulations chez la femme de 45-50 ans ne correspond pas un arrêt de production de spermatozoïdes chez le mâle. Une défaillance d'activité sexuelle à cette période, que l'on peut situer autour de 50-60 ans, peut être liée à de multiples facteurs (voir âge et activité sexuelle).

Le vieillissement de l'organisme se manifeste, bien qu'à des âges civils très différents suivant les sujets, par une plus grande fatigabilité, quelquefois de l'embonpoint, la nécessité d'uriner beaucoup plus fréquemment, etc... Ces « petites misères » ne sont pas sans atteindre le moral, d'autant plus que l'homme se rend compte à ce moment-là que ses performances sexuelles sont en baisse sensible (quand les excès n'amènent pas une impuissance* précoce).

Cette constatation n'est généralement pas acceptée de gaîté de cœur. Elle est source d'angoisse ou tout au moins d'irritabilité. La crainte de perdre tout potentiel génésique pousse même certains à une flambée d'activités génitales « à tout prix » qui

les entraîne parfois sur la pente de déviations ou de « ballets roses ou bleus ».

Pour toutes ces raisons, on peut finalement, à plus juste titre que pour les femmes, parler « d'âge critique ».

ANGOISSE — ANXIETE

Ces deux mots expriment les aspects (l'un plus « physique » : l'angoisse ; l'autre plus « psychologique : l'anxiété) d'une peur, au moins d'une inquiétude devant une complication, un danger, un échec possible. Les candidats à un examen, les artistes qui s'apprêtent à affronter un public, l'homme qui va combattre ou sauter en parachute connaissent ainsi le « trac », pour la plupart. Mais l'engagement dans l'action les en délivre presque toujours.

Cette gêne oblige beaucoup d'individus aux efforts qui leur sont nécessaires face à certaines situations. Elle possède donc un côté utile. Mais, comme le sel dans la soupe, point trop n'en faut. Lorsqu'elle est excessive, ou surgit à la moindre circonstance, elle paralyse.

Sa fréquence et son intensité sont également liées, on le sait, au *caractère** de chacun. L'émotif y est particulièrement sensible. Sa tendance le pousse à fortement grossir, voire à imaginer les obstacles.

L'éducation sexuelle doit donc tenir le plus grand compte du caractère de l'enfant[1]. Particulièrement en ce domaine, de fausses manœuvres sont génératrices d'une angoisse qui risque de compromettre le développement harmonieux vers l'état adulte.

Or, par suite des tabous* enveloppant encore la génitalité, bien des parents demeurent mal à l'aise devant elle, soit par manque d'information, soit à cause de leurs propres difficultés. Face à la masturbation* par exemple, ils n'osent rien dire, ou ils transmettent, inconsciemment, leur propre angoisse. Un cas illustre est exposé dans le livre du Professeur Jean Delay, *La jeunesse d'André Gide* (chez Gallimard).

Toute la vie de cet écrivain a été marquée par l'attitude de sa mère, celle de son entourage familial et des maîtres à qui il fut

1. Voir notre petit *Dictionnaire d'éducation familiale* (chez Privat) et *L'éducation sexuelle selon les caractères*, par André Le Gall (chez Néret).

confié. Les uns et les autres mirent l'accent sur la « souillure » de la chair et la nécessité d'une lutte impitoyable contre les satisfactions instinctives, le menaçant des pires châtiments s'il s'adonnait au « vice solitaire ». Tourmenté, déchiré, n'arrivant pas à dominer ses sens, du moins trouverait-il une évasion dans l'œuvre littéraire, qui restera une tentative passionnée de justifier et de déculpabiliser son homosexualité* (installée et fixée sous des formes uniquement masturbatoires).

Sans aboutir heureusement à des drames aussi douloureux chez la plupart, la masturbation* est en elle-même pour l'adolescent — même sans arrière-plan religieux — une source habituelle d'angoisse ; aussi le rôle des éducateurs est-il d'abord, comme pour tout ce qui touche à ce domaine très particulièrement, de ne pas dramatiser la situation. Si celle-ci paraissait ou était inquiétante on aurait alors recours aux « auxiliaires de l'éducation sexuelle »*.

De jeunes sensibilités peuvent aussi souffrir du choc de révélations brutales (traumatisme dit « de la chambre des parents ») ; des disputes entre les père et mère à propos de leur vie intime ; ou des conversations grossières, certaines lectures ou visions, des confidences imprudentes. Elles rejettent alors involontairement tout ce qui a trait à la sexualité (voir « refoulement ») et, dans certains cas, versent dans la névrose avec des anomalies de l'activité génitale.

L'accession à l'équilibre d'homme ou de femme en est rendu difficile ou impossible. L'angoisse de ces sujets les paralyse ensuite devant le problème des relations conjugales, est source bien souvent d'impuissance* ou de frigidité*, lorsqu'ils ne refusent pas toute vie de couple.

Mais pour sortir de cette impasse, adultes et jeunes qui le souhaitent peuvent être de nos jours grandement aidés (voir « éducation sexuelle »).

ANNONCES (PETITES)

A mesure qu'ils s'intéressent au monde extérieur, les jeunes sont intrigués par certaines petites annonces dans les journaux.

Ils comprennent vite le sens des offres et demandes de mariage, celui des réclames d'agences matrimoniales. Mais beaucoup d'autres communiqués publicitaires les laissent assez longtemps perplexes : ceux qui, de façon plus ou moins déguisée, aguichent les instincts sentimentaux — ou génitaux.

30 ANNONCES (PETITES)

Pour la conquête de partenaire(s), l'individu voudrait être séduisant. Tablent sur ce désir les officines qui vantent leurs méthodes pour grandir, posséder une forte musculature ou de beaux seins, accessoirement une conversation brillante.

Auxiliaires de la nature, sont également vendus par correspondance des « philtres d'amour » qui augmenteraient les pulsions génésiques du client, ou de l'être qu'il convoite. Hommes impuissants, femmes frigides, prétendants dédaignés ou inconduits font la fortune d'habiles présentateurs (voir « excitants sexuels »).

Sous le même angle, des « professeurs » (n'importe qui peut s'attribuer ce titre), ou des « voyantes », exploitent la crédulité en cédant des pierres magiques ou autres gris-gris capables, assurent-ils, de provoquer des « retours d'affection » ; en garantissant des « envoûtements » sur statuettes ou photos ; en promettant des méthodes pour « imposer des sentiments à distance, par la pensée ».

Moins romanesques, des catalogues («envoi sous pli fermé») proposent, depuis bien longtemps, et en général auprès d'une croix aux allures pharmaceutiques, des « articles d'hygiène et de caoutchouc toutes tailles, et articles similaires » : plus clairement dit, des préservatifs et autres attributs anticonceptionnels.

Dans les hebdomadaires contant, sous des titres énormes, les liaisons heureuses ou malheureuses des vedettes du jour, on découvre aussi, sans difficultés, les adresses de « studios tout confort, hôtels particuliers, à la nuit ou à la journée », pouvant servir « de petits repas fins » ; ou celles de libraires vendant des « livres rares, curieux », des photographies de « nus artistiques ».

Ou encore ce type de réclame : « Fantastique appareil ! Vibrateur personnel stimulant. Apporte à la taille, aux hanches, aux cuisses, au ventre, etc, le bien-être recherché. Sur piles du commerce, longueur 17 cm 5, diamètre 3 cm 3 *(N.B. : la taille moyenne d'un pénis en érection)*. Expédition sous colis discret ».

Comme pour tout ce qui touche à la sexualité de nos jours, l'audace des annonceurs est allée grandissante. On en distingue qui, jusqu'en province, en passant à des jours et heures déterminés dans une chambre d'hôtel, promettent des salaires élevés à des jeunes filles ou femmes bien faites. A celles retenues, l'emploi offert de barmaid, hôtesse, de cover-girl, danseuse ou de figurante de cinéma se transforme vite, ailleurs (et parfois jusque dans un pays lointain, après l'administration d'une drogue hypnogène) en celui de prostituées battues, mises dans les lacs de dettes dont elles ne peuvent sortir. Ces pièges constituent l'une des formes du recrutement pour la « traite des blanches » (voir « proxénétisme »).

Des particuliers usent aussi des journaux presque ordinaires, et donc pas seulement des publications spécialisées dans ces sortes d'échanges, pour recevoir écho à leur passions jusqu'à présent peu avouables. Il en est qui sollicitent de cette façon un(e) ami(e) aux goûts identiques, pour un voyage d'agrément... A l'image des U.S.A. et de la Scandinavie, où lire cet appel devient de plus en plus fréquent, d'autres Etats laissent s'imprimer la requête de couples désireux de rencontre, et l'on devine pourquoi.

L'éducateur aura donc peut-être parfois à répondre, et avec tact, à des questions posées par un jeune cherchant à comprendre de petites lignes plus ou moins pénétrables.

ANOMALIES SEXUELLES

Beaucoup de conduites qualifiées telles sont décrites séparément, sous leur nom, dans cet ouvrage : soit parce que, rares, elles méritent néanmoins des commentaires assez larges ; soit parce que, en fait fréquentes, elles ne sont tues qu'à cause des interdictions sociales (voir : « tabous, vices ») demeurées traditionnelles dans l'Occident chrétien — même lorsqu'il est déchristianisé en surface. Ainsi en va-t-il notamment pour les mots : auto-érotisme, bestialité,

bisexualité, cunnilinctus, don Juanisme, exhibitionnisme, fellatio, fétichisme, homophilie, inceste, lesbianisme, masochisme, masturbation, narcissisme, obscénité, pédophilie, sadisme, sodomie, voyeurisme.
D'une manière plus ou moins nette, tout au long de leur existence ou seulement à certaines de ses périodes (puberté*, ménopause* et

andropause*, maladie nerveuse, sénilité, solitude), des hommes et des femmes tout à fait « normaux » versent dans les « anomalies » ci-dessus mentionnées.
On verra plus loin, à leur place alphabétique, combien couramment sont pratiquées, dans le secret, l'auto-érotisme (et donc le

narcissisme, la masturbation), le cunnilinctus et la fellatio, l'exhibitionnisme, l'obscénité, des formes de fétichisme et de voyeurisme, voire la sodomie — et ce par les couples les plus légaux, les plus aimants, les plus fidèles, donc les plus «honorables ».
L'épouse qui, dans l'étreinte charnelle, éprouve une jouissance supplémentaire à mordre son conjoint jusqu'à lui faire mal

cède à une sorte mineure de sadisme ; et l'autre, qui éprouve du plaisir à cette douleur, à un léger masochisme.

Les homophiles masculins et les lesbiennes, tous comptes faits assez nombreux, sont maintes fois pourvus de qualités éminentes les rendant socialement très utiles. Quant aux bi-sexuels, leur polyvalence paraît mériter plus la considération intéressée, encore de nos jours, que la pitié entourant d'ordinaire les malades — ou la révolte, la vengeance, la mise à l'écart, s'ils ne font de tort à personne. N'en provoquent guère non plus ces collectionneurs, hier de nattes féminines, aujourd'hui plutôt de poils pubiens prélevés sur leurs partenaires ; ni ces « frôleurs » ou « frotteurs » de corps, dans les foules ou dans l'ombre des cinémas.

En revanche, quelques comportements affectivo-génésiques semblent bien devoir, du moins dans l'état actuel de nos connaissances et de nos mœurs, demeurer au seul chapitre de la pathologie, donc du ressort médical, — sous des réserves toutefois que nous mentionnerons.

Outre ceux énumérés plus haut, mais lorsqu'ils atteignent un caractère exclusif, obsédant, une intensité tyrannique pour le sujet et (ou) pour son entourage, on peut citer, comme vraiment maladifs :

1. *la nécrophilie.* Le sujet obtient l'orgasme* avec un cadavre, et parfois dans des conditions horribles. On cite ainsi le cas d'un militaire d'occupation sodomisant un jeune homme qu'il venait de décapiter. On a connu des nécrophiles allant chercher leur proie dans des cercueils fraîchement fermés au cimetière.

Certains obsédés de cette catégorie se contentent d'une parodie funèbre. Ils sont surexcités jusqu'au paroxysme à la seule vision d'une femme allongée nue entre des tentures noires et les flammes de cierges. Contre un supplément de tarif, des prostituées se prêtent à ce jeu macabre.

2. *le pygmalionisme* (du nom d'un sculpteur de Chypre). Des gardiens de musées ou de squares doivent essuyer le marbre ou le bronze de femmes nues, sur lesquelles certains viennent éjaculer, s'ils ne se contentent pas d'une masturbation à courte distance.
3. *le vampirisme.* C'est ici le sang de sa victime qui exalte furieusement la

sphère génitale du sujet. On l'imagine volontiers errant dans les brouillards britanniques... Mais les milieux ruraux et citadins d'autres pays, notamment d'Allemagne, en ont connu, en connaissent aussi des échantillons. Des femmes, des

fillettes, des garçonnets furent (sont) étranglé(e)s, violé(e)s ou sodomisé(e)s, avant que leurs plaies fussent (soient) aspirées. Dans un roman bref mais célèbre, *L'œil,* Georges Bataille décrit une femme jouissant à faire circuler dans son vagin des génitoires de taureaux, puis le globe oculaire d'un jeune confesseur timide, préalablement assassiné par elle.

On hésite à ranger sous ce titre l'élan qui pousse des amoureux ou amoureuses à savourer quelques gouttes de sang occasionnelles de leur partenaire — y compris, chez l'homme, pendant les menstrues de sa compagne.

4. *la coprophagie.* En état d'érection, et avant l'éjaculation, le sujet se délecte des matières fécales d'autrui ; il peut les réclamer sur son visage, dans sa bouche. Les œuvres du marquis de Sade contiennent d'innombrables et pénibles descriptions de ce genre, mais qui ne relèvent pas de la seule littérature.

De façon atténuée, certains sodomistes ou lécheurs de l'anus ne ressentent pas, à cet égard, la répulsion éprouvée par le commun des mortels.

5. *l'urinophilie.* Le sujet goûte un plaisir intense à voir uriner ou à se faire uriner sur les mains, le visage, dans la bouche, sur les organes génitaux, d'autres parties du corps ; ou enfin à manger des morceaux de pain trempés d'urine (« mouillettes » répandues dans les rigoles de vespasiennes).

Lorsqu'elle s'exprime de manière plus discrète, cette satisfaction a priori surprenante compte parmi celles, non pas de tous et toutes, mais de certain(e)s fellateurs, fellatrices et cunnilingues.

Plus diffuse encore, elle est moins rare qu'on ne l'imaginerait, si l'on réfléchit au nombre de tableaux, gravures, statuettes, objets érotiques populaires montrant sans voiles un être masculin ou féminin exonérant sa vessie : à commencer par l'eau-forte bien connue de Rembrandt, *Derrière la haie*, ou le célèbre Manneken-Piss de Bruxelles.

Ces « perversités », et quelques autres, comme la lacération de vêtements ou le piquage de corps féminins dans les wagons de métro, aux heures de grande affluence, doivent donc être tenues pour telles, semble-t-il, lorsqu'elles revêtent une physionomie très marquée et constituent l'unique façon d'obtenir la jouissance génésique. On en trouve les principales illustrations dans les ouvrages de médecine légale, rédigés par des experts en délits ou crimes sexuels. Elles sont évidemment, pour l'heure, de la seule compétence de la psychiatrie — ou plus exactement de son seul domaine, car leurs guérisons demeurent rares.

Même les plus audacieux des néo-sexologues ne sauraient guère prétendre laisser libre cours à de pareils instincts quand ils sont tout à fait débridés, ni prôner le recours, ici, pour le bien de l'individu et de son entourage, à des maisons ou des « assistantes sexuelles » spécialisées.

Il est clair, enfin, que certains sujets présentent souvent à la fois plusieurs anomalies. Ainsi un sadique peut être à la fois homosexuel et nécrophile. Moins dangereux, ce garçon qui se masturbe dans un slip de sa mère puis se montre à la fenêtre revêtu de son corsage, fait preuve, tout en même temps, d'un goût pour l'inceste*, le travestisme* et l'exhibitionnisme*.

ANOREXIE

Le désespoir sentimental peut pousser des jeunes filles à ce refus de nourriture, les faisant dépérir. Dans ces cas graves, si la persuasion ne réussit pas, le recours au psychiatre devient nécessaire.

Mais parfois l'adolescente dépitée, si elle n'absorbe rien, ou presque, à la table familiale, « pour que l'on s'intéresse à elle », s'alimente en cachette, entre les repas.

Egalement par crainte de grossir et d'être ainsi moins séduisantes, certaines limitent à l'extrême boissons et mets. Toutefois, parmi ceux-ci, elles choisissent souvent les plus contre-indiqués, faute de connaître leur valeur nutritionnelle. En général ces périodes ne durent d'ailleurs pas, l'instinct de conservation reprenant ses droits. Si elles étaient très fréquentes ou prolongées, l'intervention médicale s'imposerait. Car l'affaiblissement physique augmente la nervosité, avec toutes les conséquences qui en découlent dans les domaines affectif et génital.

APHRODISIAQUES

(voir : *excitants sexuels)*

AUTO-EROTISME

Déjà le tout petit enfant éprouve une satisfaction quasi voluptueuse à découvrir, explorer, manœuvrer les zones, hier encore

appelées « honteuses », de son anatomie. De trois à sept ans, avant une période en principe paisible (dite « de latence », jusqu'à douze ou treize ans), certains, ainsi, « se chatouillent ».

Plus tard, le plaisir sexuel procuré à soi-même, dans la solitude et même chez des sujets mariés, peut s'obtenir non seulement par la masturbation*, mais par les techniques les plus diverses : vue, lecture, audition de documents dits obscènes ; autosodomie par un olisbos* ou un objet quelconque en tenant lieu ; simple effleurement des parties les plus érogènes de son propre corps, en particulier des organes génitaux, de la toison pubienne, de la face arrière des cuisses (voire du lobe de l'oreille) et, chez la femme, des seins ; excitation plus forte de ces parties avec un vibro-masseur, un jet d'eau chaude, etc, etc : chacun(e) possédant sa sensibilité propre, ses expériences, ses préférences.

En présence d'amants (qui, d'ordinaire ne s'en rendent pas compte), le voyeurisme* peut aussi être considéré comme de l'auto-érotisme.

L'inconvénient de ces méthodes est certes de pousser dans l'égocentrisme les individus qui s'y livrent, de les détourner de l'Autre. Mais il faut bien reconnaître que la plupart des adolescents, des malades, infirmes, personnes pauvres et laides, des prisonniers, des vieillards n'ont guère le choix. Pour la société comme pour eux-mêmes, lorsqu'ils sont incapables d'ascèse, en sublimant leur instinct génital, s'il est impérieux — et le cas est fréquent — ces pratiques ne sont-elles pas préférables à la neurasthénie ou à l'attentat aux mœurs ?

C'est pourquoi la tolérance est devenue de plus en plus générale à leur égard.

AUTO-STOP

Des organisations de jeunesse interdisent à leurs membres de recourir à cette manière de se faire véhiculer. Mais ce n'est pas seulement afin qu'ils conservent le sens de l'effort. Il n'est pas très exceptionnel, en effet, et leurs responsables le savent, que ce mode de transport donne lieu à des propositions, voire à des attouchements, des actes de nature sexuelle.

Les garçons, tout comme les jeunes filles, doivent savoir à quels risques ils s'exposent en arrêtant une auto : le service rendu peut tourner à l'approche, si ce n'est aux avances très précises. Beaucoup l'ont appris d'expérience, qui ne lèvent plus le pouce sur les routes qu'à condition d'être au moins deux.

La nuit est évidemment le moment le plus favorable à ce genre d'entreprise. Les fugueurs et fugueuses lui offrent une proie particulièrement désignée, parfois après un bon dîner, au cours du repos dans une chambre d'hôtel — ou dans la voiture elle-même. Tous les conducteurs de poids lourds, notamment, sont fort loin d'être à l'abri d'une telle tentation.

Enfin, c'est parfois par cette méthode, suivie d'une cigarette ou d'une boisson hypnotique, puis de coups et de menaces, que des proxénètes* s'emparent de jeunes femmes pour en faire des prostituées.

AUXILIAIRES DE L'EDUCATION SEXUELLE ET DE LA VIE CONJUGALE

L'éducation sexuelle* doit s'effectuer normalement au sein du foyer, dès le plus jeune âge. Mais, ajoutons-nous un peu plus loin, le père et la mère (ou leurs remplaçants) qui, pour quelque motif, ne se sentent pas en mesure de donner les précisions nécessaires, peuvent s'adresser à des personnes de leur entourage, qui jouissent de leur confiance et, si possible, que le métier ou l'expérience semblent avoir préparées à cette tâche.

Mais tant de parents manifestent une telle incompétence, une telle négligence ou une telle indifférence à ce sujet que des enseignants français ont cherché à fournir une information — voire une éducation — sexuelle. En attendant qu'elle soit peut-être incluse dans les programmes scolaires, comme en Suède depuis 1955. A titre expérimental, en dehors de leurs classes, ils organisent bénévolement, avec les familles volontaires de leurs élèves, des réunions au cours desquelles interviennent des spécialistes de l'extérieur, médecins et psychologues surtout. Ils font aussi participer des adolescents à des carrefours.

Existent d'autre part des « Ecoles des parents », « Cercles d'étude de l'enfant et de l'adolescent », « Cercles d'information des parents et des éducateurs », etc[1], où il est naturel que les problèmes touchant à la sexualité tiennent une grande place.

L'ignorance des couples de tout âge, les drames engendrés par les grossesses non désirées, le nombre croissant d'avortements.

1. Pour tous renseignements, on peut écrire à : *L'Ecole des parents*, 4 rue Brunei, Paris (17ème).

les difficultés conjugales, les divorces, ont suscité la naissance de plusieurs associations. La plus connue est le Mouvement français pour le planning familial, créé en 1956 sous le nom de « Maternité heureuse » par Madame le Docteur Lagroua-Weill Hallé. Il est affilié à l'international Planned Parenthood Fédération, qui bénéficie du Statut consultatif auprès de l'U.N.E.S.C.O.

L'objectif initial était de lutter contre l'avortement, en particulier par une sensibilisation du public sur l'urgence d'une réforme de la loi relative à (la contraception. Cette campagne fut entreprise avec beaucoup de courage. Aujourd'hui cet organisme a ouvert un nombre important de Centres de consultation à travers la France (M.F.P.F. 10 rue Vivienne, Paris, 2e). Ils conseillent les foyers sur tout ce qui touche à la régulation des naissances, à la maternité, aux divers aspects de la vie conjugale, à la préparation au mariage.

C'est également en 1956 que se fondent, dans une perspective chrétienne, les « Centres de préparation au mariage », dont le siège est 17, rue Dufrénoy à Paris, 16e. Ici, foyers et prêtres travaillent à une formation des fiancés, avec le témoignage des aînés, afin « d'aider les futurs époux à développer leur amour et à le vivre dans la foi pendant leurs fiançailles, pour une réelle préparation au mariage ».

Un peu plus récente, la Fédération nationale « Couple et famille » (32 rue des Bruyères, 92 - Sèvres) groupe une cinquantaine d'associations en France et Outre-mer. Leur but est d'éduquer les époux à connaître une sexualité heureuse, à régler leur fécondité, a surmonter leurs conflits, à mener la formation sexuelle et affective de leurs enfants. Elles s'adressent aussi aux jeunes, fiancés ou non.

En 1961 a vu le jour l'Association française des Centres de consultation conjugale, 19 rue Lacaze, Paris, 14e. Elle a pour objet « d'aider les foyers à atteindre leur plein épanouissement et à prévoir ou à résoudre les difficultés de la vie conjugale ».

Ces organisations envoient sur demande les adresses de leurs répondants provinciaux, ainsi que toutes indications sur leurs moyens d'action (permanences, bibliothèques, publications, conférences, sessions).

Toutes en plein essor, leur souci commun est d'atteindre le public le plus large possible. Elles doivent donc s'attacher à former des animateurs compétents, dont la plupart sont bénévoles. Mais elles ne pourront réaliser leurs ambitions qu'avec l'aide de l'Etat, qui ne saurait se désintéresser de ces éducateurs familiaux appelés à jouer un grand rôle de nos jours.

Nombreux sont les pays qui mettent en place des institutions analogues : par exemple aux U.S.A., depuis 1965, le S.I.E.C.U.S. (Conseil de l'éducation et de l'information sexuelle des Etats-Unis) ; en Grande-Bretagne, The National Marriage Guidance Council et The Catholic Marriage Advisory Council, dont les objets sont identiques à ceux du Planning familial et de Couple et famille. L'U.R.S.S. commence seulement à s'y intéresser de nouveau.

AVORTEMENT

Les médecins donnent ce nom à l'expulsion spontanée ou provoquée d'un fœtus non viable, par conséquent dans les six premiers mois d'une grossesse.

L'avortement est dit « ovulaire » dans les deux premiers mois, « embryonnaire » dans les troisième ou quatrième mois, « fœtal » au cours des cinquième et sixième mois.

En général, le public parle plutôt d'avortement lorsque la grossesse est interrompue volontairement et de « fausse couche » quand il résulte d'un accident.

Les causes principales de l'avortement peuvent être pathologiques, criminelles, ou thérapeutiques.

1. *Pathologiques*, c'est-à-dire liées à un incident ou une maladie qui affectent le déroulement normal de la grossesse.

Ces causes peuvent provenir de la mère : chocs ou traumatismes, maladies infectieuses, diabète, intoxication, syphilis, malformations anatomiques.

Elles peuvent être fœtales : incompatibilité sanguine entre un fœtus « Rhésus + » une mère « Rhésus — » (voir ce mot), insertions vicieuses du placenta entraînant une souffrance du fœtus.

2. *Criminelles*. L'avortement peut être ainsi provoqué :

— par l'absorption de substances dites « emménagogues »

— par des manœuvres diverses : dilatation artificielle du col de l'utérus, décollement de l'œuf par des objets divers (aiguilles à tricoter par exemple) ou par des injections intra-utérines.

3. *Thérapeutiques*. De telles interruptions de grossesse sont pratiquées en France par un médecin, après l'avis de deux autres dont un expert désigné par un juge, lorsque l'enfantement risque

d'être dangereux pour la mère. Mais leurs indications sont en fait très limitées. Ils ne sont pas permis après un viol notamment.

Outre les résonances psychologiques, parfois terribles sur la femme, les complications de l'avortement clandestin peuvent être extrêmement graves : hémorragie abondante, par décollement incomplet du placenta, infection (qui peut atteindre l'utérus ou les ovaires), intoxication, péritonite, tétanos.

Il pose aussi un problème humain considérable. Pour la France, on estime sa fréquence à la moitié de celle des naissances ; pour l'ensemble de l'Europe, au même chiffre que celui de la natalité.

Se contenter de dire qu'il est un crime, sévèrement puni, que les mères et médecins « marrons », « faiseuses d'anges », qui s'y livrent contre de fortes sommes d'argent, sont recherchés par la police, ne résout pas les drames connus ou ignorés qu'il provoque.

Comme cette répression ne met pas fin à cette pratique dans la clandestinité, comme, d'autre part, certains pays, tel que la Suisse, l'autorisent (n'a-t-on pu entendre un président de Cour d'Assises française signaler à une accusée d'infanticide qui craignait de devoir élever un second petit anormal, qu'elle aurait pu s'y rendre !), un grand débat de conscience demeure ici posé.

Toutefois, le nombre des interventions abortives doit en principe diminuer à mesure que les mères célibataires (voici peu, encore appelées dédaigneusement « filles-mères » alors que leur courage était maintes fois digne de respect) sont mieux acceptées par leur famille et leur entourage, à mesure aussi que se développe l'emploi de moyens préventifs et non dangereux de la grossesse.

BAISER

Le baiser peut être signe de respect, d'affection, d'amour. Dans un grand nombre de pays — car sa pratique n'est pas encore universelle — la façon dont il est donné — ou refusé — révèle les sentiments que l'on éprouve à l'égard d'autrui, du moins lorsqu'ils s'expriment avec sincérité. Tel est d'ordinaire le cas des enfants, à qui faire embrasser une personne qu'ils n'aiment pas est presque impossible.

Avec eux, comme dans le couple, ou entre parents, amies, après 1es gronderies, les fâcheries, le baiser rétablit la paix.

Mais il constitue surtout un élément capital de la « technique » amoureuse. Des peuples qui l'ignoraient hier l'ont appris par le tourisme et par le cinéma. L'usage des dentifrices, l'hygiène buccale — et digestive — le favorisent également.

Très tôt, désormais, l'embrassement sur la bouche scelle l'attirance réciproque d'un garçon et d'une fille. Il est vite suivi, en général, de la succion ou de la morsure des lèvres, de l'entremêlement ou de l'aspiration des langues.

Prodigué de mille façons et partout — car d'innombrables endroits du corps, de la femme surtout, s'y trouvent fort sensibles — accompagné de caresses*, il provoque une très vive excitation préparant au coït*. Voici près de dix siècles que le célèbre Kama-Soutra de l'Inde en fournit de très nombreuses variantes. Certain(e)s le préféreront recevoir ou donner sur la nuque, les seins, le ventre, ou sur le lobe des oreilles, le creux de l'aine, des aisselles, des genoux, la plante des pieds, etc, etc.

Par la fellatio* et le cunnilinctus*, il peut procurer l'orgasme* sans pénétration des parties génitales : pour éviter une défloration, une grossesse, ou simplement par désir d'un couple de changer de méthodes érotiques.

BESTIALITE

Un phénomène est moins exceptionnel que beaucoup ne le pensent lorsque l'art l'exprime sous diverses formes et à de fréquentes reprises.

Ainsi furent maintes fois interprétés, en peinture, le thème de « Léda et le cygne » et, au cinéma, celui du gorille enlevant une femme. Nombre de légendes mythologiques, de fables folkloriques, aussi, évoquent de tels rapprochements. Pasiphaé, reine de Crète, aima un taureau blanc, dont elle eut un fruit célèbre, le Minotaure. Une gargouille de l'Eglise Notre-Dame-des-Marais, à Villefranche-sur-Saône, représente un bouc possédant une religieuse. Ailleurs, jusqu'à des aigles, des crocodiles, des serpents, des pieuvres entrent en jeu. Récente, une bande dessinée italienne montre sa belle héroïne se laissant couvrir par un ours brun. Et par un boa, un film plus récent encore... Mais un « Manuel d'exhortations », édité vers 1830 pour les prêtres catholiques par l'archevêque directeur de conscience de S.M. Isabelle II d'Espagne ne consacrait-il pas tout un chapitre à cette forme d'accouplement ?

A notre connaissance, seuls les Rapports Kinsey ont fait part de pourcentages relatifs aux relations génesiques entre des êtres humains et des animaux.

En ce qui concerne les *femmes*, sur les 5 940 interrogées et les 659 ayant connu l'orgasme* avant leur puberté, 12 *%* l'auraient ressenti de cette manière, et presque toujours par la langue d'un chien sur leurs parties sexuelles. Même méthode chez trois quarts des 2 257 femmes ayant eu des contacts de cette nature après l'adolescence : soit par étreinte généralisée de l'animal, soit en le masturbant. Le coït avec lui fut présenté comme presque inexistant (des prostituées s'y livrent, mais pour satisfaire les voyeurs* de certaines maisons très spéciales), et le léchage par des chats comme très rare.

Le « petit chien à sa mémère » — mais on pouvait parfois s'en douter, compte tenu des mots tendres, des caresses, des soins extrêmes dont il bénéficie — n'est donc pas toujours d'une parfaite innocence.

En ce qui concerne les *hommes,* les proportions s'avèrent plus fortes. Déjà la simple vue de la copulation animale aurait excité 32 *%* de l'ensemble des adultes mâles interrogés, contre seulement 16 % des femmes. La plupart de celles-ci, même lorsqu'elles vivent à la campagne, ne feraient pas attention aux activités voluptueuses ou reproductives des bêtes qui les entourent.

Il est de plaisanterie courante, en Europe, que les Arabes — adultes ou adolescents — soulagent leurs tensions génitales avec des chèvres ou des ânesses ; que des bergers ou des valets de ferme, comme des militaires en expédition, de tous les pays, recourent à la complaisance de chiens ou chiennes, de juments ou de vaches. Par les annales des « maisons de correction » de jadis, on apprend que des poules, des dindons, des canes ou des canards ont été « défoncés » par des pupilles. On assure que d'(ex-)coloniaux se font masturber par des singes dressés à cet usage et qu'autrefois aux Indes, en Egypte, ces animaux satisfaisaient aussi bien des femmes que des hommes.

Mais, ici encore, seul le Rapport Kinsey — quelle que soit la spécificité de l'échantillonnage de population objet de l'enquête — peut fournir des données actuelles plus objectives. Selon lui, 8 % de l'ensemble des hommes interrogés auraient connu l'orgasme avec un animal de ferme ou d'appartement : en général en le masturbant ou le pénétrant par le coït, parfois par une étreinte de tout le corps, et rarement (donc, ici, à l'inverse des femmes) en se faisant ou se laissant lécher leurs organes génitaux.

Il ne paraît pas nécessaire de détailler ici tous les aspects possibles de ce phénomène. Retenons-en seulement qu'il constitue

une réalité, mais n'affectant, en général, que des hommes ou femmes se trouvant privés, pour des motifs divers, de la possibilité de relations sexuelles avec d'autres êtres humains.

Au Moyen Age, les zoophiles découverts étaient brûlés vifs sur une place publique. De nos jours, l'opinion se montre infiniment plus compréhensive à leur égard. Ils ne sont tenus pour de vrais anormaux que si la bestialité seule leur procure une excitation puis une satisfaction génésiques.

BISEXUALITE

L'écrivain Georges Blond relate cette histoire qu'il assure authentique : sur un bateau de flibustiers, le capitaine avait habillé son épouse en homme afin de la dérober à la convoitise des matelots. Mais elle tombe follement amoureuse de l'un d'eux. Et le voilà, lui, qui avoue être une femme déguisée...

Plus connu, en tout cas des amateurs de mots croisés car son nom est bien commode pour en compléter d'autres, est le chevalier d'Eon, mort à quatre-vingt-deux ans après avoir, sur l'ordre même de Louis XV, trompé son entourage sur la nature de ses attributs. Mais il était plus exactement un travesti*, sans physiologie équivoque — ni polyvalence génitale, du moins autant que l'on sache.

Qui n'a, de nos jours, appris dans la presse la transformation d'hommes en femmes, ou l'inverse, à la suite d'ordinaire d'une petite opération chirurgicale ? L'androgynie, l'hermaphroditisme, que divinisa, statufia l'Antiquité, ne relèvent pas de la seule imagination.

D'une manière moins caractérisée, non visible à l'œil, sont beaucoup plus nombreux les êtres humains appelés aussi « intersexuels » — parmi lesquels, bien entendu, des homophiles*, hommes ou femmes. Ce n'est qu'au bout de six semaines de vie embryonnaire que les fœtus différencient leurs organes génitaux. Mais, tout au long de la croissance, des facteurs beaucoup plus subtils peuvent mélanger les caractéristiques masculines et féminines.

Partiellement sans doute pour cette raison, depuis — et avant — l'empereur César, qualifié par ses contemporains « le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris », mais encore Caligula, Néron, Titus, Hadrien, les poètes Horace, Catulle, Tibulle, Martial, une quantité appréciable d'individus manifestent

non seulement les appétences génésiques et sentimentales en principe réservées à leur sexe, mais encore à l'autre. Hommes ou femmes, ils sont très capables de vraie jouissance tour à tour avec des femmes et avec des hommes : tels sont les « bisexuels » méritant le mieux ce titre. Pour des sujets mâles, la direction de leurs divers appétits leur est prouvée sans doute possible par l'érection* face aux êtres convoités.

Une place à part doit être faite ici aux nombreux adolescents gynoïdes, ambigus, qui présentent, d'une façon transitoire, un aspect féminoïde (traits graciles, voix fluette) et aux assez rares femmes qui, à la ménopause*, prennent une allure viriloïde (moustache, parfois légère barbe, voix profonde).

En cas d'écarts de ce genre, qui se répercutent souvent dans la vie génitale et affective, les hormones* sont à incrimer là ou la morale croit encore devoir intervenir.

Mais on ne saurait voir au plus qu'une légère tendance à la bisexualité (ou à l'homophilie) chez les nombreux garçons qui, la mode aidant, ressemblent de loin à des filles (cheveux longs, chemisettes tendres, bijoux) et chez les filles qui copient les garçons (cheveux courts, démarche masculine dans des pantalons sombres).

BLENNORRAGIE

(voir : *maladies vénériennes)*

BOURSES

(voir : *organes génitaux)*

CAPE CERVICALE

(voir : *contraception)*

CAPTATIVITE

Moralistes, psychologues et sexologues désignent ainsi le fait, de prendre pour soi, sans offrir. En matière sexuelle, c'est la for-

me complète de l'égoïsme, par opposition à l'« oblativité », don à l'autre.

Plusieurs fois, au cours de ces pages, il est souligné que l'homme se montre trop souvent « hédonique », affamé de son seul plaisir, sans délicatesse ni patience envers sa compagne. Mais l'inverse peut aussi parfois s'observer. Dans ce manque de respect pour la ou le partenaire, réside la cause majeure de bien des cas de frigidité*, d'adultère*, de divorce*.

Un véritable amour* ne peut se bâtir que sur le don réciproque dans l'oubli de soi-même pour la satisfaction de l'être aimé.

CARACTERES

Selon un psychiatre aimant à faire sourire, l'humanité se diviserait en deux parts inégales : la masse des « psychasthéniques », consciencieux, scrupuleux, obéissants, et les rares « paranoïaques », orgueilleux, ambitieux, autoritaires, entraînant autrui dans leur sillage.

Mais notre spirituel médecin sait parfaitement que la réalité est beaucoup plus complexe. Outre que certains psychasthéniques occupent, tout en souffrant, des postes de hautes responsabilités, tandis que des paranoïaques (ou, à tendance plus discrète, des « paranoïdes ») se trouvent maintes fois, par le jeu des circonstances, hors d'état de s'imposer à leur entourage, les individus se rattachent, sur le seul plan du caractère (car évidemment, sur celui de l'intelligence s'étagent des sujets très doués, peu, ou pas du tout), à des catégories plus nombreuses, parmi celles-là mêmes qu'énumérait la psychiatrie classique.

Pourtant nous préférons évoquer ici une autre classification, celle des « caractérologues ». Car, plus moderne, elle est aussi plus féconde pour dicter aux adultes les diverses attitudes souhaitables dans leurs efforts d'éducation sexuelle.

Ses trois grandes divisions sont les suivantes :

Un sujet est *actif* ou non actif (c'est-à-dire passif, amorphe, inerte), compte tenu de tous les degrés intermédiaires.

Il est plus ou moins *émotif*.

Enfin, il se montre plus ou moins *primaire* ou *secondaire*, ces mots étant pris non dans leur sens de formation scolaire, mais par rapport à la façon de réagir aux événements : est « primaire » celui qui riposte à eux sans réfléchir, et « secondaire » l'autre.

Dans cette terminologie, l'impulsif fait preuve du retentissement primaire le plus marqué.

Pour établir la « fiche signalétique » d'un individu, on combine, dans ce système, les trois facteurs ci-dessus, avec leur abréviation. Par exemple A(actif) E(motif) S(econdaire), donc A E S signifie « passionné », ou A(ctif) E(motif) P(rimaire), donc A E P « nerveux ».

A ces deux catégories, « passionnés » et « nerveux », s'ajoutent les « apathiques », les « colériques », les « flegmatiques », les « sanguins », les « sentimentaux ».

Les caractérologues admettent fort bien qu'il n'existe guère de types purs ; que chaque être est plus ou moins ceci, et plus ou moins cela, lors de sa naissance ; enfin que son entourage, les émotions jouent un rôle dans son évolution affective. Mais leur mérite est d'avoir remis en lumière cette vérité, certes évidente mais trop souvent omise de nos jours sous l'influence des théories psychologiques en faveur, à savoir que tout individu possède des dispositions, des tendances « de base ». Jamais un apathique ne deviendra un passionné, jamais un colérique ne se maîtrisera au point de garder son calme devant une vive contrariété.

L'éducateur doit tenir compte de ces dispositions biologiques, constitutionnelles. L'amourette d'un non émotif n'a que peu de rapports avec le grand amour d'un sentimental. S'il fallait mettre fin à leur liaison (ou, plutôt, les consoler de leur échec), les mêmes mots, les mêmes manières ne devraient pas être employés avec le second et avec le premier. S'ils se laissaient glisser dans un attentat aux mœurs, le premier pourrait sans dommage être rudoyé, intimidé, tandis que le second devrait être mis en garde avec beaucoup plus de douceur, sous peine de désespoir destructif, peut-être de suicide. Sur la masturbation*, l'homophilie*, les rapports hétérosexuels*, un « sanguin », à qui tout paraît simple, bénéficiera d'explications sommaires, alors qu'un « nerveux », éclairé seulement de cette manière, risquerait de verser dans la névrose[1]. Avant l'essor et la vulgarisation de la psychiatrie, c'est bien par la peur (de l'affaiblissement, des maladies vénériennes, etc.) que beaucoup de sujets «solides » étaient efficacement retenus sur la pente du laisser-aller génésique. Mais, sous la même contrainte, les autres étaient plus épuisés par l'angoisse* culpabilisante que par la fatigue de leurs actes.

(1) Pour plus de développements sur ce sujet, on pourra lire avec profit *L'éducation sexuelle selon les caractères* par André Le Gall (Ed. Néret).

Bref, mais aucun éducateur digne de ce nom ne l'ignore, tous les domaines de son intervention, et très particulièrement celui-ci, exigent de bien mesurer « à qui l'on a affaire ».

Le même souci devrait présider aux mariages. Certains caractères, mis face à face, possèdent les germes d'étincelles qui jailliront tôt ou tard. De leur union, il est possible de présager que les conflits sont inévitables. Des conseillers conjugaux, se livrant à l'orientation pré-nuptiale, devraient avoir la compétence et le courage suffisants pour mettre en garde leurs clients. Mais des agences, déjà, recourent aux fiches perforées et à un ordinateur.

CARACTERES SEXUELS

Sont ainsi nommés tous les caractères qui distinguent, au physique et au moral, un individu d'un sexe d'un individu de l'autre sexe. Il est dès lors clair que les seuls organes génitaux ne représentent qu'un aspect parmi tous les autres qui permettent cette distinction. De plus, connaissant ces caractères, est-il possible d'imaginer l'importance primordiale de l'éducation, de l'influence des parents dans l'évolution psychosexuelle de l'enfant.

L'on distingue classiquement les caractères sexuels primaires, et les caractères sexuels secondaires.

Caractères sexuels primaires. Ils sont essentiellement constitués par la glande sexuelle : testicule chez l'homme, ovaire chez la femme. D'une façon plus générale, c'est l'ensemble des organes génitaux masculin et féminin, qui permettent le rapport sexuel et la procréation. S'inscrivent donc dans ces caractères primaires à la fois les données anatomiques, mais également les données physiologiques (erection*, éjaculation* chez l'homme, ovulation* chez la femme etc...) concernant le fonctionnement de ces organes.

Caractères sexuels secondaires. C'est l'ensemble des caractéristiques physiques et psychologiques qui marquent un individu de sexe masculin ou féminin (à l'exclusion des organes génitaux). Ils sont fort nombreux, et concernent l'ensemble du corps (taille, muscles, voix, chevelure, poitrine, système pileux, etc...) ainsi que tout le comportement de la personnalité : intelligence, émotivité, affectivité, etc...

Certains caractères sexuels primaires, et les caractères sexuels secondaires dépendent en grande partie de l'équilibre harmonieux du système nerveux, dans ses sphères les plus élevées, et des

hormones, plus spécialement celles élaborées par les glandes sexuelles.

S'il existe en effet une part importante de réflexes, au sens précis du terme, le cerveau (en particulier le cortex cérébral) joue un rôle important d'excitation ou d'inhibition. L'érection par exemple, peut être purement réflexe, mais peut aussi être déclenchée par des stimuli du cortex cérébral.

Nous avons dit l'importance de l'éducation. Il est bien évident que toute celle d'un garçon ou d'une fille nécessitera le souci constant de penser en fonction de son sexe. Son éducation ne peut être que sexuée, qui l'aidera à s'accomplir dans la virilité* ou la féminité*.

CARESSES

Contact physique avec l'être aimé, auquel on fait savoir son affection de cette manière, mais également douceur émanant du plus profond de la sensibilité, les caresses variant beaucoup avec les individus, que ce soit pour donner ou pour recevoir.

Avec le baiser*, elles marquent les premières expériences amoureuses des jeunes gens, avant de tenir un rôle capital dans les rapports du couple.

Aux garçons et aux filles, elles apprennent à se connaître en leur procurant les premières et bouleversantes émotions des sens, jusqu'à la jouissance sexuelle parfois. Sinon celle-ci sera souvent recherchée peu après par la masturbation réciproque, soit entre fiancés ne voulant pas de rapports sexuels avant le mariage, soit entre jeunes qui, pour des raisons fort diverses (timidité, scrupules moraux, peur de défloration ou de grossesse, manque de temps ou de locaux), se contentent de cet exutoire. On parle alors de « flirt poussé », de « pelotage » ou de ce « petting lourd » dont l'usage est fort répandu dans les pays anglo-saxons. Dans les relations homosexuelles d'adolescent(e)s, les caresses sont évidemment pratiquées par un grand nombre.

Pour le couple adulte, elles tiennent une place dont il faut souligner l'importance. Les droits de l'homme au plaisir génésique — dans ou hors le mariage — ne furent jamais discutés. La femme, en revanche, se devait de simplement subir, quelquefois dans des conditions traumatisantes pour sa sensibilité, l'étreinte du mâle. Si elle y trouvait pourtant quelque satisfaction, elle devait surtout n'en point parler : on eût alors mis en doute l'honnêteté de ses mœurs. L'humoriste français Pierre Daninos raconte que

la mère d'une future lady fait quelques recommandations à sa fille la veille de ses noces. « Pour le reste, achève-t-elle, ferme les yeux et pense à l'Angleterre ».

Personne ne conteste plus, de nos jours, que les femmes puissent également trouver l'épanouissement dans l'exercice de leur génitalité. Pourtant, les sexologues reçoivent un grand nombre d'entre elles, de tout âge, qui ne trouvent que peu de joie dans l'accomplissement du « devoir conjugal » (car ces mots s'utilisent encore). Elles n'y ressentent, outre les craintes de maternité, qu'une formalité déconcertante, voire fort pénible.

Ainsi, la plupart des femmes mettent plus de temps que l'homme à être « éveillées » et à parvenir à l'orgasme*. Ce sera le rôle des caresses masculines d'amener avec patience, si nécessaire, la partenaire jusqu'au seuil de déclenchement. Des spécialistes mondiaux, comme le Docteur Albert Ellis, de New-York, montrent combien il est nécessaire de considérer ce domaine sous un jour entièrement nouveau ; combien il faut être informé, avoir de l'imagination, de la maîtrise de soi, de la disponibilité envers l'Autre pour essayer de le comprendre.

Chez la femme, les zones dites « érogènes » (autrement dit les parties du corps sensibles à une jouissance sexuelle), sont plus nombreuses et plus diffuses que chez l'homme. En dehors des territoires « privilégiés » que sont les organes génitaux (clitoris, petites lèvres, vestibule vaginal essentiellement), beaucoup de régions cutanées ou muqueuses peuvent être l'objet d'un conditionnement érotique secondaire. Mais l'excitabilité de ces zones se révèle fort différente suivant les sujets. Et ce n'est qu'à la suite d'expériences et d'explorations multiples que l'on peut connaître le « registre des variations » de sa partenaire, savoir sur quelle « corde » agir et de quelle façon le faire pour qu'elle puisse vibrer ineffablement : la stimulation du clitoris* peut être pénible à certaines femmes, alors qu'elle est recherchée par d'autres. Il en est qui réagissent fortement à toute action sur les seins, ce qui peut en laisser nombre d'autres indifférentes. Enfin le hasard peut faire découvrir, pour une personne donnée, l'importance d'une région habituellement non citée par les sexologues les plus avertis.

La femme, de son côté, devra être attentive aux réactions de l'homme.

Dans cette recherche des caresses souhaitables, il n'est donc point de recettes. L'amour, s'il n'est pas égoïsme, mais sensibilité, don de soi, respect de l'autre, doit être le seul inspirateur.

Comptent l'ensemble de la personnalité du ou de la partenaire, les habitudes, les traditions. Certes, il est difficile à beaucoup

d'échapper aux jugements de valeur : cela « se fait », donc est permis ; cela « ne se fait pas », donc est défendu. Mais on peut innover avec délicatesse. L'attachement profond procure les ressources, la patience nécessaires pour ne pas choquer (car l'effraction n'est pas toujours seulement physique). La ténacité permet d'atteindre à la plus complète harmonie.

A qui n'y parviendrait pas, des consultations de spécialistes fournissent maintenant de très utiles conseils.

CASTRATION (Angoisse de)

(voir : *complexes de nature sexuelle)*

CENSURE

Les écrivains, peintres, sculpteurs, cinéastes, tous les artistes réclament la liberté complète pour la diffusion des œuvres de l'esprit. La censure leur est odieuse, et sans cesse ils l'attaquent.

Une société, pourtant, est bien contrainte de faire barrage aux productions qui mettraient en péril son ordre et sa tranquillité. Notamment, elle s'estime en devoir de protéger sa jeunesse des lectures, auditions ou visions jugées trop hardies.

Mais, dans les pays libéraux comme la France, le mot « censure » est, sauf en période guerrière et pour les besoins de la défense nationale, officiellement évité avec soin.

Pour le cinéma*, fonctionne une « Commission de *contrôle* des films cinématographiques », qui peut les interdire soit complètement, soit seulement à l'exportation, soit aux spectateurs âgés de moins de treize, seize ou dix-huit ans. Pour la télévision a été instituée aussi une commission de contrôle des émissions.

De même, au Ministère de la Justice, se réunit une « Commission de contrôle des publications destinées à la jeunesse ». A l'origine, elle n'avait le droit que d'empêcher l'offre aux mineurs des écrits ou illustrations exaltant la violence (!), l'érotisme* ou, de manière plus vaste, « offensant les bonne mœurs ». Ce droit entraîne maintenant celui de faire interdire l'exposition à la vue, dans les librairies, de tels ouvrages ou de telles brochures, comme toute publicité, en leur faveur, qui ne serait pas sous pli fermé.

Pareilles restrictions compromettent aussi, évidemment, du moins dans une certaine mesure, la vente aux adultes. C'est pourquoi, tandis que des Ligues morales applaudissent, des éditeurs — et certains parmi les plus grands — protestent. Ils ne veulent pas, disent-ils, être confondus « avec des trafiquants de drogues ou des vendeurs de cartes postales obscènes ». Ils s'estiment « l'objet de brimades qui n'échappent pas toujours au ridicule ». Invoquant l'évolution des idées (voir « curiosa, enfer des bibliothèques, obscénité, pornographie »), rappelant de quelle tolérance bénéficient maintenant de grands noms de la littérature, tels Proust, Céline, Gide, Henry Miller ou Jules Romains, ils menacent de porter le débat sur la place publique.

On doit toutefois savoir convenir que, mis à part de brefs retours en arrière, l'audace admise va grandissant. Pour se limiter aux jeunes, faut-il donc accepter le raisonnement selon lequel un lecteur de quinze ans ne risque nullement, par exemple, de verser dans le sadisme* pour avoir lu Sade, à moins de porter en lui des dispositions qui l'auraient tôt ou tard jeté dans ce travers ? Convient-il d'approuver les psycho-sociologues Scandinaves qui ont fait admettre que la licence, l'impudeur, se tarissent d'elles-mêmes, par lassitude ? Qu'elles contribueraient plutôt, par réaction, à faire renaître le sentimentalisme ? Qui ont ainsi laissé mettre les revues les plus pornographiques* à la devanture des bureaux de tabac ? Vaut-il mieux, à l'inverse, conserver aux « choses du sexe » une grande part de mystère, ne serait-ce que pour leur laisser du sel ?

Le débat reste ouvert, mais il semble bien qu'ici comme ailleurs une certaine mesure s'impose, quoique si elle n'est pas édictée du dehors, elle s'établisse toujours plus ou moins d'elle-même.

CHANCRE

(voir : *maladies vénériennes)*

CHASTETE

Dans les civilisations judéo-chrétiennes, la privation volontaire d'activités génitales fut longtemps présentée aux jeunes, avant leur mariage, comme une exigence morale impérieuse. Afin de

mieux les y inciter, on dressait aussi devant eux l'épouvantail de graves désordres physiques et mentaux découlant de la jouissance vénérienne. Beaucoup de nerveux, donc portés à l'angoisse, étaient rendus malades par cette menace, comme par celle du péché, au milieu des tortures de leurs tentations.

Il est de mode, désormais, pour la plupart des psychiatres et même des éducateurs, de prendre le contre-pied de cette attitude. Qu'il soit provoqué de façon solitaire, à deux ou à plusieurs, l'orgasme* génésique ne provoquerait aucun dommage, du corps ni de l'esprit.

Comme souvent, la vérité repose entre les deux opinions extrêmes. Ces garçons et filles aux orbites creuses, à l'appétit énorme, grands buveurs de lait entre les repas, se plaignant d'être « crevés », « vidés » (le second mot donnant des choses une plus juste image), avec mal à la tête, aux reins, dans le dos, pourraient sans erreur incriminer une pratique très excessive du coït* ou surtout, sans doute de la masturbation*. Car, sans atteindre aux ravages autrefois supposés, celle-ci fatigue alors autant que la croissance, les études, le travail ou le sport, d'ordinaire pudiquement mis seuls en cause, même par le médecin de famille.

Mais des sujets aux pulsions impérieuses, et qui les jugulent, totalement ou en partie, peuvent avoir aussi bien mauvaise mine. Des sentiments d'anxiété, de culpabilité peuvent majorer chez eux les effets d'un certain déséquilibre hormonal, en faire des êtres tourmentés, tristes. Les pollutions* pendant le sommeil, exutoires à une surcharge des glandes séminales, peuvent ne pas suffire du tout à leur procurer la paix. S'ils ne versent pas dans la névrose ou, comme on disait hier, dans la « neurasthénie », ils peuvent s'adonner à des intoxications ou à une dépense éperdue de leur énergie, mais finalement aux effets plus funestes que ceux de l'acte sexuel modérément pratiqué.

Dans la « force de l'âge », seuls peuvent atteindre à la chasteté, et en général non complète, soit les individus sans désirs bien vifs, soit ceux les dérivant*, les « sublimant », à l'écart, le plus possible, des stimulations érotiques, grâce à un idéal, une mission qui les dépasse. Parmi ceux-là mêmes ayant souscrit un vœu à cet égard, se produisent hélas parfois, malgré des mortifications diverses, des chutes lamentables. Et ainsi à pu naître, au sein de l'Eglise catholique, le mouvement en faveur de la suppression du célibat des prêtres.

Certes, les glandes séminales ressemblent moins à la vessie, imposant l'évacuation, qu'aux glandes salivaires, n'exigeant pas que l'on crache. Non expulsées, leurs sécrétions passent dans le sang et « les humeurs », augmentent les forces du sujet. Leur

non-fonctionnement intégral, d'autre part, les fait « travailler » très au ralenti. Mais, en ce qui concerce les adolescents, chez qui la vie bouillonne, les statistiques sont venues ôter trop d'illusions sur leurs aptitudes à l'ascétisme génital, surtout lorsqu'ils ont pris des habitudes et qu'ils baignent dans un climat d'érotisme. Si l'on peut y parvenir sans les effrayer, il paraît néanmoins des plus souhaitables de leur faire comprendre que la continence, dans la mesure où ils peuvent la respecter sans trop de malaises, accroît leur vigueur musculaire et intellectuelle.

Comme les considérations moralisatrices ont désormais beaucoup moins de prise sur la plupart d'entre eux, que l'on n'use plus, ni pour les épouses, ni pour les garçons, de ceintures ni d'autres appareils dits « de chasteté », c'est notamment la référence aux champions sportifs, se privant d'exercices sexuels avant un long effort, qui est de nature à les ancrer dans une maîtrise de soi bien précieuse pour la formation de leur caractère, dans son ensemble.

Si l'on croit nécessaire d'intervenir sur ce plan, on veillera bien, pour chaque jeune, à se plier aux exigences de son caractère*. Certain(e)s se contraignent d'autant plus volontiers que l'interdiction est moins forte. Des filles, surtout, tiennent à rester vierges avant le mariage parce que l'ambiance libertine blesse leur sensibilité.

Pour les adultes, la continence devient évidemment plus facile à mesure que l'âge avance, sauf aux passages parfois tumultueux de l'andropause* et de la ménopause*. Chez l'homme, la fécondité du sperme augmente après quelques jours d'arrêt d'émission. Mais elle peut diminuer à l'issue d'une longue abstention, laquelle serait également de nature à diminuer légèrement le volume des organes reproducteurs et à favoriser les maladies de la prostate. Pour l'équilibre des femmes célibataires, et surtout veuves ou divorcées aux vives pressions génésiques, un activisme très soutenu ne remplace pas l'union charnelle s'il ne s'accompagne d'une vie spirituelle intense, et contrôlée.

Mais, dans l'affirmative, la chasteté est incontestablement la source d'un dynamisme supplémentaire (voir « dérivations de l'instinct sexuel »).

CHEVELURE

Assez curieusement, puisque — comme nous le rappelons plus loin — elle est un attribut typique des femmes, elle passe pour

symbole viril : au moins depuis que Samson, douze siècles avant Jésus-Christ, perdit ses forces combatives parce que sa compagne Dalila lui avait coupé les cheveux afin de pouvoir le livrer sans défense aux Philistins.

Est-ce l'une des principales causes pour lesquelles tant d'adolescents se montrent si fiers d'une garniture crânienne abondante, peignée et repeignée avec amour, après souvent une ruineuse « coupe au rasoir » ?

Mais il peut s'y joindre un défi aux éducateurs, aisément craintifs que le garçon, ressemblant par trop à une fille, ne verse dans l'homophilie*. En réalité, il faudrait de la décoloration ou de la teinture, beaucoup de parfum et de crans, mais dus au coiffeur, pour que cette tendance s'affirme de pareille manière. On ne doit pas oublier d'autre part que nombre d'homosexuels adultes sont plus attirés par des éphèbes d'aspect athlétique que féminoïde.

Très vite, un homme à grandes possibilités génitales voit son front se dégarnir. Même si l'ignorent les acheteurs de lotions aussi chères qu'inefficaces, la calvitie peut donc également, et le paradoxe se poursuit, être tenue pour un enviable signe sexuel masculin. Ainsi s'expliquerait peut-être, mais très partiellement — car entrent en jeu aussi l'imitation et l'anti-conformisme — le goût manifesté par quelques jeunes à se raser la tête, comme l'acteur américain Yul Brynner.

Chez les femmes, dont très peu deviennent chauves, même parmi les cantatrices, la chevelure est signe essentiel de beauté. Bien construite, elle corrige la longueur d'un nez, la rondeur ou la maigreur excessive de joues, et jusqu'à un léger strabisme. Séduisante, entretenue, périodiquement modifiée, elle exerce une forte attraction sur le galant, qui aimera y enfouir son visage. C'est pourquoi ne chômeront jamais les artistes capillaires à clientèle féminine. Quant à certains fétichistes*, elle provoque chez eux une véritable folie génésique.

Si elle devient taillée « à la garçonne », on doit bien se garder d'incrimination hâtive de lesbianisme*. Comme en France vers 1930, pour des motifs de mode, ou présentement, parfois, par simplification, hygiène sportive, envie d'égaler l'homme ou provocation de l'entourage, elle peut plaire à un amoureux. On doit reconnaître toutefois que des femmes viriloïdes, et qui n'en peuvent mais, affectionnent une nuque dégagée au-dessus de leurs épaules robustes, et que certaines d'entre elles recherchent beaucoup moins Roméo que Juliette.

CINEMA — TELEVISION

Sous couvert d'éducation — et ce fut d'abord pour présenter au public les phases de l'accouchement — des films de plus en plus audacieux, en particulier scandinaves ou japonais, tendent aujourd'hui à faire connaître tous les aspects de l'activité sexuelle humaine. Car leur rentabilité est bonne.

Depuis de nombreuses années, l'érotisme* passait par l'écran. Tandis que la censure* cinématographique, à son origine, coupait les scènes de baisers sur la bouche, elle ferme les yeux, progressivement, sur les situations, les nudités les plus provocantes. Désormais, même certaines salles dites « paroissiales », et jusque dans des régions tenues pour « bien-pensantes », programment des titres aux promesses lascives. Comme si, écoutant le réalisateur d'avant-garde Luis Bunuel, elles refusaient « de séparer deux amants comme deux chiens dans la rue ».

D'autre part, pour qui sait interpréter, des images symboliques* visent l'inconscient génital collectif : femmes s'attardant à sucer des bananes, des bâtonnets de crème glacée, des croissants (fellatio*) ; enchaînées, attachées, fouettées, ou avec un lourd collier de chien (sadisme*); hommes en extase devant une collection personnelle de souliers féminins, (fétichisme*) ; dirigeant d'une certaine manière le canon de leur pistolet (rapport hétérosexuel ou homosexuel), etc, etc.

On peut penser que des enfants et des adolescent(e)s ne sont pas sensibles comme des adultes à ces atteintes beaucoup plus subtiles que celles de la pornographie*. D'ailleurs, ces films restent en général interdits (voir « censure ») pour eux.

Quelques-uns, toutefois, leur sont accessibles, ainsi que certains autres, à l'« attaque franche » — et ce, même sans la complaisance de la caissière ou des ouvreuses, ainsi qu'il arrive parfois. Au surplus les affiches, les photos exposées dans le hall suffisent à provoquer l'excitation de certains et sont visibles par tous, même les plus jeunes.

La violence est certes plus blâmable que l'érotisme*, quoiqu'elle possède avec elle, dans bien des cas, des liens. Néanmoins, pour ne pas répéter ce que nous avons écrit ailleurs à ce sujet[1], bornons-nous à dire que les parents et autres éducateurs devraient (ce conditionnel tient compte des réalités...) savoir à

1. *Dictionnaire d'éducation familiale* (Privât).

quels spectacles cinématographiques assistent leurs garçons et filles. Au cas où ceux-ci risqueraient d'en être sérieusement troublés, un entretien avec eux s'imposerait, dans le cadre de leur formation sexuelle — et générale — permanente.

Bien entendu, le problème se présente de la même manière pour ce qui concerne la *télévision*. Avec en moins, toutefois, l'atmosphère envoûtante des salles obscures, les attouchements réciproques qu'elles peuvent favoriser, à leurs derniers rangs. Mais avec, en plus, la tolérance de trop de pères et mères qui renoncent à interdire, aux garçons et aux filles, des spectacles signalés par un rectangle blanc, et que des policiers consciencieux empêcheraient des mineurs d'aller voir dans une salle publique.

Comme la T.V. remplace de plus en plus les éducateurs, qu'elle a sa place aujourd'hui dans presque tous les foyers, elle joue d'autre part, dans le domaine de l'initiation sexuelle, un rôle considérable. Par les documentaires qu'elle diffuse, beaucoup de jeunes font connaissance très tôt avec l'adultère*, l'homophilie*, la prostitution*, la contraception*. Par ses films romanesques également.

Enfin certain(e)s se lient d'amour avec un présentateur, une présentatrice, tandis que des adultes, le petit écran face à leur lit, trouvent une stimulation génésique par les images bleutées ou en couleurs de films retransmis à une heure tardive.

CIRCONCISION

En Occident, la presque totalité des personnes lisant ce mot, fête du 1er janvier dans le calendrier chrétien, ignorent sa signification. A cause du tabou* demeuré si fort pour taire ce qui concerne les « parties honteuses », on leur a caché, en instruction religieuse notamment, que le juif Jésus se vit ôter son prépuce, c'est-à-dire l'extrémité de la peau qui, enveloppant la verge, recouvre le gland. Et que, cinquante ans après la mort du Christ, par esprit de libération de la loi mosaïque, Saint Paul prescrivit de mettre fin à cette ablation.

Celle-ci n'a pas été maintenue que chez les israélites (les nazis, pendant l'occupation militaire de l'Europe, y cherchaient souvent une preuve d'appartenance juive). Elle est effectuée aussi chez les musulmans. A l'image d'autres pratiques rituelles, par exemple l'interdiction de manger de la viande de porc, capable de provoquer des maladies dans les pays chauds, elle repose sur des motifs de santé. C'est pourquoi elle se trouve de plus en plus largement suivie en dehors de toute raison confessionnelle.

Ainsi beaucoup de jeunes Américains et Européens, en particulier Suédois, sont de nos jours circoncis.

La toilette* du gland devient de cette manière beaucoup plus facile. Un dépôt de sébum ne se forme plus à son pourtour et il courrait moins de risques, ainsi (de même que le col utérin de l'épouse), d'être atteint d'un cancer. Non protégé par le bout du fourreau, il tend à devenir plus ferme, moins sensible. Persuadés que, de ce fait, il se prête moins à la masturbation*, certains parents font, dans ce but, recourir à cette petite opération sur leurs enfants. La vérité est différente : il parvient moins vite à l'orgasme* et l'éjaculation*, et ce retard est de nature, souvent, à contenter la partenaire, plus lente à s'émouvoir que l'homme.

C'est aux premiers mois du garçon, en général vers le deuxième, mais dans certains cas juste avant qu'il devienne pubère, seulement, qu'il est ainsi opéré. Dans des tribus primitives, la mère coupe elle-même cette peau à son nourrisson, avec ses dents, avant de l'enterrer, voire de l'avaler. Dans les sociétés modernes, c'est un médecin qui donne un rapide coup de scalpel, et il arrive qu'il le fasse dès la clinique d'accouchement, avant parfois de céder le prépuce à un confrère chirurgien esthétique — pouvant s'en servir pour refaire un nez. En cas de phimosis*, cette intervention est absolument nécessaire.

Certains imaginent, mais ils se trompent, qu'un sujet masculin n'étant plus « vierge », donc dès après son premier rapport sexuel, conserve le gland découvert, comme s'il était circoncis : il serait ainsi « dépucelé ».

Dans des régions d'Orient où se côtoient des musulmans, des juifs et des chrétiens, nombre de ces derniers (ou plutôt leurs parents) passent outre aux considérations d'hygiène pour l'orgueil de pouvoir exhiber, le cas échéant, un prépuce.

Des motifs de cet ordre incitent des circoncis à se (faire) « décirconciser », par tiraillements douloureux du fourreau de la verge, tout comme des Noir(e)s parviennent à se faire décrêper la chevelure. D'autres, sottement honteux de cette diminution, assurent la devoir seulement à leurs rapports sexuels. Car il est exact que ceux-ci, à la longue, souvent la provoquent.

A l'inverse, de jeunes prostituées, dans des pays arabes, répugnent à pratiquer la fellatio (masturbation buccale) sur des hommes ayant conservé ce morceau de chair.

CLITORIS

(voir : *organes génitaux)*

COÏT

(voir : *rapports sexuels)*

COL (de l'utérus)

(voir : *organes génitaux)*

COMPLEXES (DE NATURE SEXUELLE)

Dans révolution instinctive et affective de l'enfant, les psychanalystes ont isolé, en y insistant, le « complexe d'Œdipe » et celui « de castration ».

Malgré le sens du mot complexe, qui désigne des troubles inconscients de la personnalité, les attitudes et les sentiments qu'il dicte ne sont maladifs que lorsque, chez l'adulte, ils restent figés dans leur forme infantile.

« Faire son Œdipe » ou « sa période de castration » est aussi normal pour un enfant que « faire ses dents ». De façon identique, certains ne s'en aperçoivent guère. Mais d'autres en subissent ensuite quelques désagréments, d'intensité et de durée variables.

Complexe d'Œdipe

Selon la légende, Œdipe fut conduit à tuer son père puis épouser sa mère en ignorant ce qu'ils étaient pour lui. D'où le nom donné à cet ensemble de désirs à la fois amoureux et hostiles que l'enfant éprouve à l'égard de ses parents. D'après Freud*, ce phénomène culmine entre trois et cinq ans, lors de la phase phallique de l'évolution* sexuelle, pour s'estomper à la période de latence* et se réactiver passagèrement à la puberté. Dans sa forme dite « positive », il se traduit par un attachement très tendre du petit garçon à l'égard de sa mère et d'une vive jalousie à l'égard de son père, considéré comme un rival. Si ce père embrasse ou caresse sa femme, son fils cherche à l'écarter d'elle, se précipite au cou de sa maman, déclare qu'il l'épousera plus tard.

Le psychanalyste Jung a dénommé « complexe d'Electre » une attirance comparable de la fillette à l'égard de son père, mais

moins fréquente et sans qu'elle accompagne toujours une hostilité, un rejet à rencontre de la mère.

Plus rare est la forme dite « négative » de l'un de ces deux complexes : amour du garçon pour le père, ou de la fille pour la mère, avec agressivité jalouse contre l'autre parent. Enfin, lorsque tour à tour prédominent la forme positive et la forme négative, la situation devient évidemment plus difficile à apprécier.

D'ordinaire, la fréquentation scolaire, l'ouverture hors du cercle familial, l'exercice des facultés intellectuelles et la découverte du monde « décentrent » les préoccupations de l'enfant. Il entre alors dans la période dite de latence*, où ses instincts génitaux s'endorment un peu. Et il établit un ajustement avec la réalité, comprend qu'il ne peut pas épouser sa mère ou son père.

Toutefois cet équilibre va se rompre temporairement à l'explosion de la puberté*. La tendresse de l'adolescent pour sa mère est souvent alors plus que filiale : il est heureux si elle ne paraît pas son âge, il souffre si elle n'est pas coquette, bien habillée, séduisante. Le père, de son côté, découvre que sa fille est devenue une femme, souvent l'image rajeunie de la mère. En cas de dissociation ou de mauvais climat familial, des liens sentimentaux excessifs, même sans aller jusqu'à l'inceste*, ne peuvent aboutir qu'à une impasse. Le poète Charles Baudelaire adorait sa mère, belle, jeune, veuve. Lorsqu'elle se remaria avec le commandant Aupick qui lui ravissait son univers féminin et voulait de plus réduire sa nature indocile, non seulement il devint un révolté, un inadapté social, mais encore il fut incapable d'un amour heureux jusqu'à sa mort, à quarante-six ans.

Cette sorte d'affection de l'adolescent est-elle issue du fond des âges ? L'inceste n'est-il pas courant chez les animaux ? Pour un garçon timide, la mère était la première confidente. Aujourd'hui, grâce à la mixité en classe comme dans les loisirs et le travail, ces attitudes tendent plus facilement à disparaître. A condition qu'elles ne soient pas entretenues par les parents eux-mêmes. N'existe-t-il pas encore parfois, chez la mère ou le père, un désir, généralement inconscient — car d'autant plus refoulé que contraire aux lois ou aux mœurs — de possession du fils ou de la fille ? L'annonce d'amourette, puis de mariage ne leur provoque-t-il pas un pincement au cœur ? Est-ce bien *seulement* l'enfant qu'ils perdent ? Comme lors des premières sorties nocturnes, leur inquiétude n'est-elle pas teintée d'un peu de jalousie à l'égard de celui (ou de celle) qui risque de le leur prendre ?

Il leur appartient de faciliter le dénouement de la situation œdipienne de leur progéniture. Cette tâche est d'ordinaire facile au sein d'un foyer uni, ouvert sur le monde. Elle est plus dure lors-

qu'un des conjoints reste seul : surtout la femme qui, par compensation d'un deuil ou d'un échec matrimonial, reporte « toute son affection » sur son ou ses jeune(s) enfant(s). Des situations œdipiennes prolongées enchaînent aussi des filles au destin de leur père ou de leur mère vieillissants, les empêchent de réaliser leur propre existence. Le sujet «rationalise» son choix, invoque des raisons, souvent exactes d'ailleurs, de logement, de soins, de ressources. Mais un examen approfondi de leur histoire révèle maintes fois le « ratage » volontaire ou inconscient d'occasions de départ qui se sont offertes. Elles auraient pu infléchir le cours de leur vie, mais elles auraient nécessité la rupture d'une dépendance qu'ils aimaient, fût-ce en affirmant le contraire.

Des mariages sont aussi des échecs parce que l'époux ou l'épouse n'a pas pu rompre avec sa mère, dont ils restent toujours le petit garçon ou la petite fille : thème universel de la belle-mère, dramatiquement exact.

Pour comprendre la psychologie d'un adulte en difficultés, il est essentiel de déterminer de quelle façon il a (ou n'a pas) résolu — on dit aussi « liquidé » — son Œdipe.

Complexe de castration

Lié à la découverte des organes génitaux, il se produit également au cours de la phase phallique (voir « évolution sexuelle »), donc habituellement entre trois et cinq ans.

Le garçon a pu être menacé par ses parents, surtout par son père, qu'on lui couperait la verge* s'il ne la laissait pas tranquille. S'installe alors chez lui, s'il est très sensible, la peur très intense de la perdre. Il n'est pas effrayé par la conséquence, qu'il ne peut encore saisir, d'une telle amputation pour sa vie d'homme. Mais, d'une façon plus diffuse, c'est l'image de lui-même, son intégrité physique dans sa totalité, pour lesquelles il redoute un véritable attentat. En conséquence, on évitera de brandir les foudres d'une pareille sanction, au surplus inapplicable, donc en soi faute éducative.

La petite fille, elle, quand elle s'aperçoit que lui manque ce que possèdent les garçons, en conclut qu'on le lui a enlevé, ou qu'elle en a été privée de quelque manière. Selon les cas elle « vivra » ce manque comme une frustration, comme une punition. Si elle refuse cette « infériorité », tout son comportement peut en être affecté.

Un bon climat d'éducation sexuelle* devra donc rassurer, à l'occasion notamment de la toilette en commun des enfants, qui leur permet la découverte réciproque de leurs corps.

Le complexe de castration, retrouvé dans de nombreux cas soumis au traitement des psychothérapeutes, peut résulter de pères et surtout de mères trop autoritaires, trop possessives, « abusives ». Elles gardent leur progéniture dans une grande dépendance, les dressent à obéir au doigt et à l'œil, à « tout » leur dire. Comme dans les situations œdipiennes décrites plus haut, bloquant l'ascension de leur fils ou de leur fille vers l'autonomie de l'adulte, empêchant l'épanouissement de leur affectivité et de leur sexualité, elles opèrent sur eux une véritable mutilation psychique. Elles en font en général des refoulés, névrosés, révoltés ou — souvent — des homosexuels selon les lignes de leur caractère. On les appelle « castratrices ».

Certains auteurs ont décrit d'autres complexes rattachables à la sexualité. Mais, beaucoup plus rares, souvent « dérivés » des deux précédents, ils n'ont d'intérêt que pour les spécialistes de la psychologie.

CONCEPTION

C'est l'action qui permet la fécondation de l'ovule par le spermatozoïde (voir « grossesse »).

CONDOM

(voir : *contraception)*

CONSEILLERS CONJUGAUX

(voir : *auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale)*

CONTINENCE (voir : *chasteté)*

Précisons seulement que l'on peut être continent, c'est-à-dire ne pas exercer d'activités sexuelles, sans être chaste, autrement dit en caressant des pensées érotiques.

CONTRACEPTION

Il n'est pas dans notre intention, dans ce chapitre, de formuler des jugements de valeur, pas plus que de ratifier telle ou telle « technique » en fonction d'une « efficacité » plus ou moins bonne. En effet, ce choix est essentiellement le problème du couple qui trouvera auprès d'un médecin, ou des centres de consultations spécialisés (voir « auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale »), les éléments d'appréciation leur permettant de résoudre leur cas particulier. Nous cherchons simplement à énumérer, et décrire objectivement, les différentes méthodes actuellement connues qui permettent la contraception.

On peut définir celle-ci comme l'ensemble des mesures non permanentes prises par un couple pour éviter la conception* au cours de l'acte sexuel, ces mesures ayant pour but d'empêcher la rencontre du spermatozoïde et de l'ovule.

Les différentes techniques viseront donc :

soit à la suppression de l'ovule,

soit à la suppression du spermatozoïde,

soit à la suppression de la nidation,

soit à la mise d'une barrière entre l'ovule et le spermatozoïde.

On considère qu'une méthode anticonceptionnelle est efficace lorsqu'elle a un taux d'erreur inférieur à 10 % (et, si possible, moins de 5 %).

La pilule vient en premier avec un taux de grossesse de 0,07 %.

Vient ensuite le stérilet avec un taux d'« échecs » variant entre 3 et 3,5 %.

En troisième lieu : les préservatifs masculins et féminins. On estime leur taux d'erreur entre 4 et 8 %. Enfin viennent la méthode des températures (entre 7 et 14 %) ; le retrait (29 %) et la douche vaginale (40 %).

1. *Le coït interrompu*

Le retrait du pénis hors de la cavité vaginale avant l'éjaculation* est probablement le plus ancien procédé contraceptif connu. C'est ainsi qu'en France notamment, depuis deux ou trois siècles, se contrôle la conception dans bien des ménages.

2. *L'étreinte réservée*

Quoique voisine du coït interrompu, elle en diffère totalement par son principe. Au cours de relations sexuelles normales, la

femme peut atteindre l'orgasme*, mais l'homme ne doit pas aller jusqu'à l'éjaculation.

Cette méthode fait en France l'objet d'une grande publicité. Quelques ouvrages la préconisent comme un procédé naturel de régularisation des naissances. Peut-être cependant est-elle plutôt une technique de sexologie.

3. *Le condom*, ou *préservatif masculin*

Les premiers condoms semblent avoir fait leur apparition au dix-huitième siècle en Angleterre, d'où leur nom trivial de « capotes anglaises ». Ils sont de nos jours extrêmement répandus. Leur vente aux Etats-Unis atteint 600 millions d'articles par an, et 20 millions en France.

Ils sont le plus souvent en caoutchouc. Mais l'on en trouve, aux Etats-Unis, fabriqués en peau. Emballés dans des étuis préalablement humidifiés, du fait de leur sécheresse, ils sont alors considérés comme articles de luxe. Sous le nom d'« articles d'hygiène », des journaux accessibles à tous en proposent à leurs lecteurs (voir « petites annonces »).

4. *La douche vaginale*

Aussi répandue que le coït interrompu, elle agit en débarrassant le vagin du sperme qui vient d'y être déposé. Elle doit être prise quelques instants après l'éjaculation.

5. *Les spermicides*

L'industrie pharmaceutiques a développé la vente d'un certain nombre de gelées, de crèmes à injecter au moyen d'un applicateur, de tablettes exerçant une action moussante, de bombes aérosols.

Ces produits ont un double objectif :

— l'obturation de l'orifice cervical (voir « organes génitaux féminins »),

— l'immobilisation, aussi rapide que possible, du sperme.

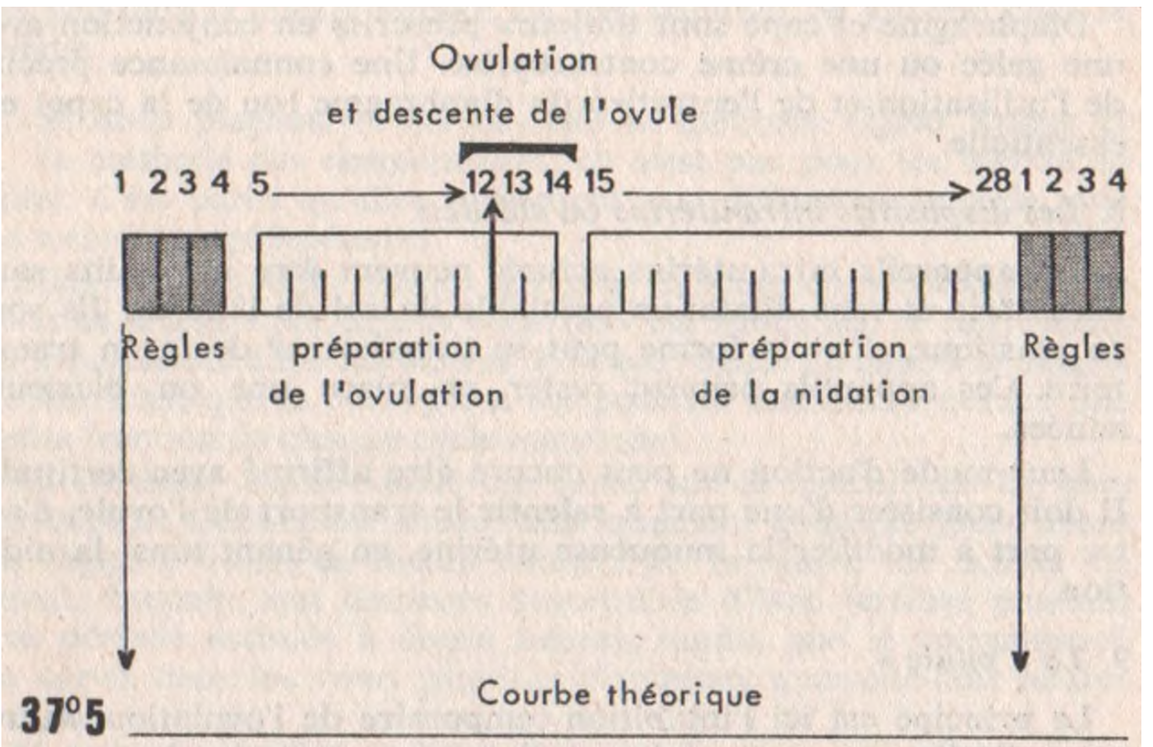
6. *Les tampons vaginaux*

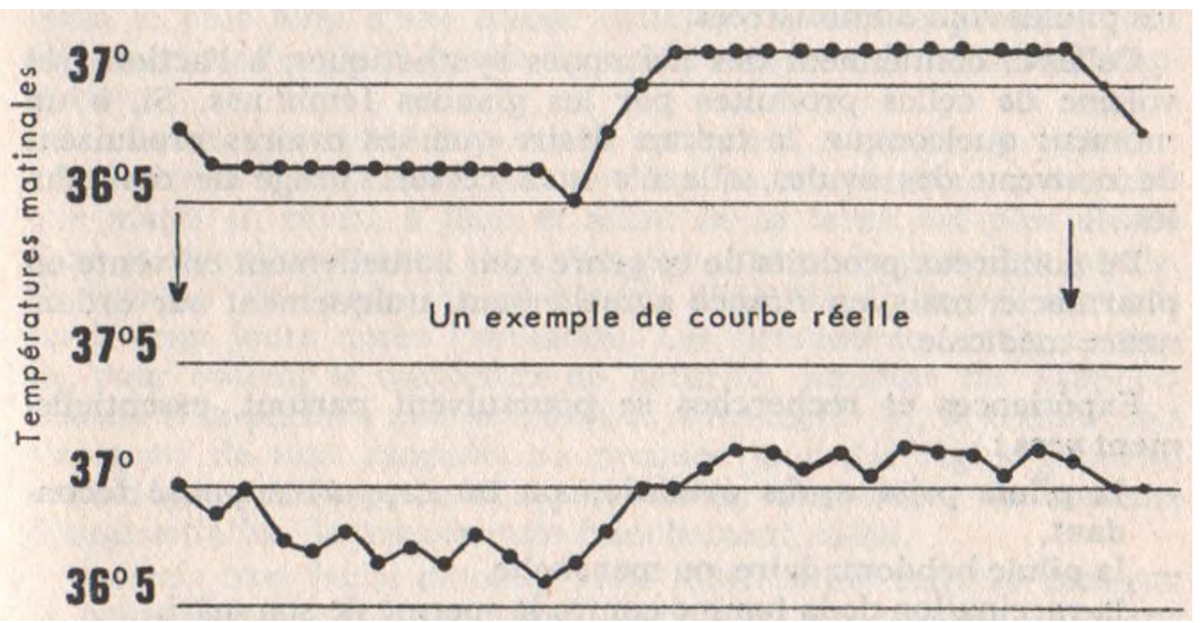
Ils s'emploient avec de la crème spermicide et se placent au fond du vagin au contact du col utérin.

7. *Les « obturateurs » féminins*

Ce sont le diaphragme et la cape cervicale. Inventé par un médecin allemand Wilhelm P.J. Mensinga en 1882, le diaphragme se compose d'un segment de sphère en caoutchouc fin et

Cycle menstruel





élastique, dont le bord recouvre une mince lame de métal souple ou un léger ressort en spirale. Il est inséré dans le vagin où la couronne s'appuie contre le fond de l'arche pubienne. Le dôme couvre le col de l'utérus, y évitant ainsi l'entrée du sperme.

Variante du diaphragme, la cape cervicale coiffe le col de l'utérus.

Diaphragme et cape sont toujours prescrits en conjonction avec une gelée ou une crème contraceptive. Une connaissance précise de l'utilisation et de l'entretien du diaphragme (ou de la cape) est essentielle.

8. *Les dispositifs intra-utérins* ou *stérilets*

Les appareils intra-utérins actuels peuvent être introduits sans anesthésie et sans dilatation préalable du col de l'utérus. Ils sont en plastique, dont la forme peut se transformer de façon transitoire. Ces appareils peuvent rester en place une ou plusieurs années.

Leur mode d'action ne peut encore être affirmé avec certitude. Il doit consister d'une part à ralentir le transport de l'ovule, d'autre part à modifier la muqueuse utérine, en gênant ainsi la nidation.

9. *La « pilule »*

Le principe est ici l'inhibition temporaire de l'ovulation. Autrement dit, l'ovaire ne produit pas d'ovule pendant tout le temps où les pilules sont administrées.

Celles-ci contiennent des hormones synthétiques, à l'action très voisine de celles produites par les glandes féminines. Si, à un moment quelconque, la femme désire que ses ovaires produisent de nouveau des ovules, elle n'a qu'à cesser l'usage de ces pilules.

De nombreux produits de ce genre sont actuellement en vente en pharmacie, mais, en France actuellement, uniquement sur ordonnance médicale.

Expériences et recherches se poursuivent partout, essentiellement vers :

— la pilule prise après ovulation ou un rapport supposé fécondant,
— la pilule hebdomadaire, ou mensuelle,
— la vaccination de la femme contre le sperme de son mari,
— les pilules pour hommes, pour bloquer la fabrication des spermatozoïdes,
— les pilules agissant sur le liquide glaireux du col utérin.

10. *La stérilisation*

Non admise en France, elle correspond peu au présent exposé de la contraception. Elle est. en effet, le plus souvent impossible à modifier ensuite.

Elle consiste en la ligature des canaux déférents (voir « organes génitaux ») chez l'homme, ou des trompes de Fallope chez la femme.

11. Si nous plaçons en fin de liste la méthode *Ogino Knaus* et la méthode des *températures,* ce n'est pas pour les mettre en relief. C'est parce qu'elles présentent une différence notable avec les techniques précédentes.

Elles sont en effet basées sur une continence périodique. Le postulat d'une « période de sécurité » est fondé sur le fait, reconnu séparément dans les années 1930 par Ogino au Japon et Knaus en Autriche, que la conception est possible seulement durant une petite fraction de chaque cycle menstruel.

La méthode Ogino-Knaus est basée sur le calcul de la date d'ovulation. Celle-ci est située théoriquement quatorze jours avant les règles à venir, en tenant compte de la durée de survie de l'ovule humain, qui demeure susceptible d'être fertilisé pendant une période estimée à douze heures, tandis que le spermatozoïde survit dans les voies génitales féminines quarante-huit heures environ.

Il faut donc, après établissement du cycle le plus court et du cycle le plus long d'une année entière, calculer le premier jour de la période fertile (à partir duquel le couple s'abstiendra de rapports).

Le second procédé, dans cette catégorie, cherche à détecter l'ovulation d'une manière plus précise. La température, prise chaque matin au réveil, à jeun et avant de se lever, est plus élevée dans la deuxième partie du cycle que durant la première partie. Sa montée (de l'ordre de un à trois dixièmes de degré) survient un à deux jours après l'ovulation. Les promoteurs de la méthode, pour obtenir le maximum de sécurité, limitent les rapports sexuels à la période post-ovulatoire. Autrement dit, le couple doit s'abstenir de tous rapports du premier jour des règles jusqu'au second jour du plateau d'hyperthermie, c'est-à-dire du sommet d'augmentation de température franchement établi.

Il serait trop facile de clore cette information sans un mot sur la responsabilité qui pèse aussi bien sur les couples que sur ceux ayant la lourde tâche de conseiller, aider, prescrire : connaissance ne signifie pas recette, mais découverte, et la sexualité est le domaine de la liberté.

Limitation des naissances ? Contrôle ? Régulation ? Maternité volontaire ? Le sujet est immense. S'il est relativement facile d'envisager le « cas », donc la situation particulière, d'informer, d'éduquer chacun, les problèmes posés par la contraception se marient avec d'autres : démographiques, économiques, politiques, religieux. Ils posent des responsabilités collectives, autant que personnelles. Plus que jamais il nous faut apprendre, et apprendre à respecter.

CONTREPETERIES

Les contrepèteries, mot désormais entré au Dictionnaire de l'Académie Française, consistent dans l'interversion, même seulement phonétique, au sein d'une phrase, de lettres ou de syllabes. Un hebdomadaire satirique en publie dans chacun de ses numéros. Certains bars pour étudiants en changent chaque semaine sur leurs glaces intérieures.

Pour prendre deux exemples pas trop osés (écartant donc celles du type « La bielle coule ») : « La petite bonne a séché le linge » devient « La petite bonne a léché le singe », et « L'annulation des épices » : « L'épilation des anus ».

Nous ne parlerions pas de ces plaisanteries si elles ne possédaient, d'ordinaire, un sens érotique — et si beaucoup de jeunes gens, dont des collégiens, ne s'y amusaient de nos jours.

COPROPHAGIE

(voir : *anomalies sexuelles)*

COPULATION

(voir : *rapports sexuels)*

COQUETTERIE

A la période des amours, les animaux du sexe dit fort recourent à mille méthodes pour se montrer, aux femelles de leurs désirs, sous l'aspect le plus flatteur.

Le rouge-gorge bombe son plastron, la frégate des mers comme l'outarde d'Australie gonflent à cette seule époque, sur leur poitrine d'ordinaire flasque, un énorme ballon de cette couleur. C'est aussi pourpres que deviennent, en février-mars, les joues et le ventre de l'épinoche des rivières. Le coq expose l'intérieur de ses ailes et le dindon fait la roue. Tous les oiseaux améliorent leur concert vocal, et certains dansent devant leur partenaire. Quant au mâle de la punaise phytophage, il offre une graine à sa belle.

Dans l'espèce humaine, les filles comme les garçons savent aussi toute l'importance, pour une conquête, d'un extérieur séduisant. Aux premières émotions sentimentales, finies les tenues débraillées, la crasse — du moins celle visible du dehors. Sans répit les adolescents se contemplent dans un miroir, crèvent entre leurs ongles les boutons d'acné sur leur visage, se repassent dans les cheveux un peigne qui ne les quitte pas, après avoir donné des instructions très précises au coiffeur. Et tentez donc de les faire sortir en ville, le dimanche, au cinéma ou au bal, avec leurs vêtements de la semaine !

Les adolescentes, bien sûr, sont plus attentives encore. Epiant leurs compagnes, les magazines féminins, la télévision, elles veillent en général à ne pas retarder sur la mode. Ne voulant pas être prises pour des « boudins », elles cherchent à être « in », « dans le vent ». Désormais qu'un vaste marché commercial s'est mis en place pour absorber le pouvoir d'achat tellement accru d'une jeunesse si multipliée, les tentations ne manquent pas. Et comme, à la différence du règne animal, les rythmes saisonniers du rut n'interviennent pas ici, c'est en permanence qu'il propose vêtements, parfums, bijoux, accessoires divers.

Encourager la coquetterie des filles paraît des plus souhaitables. Elles doivent, pour leur équilibre affectif, ne pas se sentir « rejetées ». Elles doivent se préparer aux liaisons amoureuses, aux fiançailles, au mariage. Leurs mouvements de jeunesse l'ont compris, qui tendent à bannir pour elles les lourdes chaussures, à leur permettre un brin de poudre, voire de rouge à lèvres, à l'écart donc du type trop viril, « cheftaines », d'hier. Encore faut-il ne pas aller trop loin et ne pas laisser des fillettes, sous peine d'en faire des « Lolitas »*, se couvrir de fards et de colliers.

Du moins dans notre éthique présente, trop favoriser, ou même tolérer, une extrême élégance chez les jouvenceaux peut n'être pas non plus sans risques. A une période de leur développement où leur sexualité hésite encore entre les genres, où beaucoup éprouvent désormais un goût marqué pour longue chevelure, pommade,

eaux de cologne ou de toilette, chaînes de cou, médailles, gourmettes et bagues, pantalons aux teintes pastel moulant le basventre et les fesses — avec une étiquette claire, maintenue, appelant l'attention sur cette partie de leur corps — les « minets » ont aussi à s'en prendre à eux-mêmes en cas d'aventure, ou de mésaventure, homophile*.

Pour les deux sexes, le bon sens conclut qu'un abord agréable est certes à recommander. Mais que, provocant, il peut aboutir à des complications.

CORDON OMBILICAL

(voir : *grossesse)*

COUPLE

Le couple normal, c'est-à-dire conforme au type le plus fréquent, est la réunion de deux individus de sexe différent.

Le mariage* lui donne le caractère légal. Mais il existe également par concubinage, union libre, donc sans lien juridique.

Deux personnes de même sexe peuvent aussi, mais beaucoup plus rarement, constituer un couple (voir « homosexualité, lesbianisme »).

Comment se forme un couple hétérosexuel

Pour expliquer la force qui pousse un homme et une femme à s'unir, l'Antiquité grecque et le Moyen Age connaissaient le mythe de l'androgyne : au début des temps ne vivait qu'un être unique, complet et parfaitement heureux ; à la suite d'une faute ou d'un caprice des Dieux, il fut coupé en deux parties qui, dès lors, cherchèrent désespérément à se réunir pour goûter de nouveau la plénitude.

Cette quête de « l'âme sœur », de cette autre moitié seule capable de nous combler, fut toujours l'un des thèmes essentiels des poètes, romanciers, dramaturges. Elle l'est maintenant des cinéastes, comme de la presse illustrée, surtout, évidemment, celle dite « du cœur ».

On y fait généralement grande place au « coup de foudre » : une seule rencontre, un seul regard, et jaillit un éternel amour,

heu- reux ou dramatique. Certes, maintenant encore, des êtres jeunes ou plus âgés, très sentimentaux, sont capables ainsi d'éprouver une vive passion. Mais à une époque où s'estompe la ségrégation des sexes, une telle flamme subite tend à disparaître. Se côtoyant partout, très vite « copains », garçons et filles ont moins envie qu'hier de « faire le beau », de laisser aller leur imagination. Ils y gagnent en naturel ce qu'ils perdent en romantisme. Celui-ci, toutefois, subsiste chez nombre d'entre eux.

Mais on ne peut, sans de grands risques, baser toute une existence sur un coup de foudre. Avant de s'engager sérieusement, mieux vaut chercher à se bien connaître. Observer, réfléchir, fait souvent tomber l'exaltation excessive provoquée, au premier choc, par la vue d'une personne, dans une harmonie peut-être exceptionnelle de vêtements, musique, lumière ou paysage.

Mais, à l'inverse, une simple amitié entre jeunes gens maintes fois se mûrit et se transforme en amour profond.

Après une fréquentation plus ou moins longue, au cours de laquelle les fiançailles* officialisent le choix, les partenaires arrivent au mariage*.

Vie du couple. Naissance de la communauté conjugale

La vie implique une naissance, un développement, souvent des maladies, sans doute alors des guérisons, nécessairement une fin, rapide ou lointaine.

Parents et autres éducateurs doivent sans cesse répéter aux jeunes venant de s'unir qu'ils sont à un début : dès ce moment et jusqu'à la dissolution du couple, par séparation ou par décès, des forces ne vont cesser de jouer qui en affermiront l'unité ou le détruiront, brutalement ou à terme.

Une fois passée la période dite « lune de miel », la vie à deux va normalement très vite mettre à nu les caractères, si les époux ne se connaissaient pas bien avant le mariage.

Les toutes premières années restent une des périodes les plus ingrates. A travers les servitudes quotidiennes, la confrontation permanente de deux personnalités les révèlent le mieux. La communauté conjugale ne peut se construire solidement que lorsque chacun mesure l'autre, au moins dans ses lignes essentielles.

Comme, même chez ceux qui se livrent en apparence facilement, subsiste toujours une part d'incommunicable, il faut de la disponibilité, un souci constant « d'écoute » du conjoint, pour savoir ses faiblesses et ses ressources.

Comme personne ne possède toutes les qualités ou les dons espérés ou imaginés chez l'être choisi, les « révisions

déchirantes » ne sont pas rares. L'accepter alors tel qu'il est, parce qu'on l'aime, l'aider à s'épanouir dans « sa » dimension et non pas forcément dans celle qu'on lui souhaitait ; effectuer les sacrifices indispensables ; éviter les querelles d'amour-propre ; reconnaître ses torts, le cas échéant, mesurer les conséquences de sa fatigue et de son découragement sans tomber dans le désespoir, toutes ces attitudes seront tour à tour le lot de l'époux et de l'épouse.

Le premier, pour peu qu'il y prenne garde, se rendra compte que sa (jeune) femme est « impossible » pendant quelques jours par mois, tout simplement parce qu'elle a ses règles*. S'il prend soin alors d'écarter les discussions, de se montrer prévenant, il évitera bien des confrontations stériles.

De même, combien de fatigues et de soucis du mari s'apaiseront devant la tendresse calme et souriante de sa femme (malgré ses propres fatigues) !

La tension nerveuse qui use les citadins, surtout, leur rend ce programme souvent héroïque. Pourtant leur bonheur matrimonial coûte ce prix.

Si proches que soient deux individus l'un de l'autre par leur éducation, leurs croyances, leur niveau culturel et social, ils ne peuvent être semblables. Leurs divergences sont d'ailleurs souhaitables, si elles les obligent à faire effort pour aller l'un vers l'autre. Elles ne peuvent alors qu'approfondir leur amour.

Toutefois, si elles exigent sans cesse des tentatives épuisantes, celles-ci évidemment échouent. L'union de deux êtres trop différents par leur âge, leur caractère, leur origine, leurs sentiments, leur race, leur philosophie, entraîne de telles difficultés que seules des créatures d'exception peuvent les surmonter.

L'accord sexuel est capital. On en trouvera les aspects dans d'autres définitions de cet ouvrage.

Développement et problèmes de la communauté conjugale

Les bouleversements sociaux, économiques, politiques, religieux de notre époque en modifient profondément les structures. Et la famille aussi cherche sa voie. Certains n'écrivent-ils pas qu'elle est morte ? !

Dans le passé, la dépendance matérielle de la femme par rapport au mari jouait une place prépondérante dans la cohésion du couple. Sans qualification, l'épouse ne pouvait que rarement trouver une profession lui permettant de subvenir seule à ses besoins. Divorcée ou séparée, elle était sévèrement critiquée. Veuve, son sort était souvent fort douloureux, du moins dans les classes pauvres et moyennes. Ces situations ont bien changé. Même

parmi les plus fortunés, les parents donnent en général, désormais, une formation à leur fille. Dans nombre de jeunes foyers, pour « se monter en ménage », accroître leur confort, leur bien-être, les deux conjoints travaillent. Ainsi le mâle n'est plus le dieu tout-puissant sans lequel son épouse était presque condamnée à mort. Mais ce sentiment de liberté féminine facilite beaucoup, en cas de désaccord, la séparation ou le divorce*. Comme par surcroît son métier lui permet des rapports avec d'autres hommes, la femme ne manquera pas, en général, de consolateurs.

Cette indépendance n'est pas seulement « matérielle ». Sans doute les ouvrières de certaines chaînes envient-elles, et à bon droit, les femmes qui peuvent rester à la maison. Pourtant, celles qui exercent une profession y renoncent à grand' peine si elles y sont contraintes, à cause de cette impression de « valeur » qu'elles ont acquise, comme de leur participation à la vie sociale. Les deux conjoints se sentent ainsi, désormais, au même niveau. La cohésion du couple repose sur de nouvelles bases, plus profondes, qui exigent donc de chacun plus de préparation et de maturité.

L'harmonie conjugale est-elle favorisée par la venue d'enfants, dès lors surtout que la régulation des naissances rend l'homme et la femme vraiment responsables de leur paternité et maternité ?

Sauf exceptions, en effet, un enfant non désiré ne renforce évidemment pas la cohésion d'un couple déjà désuni, ou avec une mère malade, un père incapable d'assumer décemment l'existence des siens.

Supposons donc l'enfant espéré, à tout le moins accepté par avance. Sa venue va bouleverser les habitudes, imposer des efforts nouveaux, des sacrifices. Il va donner une nouvelle dimension au couple, élargir ses intérêts, mais aussi, révélateur impitoyable, « mesurer » la générosité des époux, donc aussi leur égoïsme. Il n'augmentera donc pas nécessairement la richesse des liens conjugaux.

Absorbées par leur rôle de mères, certaines femmes délaissent quelque peu leur mari. Il peut en être irrité, jaloux, de façon passagère ou durable. Si un motif de désunion flotte dans l'air, si l'épouse n'est pas épanouie, c'est sur l'enfant qu'elle portera son affection. Elle creuse ainsi un grand fossé avec son mari, tandis qu'elle établira avec son fils ou sa fille des liens sentimentaux risquant d'être exagérés, donc dangereux pour lui ou pour elle (voir « complexes »).

Heureusement, d'une manière générale, la présence désirée d'enfant(s) stabilise plutôt le couple, malgré les — comme grâce aux — soucis et servitudes qu'elle entraîne.

Mûrissement et crises

Chaque couple possède sa physionomie, ses problèmes. Il n'est donc pas possible d'énumérer toutes les forces favorables ou défavorables à son unité. Si, par exemple, la présence de beaux-parents provoque des tensions insupportables dans beaucoup de foyers, elle ne les suscite pas dans tous.

Certaines épreuves, toutefois, attendent la plupart d'entre eux. Elles tiennent à la durée de l'union, aux habitudes qui en découlent, au vieillissement du mari et de la femme.

Le plaisir d'être ensemble s'est émoussé. Les relations sexuelles s'exécutent à la hâte, ou de façon monotone. Un tel « devoir » conjugal ne satisfait ni l'un, ni l'autre. Par lassitude, voire par indifférence, la femme ne fournit plus d'efforts pour plaire. L'homme cesse d'être tendre et attentif. Tantôt l'un, tantôt l'autre se montre le principal responsable de ce « décrochage ». Mais les deux, par réciprocité trop souvent, y contribuent. L'apport d'une consultation conjugale peut alors être précieux (voir « auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale »).

Crises légères ou sérieuses, brèves ou longues, tissent la vie du couple. L'une des plus probables, après celle des premières années de mariage (voir plus haut), surgit vers la quarantaine ou plutôt, désormais, avec la cinquantaine. Un écrivain célèbre au début de ce siècle, Paul Bourget, écrivit sur ce thème, un roman : *Le démon de midi.* La perte des « avantages » physiques, la diminution redoutée de la puissance génitale, la rapide ou lente transformation des processus neuro-endocriniens (voir « andropause » et « ménopause ») allument une flambée de désir de vivre, de jouir. Jusqu'alors très sérieux, des hommes surtout se lancent dans des aventures extra-conjugales. Certains divorcent et parfois pour se remarier avec une femme beaucoup plus jeune.

Les progrès de la médecine, de l'hygiène, du confort, de l'esthétique laissent la plupart des femmes « entre deux âges », aujourd'hui, encore fort séduisantes. Délaissées, elles peuvent donc aussi, au besoin, conclure une nouvelle union.

En résumé, le couple semble devenu plus fragile qu'hier, par la disparition de certaines barrières. Mais tant qu'il dure, les relations s'y montrent souvent plus « vraies ». Si l'on s'en tient à l'accroissement du nombre des divorces*, moins d'hommes et de femmes réussissent leur communauté conjugale. Mais, parmi les autres, il en est plus à la réussir mieux.

COURRIER DU CŒUR

La crédulité publique connaît certes peu de bornes. C'est à elle que des esprits forts attribuent le vaste succès des fabricants d'horoscopes, voyantes, rédactrices du courrier sentimental dans les magazines féminins et bien d'autres.

Pourtant, si les deux premières formes de conseils devraient laisser plutôt perplexes les observateurs habités par le « doute scientifique » (car jusqu'à des chefs d'Etats n'y ont-ils pas encore recours ?), la troisième procure indubitablement, dans la majorité des cas, un secours très précieux.

Les responsables de ces rubriques sont en général des femmes de longue expérience (parfois des hommes usant d'un pseudonyme féminin) et leurs recommandations, marquées ou non d'une ironie légère, ne manauent d'ordinaire pas de sagesse.

Il faut savoir à quel point des lectrices, particulièrement des jeunes, peuvent être désemparées par le dépit amoureux, jusqu'à frôler le suicide (et les « écoutants » téléphoniques anonymes de l'Organisation « S.O.S. Amitié » peuvent alors être également suppliés d'intervenir), pour comprendre de quel appui peuvent être des réponses qui font sourire certains adultes avisés, en bon équilibre affectif.

Une telle aide s'avère si goûtée que des postes radiophoniques la dispensent aussi pour leurs auditrices meurtries, affolées par la solitude — et qu'écoutent avec un vif intérêt les autres. Parfois des situations vraiment dramatiques se trouvent apaisées, voire dénouées, de cette manière.

CUIR

Tout comme la fourrure, à cause de son aspect, de son odeur, le cuir — et noir de préférence, sans doute pour mieux mettre en valeur la chair des personnes de race blanche — exerce une stimulation érotique sur de nombreuses personnes. Mais il agit de façon plus intense chez des fétichistes*, des sadiques* et des masochistes*. Pour eux, des catalogues très spéciaux proposent, dans ce genre, des fouets, des colliers, des cagoules, des pantalons, des slips, des masques, articles souvent assortis de clous et de chaînes. D'autres mettent en vente des photos ou dessins de la même inspiration, que reproduisent aussi certaines revues

confidentielles. Des clubs, des bars dans les grandes villes, regroupent de tels amateurs.

Vers un plus large public, des films exploitent ce thème. De manière diffuse, inconsciente, celui-ci peut expliquer le succès de certains blousons auprès d'adolescents. Ils trouvent là, tout comme dans une puissante moto (et les deux images étant maintes fois associées), le symbole dominateur de l'accaparement charnel d'une partenaire.

CULPABILITE

(voir : *tabous)*

CUNNILINCTUS (ou Cunnilingus)

Equivalent de la fellatio*, pour l'homme, ce léchage des parties génitales de la femme (et, à titre accessoire, de son anus) paraît remonter aussi loin qu'elle dans le temps. On le trouve en effet évoqué sur des pierres antiques comme jusque sur des portails d'églises du Moyen Age, où l'usure des siècles le rend moins compréhensible aux visiteurs non prévenus.

Un puissant désir, stimulé par l'odeur, dirige ainsi la bouche de nombreux hommes (la moitié d'entre eux, selon le Rapport Kinsey), tandis que leur partenaire éprouve, mais en général seulement à la longue, une satisfaction parallèle. Certains sexologues recommandent même cette méthode pour préparer, voire procurer l'orgasme à une épouse très lente à s'émouvoir.

Dans le rapport charnel entre lesbiennes*, cette pratique est largement usitée. Comme pour la fellatio, on parle de « soixante-neuf » en cas de disposition tête-bêche des corps et d'application simultanée des bouches. Ici de même l'absorption des humeurs génésiques n'est pas rare et elle peut répondre à un grand amour. De même encore elle est la plus fréquente parmi les personnes d'un haut degré d'instruction générale.

Enfin des isolées ne pouvant être chastes* ni découvrir de compagnon ou de compagne en cette matière réclament ce service de leur animal favori (voir « bestialité »).

CURIOSA

Sous ce titre, les catalogues sous pli bien clos de libraires spécialisés proposent, aux « lecteurs avertis », les ouvrages et, maintenant, les photos, les films, les disques licencieux dont ils disposent. Ou encore des dessins, des puzzles, des cartes à jouer, des statuettes, divers objets érotiques.

Parfois — mais de moins en moins — ils demandent à leurs clients (pour une large part médecins, professeurs, voire ecclésiastiques, pour étude) de signer une déclaration selon laquelle ils ont dépassé vingt et un ans. Et ce sont ces documents qui, en tout cas chez les adultes soucieux de discrétion à l'égard de leurs enfants ou de leurs hôtes, vont meubler le « second rayon », l'« enfer »* de leur bibliothèque.

CYCLE MENSTRUEL

(voir : *menstruation)*

DEBAUCHE

Excès dans les plaisirs des sens, et spécialement vénériens, elle peut être occasionnelle et en quelque sorte « officialisée », comme dans certaines fêtes ou carnavals, héritiers des traditions gréco-romaines (voir « orgies sexuelles »). S'y livrent de même des jeunes gens qui vont partir au service militaire, ou se marier (« enterrer sa vie de garçon »), ou qui sont reçus à un examen difficile.

Elle domine aussi l'existence de certaines personnes plongées dans le désespoir sentimental et/ou qui se trouvent obsédées soit par le besoin d'avoir le plus grand nombre d'aventures amoureuses possibles, soit par celui de répéter inlassablement l'acte sexuel (voir « don juanisme » et « nymphomanie »). Elle s'achève très mal, d'ordinaire.

DEFLORATION

L'hymen est un voile membraneux obstruant partiellement l'orifice vaginal de la jeune fille. Habituellement, il se déchire sous

la poussée du gland* lors du premier rapport sexuel ; mais il peut aussi l'avoir été par des affections ou des chocs mécaniques : aussi son absence ne peut être une preuve absolue de non-virginité.

Cette déchirure due au premier coït est la défloration. Elle a pour toute la vie sexuelle ultérieure de l'intéressée, aussi bien génitale (obtention du plaisir), qu'affective (c'est-à-dire sentimentale), une importance capitale.

Par manque d'information, de délicatesse, par impatience, voire brutalité, le (jeune) mâle peut blesser sa partenaire, physiquement peut-être (un mauvais déchirement de l'hymen peut laisser subsister des fragments de membranes qui restent souvent sensibles à tout contact), mais sûrement en tout cas dans sa sensibilité.

Il est quelquefois nécessaire de procéder à de nombreuses et patientes tentatives avant de pouvoir arriver à une intromission complète du pénis, sans douleur pour la jeune femme. C'est l'aspect « anatomique » du problème. Si élastiques que soient les organes génitaux* (vagin et verge), il peut aussi se faire que les rapports soient rendus difficiles par suite de trop grandes différences dans leurs dimensions respectives. Sans doute ce sont là des cas rares ; ils requièrent l'intervention du médecin.

Il faut préparer sa compagne au rapprochement sexuel en prenant le temps nécessaire pour que les réactions physiologiques d'humidification des parois génitales se produisent : ce sera le rôle des caresses*. Maintes fois l'attention du lecteur a été attirée sur le fait que la femme est beaucoup plus lente à « être prête » que l'homme. Comment le serait-elle si elle doit « subir » des exigences masculines correspondant à une véritable effraction, un viol de fait — sinon devant la loi — origine de nombreuses frigidités* (les rapports sexuels précédés de violences ou de contraintes souhaitées sont déjà du domaine de la pathologie : voir « sadisme » et « masochisme »).

Une saine harmonie conjugale* par contre pourra naître d'une défloration dans laquelle le partenaire saura avec attention et respect veiller à l'épanouissement de celle qu'il aime.

DEFOULEMENT

Terme issu de la psychanalyse*, cette libération des instincts s'oppose au refoulement*, par lequel est freinée ou interdite — plus ou moins inconsciemment — cette libération. Il a pris aussi,

dans le langage courant, le sens plus général de délivrance des tensions intérieures.

Les carnavals, explosion collective après les contraintes pesant sur l'exercice de la sexualité le reste de l'année, bénéficient d'une large tolérance pour les excès qu'ils entraînent dans ce domaine. Les « foires », « vogues » ou autres kermesses locales, où l'on peut se « saouler » de lumières crues, de bruits violents, de vitesse vertigineuse, sont autant d'autres exemples de défoulement en groupe, tout comme les chahuts et monômes d'étudiants, ou les « tonus » des futurs médecins.

Grâce au vélomoteur, à la moto, puis à l'auto, l'individu peut s'affranchir de ses pulsions, des impératifs de son milieu. Combien se « défoulent » au volant ! Quel sentiment de puissance et de domination n'y trouvent-ils pas ! Disponible, leur voiture devient la maîtresse idéale à qui ils accordent souvent plus d'attentions et de soins qu'à leur épouse.

La vie au plein air, les sports (à l'exclusion du sport professionnel qui, lui, est ascèse et contrainte), les jeux, procurent une meilleure libération de notre agressivité, en même temps qu'une canalisation de notre force génitale. Ils ne peuvent donc qu'être vivement recommandés aux jeunes. (Voir aussi « dérivations de l'instinct sexuel »).

DELIVRANCE

(voir : *accouchement)*

DERIVATIONS (de l'instinct sexuel)

Un sujet est tenaillé par de fortes tensions génésiques. A cause de son jeune âge (adolescent), ou des circonstances (militaire en campagne, prisonnier, infirme, etc), ou de son choix (après un vœu de chasteté), ou de ses goûts (anomalies diverses), il n'exerce pas d'activités sexuelles avec autrui. Comment peut-il néanmoins se sentir, selon une expression en honneur de nos jours, assez « à l'aise dans sa peau » ?

Mis à part l'auto-érotisme*, qui d'ordinaire ne le satisfera pas complètement, ou qu'il peut s'interdire pour des raisons de principe, d'autres soupapes doivent être trouvées par lui à ces pressions souvent impérieuses.

La dépense physique, de préférence au grand air, en constitue une, très fréquemment employée pour « tuer la bête ». Les jeunes y sont ainsi encouragés très fort par les adultes, qui s'y adonnent eux-mêmes en cas de besoin. Mais le surmenage, même dans ce domaine, en procurant une surexcitation et un cassage des freins de la maîtrise de soi, peut provoquer un résultat inverse de celui escompté.

Autre moyen de défoulement*, l'intérêt passionné pour les études, la littérature, la musique, l'art en général. Mais la sédentarité qui l'accompagne d'ordinaire n'est pas très favorable à l'apaisement des sens les plus animaux. C'est donc dans la poursuite active d'un idéal, soutenus par une vie intellectuelle ou spirituelle intense, que des individus génitalement doués (les autres n'y ont pas de mérite) peuvent obtenir, à cet égard, une certaine paix. Un tel exutoire se qualifie alors d'un terme venu de la psychanalyse : la *sublimation*. S'il est « réussi », ce sacrifice n'étiole pas. Il est épanouissement, victoire. Selon le psychologue K.G. Rey, après sondage, un grand nombre de prêtres auraient choisi le sacerdoce « en raison d'un complexe de la mère extrêmement marqué ». Mais tous, on le sait, ne supportent pas bien la chasteté, tandis que plusieurs réclament désormais la fin de l'obligation du célibat.

Des anormaux peuvent également détourner le cours de leurs instincts. Ainsi des masochistes* ont pu apparaître comme martyrs, puis être béatifiés.

Des narcissiques* sont acteurs, écrivains. Plus vulgairement, mieux vaut pour la société qu'un sadique* sanguinaire soit tueur dans un abattoir que vampire, ou qu'un simple « piqueur », jouissant dans la foule à traverser la peau d'autrui, soit infirmier ou médecin.

En bref, une énergie fortement investie ailleurs que dans la sexualité soulage les besoins génésiques. Toutefois, elle ne saurait les supprimer entièrement chez celui qui, au milieu de tentations, n'aurait pas le ferme vouloir d'y résister ou des empêchements d'y céder. C'est pourquoi, dans certaines tribus, le chef se laisse mettre une ceinture inviolable par lui, afin d'augmenter sa vigueur à la chasse, au combat, comme dans le service de ses administrés. C'est pourquoi aussi, par exemple, des pédophiles*, excellent(e)s éducateurs, enseignants, assistantes sociales, jardinières ou infirmières d'enfants, peuvent soudain céder à leur tendance foncière.

Un poète libanais a beau écrire : « L'esprit supérieur ne se laisse jamais dominer par l'amour. Pour lui, ce n'est pas assez d'être amant, c'est trop d'être amoureux », il est trop encore, dans certains cas, d'être amant.

DETUMESCENCE

(voir : *turgescence)*

DEVIATIONS SEXUELLES *(voir « anomalies sexuelles »)*

N.B. — Puisque le comportement sexuel de certaines personnes dites, à tort ou à raison, « anormales », n'a, dans bien des cas, pas connu un autre cours, nous avons évité, à l'inverse de nombreux auteurs, le mot « déviations ».

DIABLE

Symbole du mal, de la provocation au péché, pour les chrétiens, il est souvent associé à l'érotisme*. En témoignent l'expression « avoir le diable au corps » ou ces « messes noires », « luciférienne », s'accompagnant de nudité, de flagellation, de piqûres, bref de scènes sado-masochistes*. Certaines « sorcières hippies » aiment à mener ce culte satanique, qui prélude souvent à des orgies* sexuelles juvéniles favorisées par l'absorption de drogues* hallucinogènes.

Selon saint Augustin et saint Bernard, les « incubes » étaient des démons mâles, souvent faunes aux pieds fourchus, qui cherchaient à posséder jusqu'aux femmes les plus sages. Les « succubes » étaient des esprits femelles, tentant de jouir des hommes pendant leur sommeil et pouvant engendrer des monstres.

Aussi stupéfiant que ce puisse paraître, la « démonologie » du vingtième siècle, là où elle se pratique encore, n'a rien à envier à celle du Moyen Age, même parmi des personnes intellectuellement très évoluées.

Elle peut comporter des rites d'initiation, et parfois même elle donne lieu à des meurtres, baptisés « sacrifices », où le sadisme*, sous-tendu par la sexualité, impose sa loi féroce.

DIAPHRAGME

(voir : *contraception)*

DIVORCE

A Reno ou Las Vegas, aux Etats-Unis, deux conjoints peuvent se séparer légalement en quelques minutes. Nombre de vedettes, du monde entier, ne serait-ce qu'à des fins publicitaires, usent de cette facilité, à de multiples reprises... A l'inverse en Italie, en Espagne, où le catholicisme est religion d'Etat, de même qu'en Irlande, en Argentine, au Brésil, au Chili, en Colombie, notamment, pour des raisons parfois autres, le divorce est demeuré très souvent impossible, en dépit de poussées croissantes voulant abattre son interdiction ou sa (grande) limitation légale. En Italie ne se pose encore que l'éventualité officielle du « piccolo divorcio » fondé sur des motifs très exceptionnels.

Pour l'ensemble de la France, à peu près un mariage sur dix est dissous de cette manière, surtout (un sur sept) dans les grandes agglomérations urbaines. Trois quarts des jeunes gens de 16 à 24 ans, interrogés au cours d'un sondage d'opinion, approuvèrent ce moyen, pour des époux en vive mésentente, de « refaire leur vie ».

Le désir de divorce est accentué souvent par des causes sociales : impossibilité de logement assez vaste ; habitation au domicile de beaux-parents, avec les conflits qui maintes fois en résultent ; travail à temps complet, à grande distance, du mari et de la femme, qui nouent plus facilement ainsi, hors du foyer, d'autres relations sentimentales ; survoltage dû à la civilisation industrielle ; revendication d'indépendance, chez la femme désormais comme chez l'homme, dans le contexte moderne, etc, etc.

Sans nier que des facteurs physiologiques peuvent parfois l'expliquer lorsqu'ils provoquent implacablement un manque d'« accord sexuel » (le Kâma-Sutra, célèbre livre sur l'amour en Inde, insistait déjà beaucoup sur les dimensions réciproques des organes génitaux : ne peuvent par exemple s'unir sans artifice une « femme gazelle » et un « homme éléphant »), l'essence d'un échec matrimonial est d'ordinaire psychologique, affective. Dans le lit conjugal, l'homme peut se montrer brutal, grossier, égoïste ; la femme, par trop indifférente. Tandis qu'un grand amour partagé résiste aux motifs dégradants, une affection moins solide, une fois passé l'émerveillement de la « lune de miel » ou des premières années de vie ensemble, ne parvient pas à les supporter. Même dans les meilleures conditions matérielles, cet échec peut surgir parce que les deux époux, de tempérament trop semblable (en particulier deux « nerveux »), ne veulent rien se pardonner, au

bout d'un certain temps. Aucun ne veut céder à l'autre. Et la passion se mue en haine.

« Le mariage est une loterie », « Il y a plus de mariés que de contents » : ces adages expriment une réalité que dessins et historiettes humoristiques s'appliquent à remettre sans arrêt en lumière, jusque dans la presse bien-pensante... « Mais dans l'objet aimé, tout vous paraît aimable », et beaucoup trop d'unions s'édifient à la hâte, sur le sable.

L'époque n'est plus, du moins en Occident, où le mari pouvait à sa guise répudier la femme ayant cessé de lui plaire. Il faut de nos jours une procédure rendue volontairement, par frein, longue et coûteuse, aussi bien pour la simple séparation de corps et de biens que pour le divorce complet.

La loi ne tolère pas, en principe, que soit invoqué seulement le consentement mutuel des époux à vivre désormais chacun de leur côté. Mais cette règle est tournée sur les conseils mêmes de spécialistes en la matière : les injures graves, répétées, étant (tout comme les excès, les sévices, l'adultère* du conjoint, sa condamnation à une peine afflictive ou infamante) un motif admis de divorce, il suffit que le mari ou la femme, fût-ce en plein accord réciproque, s'écrivent plusieurs lettres insultantes pour que devienne judiciairement possible la rupture du lien matrimonial. Les magistrats possèdent alors les preuves dont ils ont besoin pour trancher ce lien. Ainsi peut s'habiller juridiquement, sans même devoir aller jusqu'à la « cruauté mentale » des Américains, la fréquente « incompatibilité d'humeur » en raison de laquelle un homme ou une femme souhaite mener une existence solitaire ou, plus souvent, se remarier.

Les grandes victimes de cette rupture sont évidemment les enfants, lorsqu'il en est né du mariage. Malgré le « droit de visite », accordé par le Tribunal, qui leur permet de se rendre par intervalles chez celui de leurs deux auteurs n'ayant pas reçu leur garde, ils souffrent. Moins toutefois, faut-il ajouter, que de devoir demeurer dans un véritable enfer. Mais le mariage pour eux-mêmes, s'ils sont déjà adolescents, leur fait peur. Si le divorce ne s'est pas conclu en quelque sorte à l'amiable, il arrive que leur père ou leur mère les prenne sans cesse à témoin des griefs formulés contre l'autre. Ils cherchent en général à les apaiser, à les réconcilier. Mais presque jamais ils n'y parviennent. S'ils sont catholiques pratiquants, et si leurs parents se remarient, ils savent que l'Eglise, tout en maintenant ceux-ci dans la communauté chrétienne, leur refuse ses sacrements pour avoir rompu l'indissolubilité de l'un d'eux. Dans tous les cas de remariage ou d'union

libre, enfin, ils peuvent se heurter gravement à un beau-père ou à une belle-mère[1].

Pour tous ces motifs, et pour d'autres, l'éducation sexuelle et sentimentale des jeunes doit les préserver le plus possible contre le choc qu'ils ressentiraient d'une pareille situation, si elle devait se produire. Cette éducation doit surtout leur faire prendre conscience très tôt des responsabilités d'un mariage ; de l'intérêt de fiançailles* assez longues, pour mettre deux caractères à l'épreuve réciproque ; de l'intérêt aussi, en cas de besoin, du recours aux désormais nombreuses « consultations conjugales ».

On n'en est pas encore à penser de manière générale, en effet, que le divorce est le dénouement commode d'une union légitime — ni que la « stimulante » rotation consentie des époux est un excellent moyen d'éviter le divorce. Même les journaux qui donnent place aux dessinateurs humoristiques ridiculisant le mariage, ne sont pas prêts à prôner le libre cours aux tendances polygames de nombre d'hommes — et de certaines femmes — pour mieux leur permettre de rester ensemble au foyer.

DON JUANISME

Dans son acception courante, ce mot évoque une aptitude masculine à conquérir tour à tour de nombreuses femmes ou jeunes filles, après les avoir éblouies par du prestige, du charme, du bagout, des déclarations semblant très sincères, des avances plus précises encore. Mais chaque partenaire ainsi séduite est rapidement abandonnée au profit de la suivante.

En psychologie, cette conduite des perpétuels « suiveurs », « dragueurs », est tenue plutôt pour un manque de virilité véritable, une incapacité très infantile, narcissique*, à se fixer sentimentalement sur un autre être, voire une homosexualité* latente qui s'étourdit dans les changements d'apparence hétérosexuelle.

Le « Don Juanisme » homophile* proprement dit, masculin et féminin, existe d'ailleurs également, bien que l'expression ne soit pas en usage.

1. Cf. *Dictionnaire d'éducation familiale* (chez Privat)

DROGUES

D'un usage très répandu en Orient, les drogues ont gagné les étudiants, et même les lycéens et jeunes ouvriers d'Occident : à partir surtout des U.S.A., qui s'en plaignaient déjà beaucoup avant 1950, sans y faire atteindre, toutefois, l'actuel niveau d'intoxication. L'opium et ses parallèles n'y sont pas encore devenus la religion du peuple, cependant, et la presse a bien « gonflé » le problème.

Depuis les plus employés (haschich ou résine de marijuana, plante appelée elle-même aussi cannabis, chanvre indien, « herbe », kât, marie-jeanne, cultivée maintenant de façon clandestine en Europe), et qui se fument, ou se mélangent à une omelette, à du thé, de la confiture, des glaces, jusqu'à l'héroïne, l'opium, la morphine et le trop célèbre L.S.D. ou acide lysergique, synthèse chimique dérivant de l'ergot de seigle, ou encore le S.T.P., produit voisin — et dont quelques gouttes suffisent, sur un morceau de sucre, pour provoquer une forme de folie — en passant par des procédés aussi divers que l'absorption d'intérieur de peau de banane passé au four, ou d'éther, voire de certains sirops pour la toux ; l'injection par seringue d'élixir parégorique, opiacé ; la respiration violente («sniffing») de colle forte ou de certaines peintures ; le mâchage de feuilles de coca, etc, etc, les moyens sont devenus très nombreux pour « partir en voyage », devenir « stone », c'est-à-dire en état de béatitude, chercher l'évasion faute d'intérêts, d'affection ou d'idéal, calmer son angoisse* du vide devant le monde et son avenir, refuser la société des adultes. Et trop d'étudiants ou préparateurs en pharmacie apportent leur concours (bien rétribué) à cette recherche.

Comme l'alcool*, les hallucinogènes plongent vite dans la stupeur. Mais quelques-uns, employés en groupe, surtout au cours de « surprise-parties »*, de « fumettes », d'« acid-parties », voire d'« orgies sexuelles »*, peuvent conduire au débridement complet des instincts génitaux, toute auto-censure étant annihilée. Déjà, dans son roman d'anticipation *Le meilleur des mondes*, l'écrivain britannique Adlous Huxley décrivait les « offices de solidarité » où des produits euphorisants déclenchaient une communion chamelle collective. Aujourd'hui certaines sectes, non dépourvues pourtant d'objectifs spirituels de type religieux, donc respectables, en particulier les *vrais* « hippies », prônent la licence absolue en ce domaine. Et d'éminents penseurs, en dehors de leurs rangs, assurent aussi que courir un risque par cette méthode est une façon de « s'assumer pleinement »... Pour eux, cette

« illumination », cette « libération totale du corps et de l'esprit », cette « venue en surface du subconscient », cette manière de « communiquer avec les autres » méritent qu'on les connaisse. Pour eux aussi, rendu plus accessible par des piqûres ou de la fumée, « l'amour universel », avec les incidences complètes de ces deux mots, constitue un meilleur idéal que la destruction nucléaire d'une part de l'humanité. Ils approuvent donc le slogan, dit avec ou sans fleurs : « Faites l'amour, ne faites pas la guerre ». Se fondant sur l'exemple désastreux de la prohibition de l'alcool, aux U.S.A., leur responsable fédéral de la lutte contre les stupéfiants va jusqu'à recommander, dans le plus grand magazine, leur vente sous contrôle.

On peut également classer, parmi les drogues, les amphétamines, méthédrine, mescaline, maxiton, corydrane, kinortine, alropine, toutes sortes de compositions savantes (dont les graines de volubilis écrasées dans du cognac), l'éther, ainsi que d'autres remèdes stimulants, tels qu'en font l'emploi des étudiants avant l'examen ou, malgré l'interdit, des sportifs avant l'épreuve. Inutile de dire qu'y avoir recours peut aussi provoquer, de façon passagère, une grande excitation génésique. Tel n'est pas le cas, en revanche (sauf s'ils sont mélangés à de l'alcool comme le whisky) des barbituriques : ils peuvent susciter une sorte d'ivresse, de délire, mais plutôt dans l'abattement.

Il paraît sûr que seuls les sujets prédisposés par leur système nerveux s'intoxiquent durablement ; que d'autres ne procèdent, par curiosité, qu'à des « expériences » sans lendemains. Mais les occasions pour le faire sont devenues faciles et fréquentes. Et il ne fait pas de doute que la plupart des stupéfiants rendent le sujet à la fois hypersensible et très suggestible, donc capable de se laisser conduire par d'autres aux excès les plus forts, dans les « paradis artificiels », afin d'être « plus accessibles à l'amour ».

DYSMENORRHEE

(voir : *règles)*

ECTOPIE

(voir : *malformations)*

EDUCATION MIXTE

Le temps n'est pas si loin où, dans les collèges catholiques européens, faire se côtoyer des garçons et des filles n'était pas pensable. Comme dans les écoles de l'Etat, cette mixité s'y trouve maintenant introduite. Peu à peu, après des effrois semblables, elle gagne de même presque tous les mouvements de jeunesse extra-scolaires. Les drames redoutés n'ont pas lieu ou si, exceptionnellement, ils éclatent, on convient qu'ils auraient pu aussi se produire dans l'un des innombrables endroits où, de nos jours, les adolescents peuvent se rencontrer à leur guise.

Ceux qui, à grand mal, firent mettre en vigueur cette co-éducation, soutinrent qu'elle est identique à celle dans une famille nombreuse ; que la ségrégation favorise l'homophilie*, du moins passagère ; que séparer les enfants des deux sexes n'est pas les orienter vers l'existence adulte ; que l'U.R.S.S., pourtant d'une morale rigoriste, avait donné un exemple rassurant.

Parmi les résultats de la formation géminée, on note que les filles, souvent plus acharnées à l'étude que les garçons, s'y révèlent maintes fois plus brillantes et donnent ainsi d'elles-mêmes, et sur tous les plans, une image bien supérieure à celle d'autrefois ; que leurs condisciples mâles ne prétendent plus, par la suite, les dominer indifféremment. L'école mixte s'avère ainsi être celle du respect de la femme, de la « promotion » féminine.

Mais toute médaille a son revers et des inconvénients peuvent certes être soulignés : moins donc peut-être dans des rapports génitaux tenus pour trop précoces (on veille tout de même à ne pas faire cohabiter, en internats ou en camps, des garçons et des filles peu capables, par leur âge, de résister à de pressantes sollicitations), que dans la perte d'un mystère et d'un interdit qui ne manquaient pas de sel, pour les futurs partenaires ; dans la naissance d'un fâcheux sentiment d'infériorité chez certains garçons ; mais sans doute au premier chef (en tout cas pour ceux qui voudraient voir les femmes garder les formes traditionnelles de leurs rôles de mère et d'épouse) dans l'affaiblissement, chez nombre d'entre elles, de leur « féminité ». Sans tenir absolument à ce qu'elles conservent les queues de la casserole et de la balayette à vaisselle — si bien suppléées d'ailleurs, maintenant, par des programmateurs électroniques — beaucoup seraient heureux que, dussent des clubs, des réunions, des métiers très prenants en souffrir, toutes gardent un sérieux intérêt pour les enfants mis au monde par elles.

Il est toutefois très probable que, même sans co-éducation, certaines, compte tenu de l'atmosphère générale, commettraient aujourd'hui une erreur sur ce point.

EDUCATION SEXUELLE

Si la nécessité de l'éducation sexuelle n'est plus guère mise en doute dans l'opinion publique (tous les moyens possibles d'information s'ingénient à lui « enfoncer le clou »), ce n'est qu'un phénomène récent à un moment où le voyage dans le cosmos devient une réalité.

Parents et autres éducateurs n'y ont le plus souvent pas été préparés et ne savent trop comment s'y prendre.

Beaucoup ne l'imaginent que comme une information à donner — qui leur paraît bien embarrassante — sur les mécanismes de la reproduction.

Ce qui amène encore des réflexions ironiques du genre de celle-ci : « on n'a jamais eu besoin d'apprendre à quiconque à faire un enfant ». C'est effectivement le contraire qui reste, encore pour quelque temps au moins, le plus méconnu, et de telles boutades justifieraient, s'il le fallait, le souci d'apprendre aux jeunes quelles peuvent être les conséquences de leurs rapports génitaux.

Certes l'éducation sexuelle est d'abord une information, mais qui doit se situer dans un climat éducatif général.

La sexualité humaine en effet, n'est pas, comme chez l'animal, une simple somme de lois biologiques, de mécanismes instinctifs et inéluctables. Parce qu'elle met en cause « la qualité » de nos relations avec les autres, elle engage toute notre personnalité. Parce qu'elle s'insère dans une réalité sociale et culturelle, elle peut prendre de multiples formes, plus ou moins satisfaisantes pour l'individu, la famille ou le groupe ; normales ou déviantes, des plus simples aux plus évoluées. Elle est source de richesse ou d'appauvrissement, d'élévation ou de dégradation. Elle est donc à tous égards susceptible d'éducation : un souci de formation complète de l'homme ne peut plus l'ignorer ou la refuser.

Et cela d'autant plus que l'individu acquiert une plus grande indépendance morale. Les tabous*, les barrières s'estompent. A plus d'autonomie correspond plus de difficultés dans notre conduite quotidienne, cela suppose donc une meilleure préparation à la vie.

Comment faire l'information sexuelle ?

Les adultes découvrent chaque jour de nouveaux « manuels », (ainsi que des disques), de mieux en mieux présentés, qui doivent les aider à donner toutes les connaissances nécessaires au fur et à mesure de la croissance et de révolution physique et psychologique de leur progéniture.

Certains livres sont spécialement conçus pour les jeunes ; d'autres se composent de deux parties, dont une est réservée aux parents.

Mais aussi parfaits qu'ils soient, ils ne sauraient être, pour tout éducateur, qu'un outil, qu'un moyen qui facilitera les échanges ; l'occasion pour l'enfant de poser des questions, de s'intéresser à cela comme à tout ce qu'il découvre avec ravissement dans le monde qui l'entoure. Comme pour l'ensemble de l'éducation, cette montée de sève, qui se traduit par ce besoin de savoir, ces incessantes demandes qui lassent ou surprennent l'entourage, ne peut, comme pour une plante, se produire que dans une atmosphère chaude et confiante. Eluder alors ou se retrancher derrière quelque excuse que ce soit : « Je n'ai pas le temps », « tu m'agaces », « laisse-moi travailler », « tu es trop petit », « tu sauras ça plus tard », ou pire encore : « ce sont des choses sales » « il ne faut pas y penser, c'est un péché », parce qu'on ne veut pas répondre étant soi-même gêné, a pour inévitable conséquence :

— soit le refoulement* de toute la sexualité dans le monde des interdits, avec à l'adolescence ou à l'âge adulte des conflits ou des drames qui ne permettent pas un heureux épanouissement de la personnalité (voir « complexes »),

— soit au contraire une obsession de tout ce qui a trait à ce secteur qui prend d'autant plus d'importance qu'on veut le cacher,

— soit le recours à d'autres pour satisfaire sa curiosité.

Les découvertes fortuites ou recherchées, dues à des indiscrétions, aux copains de classe ou de quartier, à des conversations d'adultes soigneusement enregistrées, à des hasards de la vie, sont alors autrement choquantes pour de jeunes sensibilités.

Les parents doivent évidemment d'abord être certains que le fait pour leur(s) rejeton(s) de poser très tôt, dès les trois ou quatre ans, des interrogations sur leur venue au monde ou sur leur anatomie génitale, n'est pas un signe de perversité, mais au contraire une manifestation de leur confiance à leur égard et une preuve qu'ils n'éprouvent aucune gêne inconsciente à parler de cela : c'est cette attitude qui est normale. On pourrait s'inquiéter au contraire s'ils n'en parlaient pas (ou s'ils en parlaient trop). Auquel cas une consultation serait bénéfique pour faire le point.

Que doit-on répondre?

Sans doute pourra-t-on s'aider des livres mentionnés plus haut ; on peut en trouver maintenant pour tous les âges. La règle d'or reste de s'en tenir le plus exactement possible à la question posée, simplement et sobrement, sans vouloir en rajouter, ou s'empêtrer dans des explications complexes. Ce ne sera que vers l'adolescence que certains points seront approfondis, soit dans le cadre familial, soit dans le cadre scolaire, selon des modalités qui font l'objet de recherches. Dans diverses régions de France, des expériences sont tentées sous l'égide d'associations dites Ecoles de Parents, en liaison avec des enseignants et des parents d'élèves[1].

Les problèmes sont : la formation des éducateurs chargés de cette information ; les modalités de l'enseignement ; le souci de collaborer en profondeur avec le plus grand nombre de familles.

Il paraît nécessaire que garçons et filles connaissent, avant leur formation — donc dans la pré-adolescence — les transformations physiologiques et biologiques dont ils vont être le siège. Il est communément admis que le père donne les explications nécessaires au garçon et la mère à la fille. Ce n'est cependant pas une règle absolue et on doit tenir compte des situations réelles.

Il n'est pas non plus impensable de se faire aider, si besoin est, par quelqu'un de l'extérieur : parent, médecin, éducateur. Se méfier peut-être seulement de ceux qui proposeraient d'eux-mêmes leurs services, et surtout ne faire appel qu'à des gens que l'on connaît — autant que cela est possible — pour leur équilibre personnel et leur valeur morale.

On doit aussi tenir grand compte du caractère de l'enfant. Pour un « sentimental » notamment, une grande délicatesse sera nécessaire, car tout prend chez lui une grande importance, alors que le sanguin est beaucoup plus simple et direct dans ses réactions (voir « caractères »).

L'information doit s'étendre aux dangers qui peuvent guetter enfants et adolescents, particulièrement dans les grandes villes (frôleurs, exhibitionnistes, obsédés), mais cependant avec mesure afin d'alerter sans angoisser ; les explications seront dosées suivant l'âge des intéressés. Les plus grands devront être éclairés sur la prostitution* et les maladies vénériennes*.

(1) Lire notamment « *Une expérience d'éducation sexuelle* » par Henri Tavoillot. (Ed. Aubier-Montaigne).

Mais l'information n'est pas toute l'éducation sexuelle

Si l'équilibre, l'affection, le bonheur, mais aussi la générosité du couple parental créent les conditions favorables à une saine information, ce sont ces mêmes valeurs qui contribueront à faire une bonne éducation générale et donc sexuelle.

Par identification d'abord : les premiers modèles « sociaux » sont ceux de la famille et plus que jamais nos jeunes réclament de leurs aînés de l'authenticité, c'est-à-dire la recherche de l'accord entre les principes qu'ils énoncent et la vie qu'ils mènent.

C'est de cette façon que nous leur présenterons des images paternelle et maternelle valables qu'ils posséderont au fond d'eux-mêmes et qu'ils imiteront souvent, même s'ils s'en défendent, et généralement de façon très inconsciente, une fois sortis des orages pubertaires de l'adolescence.

Ainsi pourront se franchir dans les meilleures conditions les divers stades de l'évolution* instinctive et affective, qui les amèneront progressivement à assumer leur sexualité d'adulte.

Valoriser l'amour, ensuite parler du bonheur et de l'épanouissement du couple est plus facile, sera mieux compris et assimilé lorsque c'est « vécu » à la maison. Cependant la réalité n'est jamais aussi idyllique, tout foyer a ses problèmes, tout ménage ses périodes de crise. Les enfants y sont très sensibles. Il faut essayer de les surmonter : c'est aussi un utile exemple à donner autour de soi.

Si une cassure devait se produire, une grande discrétion serait de rigueur, en évitant le plus possible les scènes devant nos fils ou nos filles (voir « divorce »).

Il faut également éviter de faire de ceux-ci les confidents de nos infortunes ou de nos déceptions. On donne alors du mariage une idée tout à fait négative et de vives sensibilités peuvent en être durablement traumatisées et craindre à leur tour de fonder un foyer (voir « refoulement »).

Les parents ont encore un grand rôle à jouer pour aider leurs jeunes au moment de leurs premières aventures sentimentales (voir « évolution sexuelle »). Ils pourront, dans ces diverses étapes de l'éducation sexuelle, avoir recours, aux divers « Auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale »*.

EJACULATION

Ce phénomène réflexe consiste en l'émission du liquide spermatique des vésicules séminales dans l'urètre (voir « organes

génitaux »), et, de là, au-dehors. Il peut survenir dans plusieurs conditions. Lors d'un rapport sexuel, le gland étant alors dans le vagin, le

sperme s'y trouve projeté avec force. S'il est en contact avec la matrice, dans le fond du vagin, il peut même passer directement à l'intérieur de cette matrice, augmentant sensiblement les chances de fécondation.

L'éjaculation achève aussi, d'ordinaire, l'acte de masturbation*.

Elle peut se produire également sans aucune intervention volontaire, donc d'une façon purement réflexe, et ce le plus souvent

chez des garçons jeunes, au moment où leur organisme commence à produire du sperme (voir « puberté » et « organes génitaux »). Ce phénomène, appelé *pollution nocturne* ou perte séminale, à moins d'être extrêmement fréquent, est tout à fait banal. Souvent accompagné d'un rêve de caractère sexuel ou érotique, il entraîne ordinairement le réveil plus ou moins complet du dormeur. Il ne mérite évidemment aucun sentiment de culpabilité. Celui-ci serait morbide, comme le sont les conséquences des mensonges, fausses pudeurs ou autres dérobades dont certains adultes entourent trop souvent encore la vie sexuelle.

EMBRYON

(voir : *grossesse)*

ENFER (des bibliothèques)

De même que certains musées sont pourvus d'une arrière-salle où ils découvrent, aux yeux de personnes bien introduites, des peintures ou sculptures susceptibles de faire rougir des visiteurs ordinaires, les principales bibliothèques publiques disposent d'un lieu où elles classent les ouvrages d'un érotisme* jugé trop vif, au moment considéré, pour le commun des mortels. N'y ont accès que les adultes recommandés.

Après, paraît-il, celles du Vatican (25 000 volumes), du British Muséum à Londres (20 000) et de l'institut Kinsey dans l'Indiana, la Bibliothèque nationale, à Paris, recevant en vertu de la loi tout ce qui s'imprime en France, possède en la matière une des documentations les plus complètes existantes. C'est là que se

retrouvent des chercheurs spécialisés, mais également des auteurs et éditeurs qui obtiennent le droit de reproduire, pour leurs Collections à clientèle en principe très limitée, des textes ou même des images.

Des particuliers, beaucoup plus nombreux qu'en général on ne l'imagine, détiennent ainsi leur petit « enfer ». Hors d'atteinte des jeunes mains trop curieuses, ils rangent romans ou albums qu'ils estiment ne devoir communiquer qu'à de rares amis, évolués et discrets.

Livres d'ordinaire numérotés, s'affirmant à tirage restreint, donc d'un coût assez cher, ils répondent ainsi aux règlements, qui veulent éviter leur exposition et leur vente aux mineurs. S'ajoutent parfois, à ce « second rayon » (en fait, souvent, tiroir ou coffre bien fermé), des disques, des cartes à jouer, des objets divers, des films, des photos très audacieuses, des bandes dessinées aussi (en réunissant des extraits significatifs, un recueil a pour titre *L'enfer des bulles),* ou encore des récits sur mauvais papier, émis à moindres dépenses, de manière clandestine, sous des signatures inconnues. Ces textes ne sont pas plus « violents » que ceux d'autres écrivains — très — célèbres. Mais ne pouvant, eux, se réclamer de l'art littéraire, ils sont officiellement tenus pour pornographiques*. Flammes de velours dans des flots de mousseline, entrailles illuminées ou jambes broyées de plaisir, irruptions de félicité, ne « passent » bien qu'après des noms glorieux. Naguère les auteurs, par prudence, paraissaient juger « infâmes » leurs descriptions. De nos jours, ils ne prennent plus cette peine.

Parfois illustrés par des plumes ou des pinceaux illustres, les « grands classiques de l'érotisme » comprennent par exemple *Les Epigrammes* de Martial, *Les Satires* de Juvénal, *Les Sonnets* de l'Arétin, *Les Contes* de La Fontaine, les *Mémoires* ou *Les cent mille verges* de Guillaume Apollinaire, les œuvres du « divin » Marquis de Sade, certaines de Restif de la Bretonne, Baudelaire, Verlaine, Guy de Maupassant, Théophile Gautier, Ronsard, Villon, du Bellay, Mathurin de Régnier — ou, plus près de nous, des livres non expurgés, écrits jusque par des membres de la digne Académie Française. On y voit souvent un lord anglais, symbole du flegme, assister impavide aux plus stupéfiantes excentricités sexuelles, sadiques et masochistes surtout, dans une propriété très à l'écart des visiteurs non conviés.

Il n'est pas question, ici, de porter un jugement sur la valeur de ces ouvrages. Mais, dans la ligne éducative inspirant la nôtre, nous devons rappeler aux parents, et aux adultes en général, le risque d’exciter trop vite ou de choquer de jeunes esprits.

Tout en sachant que circulent, entre camarades de classe ou d'atelier, des textes de ce genre ; que des adolescents habiles peuvent en acquérir, soldés ou même neufs, chez des bouquinistes ou des libraires sans scrupules, on se doit de laisser inaccessibles, au foyer, ceux que l'on pourrait détenir et que réprouve la morale dominante du lieu et de l'époque (voir aussi « curiosa », « excitants sexuels », « obscénité », « pornographie »).

ERECTION

C'est la mise en tension de la verge (ou pénis). Ce gonflement fort considérable est provoqué par une accumulation de sang veineux dans son tissu spongieux (voir « organes génitaux »). Quand le pénis est ainsi tendu, l'acte sexuel est possible. Toute émission d'urine se trouve alors, par contre, impossible.

Le petit garçon présente déjà, à certains moments et sans cause apparente, une raideur de la verge. Cette raideur dure un certain temps, puis disparaît d'elle-même. Elle ne correspond évidemment, d'ordinaire, à aucune sensation précisément sexuelle.

L'érection n'est plus tard soumise qu'indirectement à la volonté, dans la mesure où le sujet fait appel, pour la produire artificiellement, à des excitants sexuels divers : attouchements, frottements ou autres contacts, images érotiques.

De fréquentes fois, des adolescents ou des hommes se réveillent le matin avec le pénis en érection, due à une longue position allongée ou à la chaleur du lit. Ils n'ont évidemment pas à s'en inquiéter. Ni à la suite de trépidations ou tout autre cause.

Lors d'une érection, il faut que le prépuce découvre totalement le gland (voir phimosis), faute de quoi elle constitue une gêne souvent douloureuse. Dans ce cas, une intervention chirurgicale sans gravité libérera le gland.

A l'inverse des individus de race jaune, sauf exceptions, certains Blancs et surtout les Noirs (on ne possède pas de mensurations pour les Indiens rouges) peuvent présenter un allongement énorme de leur pénis. Cette taille influe sur le plaisir — ou la douleur — de leur partenaire, mais pas toujours sur leurs propres sensations.

ERETHISME SEXUEL

Les sujets atteints de cette irritation des fibres nerveuses possèdent un seuil très bas d'excitabilité génésique. Un simple

frôlement, la vue fugitive d'une semi-nudité, une image un peu grivoise, une conversation à sous-entendus sexuels suffisent à stimuler leur sphère génitale. Certains individus masculins, même après l'adolescence, sont ainsi en érection* quasi permanente, au point d'être gênés par les trépidations d'un véhicule collectif et de ne pouvoir, par exemple, se tenir à l'aise en slip de bain sur une grève fréquentée ou prendre une douche en commun. Leur langage, leurs tentations, leurs entreprises subissent souvent les conséquences de leur impossibilité physiologique d'auto-censure de ces pulsions, qui s'emparent également de leur esprit. Sur les plages, s'ils ne sont pas exhibitionnistes*, ils conservent une serviette autour de leurs reins, ou se tournent, ou se penchent, afin de ne pas attirer trop localement l'attention sur eux.

Parmi ces « excités », se recrute une bonne part des « érotomanes », Casanovas, Don Juans*, Lolitas et Lolitos*, obsédés divers (parfois impuissants, d'ailleurs) atteints de « nymphomanie »* ou de « satyriasis »* — et baptisés « satyres » s'ils sont âgés et sans séduction. Ils alimentent le contingent des auteurs d'attentats aux mœurs, donc celui des clients d'audiences à huis-clos des chambres correctionnelles et des Cours d'assises.

Leur état peut monter jusqu'à la folie véritable, et cette constatation souligne que, dans la mesure où il s'avère nuisible, il est moins « vice » que maladie, donc relève plus des sédatifs de la médecine que des prêches de la morale — tout comme, à un degré moindre, un grand nombre de conduites humaines.

EROTISME

On qualifie un spectacle, une image, un livre, d'érotiques, lorsqu'ils éveillent ou excitent l'instinct sexuel.

Le « petit dieu malin » des mots croisés redevient très entreprenant. Le film et ses affiches se font toujours plus audacieux. Les revues dites « d'art photographique » connaissent un grand succès. Des publications ont l'astuce de combiner habilement des articles fort sérieux avec des photos de jolis corps déshabillés que l'on trouve d'ailleurs un peu partout, désormais, dans des placards publicitaires pour des sous-vêtements, des matelas, voire de l'eau minérale. A la radio, dans les aéroports, des annonceuses sont choisies pour leur voix feutrée, caressante, comme exténuée d'amour.

Jusqu'où ce courant ira-t-il ? Quelles sont déjà les conséquences de cette « libération » sexuelle ?

L'érotisme se distingue parfois mal de la pornographie*, et il embarrasse ainsi les censeurs. Pourtant, il nuance le but commun, procurer le plaisir génital, en l'enveloppant d'esthétique, en suggérant plus qu'il n'impose. Entre ce raffinement et la brutale obscénité*, la différence est aussi grande, a-t-on pu écrire, qu'entre un vin de grand cru et un autre très épais.

On peut y voir une magnification de la sensualité*, un art, presque une religion, en quelque sorte « l'amour de l'amour », donc une fin en soi. Dans cette seule perspective, il peut difficilement recueillir l'approbation de tous. Mais s'il signifie la recherche d'une pratique plus raffinée pour un plus grand épanouissement du couple, s'il est souci du plaisir de l'autre, il va bien au-delà des limites de l'étreinte chamelle et ne saurait donc être blâmé.

En revanche, s'il tourne à l'obsession, voire au délire, celui des « érotomanes », il devient offense et ne peut évidemment pas être toléré.

EUGENISME

Dans son livre célèbre *L'homme, cet inconnu,* le biologiste français Alexis Carrel, qui fit sa principale carrière aux U.S.A., recommande aux Etats de tout mettre en œuvre pour faire prospérer les « souches de haute qualité », autrement dit d'aider au maximum les familles réunissant des êtres sains et doués. Il s'irritait de ce que les efforts financiers publics, mises à part les bourses scolaires, sont plutôt dirigés, au contraire, vers les déficients de toute nature, fortement susceptibles de faire naître à leur tour une descendance diminuée.

De même, des criminologues ont établi le coût, pour la société, sur plusieurs générations, de quelques individus traduits en justice. La dépense est effroyable.

Dans cette optique, certains préconisent la stérilisation de fous et d'assassins. Dans cette optique également, des peuples de l'Antiquité tuaient à leur naissance les enfants difformes et l'Allemagne hitlérienne sélectionna des sujets beaux et vigoureux pour les élever dans des camps de s.s.

Ce seul souvenir suffirait à faire tenir en horreur l'eugénisme, même s'il est « rentable ». De toute manière, notre époque humanitariste s'y oppose. Seuls les éleveurs y recourent pour les animaux « de race ».

EVOLUTION SEXUELLE *(stades de l')*

C'est à Freud* que revient le mérite d'avoir démontré l'existence d'une sexualité infantile et d'en avoir analysé les différentes phases.

L'idée que l'enfant puisse être le siège de manifestations « sexuelles » a paru de prime abord choquante à cause de l'atmosphère de péché qui entoure tout ce domaine depuis des siècles dans notre civilisation.

Les données de la psychologie du premier âge montrent chez le tout petit la prééminence et la puissance de la vie instinctive. On peut parler de sexualité infantile dans la mesure où, d'une part la satisfaction des besoins principaux s'accompagne d'un plaisir intense, diffus certes, mais dont les caractéristiques préfigurent ce que sera demain la sexualité de l'adulte (cela est longuement décrit par les psychanalystes), et d'autre part les « modalités » de cette satisfaction (ou de la non-satisfaction) conditionneront l'expression de cette même sexualité de l'adulte, aussi bien dans sa dimension proprement génitale, qu'affective, c'est-à-dire sentimentale.

L'étude de son évolution nous le fera comprendre. On distingue un certain nombre de stades pour la clarté de l'exposition. Dans la réalité, ce n'est pas toujours aussi net. Tout se suit sans que l'on ait forcément conscience d'un changement. De plus les diverses phases s'imbriquent naturellement les unes dans les autres.

Première phase : Erotisme oral (ou buccal)

C'est celui qui débute avec la naissance. Dans la succion du sein ou du biberon se produit une excitation de la bouche et des lèvres qui permet l'alimentation ; il s'agit à l'origine d'une fonction vitale. Mais par la suite elle est pratiquée pour elle-même, pour le plaisir qu'elle procure, qui dépasse largement la fonction. La persistance de l'habitude de sucer son pouce, quelquefois chez de grands enfants, voire des adolescents, exprime la nostalgie des premières relations avec la mère (ou son substitut). C'est le problème du sevrage : garder l'enfant au sein au-delà de la première année, comme l'alimenter trop longtemps au biberon risquent de le maintenir dans une attitude très infantile.

Dans cette première période il faut à tout prix éviter que le bébé passe de mains en mains, car alors il ne peut « reconnaître » la personne qui s'occupe de lui et la première relation avec autrui

ne pourra normalement s'établir ou se fera difficilement : certains types de personnalités qui ne peuvent fixer leurs affections, enraciner leurs sentiments, qui restent très infantiles sont le résultat de changements plus ou moins nombreux à ce moment-là. Dans les cas graves, on ira même jusqu'à la pathologie mentale (voir aussi « oral (érotisme) »).

Deuxième phase, dite d'Erotisme anal

C'est au cours de la deuxième année que débute la deuxième phase, dite « d'érotisme anal ». L'enfant de cet âge peut agir sur le sphincter de l'anus pour retarder l'évacuation des selles. Il éprouve dans cette rétention, puis dans le fait de se laisser aller, une satisfaction particulière : il « fera » pour faire plaisir à sa mère (on sait avec quelle attention celle-ci surveille le contenu du pot et quelle joie elle manifeste lorsqu'il est normal et suffisant). Une fonction par conséquent des plus essentielles peut être soumise — au moins en partie — au caprice de la volonté, suivant les sentiments qu'éprouve le petit à l'égard de son entourage. D'où quelquefois des constipations qui nécessitent des moyens artificiels de réduction. Sur le plan du caractère, ce plaisir de la rétention constituerait le signe avant-coureur d'un tempérament obstiné, méticuleux, collectionneur, voire avare, organisé et méthodique.

En tout cas, l'apprentissage du contrôle sphinctérien traduit un nouveau degré de relation entre l'enfant et son entourage, un deuxième palier en quelque sorte par lequel il commence à prendre conscience qu'il donne quelque chose « pour faire plaisir » à celle ou celui qu'il reconnaît. Ce sont les premiers bourgeons de la vie sentimentale qui éclosent (voir aussi « anal (érotisme) »).

Troisième phase, dite phallique (du grec phallos : membre viril, verge)

C'est pour l'enfant de trois à cinq ans la découverte de ses organes génitaux, en même temps qu'un intérêt pour l'ensemble du corps. On dit aussi de cette période qu'elle est « narcissique », du nom de Narcisse qui, selon la légende grecque, se noya et fut changé en fleur pour avoir été amoureux de son propre corps.

Par hasard, curiosité ou jeu avec d'autres, par sentiment d'abandon aussi, le garçonnet, mais plus souvent la fillette, peut s'assayer à la masturbation*. Il est de la plus haute importance de ne pas dramatiser ce fait, s'il est découvert, et de ne pas culpabiliser son auteur. Sans la menace des foudres célestes, on pourra tempérer cette pratique en faisant comprendre, comme pour les doigts

dans le nez, par exemple, que « ça ne se fait pas ». S'assurer cependant qu'il n'y a pas d'irritation locale qui expliquerait le geste. Si celui-ci semblait trop fréquent, un médecin serait utilement consulté hors la présence de l'intéressé(e) afin de ne provoquer aucune anxiété.

On doit éviter aussi de menacer le petit garçon de « la » lui couper s'il continue, que cela soit dit sur un ton plaisant ou rigoureux.

La petite fille qui découvre à ce moment-là le sexe masculin s'étonne de ne pas posséder un pénis* et peut s'imaginer qu'elle l'a perdu ou qu'on l'en a privée. Plus de précisions sont apportées dans les deux cas sur les craintes de cette ablation et les conséquences psychologiques qui en découlent au paragraphe « Complexe de castration » (voir « complexes »).

C'est au même chapitre qu'on évoquera le complexe d'Œdipe, qui s'installe à cette époque.

Si des questions sur la sexualité sont posées par l'enfant, il convient de toujours lui répondre avec exactitude, simplement, sans aller au-delà de ce qui est demandé (voir « éducation sexuelle »).

Quatrième phase, dite « Période de latence »

On arrive à partir de 5-7 ans à la période dite « de latence » ; elle fait l'objet d'une définition de cet ouvrage (voir « latence »).

Cinquième phase : la puberté

Et voici le début de la puberté, antichambre de l'adolescence : sous la pression de transformations biologiques profondes, la sexualité dans sa dimension génitale se réveille, plus ou moins brutalement, apportant aussi sur le plan sentimental un bouleversement considérable (voir aussi « puberté »).

Se repose alors, avec plus d'acuité pour la très grande majorité de nos jeunes, le problème de la masturbation*. Il faut la considérer comme un phénomène normal de cette époque. Ce ne sera ni par une culpabilisation, ni par des interdits pseudo-médicaux qu'on aidera à la dominer (au moins partiellement). Il n'y aurait lieu de s'inquiéter que si elle prenait un caractère intensif. On s'adresserait alors à des médecins ou une consultation spécialisés (voir aussi « angoisse-anxiété »).

Les intérêts sociaux seront utilisés pour faire « sortir » l'adolescent de lui-même. Ce n'est qu'en s'ouvrant sur les autres, qu'en s'intégrant à des activités extérieures, qu'en prenant des

responsabilités dans quelque cadre que ce soit, qu'il pourra plus facilement échapper à son auto-érotisme*, essentiellement pour éviter un repli sur soi, une fermeture au monde.

Il semble que cette étape reproduise en les exagérant les passages antérieurs (intérêt pour le corps, narcissisme). Pris dans des tourbillons de forces divergentes, le garçon et la fille ne savent plus trop où ils en sont. Possesseurs d'un corps tout neuf, ils mettent du temps à être à l'aise « dans leur peau ».

Ils se montrent à l'entourage difficiles, opposants, exubérants ou renfermés, coquets ou sales. Ils déconcertent ceux qui les ont élevés (voir « adolescence »). Malgré le désarroi dans lequel leurs parents peuvent se trouver face à leurs attitudes, il est primordial qu'ils sachent être « disponibles » pour les écouter quand ils auront envie de faire des confidences, mais seulement s'ils le souhaitent. Car il faut aussi respecter leur intimité, leurs « secrets ». Exiger qu'ils disent « tout », même si cela était possible, condamnerait les intéressés à rester dépendants et infantiles toute leur vie.

Si le foyer est ou reste accueillant, il n'y a pas de crainte à avoir ; plus que jamais le jeune homme et la jeune fille ont recours à l'adulte en qui ils ont confiance, avec qui ils se sentent à l'aise, en sécurité.

Ils seront heureux de pouvoir raconter leurs premiers émois sentimentaux, ils quêteront des conseils. Tant mieux s'ils trouvent à la maison le soutien qui leur est nécessaire : trop de jeunes délinquants, trop de filles précocement désabusées, viennent de ménages dissociés où manquèrent l'une ou l'autre — quelque fois les deux — de ces figures parentales dont ils auraient eu tant besoin.

Sans les heurter de front, sans se moquer non plus ni mettre en doute la valeur de leurs sentiments, on pourra les amener à réfléchir sur ce qu'ils éprouvent, à leur faire prendre conscience de certains problèmes, à les mettre s'il le faut en garde : mais il y faudra beaucoup de temps, de patience, de sérénité : c'est ici le couronnement de l'éducation sexuelle*.

Nous sommes maintenant au seuil de la vie d'homme et de femme. La maturité et l'épanouissement seront pour une large part le résultat de la façon dont chaque étape a été franchie.

EXCISION

Petite ablation rituelle pratiquée encore de nos jours sur les organes génitaux externes de la jeune fille, généralement sur le

clitoris, dans plusieurs pays africains, elle n'est cependant pas aussi généralisée que la circoncision* chez l'homme.

Elle donne lieu à des explications divergentes.

EXCITANTS SEXUELS

Il n'est évidemment pas question de donner ici une liste complète des aphrodisiaques, de tout temps en usage — et augmentés aujourd'hui de produits homéopathiques et d'hormones synthétiques — par les défaillants génitaux. Car cette énumération serait interminable : depuis la laitance de l'humble maquereau jusqu'à la cantharide, poudre d'insecte desséché qui sert à fabriquer en France les « pastilles galantes » et, en Angleterre, la « love powder » (poudre d'amour), en passant par le radis noir, la sariette (ou herbe de satyre), le céleri cru en branches, la « Muska Voda » (ou eau virile de Klavady, petit village d'Herzégovine), le lait de chamelle, les amandes de pin parasol, l'anis étoilé, les morilles fraîches, le miel d'oignon, etc, etc. Quelques grains de lavande mélangés au tabac d'une cigarette feraient de son fumeur un surhomme. Ovide, dans *L'art d'aimer,* recommandait déjà les bulbes de glaïeul ou de jacinthes, crues à la vinaigrette ou frits dans l'huile d'olive, et Galien notait que les truffes « disposent à la volupté ». En Indochine, on vend des dragées, des tablettes de chocolat qui contiennent de l'yohimbine et de l'hydrochloride pouvant augmenter les aptitudes génésiques de l'acquéreur — et surtout les désirs de l'être qu'il convoite.

Il paraît bon de réfléchir plutôt aux diverses causes habituelles pouvant, chez les jeunes, exacerber un instinct encore — relativement — tenu en laisse par nos conventions sociales.

Parmi les *excitants physiologiques*, on peut citer :

— une alimentation trop abondante, surtout trop riche en viandes, poissons, coquillages et, très particulièrement, crustacés ; ou encore en féculents, qui favorisent la constipation, source d'échauffement de la zone génitale ; ou encore, soit trop épicée (poivre, vinaigre, etc), soit arrosée de boissons stimulantes ;

— les climats trop vifs pour les sujets nerveux (montagne au-dessus de mille mètres, rivages maritimes éventés) ou fertiles en orages (romans et films situent souvent, et non sans raisons, les premiers rapports sexuels à la lueur d'éclairs célestes, dans l'odeur entêtante du foin) ;

— les couchers trop tôt ou les levers trop tard, avec toutes les rêvasseries qu'ils provoquent dans une semi-conscience, de même que les siestes trop prolongées, dans la solitude ou à plusieurs, notamment sous une tente ;

— les vêtements trop serrés, comme les lits trop mous ou trop couverts, autre cause de congestion génésique ;

— les bals, sauteries, surprise-parties*, surtout lorsqu'ils s'accompagnent de l'absorption d'alcool* ;

— même les activités sportives : calmantes à doses raisonnables, elles deviennent surexcitantes lorsqu'elles sont immodérées ;

— les caresses très douces, y compris par le père ou la mère, surtout à certaines heures particulièrement « sensibles », le soir et le matin ;

— enfin, naturellement, les états chroniques « nerveux », névrotiques, pré-psychotiques, qu'il revient à la médecine et à la pharmacie d'apaiser.

Au nombre des *excitants psychologiques* figurent, pour les couples les plus normaux, d'innombrables éléments, par exemple des mots tendres ou, à l'inverse, obscènes mais admis par les deux partenaires et, pour les jeunes :

— les conversations grivoises entre eux, ou d'adultes en leur présence, parce qu'ils comprennent les sous-entendus plus qu'on ne le suppose d'ordinaire ;

— la vue de la nudité et plus encore peut-être de la semi-nudité, notamment sur les plages ; celle de photos, d'affiches, de films, d'images, de tableaux, de statues, de spectacles, comme la lecture de livres ou simples récits chargés d'érotisme et qui, tels en France *Les filles de Loth* ou la prétendue *Lettre de Madame de Sévigné sur sa nuit de noces*, circulent sous les manteaux juvéniles ;

— la proximité de rapports sexuels entre animaux ou entre êtres humains (dont les parents) ;

— l'initiation, souvent très insistante, par des camarades qui proposent, voire imposent ;

— l'« isolement à deux », par exemple dans un refuge de montagne ou un petit bateau de plaisance ;

— le besoin de consolation du sentiment d'être abandonné, mal-aimé, incompris, injustement traité.

Une ferme et vigilante affection des parents est donc nécessaire tandis que se recommande, lorsque certaines des causes énumérées ci-dessus ne peuvent être évitées et que leurs résultat*

inquiètent vivement, le recours à de sérieuses mises en garde comme, au besoin, à des remèdes sédatifs, jouant le rôle d'« anaphrodisiaques ».

EXHIBITIONNISME

Par curiosité, des garçonnets et fillettes comparent entre eux leurs organes génitaux. Pour gagner de l'argent, mais non toujours sans dégoût, des femmes, parfois des adolescents, exposent les leurs dans des cabarets ou music-halls (voir « strip-tease »). Il en va de même chez les prostitué(e)s. Tout différent est le cas des hommes, jeunes ou vieux, qui soudain se dénudent, comme par appel ou défi.

Dans des lieux publics (bois, jardins, vespasiennes, trains, autocars, même églises) ils éprouvent une jouissance morbide à montrer leur verge, d'ordinaire en érection*, presque toujours à des femmes, des jeunes filles ou des enfants, qui peuvent en être fort impressionnés. Souvent ils se masturbent. Chaque police locale possède une liste de tels obsédés, régulièrement conduits devant les tribunaux correctionnels pour outrage à la pudeur.

Cette pitoyable manœuvre obéit, chez certains, à une sorte de « raptus » irrésistible, de type épileptique, pendant des périodes que le sujet sent approcher sans pouvoir s'en défendre. Le même phénomène se produit d'ailleurs dans maintes autres « perversions » sexuelles — et même pour beaucoup des pulsions génitales « ordinaires ». Il peut aussi ne se manifester, par privation d'activités génésiques à deux, que durant la « crise » de la puberté, donc finir avec celle-ci.

Des formes indirectes et moins agressives de l'exhibitionnisme consistent à montrer des photos, des dessins, des récits érotiques à des personnes, parfois des enfants, qui ne les désirent pas et s'en trouvent très choquées ; pour les femmes, jeunes filles ou fillettes, voire garçons, à étaler leurs charmes physiques de manière très provocante.

FABULATION SEXUELLE

Des femmes délaissées font croire à tort, et jusque devant les tribunaux, qu'elles ont été l'objet d'attentats à leur pudeur*.

Certaines sont mythomanes, c'est-à-dire menteuses de bonne foi. Mais, beaucoup plus souvent, ce sont des jeunes qui travestissent ainsi les faits pour attirer l'attention sur elles ou eux. Des livres, des films ont montré à quels risques de ce genre s'exposent en particulier les éducateurs. Les magistrats le savent en général. Aussi n'accueillent-ils d'ordinaire qu'avec circonspection les plaintes ou les témoignages juvéniles, spécialement dans ce domaine.

Certains garçons ou filles, à partir d'un détail sans importance, voire même sans aucun point d'appui, sont capables d'imaginer complètement les agressions sexuelles dont ils auraient été victimes. Ils en parlent à des camarades, qui le répètent à leur manière. Nourrie de l'adage, pourtant si discutable, « la vérité sort de la bouche des enfants », l'opinion se met en branle, et surtout, bien entendu, dans les petites localités. Pour peu que des luttes politiques ou religieuses s'en mêlent, que la police ou la gendarmerie soit impatiente d'« aboutir », de graves erreurs de jugement peuvent être commises.

Instruite par l'expérience, l'Administration, dans certaines écoles, impose aux maîtres de ne jamais recevoir un élève sans qu'un autre adulte soit présent à l'entretien. C'est en tout cas la plus grande prudence qu'il semble falloir recommander aux grandes personnes, dans leurs contacts privés avec les jeunes.

FACTEUR RHESUS (*Rh)*

Les travaux des savants Landsteiner et Weiner sur le sang ont permis de constater qu'il existait dans l'espèce humaine plusieurs groupes sanguins et d'établir ainsi plusieurs systèmes de classification de ces groupes. Les plus importants et les plus connus sont le système A. B. O. et le système Rh (rhésus), le plus intéressant ici, compte tenu de ses répercussions dans le déroulement de certaines grossesses, et sur l'enfant à la naissance.

Le sang se compose très schématiquement d'un liquide (le plasma, qui contient du sérum) et d'éléments solides en suspension (les globules rouges, les globules blancs, les plaquettes). Si les sangs de deux personnes de groupes différents se mélangent, les globules rouges peuvent s'agglutiner. A l'issue de cette agglomération entre une substance présente dans le sérum du sang (agglutinine) et une substance correspondante dans les globules rouges (agglutinogène), il y a hémolyse, c'est-à-dire destruction des globules.

L'incompatibilité des sangs entre un homme et une femme de groupes Rhésus différents peut entraîner chez la mère, après une ou deux gestations normales des avortements répétés. Le nouveau-né, lui, peut souffrir d'une prédisposition à faire une « maladie hémolytique » extrêmement grave. Celle-ci nécessite le plus souvent le recours à une « ex-sanguino transfusion », c'est-à-dire au remplacement total de son sang par un autre sang du groupe adéquat.

On voit l'importance primordiale à faire établir au plus tôt, par un laboratoire, le groupe sanguin (en particulier Rhésus) du futur père et de la future mère. Cet examen simple (et indolore) permet au couple de prendre au besoin et après avis médical, toutes les dispositions nécessaires pour que la grossesse et la naissance de l'enfant se déroulent bien.

FECONDATION

(voir : *grossesse)*

FELLATIO

Appelée cunnilinctus* (ou cunnilingus) lorsqu'elle s'applique aux parties génitales de la femme, cette pratique consiste dans le léchage et la manœuvre de la verge (accessoirement de l'anus) par la bouche d'une femme ou, en cas d'homosexualité, par celle d'un homme.

Tenue pour honteuse par beaucoup de gens, qui la supposent du domaine exclusif de la prostitution (« faire un pompier »), elle est pourtant fréquente dans le rapport charnel, surtout parmi les personnes les plus cultivées — et, semble-t-il, depuis toujours. On la voit en effet célébrée dans des récits, des poèmes ; reproduite sur de très anciennes fresques ou peintures, sculptures de l'Egypte, du Japon, de la Perse, de l'Inde, de Rome, etc.

Cléopâtre était célèbre pour son art à la pratiquer (la longueur de son appendice nasal n'est ainsi, sans doute, qu'un pudique euphémisme) et le moine Raspoutine pour son goût à en être l'objet. Certaines nourrices endorment ainsi le petit enfant confié à leurs soins... Des dermatologues ont parfois à soigner des boutons dus à un rouge à lèvres de mauvaise qualité.

Si cette masturbation buccale est exigée par un homme à un(e) partenaire y répugnant, elle traduit de sa part une forme de

sadisme* — et, de la part de la fellatrice ou du fellateur éprouvant un plaisir morbide à s'y soumettre, par humilité, une forme de masochisme*. Si elle est ou devient la *seule* méthode de satisfaction génésique, elle prend la forme d'une névrose.

Mais, le plus souvent, elle ne constitue qu'une des phases du commerce génital et elle répond à une attraction amoureuse très forte, instinctive, où le sentiment est loin d'être exclu, même — et parfois surtout — quand la semence mâle est avalée, complètement ou en partie. Il est vrai que certains hommes persuadent leur compagne que cette spermophagie constitue une excellente méthode pour acquérir de beaux seins...

Lorsque, dans la conjonction hétérosexuelle, fellatio et cunnilinctus sont exercés simultanément, les partenaires étant couchés tête-bêche, le langage trivial recourt à l'expression « soixante-neuf ». Le même chiffre est employé en cas de fellatio ou de cunnilinctus réciproque, au même moment, dans la relation érotique entre inverti(e)s.

Enfin, s'il est très exceptionnel qu'un être humain suce ainsi le membre mâle d'une bête, l'inverse est beaucoup moins rare. Des animaux, notamment des chiens — qui le font d'ailleurs volontiers entre eux aux époques de rut — lèchent ainsi leur maître, jusqu'à l'éjaculation, sur sa demande (voir « bestialité »). Celle-ci peut être tenue pour maladive dans la mesure où le requérant serait capable d'observer sans grands efforts la continence ou posséderait d'autres moyens aisément accessibles, mais qu'il n'utiliserait pas, pour assouvir sa sensualité.

FEMINITE

C'est en premier lieu l'anatomie de la femme, avec ses caractéristiques sexuelles. On sait combien elle a inspiré les sculpteurs et les peintres de toutes les époques depuis les émouvantes « Vénus » préhistoriques de Lespugne ou de la Magdaleine, parmi beaucoup d'autres, jusqu'à leurs sœurs modernes et standardisées que sont les pin-up* des bandes dessinées, quelquefois aussi difformes que suggestives, ou se voulant telles (voir « seins »).

Quant aux écrivains, ils ne furent pas en reste. Nous aurons une pensée particulière à l'égard de ces « blasons du corps féminin » qui fleurirent au 16e siècle, sous la plume d'un Maurice Scève ou d'un Clément Marot notamment, et qui sont autant de poèmes à la gloire des diverses parties du « Corps de la Dame », des plus visibles aux plus habituellement cachées.

De nos jours, c'est un envahissement, voire une obsession : la plastique de nos compagnes est utilisée « à toutes les sauces », pour faire vendre n'importe quoi, y compris de l'illusion. Sur les écrans ou les magazines, la magie de corps savamment dénudés enflamme l'imagination des hommes, après avoir accroché leur attention (voir « érotisme »).

La mode, bien entendu, met en valeur, suggère.

Mais la féminité, c'est aussi une psychologie, une manière de vivre et de sentir. Certes le rôle des femmes a évolué à travers les siècles ; il diffère encore profondément suivant les latitudes et les civilisations.

Dans nos pays industrialisés, d'aucuns évoquent avec nostalgie le temps où les épouses et les mères étaient au foyer, attentives et soumises.

Les nouvelles charges qu'elles assument, les nouveaux types de relations qu'elles établissent dans et hors le couple*, peuvent amener sans aucun doute une perte ou un affaiblissement de ce qui fit leur originalité, leur richesse, leur attrait, dans la mesure où elles veulent se calquer sur les attitudes extérieures de l'homme et se substituer à lui dans ses responsabilités et sa manière de conduire les affaires.

Bon nombre de métiers n'exigent pas cependant une renonciation au charme, à la douceur, à la disponibilité, à la compréhension. N'y deviennent « virilisées » que celles qui, par caractère, par éducation avaient déjà de nettes tendances à aller dans cette voie.

Ce seraient plutôt la fatigue, les soucis de la profession, qui ne rendraient plus assez accueillante et détendue la femme dans le foyer.

Elle doit pourtant rester chaleur, lumière, rayonnement, tendresse, quelles que soient ses occupations.

C'est ainsi qu'elle sauvegardera sa féminité. Lorsqu'elle n'apporte plus au sein de la famille ce climat, on peut être certain que l'épanouissement des enfants sera toujours gravement mis en cause, quand ce ne sera pas l'équilibre du couple lui-même.

Le problème n'est donc pas qu'elle travaille à l'extérieur ou non, mais que, quel que soit son statut dans la société, elle puisse garder les qualités de cœur qui sont nécessaires au bonheur de ceux qui l'entourent et, par là même, à son propre bonheur.

FETICHISME

Au sens propre, le fétichisme est le culte rendu à un objet ou une personne dans le cadre de religions ou de superstitions déifiant ces objets ou ces personnes. En médecine mentale, ce mot désigne une particularité sexuelle, très principalement masculine. Le sujet qui en est atteint se trouve attiré de façon généralement exclusive par telle ou telle partie du corps ou du vêtement d'autrui. Il ne peut arriver à une satisfaction génésique qu'en fixant son attention ou son imagination sur elle seule. Par exemple, il ne sera sensible qu'aux mains ou à la chevelure d'une femme, mais parfois, au point de connaître l'orgasme* à la simple contemplation de gants, de moulages en plâtre, ou à la vue d'une étrangère se brossant les cheveux. Il pourra en même temps ressentir une répulsion à l'égard de la zone proprement génitale de sa ou ses partenaires. On a connu des femmes se masturbant face à des mouchoirs ayant recueilli la semence de leurs partenaires, ou à des poils coupés sur la toison pubienne de ceux-ci. D'autres collectionneront des sous-vêtements, quelquefois même les voleront à des inconnu(e)s.

Chacun comprendra l'attachement pour les seins, le ventre, pour des soutiens-gorge, des slips, voire pour un certain parfum, une certaine odeur, parce que les uns et les autres possèdent un rapport étroit avec la sexualité. Mais sont également « choisis » des endroits du corps ou des choses ne possédant à première vue aucun lien direct avec elle. Ils en détiennent cependant pour le fétichiste : quand il est possible de remonter dans son passé, on découvre dans les circonstances de son premier émoi sexuel, qu'il fût provoqué par lui-même ou fortuit, la présence de l'objet du fétichisme au même moment. Descartes, toute sa vie, ne put tomber amoureux que de loucheuses. Car louchait la première servante qui s'occupa de lui.

Le fétichisme trouve un aspect ou une signification érotique à certaines pièces de vêtement. La douceur du tissu, sa texture, peuvent lui rappeler la douceur de la peau d'une compagne. Les chaussures de femmes, accumulées par ses soins, lui provoquent souvent une forte excitation. On cite le cas d'un hétérosexuel qui se sodomisait avec le talon d'un soulier de sa maîtresse, d'un homosexuel qui se masturbait dans celui d'un coureur cycliste admiré. Désormais excitation génésique et objet sont indissolublement liés. S'est créé ainsi ce qu'on appelle un réflexe conditionné. La satisfaction se cristallisera de cette manière au point de devenir nécessaire à l'orgasme.

Cependant entre le pathologique et le normal s'étage un éventail de degrés. Le mécanisme qui vient d'être décrit ne se produit-il pas, de façon ténue, en chacun de nous ? Les voies d'accès vers la réalisation de notre sexualité, la coloration que nous lui donnons ne sont-elles pas étroitement liées à nos premières expériences en la matière ? Mais le fétichiste, lui, s'est en quelque sorte arrêté en route. Son évolution s'est bloquée.

Dans la Chine d'autrefois, toucher le pied d'une dame passait pour un geste osé, non équivoque sur les intentions. Voici peu, illustrés et vedettes de cinéma, surtout américains, mettaient l'accent sur les poitrines opulentes (voir « seins »). La mini-jupe sensibilise, elle, aux cuisses. Tandis que nos grands-parents parlaient pudiquement de la « chute des reins », les pays Orientaux continuaient de conférer aux fesses une forte charge érotique.

La préférence que porte l'homme à telle ou telle partie du corps de la femme (ou à telle particularité de son habillement) peut n'être donc nullement pathologique. Toute personne du sexe hier appelé « faible » n'essaie-t-elle pas de mettre en valeur ses « charmes » ? N'a-t-elle pas très vite appris, par les regards et les murmures flatteurs de ses compagnons, ce qui les attire particulièrement chez elle ? Elle doit savoir plaire à l'homme qu'elle aime, non seulement pour le conquérir mais aussi pour le garder (voir « couple »).

Les fétichistes « vrais » se rencontrent surtout chez les êtres nerveusement fragiles, à la sensibilité perturbée. La médecine peut ramener certains d'entre eux, si tel est leur désir, à une expression plus normale de leur sexualité. Trop souvent la honte, la timidité les empêchent de se confier au praticien. Aujourd'hui qu'une heureuse et combien nécessaire évolution enlève à ces conduites le carcan d'une injuste sanction morale, ceux qui en souffrent doivent savoir qu'ils peuvent être compris et aidés.

FIANÇAILLES

Garçons et filles pouvant se fréquenter très librement dans la plupart des cas et mieux se connaître qu'autrefois grâce à de nombreuses activités communes (études — sports — loisirs — métier), on peut se demander si cette coutume a encore sa raison d'être, en dehors du respect de certaines traditions (auxquelles les familles restent finalement très attachées). Il y a certes la bague à passer au doigt de l'élue (et pourquoi pas à celui de l'élu ?) en présence si possible des parents attendris.

Le temps des fiançailles n'est cependant pas inutile s'il est une étape qu'il ne faut souhaiter ni trop courte, ni trop longue — en dehors de circonstances exceptionnelles, elle ne devrait pas excéder une année — qui permet d'éprouver la solidité de l'affection et d'aller vers son approfondissement.

A la camaraderie, au flirt, a succédé un sentiment nouveau, plus ou moins tendre, plus ou moins bouleversant suivant les caractères*, mais qui semble bien être ce qu'on appelle l'amour. L'est-il réellement ?

Il est facile pour des jeunes, alors que l'instinct sexuel est à son apogée, de prendre pour tel le simple attrait physique avec les manifestations émotives qu'il engendre, (et notamment les battements de cœur).

On doit se méfier particulièrement du coup de foudre (voir « couple »). C'est par la recherche d'une meilleure connaissance de l'Autre que l'on dépassera le plan viscéral. Ce n'est pas pour autant le nier ou le mésestimer, mais si on envisage de bâtir une communauté solide, il faut bien entendu d'abord se plaire, être sincèrement attiré l'un vers l'autre, mais penser aussi que la vie du foyer compte aussi bien d'autres heures que celles passées dans l'intimité des corps.

C'est dans cet effort pour comprendre qu'est le germe d'un attachement sérieux.

Certes cela devra se poursuivre tout au long de la vie conjugale (voir également « couple »), mais si au départ on ne constate pas — et c'est une question de sentiment et non d'intelligence ou de niveau culturel — ce désir, cette volonté, on peut craindre que le démarrage de la vie à deux soit affecté d'un sérieux handicap.

Cette attitude de disponibilité et d'écoute — qui n'est pas l'apanage des fiancés — est grandement conditionnée par l'éducation reçue, les exemples vécus autour de soi.

Le temps des fiançailles devrait pouvoir permettre un commencement d'intimité, de réflexion commune sur les grandes options de l'existence. Il faut certes penser à une foule de détails : la situation, l'appartement, et sans doute à beaucoup d'autres choses dont il semble aujourd'hui qu'on ne puisse décemment se marier sans les posséder. La réalité quotidienne a ses exigences, qu'il ne faut méconnaître, mais cela ne remplace pas l'amour.

On « sait » qu'on aime. Cependant, il faut rester lucide. C'est un des moments les plus graves, les plus lourds de conséquences, surtout si on désire des enfants : car si jamais on s'est trompé, ce sont eux les victimes de nos erreurs. Il faut alors avoir le

courage de demander conseil à ceux qui sont vraiment nos amis : nos parents, ou des parents, ceux de notre entourage dont nous connaissons le désintéressement et la droiture, mais qui ont aussi de l'expérience soit par leur profession, soit par leur réussite personnelle.

Il est souhaitable que les fiancés soient séparés pendant quelque temps. Loin de la présence de l'être aimé, on évalue mieux ce qu'il représente pour nous. Et quelquefois le « loin des yeux » devient le « loin du cœur ». Il sera prudent dans ce cas de reprendre sa liberté.

Un voyage à deux peut être aussi très profitable, car vivre plusieurs jours ensemble fait vite sauter les vernis (si vernis il y a). Mais cela pose de façon plus aiguë le problème des relations sexuelles avant le mariage. Cela d'autant plus que si les fiançailles se prolongent quelque peu, le désir d'un rapprochement total se fait de plus en plus vif.

Certes la crainte d'une grossesse non souhaitée s'estompe. Une meilleure connaissance des périodes fécondables chez la femme, la vulgarisation des méthodes contraceptives diminuent très sensiblement ce risque, si elles ne l'éliminent pas complètement. Mais on peut aussi avoir d'autres raisons, d'ordre spirituel notamment, pour ne pas vouloir réaliser des rapports préconjugaux. Dans la position des Eglises, il y avait cependant la protection de la femme et de l'enfant que l'égoïsme masculin laissait souvent dans un grand désarroi. Nul doute que les profondes mutations de notre temps, autant que la régulation des naissances, modifieront l'optique des générations qui montent et donc de l'ensemble de l'opinion publique à l'égard de ce problème.

Il serait hâtif toutefois d'en conclure qu'il est souhaitable que les fiancés vivent intégralement une vie de couple avant le mariage. C'est aux intéressés eux-mêmes à prendre leurs responsabilités en fonction de leurs convictions, de leur âge, de leur maturité, des conditions dans lesquelles ils se trouvent. L'essentiel du problème est le respect de la personnalité de l'Autre, plus que le tabou de la virginité. En cas de rupture, surtout chez la jeune fille, la déception sera plus grande et le choc plus lourd si elle s'est « donnée ». Et le mot dit bien ce qu'il veut dire.

On ne peut donc qu'inciter les jeunes gens à la réflexion et à la prudence. Il est bon qu'ils apprennent à ne pas céder à toutes leurs impulsions, non par formalisme désuet, mais parce qu'ils ne peuvent être vraiment adultes qu'à ce prix.

Toute l'éducation sexuelle de nos enfants doit tendre vers ce but.

Ce que nous venons de dire des relations sexuelles avant le mariage pour des fiancés, s'applique à plus forte raison pour des jeunes qui ne le sont pas.

FLAGELLATION

Recevoir (ou donner) des coups de fouet ou de cravache, se faire frapper de verges ou d'orties, paraît très éloigné de l'idée de plaisir. Pourtant la flagellation est nécessaire à certains pour arriver à l'orgasme*, soit qu'elle le déclenche, soit qu'elle agisse comme simple préparation au rapport sexuel (voir « sadisme » et « masochisme »).

Romans érotiques, bandes dessinées, films, relatent des confessions, montrent des personnages qui ont ce plaisir. Les célèbres fessées des romans de la Comtesse de Ségur ne sont pas spécialement recommandées par les psychologues.

Les stimulations du bas de la colonne vertébrale éveilleraient les centres nerveux mis en jeu dans la phase d'excitation génitale.

On ne peut parler de perversion (voir « anomalies sexuelles ») que lorsque les partenaires n'arrivent à la jouissance *que* de cette façon.

La flagellation figure aussi dans l'arsenal des fantaisies ou des épices, destinés à réveiller un instinct émoussé par des excès génésiques. Intervenant lors des premières expériences amoureuses, elle

peut conditionner chez les jeunes toute leur vie sexuelle d'adulte et rendre très difficiles des formes plus habituelles de satisfaction.

FLIRT

Ce mot anglais s'est imposé dans la langue française depuis bien longtemps. Il n'y est pas encore détrôné par le mot américain « dating » (prise de rendez-vous), ni par celui de « petting » désignant d'ailleurs des avances plus audacieuses. Il prend sa signification lorsque, pubères*, le petit veau devient taurillon et sa compagne volontiers séductrice. Et ils le deviennent beaucoup plus rapidement que jadis, avec des changements plus nombreux de partenaire.

Selon le caractère* des jeunes gens, mais aussi les circonstances, le cadre, le flirt conserve un caractère romantique ou à l'inverse ne signifie, mais surtout de la part de garçons, qu'une recherche de plaisir voluptueux. Et si elles sont sentimentales, comme souvent (elles ne parviennent d'ailleurs que tard à l'orgasme), les jeunes filles en souffrent — au point de se refuser parfois pendant des années à des liaisons affectueuses.

Prélude à l'Amour avec un grand A, il peut déboucher sur des fiançailles*. Mais d'ordinaire il n'est qu'un jeu passager au collège ou à l'atelier mixte, pendant les week-ends, les vacances*, à la suite notamment de surprises-parties*. Beaucoup d'adolescent(e)s s'estimeraient dévalorisées de ne pas avoir, et donc de plus en plus jeunes comme aux U.S.A., leur « date » : leur « girlfriend » ou leur « boy-friend » c'est-à-dire leur petit(e) ami(e).

Les éducateurs se doivent d'avoir un œil sur ces tâtonnements pour empêcher si possible qu'ils n'aillent trop loin, et consoler en cas d'échec ou de rupture qui seraient douloureusement ressentis.

Lorsque, dans de tels essais, les contacts physiques tiennent une place dominante, ils peuvent donner lieu, aussi bien sous l'eau d'une piscine que dans la pénombre d'une salle de cinéma, aux caresses sur toutes les parties du corps — ce que les Américains appellent le « lourd pelotage » — et aux rapports sexuels complets, dits pré-conjugaux. Pour y parvenir, la plus grande liberté de mouvements qu'hier dont disposent les jeunes est renforcée par celle que leur offrent maintenant des endroits aussi discrets que le fond d'une automobile ou celui d'un bateau de plaisance. Les moyens anti-conceptionnels* sont bien entendu souvent utilisés et l'on voit des mères, jusque dans les « meilleures familles », en pourvoir elles-mêmes, par prudence, leur progéniture. Ces moyens ont beaucoup fait fléchir le nombre des virginités avant le mariage, comme ils ont vivement accéléré la « révolution féministe ».

Toutefois il serait bien inexact d'assurer que le sentimentalisme* a disparu chez la majorité des adolescents de nos jours. Comme il serait faux de croire qu'après des passes purement charnelles, beaucoup, insatisfaits, déçus, même parmi les garçons, ne recherchent pas, comme leurs pères, une tendre union.

FŒTUS

(voir : *grossesse)*

FRANCHISE

Cette qualité se trouve de plus en plus exigée des adultes par les jeunes. L'hypocrisie leur fait horreur. Lorsqu'ils en ont pris conscience, ils brisent tout véritable dialogue. Dans le domaine sexuel, très particulièrement, il leur faut des réponses non mensongères et sans équivoque. Sinon ils n'interrogent plus. Ils vont chercher ailleurs.

Mais l'âge doit tout de même, bien entendu, entrer ici en ligne de compte. On n'informe pas de la même façon un enfant de quatre ans et un adolescent de quinze. Il convient, en général, de ne pas aller au-delà des questions, afin de ménager la pudeur (voir « éducation sexuelle »).

D'autre part, dans un nombre limité de cas (adultère, infraction sexuelle dans l'entourage, etc), mieux vaut parfois encore taire ou travestir les faits que d'éveiller ou d'élargir le scandale.

Bref, la franchise doit toujours être tempérée par une grande délicatesse, car le respect impose autant celle-ci que celle-là.

FREUD (*PSYCHANALYSE*)

La seconde guerre mondiale vient à peine d'éclater que meurt à Londres, où il s'était réfugié pour fuir les persécutions raciales, le professeur de médecine autrichien Sigmund Freud.

Fondateur de la psychanalyse, il est à l'origine d'un mouvement dont l'ampleur se révélera considérable : bouleversant les conceptions traditionnelles de la psychologie, il introduira une notion d'évolution, une dimension dynamique dans une science jusqu'alors descriptive et figée.

Il établira un schéma de la formation et du développement instinctif et affectif de l'enfant (l'affectif étant, rappelons-le, ce qui a trait à la sensibilité et à ses modes d'expression), qui est aujourd'hui communément admis et constitue un guide précieux pour les praticiens se penchant sur les troubles du caractère et du comportement.

Il est le premier à avoir démontré l'existence d'une sexualité infantile et en avoir décrit les différentes phases, mettant notamment en relief les inclinations et les répulsions du jeune vis-à-vis de ses parents.

Il élaborera et expérimentera une thérapeutique de certaines maladies mentales (névroses et psychoses, anomalies caractérielles),

âprement discutée de son vivant. Si les indications en sont aujourd'hui plus précises, elle ne recueille pas l'assentiment de tous les spécialistes.

La cure psychanalytique connaît une très grande vogue dans certains pays, tels les U.S.A., alors que d'autres, U.R.S.S. et pays socialistes la condamnent au nom de la science et de l'idéologie politique.

Elle est longue et coûteuse (encore que prise en charge par les organismes de sécurité sociale si elle est assumée — cas le plus fréquent — par un médecin) : au rythme de deux à trois séances par semaine de trente à quarante minutes, elle peut durer une, deux années (quelquefois davantage).

A travers le récit de la vie de son malade, par l'interprétation de ses rêves, de ses associations libres (on l'exhorte à parler de tout ce qui « lui passe par la tête »), le psychanalyste va essayer de remonter jusqu'à l'événement-choc qui a bloqué ou dévié le cours normal de son affectivité. Des mois sont en général nécessaires pour extraire de l'inconscient ce fait fondamental enfoui au plus profond de lui-même (on dit de la psychanalyse qu'elle est une psychologie « abyssale » ou « des profondeurs »). Sa résurgence au niveau de la conscience claire doit être le point de départ d'une restructuration normale, autrement dit, amener la guérison.

Chocs affectifs et génitaux des premiers âges, inhibitions de l'instinct sexuel sont, pour Freud, à l'origine des troubles mentaux évoqués plus haut. On lui a reproché ce « pansexualisme », et ses deux plus immédiats et brillants disciples : Adler et Jung, se séparèrent de leur maître sur ce point en donnant de l'importance à d'autres facteurs : rôle de la société et existence d'un inconscient collectif pour le premier, élargissement de la notion de libido* pour le second.

Il n'est cependant pas douteux que nos expériences infantiles dans le domaine de la sexualité toute entière ont un très grand retentissement sur nos modes de vie d'adultes, sur notre épanouissement en tant qu'homme ou en tant que femme.

Les multiples études et recherches qui se sont faites ou développées à partir des théories et des travaux du professeur viennois sont à cet égard convaincantes.

Il est vrai que certains allant beaucoup plus loin, leurs exagérations interprétatives, leurs systématisations, sont devenues des arguments commodes sous la plume de détracteurs d'une méthode, dont les mérites dans ses grandes lignes sont indéniables, car elle a permis de mieux comprendre le ressort des comportements humains.

FRIGIDITE

Selon le Rapport Kinsey, les trois quarts des hommes atteignent l'orgasme deux minutes après le début du rapport sexuel. Tous peuvent d'autre part l'obtenir avec toute femme pour laquelle ils n'éprouvent pas trop d'aversion.

La sexualité de la femme, beaucoup plus complexe, exige généralement, pour ce sommet du plaisir génital, l'union du « corps et du cœur ». Elle ne le connaît, le plus souvent, qu'après une période d'adaptation mutuelle, dans un climat psychologique satisfaisant. Certaines, même, ne le ressentent pleinement qu'après une ou deux grossesses. La plupart, en tout cas, ont besoin d'une étreinte stimulante de dix à quinze minutes.

Mais de très nombreuses femmes confient n'éprouver qu'un plaisir tronqué, voire aucun plaisir (70 à 80 % des épouses, selon un sexologue), même avec l'homme qu'elles aiment. Aussi beaucoup d'hommes affirment-ils que les femmes sont moins « amoureuses » qu'eux. Au lieu de chercher remède à cette froideur, ils incriminent une constitution organique, contre laquelle il n'y a rien à faire.

En fait, cette frigidité découle rarement d'insuffisances physiologiques. Elle provient de causes psychologiques. La femme « froide » aurait pu, si les circonstances avaient été autres, parvenir à la volupté. Par exemple a-t-elle été le témoin (ou la victime), enfant, d'agressions masculines ? A-t-elle été déflorée de manière brutale, ou simplement grossière ? Lui a-t-on toujours appris, et continue-t-elle de croire que les « coucheries » sont de la « saleté » ?

Son initiateur doit faire montre de beaucoup de patience, de précautions, de délicatesse, d'amour, afin de créer avec elle une harmonie satisfaisante (voir « caresses »).

A défaut d'une éducation « préventive », encore trop peu répandue des femmes et des hommes sur ce point, le conseiller conjugal, le psychothérapeute, ou le gynécologue pourra apporter une aide efficace à la femme, ou mieux, au couple (voir « auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale »).

FUGUES

Un grand amour non partagé, ou déçu, pousse certaines jeunes filles à quitter brusquement le domicile familial. Nombre des

dis- paritions annoncées à la radio ou dans la presse, sur la demande des parents, n'ont pas d'autre cause.

A tous les dangers menaçant fugueurs et fugueuses, s'ajoute, pour une adolescente, celui de céder à la prostitution*, avec le concours d'une femme déjà installée sur ce chemin (elle peut être aussi lesbienne accaparante (voir « lesbianisme »), et heureuse d'une proie fraîche), ou sur l'insistance prometteuse d'un proxénète* à l'affût qui, parfois, verse un soporifique dans le rafraîchissement offert.

Pour cette raison, dans les grandes gares, services de police et associations privées d'aide en ce domaine interviennent auprès des jeunes voyageuses qui semblent désemparées, sur le point de partir ou descendant d'un train.

Maintenant que l'homosexualité masculine a repris une plus grande importance, les garçons peuvent de même être l'objet de propositions de ce genre, en échange d'un repas ou d'un lit, comme de la part des conducteurs des véhicules qu'ils font s'arrêter pour eux (voir « auto-stop »).

GENITAL

Cet adjectif désigne plus précisément ce qui a trait à la génération, alors que « sexuel » a un sens plus général : c'est tout ce qui appartient à un sexe déterminé.

Ainsi l'éducation sexuelle* dépasse largement le domaine de la seule génitalité.

GERONTOPHILIE

(voir : *pédophilie)*

GESTATION

La gestation est l'état de la femelle portant son (ou ses) petit(s). Sa durée varie selon les mammifères. Mais elle est à peu près constante dans chaque espèce.

En voici quelques exemples :

Souris	25 jours
Rate	35 jours
Lapine	30 jours
Chatte	56 jours
Chienne	63 jours
Truie	119 jours
Chèvre	154 jours
Vache	286 jours
Jument	300 jours
Eléphante	690 jours
Chez *la femme,* cette durée est approximativement de	270 jours.

GLAND

(voir : *organes génitaux)*

GODEMICHE

(voir : *olisbos)*

GRAFFITI

Ils expriment « l'homme tout entier », écrivait Baudelaire, et on les étudie, en sociologie, à la New School de New York.

Ces inscriptions anonymes, dans les lieux publics, proclament l'injure ou la grossièreté (X est un con, Y est cocu, merde pour qui le lira), l'excitation politique (Vive Z ! N = fasciste), la passion amoureuse (à Marcelle pour la vie). Mais elles expriment aussi, très souvent, la tension génésique.

Les cloisons et la face intérieure des portes des cabinets d'aisance, notamment dans les gares de chemins de fer et les édifices disposés pour le même usage par les municipalités (voir « vespasiennes »), constituent les soupapes rêvées pour que des maniaques, porte close, y transcrivent leur insatisfaction ou y appellent aux rendez-vous. Le grand voyageur constate combien ce

jaillissement est universel : tout au moins dans les pays où les mœurs répriment fortement la sexualité, alors que la police ne s'y montre pas implacable à l'égard de simples phrases ou dessins.

Des parents ont beau écrire, sur ces murs : « Pensez à nos enfants ! », ce phénomène lascif se poursuit. De nouvelles couches de peinture sont recouvertes à leur tour par des cris érotiques, jusque sur les tuyaux d'arrivée comme sur les chasses d'eau. Et le crayon feutre a rendu illusoires les revêtements plastifiés ou de carrelage. Pour désamorcer cette tentation, mais aussi pouvoir passer l'éponge, une Université américaine installa, mais d'ailleurs en vain, des tableaux noirs avec craie dans ses toilettes.

Beaucoup de jeunes découvrent de cette manière des aspects de l'activité sexuelle les plus insoupçonnés d'eux — et ce d'autant moins difficilement que l'image, en général, s'ajoute au texte. Exécutées d'une main malhabile ou très experte, ces scènes masturbatoires ou de coït peuvent leur être d'une révélation très violente.

Les W.C. étant, du moins dans les grandes villes, distincts pour les hommes et pour les femmes, on pourrait croire que seules des incitations homosexuelles y sont exposées aux regards. Certes, y compris pour le lesbianisme*, elles y tiennent une grande place : mensurations d'organes génitaux, encouragements de principe à la masturbation réciproque, promesses de vif plaisir avec parfois l'offre de sommes d'argent précises pour une rencontre en un lieu désigné, grâce à un signe de reconnaissance pour les partenaires, etc.

Mais des hommes pénètrent aussi, aux heures désertes, dans les W.C. féminins des quartiers populeux ou à proximité des plages. Ils y proposent des rapports hétérosexuels, avec aussi parfois l'engagement à d'alléchantes rémunérations, avec des moyens d'identification pour les volontaires.

Dans les W.C. masculins, des obsédés, parfois de haute condition sociale, décrivent des actes copulatoires entre hommes et femmes, mais souvent à plusieurs, ou avec des particularités sadiques* ou masochistes*.

On peut d'autant plus redouter cette forme d'initiation pour la jeunesse que certains adultes, afin d'encourager des adolescent(e)s à les imiter ou à glisser dans leurs filets, écrivent comme s'ils étaient eux-mêmes des jeunes : « J'ai quinze ans... J'ai fait ceci, j'ai fait cela. C'est bon, etc. ».

Interdire à des garçons ou à des filles d'aller, sous aucun prétexte, dans de tels lieux, risquerait plutôt d'aiguiser leur curiosité à s'y rendre. Les mesures, nous l'avons vu, d'empêchement de ces épigraphes s'avèrent à peu près sans résultat. On ne peut

donc, ici encore, que compter sur les vertus d'une bonne éducation sexuelle* et d'une bonne éducation générale pour contrarier, autant que faire se peut, les conséquences d'une forme aussi insistante et aussi percutante de la pornographie*.

GROSSESSE

La transmission de la vie s'effectue par des cellules privilégiées, les cellules reproductrices.

Pour l'être humain, il y a deux sexes (voir « organes génitaux ») et la vie ne se transmet qu'en cas de fusion d'une cellule reproductrice mâle (spermatozoïde) avec une cellule femelle (ovule) pour devenir un œuf : cette union réalise la *fécondation*.

La cellule femelle, l'ovule, est plus grosse et incapable de mouvement, alors que la cellule mâle, le spermatozoïde, est plus petite, mais extrêmement mobile. Il peut se déplacer vers l'ovule et la fécondation s'opère au niveau de la trompe de Fallope.

Alors que l'œuf des oiseaux est expulsé avant terme, et doit encore être couvé, l'œuf humain reste dans le ventre de la femme, logé dans la matrice (utérus). Il s'y fixe : c'est la *nidation*. La grossesse va dès lors évoluer. Son premier signe sera l'arrêt des règles (voir « menstruation »).

Dans la matrice, l'œuf a sa membrane propre, équivalant à la coquille de l'œuf d'oiseau. Cette ébauche d'enfant va croître dans la matrice qui se distend au fur et à mesure (il prendra nom d'*embryon* jusque vers le 3e mois, puis de *fœtus)*.

A l'abri de sa membrane, l'embryon vit flottant dans de l'eau. Il peut y remuer librement. Sa tête est proportionnellement plus grosse que son corps et se trouve habituellement en bas. Les bras et les jambes repliés sur l'abdomen, peuvent remuer et s'étendre. Ces mouvements sont perçus par la mère dès le quatrième ou le cinquième mois.

Au milieu du ventre de l'enfant est attaché le *cordon ombilical*, contenant deux artères et une veine.

L'autre extrémité est attachée à un épaississement de la membrane de l'œuf, le *placenta*, sorte d'éponge où le sang de la mère et le sang de l'enfant échangent l'oxygène et tous les autres produits nécessaires à la vie de l'enfant. Pendant toute la durée de la grossesse, en effet, puisque l'enfant ne peut ni respirer, ni manger, il est « nourri » grâce à ce véhicule.

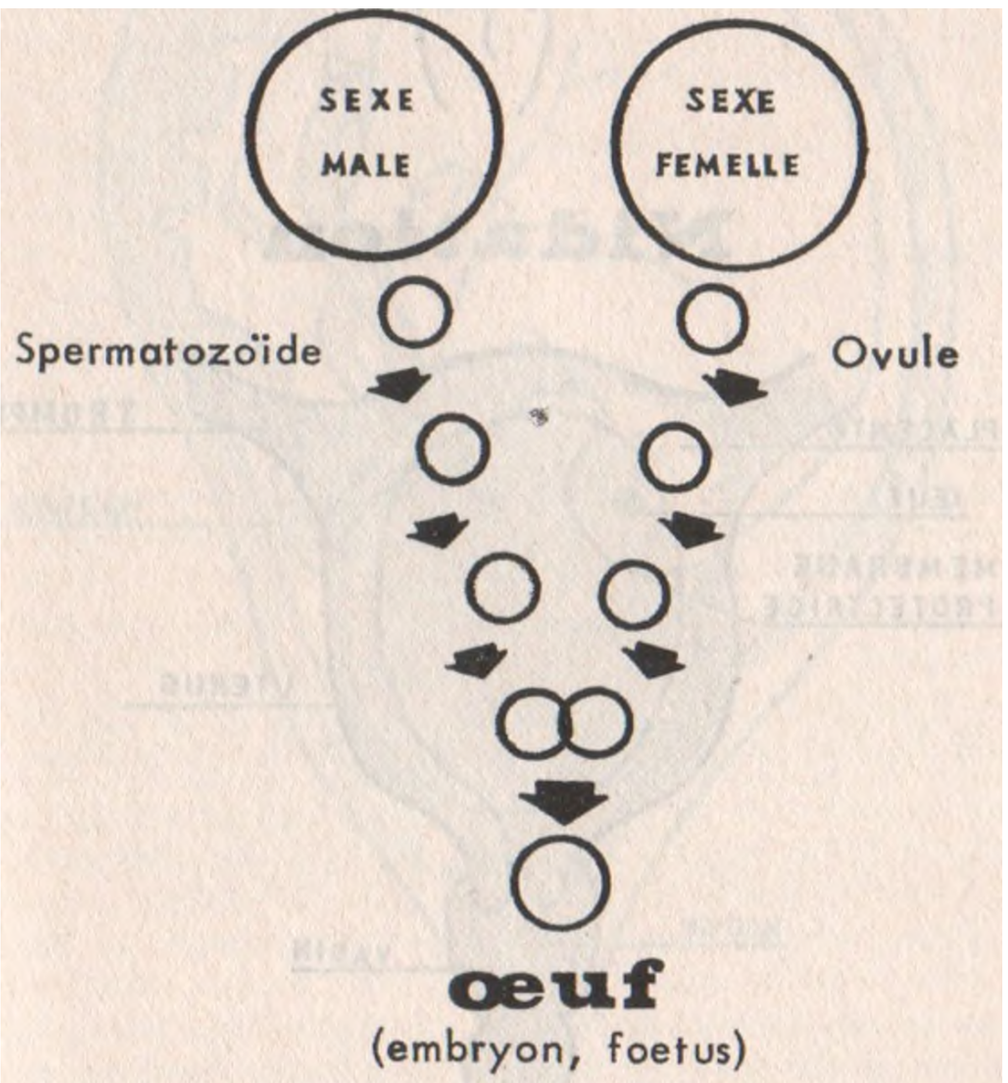
Le sang de la mère et le sang de l'enfant ne se mélangent pas. Au niveau du placenta, ils baignent de part et d'autre d'une

membrane semi-perméable qui filtre les différents produits. Ce qui est nécessaire à l'enfant passe dans un sens, les déchets dans l'autre sens.

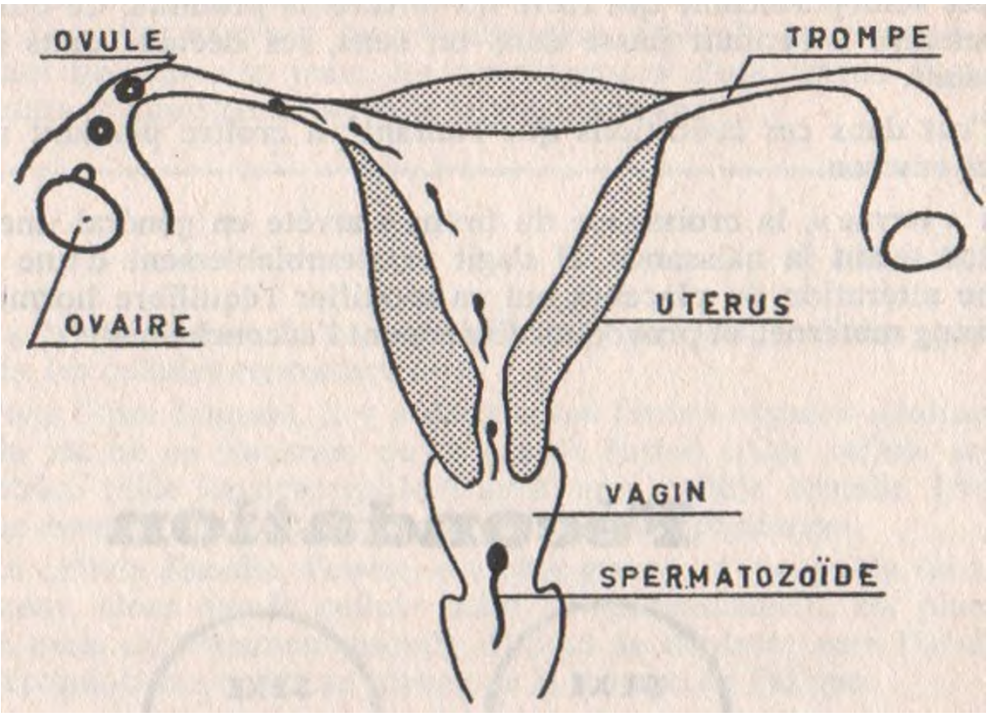
C'est dans ces conditions que l'enfant va croître pendant neuf mois environ.

A « terme », la croissance du foetus s'arrête en général une semaine avant la naissance. Il s'agit vraisemblablement d'une certaine altération du placenta qui va modifier l'équilibre hormonal du sang maternel, et provoquer finalement l'accouchement*.

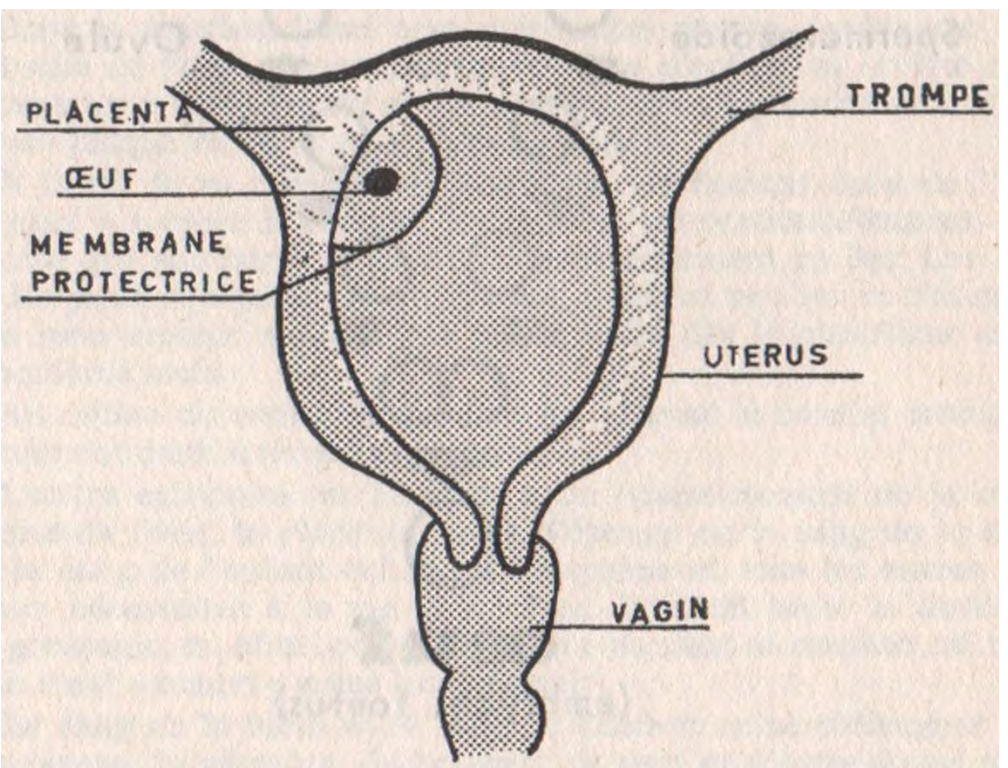
Fécondation



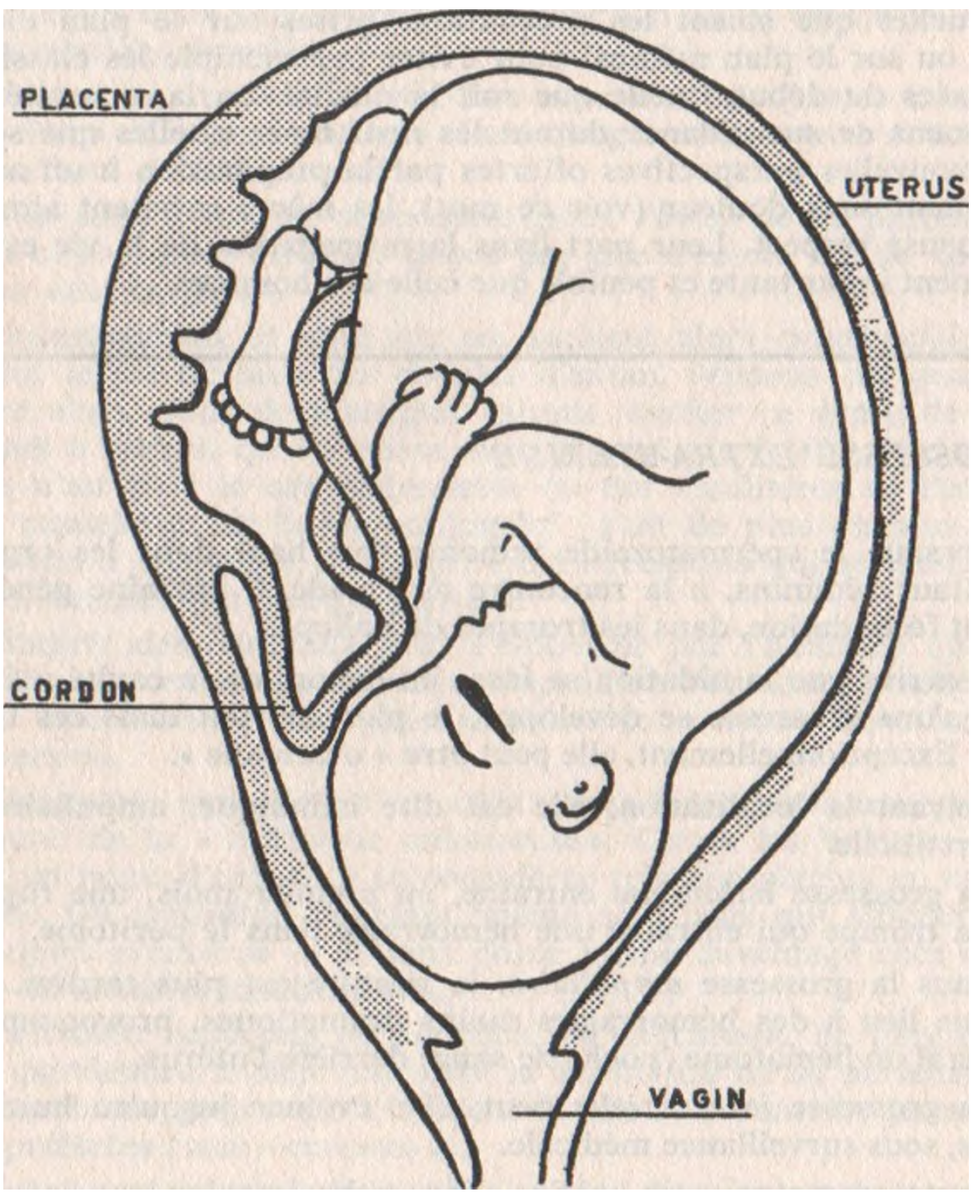
Fécondation



Nidation



Enfant à terme



Au moment où il est à terme, l'enfant pèse normalement 3 000 à 3 500 grammes. Il mesure environ cinquante centimètres de longueur. Sa tête, principal obstacle à la facilité de l'accouchement, possède une certaine élasticité due au fait que les os du crâne, en forme de plaques, ne sont pas soudés entre eux mais reliés par des bandes de tissus plus élastiques. Au cours des mois qui suivront la naissance, les os se souderont définitivement.

A l'issue de cette rapide description, il paraîtra bien évident que la grossesse coûte à la mère : c'est une épreuve physique et psychique importante.

Quelles que soient les précautions prises sur le plan diététique ou sur le plan médical pour éviter par exemple les classiques nausées du début, quelle que soit la qualité ou la quantité des examens de surveillance durant les neuf mois, quelles que soient les nouvelles perspectives offertes par la préparation à un accouchement sans douleur (voir ce mot), les mères méritent ainsi un immense respect. Leur part dans la propagation de la vie est autrement importante et pénible que celle des hommes.

GROSSESSE EXTRA-UTERINE

Lorsque le spermatozoïde remonte très haut dans les organes génitaux féminins, à la rencontre de l'ovule, il entraîne généralement fécondation, dans les trompes de Fallope.

Il arrive que la nidation se fasse en dehors de la cavité utérine, et qu'une grossesse se développe, le plus souvent dans ces trompes. Exceptionnellement, elle peut être « ovarienne ».

Suivant la localisation, elle est dite isthmique, ampullaire ou interstitielle.

La grossesse *isthmique* entraîne, au premier mois, une rupture de la trompe qui entraîne une hémorragie dans le péritoine.

Dans la grossesse *ampullaire*, la rupture est plus tardive. Elle donne lieu à des hémorragies moins dramatiques, provoquant en général un hématome (poche de sang) derrière l'utérus.

La grossesse *interstitielle* peut, elle, évoluer jusqu'au huitième mois, sous surveillance médicale.

Toute grossesse extra-utérine diagnostiquée exige une intervention chirurgicale, soit pour prévenir la rupture, soit pour arrêter l'hémorragie, soit pour enlever l'embryon ou le fœtus mort.

Dans le cas d'une grossesse interstitielle, l'intervention peut sauver l'enfant.

Certaines femmes semblent être prédisposées aux grossesses extra-utérines.

HARMONIE SEXUELLE

Cette expression est utilisée pour désigner l'entente « physique » entre deux partenaires, la satisfaction qu'ils éprouvent dans leurs relations sexuelles.

Ce n'est pas un fait acquis. Les réactions des jeunes hommes sont vives et ils arrivent très vite à l'orgasme*, surtout si des caresses* ont procédé le coït*.

Elles sont pourtant nécessaires pour l'éveil de la partenaire, mais celle-ci peut être très déçue par une étreinte rapide qui la laisse « sur sa faim ».

Découragement et repli sur soi seraient alors catastrophiques. Ce fut le lot de bien des couples d'antan, l'épouse ne pouvant guère alors, pour de multiples raisons, confier ce genre de problèmes à autrui, qu'il s'agisse de son mari ou de son entourage.

Ce n'est plus le cas maintenant où des auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale* sont de plus en plus à la disposition du public, montrant ainsi l'évolution qui se manifeste fort heureusement en cette matière.

L'intérêt des conjoints peut s'émousser par l'habitude qui engendre une certaine monotonie. Cependant l'érotisme positionnel (voir « positions ») n'est plus considéré comme une faute ou une perversion.

L'harmonie sexuelle est en effet dépendante, dans une grande mesure, de la « technique amoureuse ». Certes les hommes mettent un point d'orgueil à se considérer très compétents en ce domaine. On trouverait pourtant, même chez ceux qui affichent de multiples aventures — et sans doute même davantage chez ceux-là — de notables insuffisances.

C'est avec beaucoup de patience, de délicatesse, de temps que l'on parviendra à bien connaître la sensibilité de sa partenaire à découvrir les gestes qui l'éveillent le mieux à l'amour, les attitudes préférées (voir « caresses »).

Mais ces tâtonnements éventuels avant d'arriver au but, ce souci de trouver ce qui peut épanouir l'Autre — sujet lui-même à variations — ne sont pas seulement affaire de technique.

Il y faut un chaud climat d'affection, de tendresse, de compréhension mutuelle.

On citera à ce propos le sexologue américain Albert Ellis :

« En dernier ressort, c'est le cœur et la tête qui l'emportent sur les lèvres, les doigts, les bras et les organes génitaux lorsqu'il s'agit d'exciter et de satisfaire son partenaire[1].

HEREDITE

C'est la transmission aux descendants de certains caractères physiques ou moraux des ascendants. Tous ces caractères sont en relation avec les chromosomes des cellules, ou les gènes portés par les chromosomes.

Les *chromosomes* sont des granulations, bâtonnets ou filaments contenus dans les noyaux des cellules.

Dans chaque espèce animale ou végétale, les noyaux de toutes les cellules contiennent le même nombre de chromosomes, à l'exception des cellules reproductrices sexuées (gamète mâle = spermatozoïde — gamète femelle = ovule) qui en ont deux fois moins. L'espèce humaine possède 23 paires de chromosomes, chacune d'elles étant bien caractérisée par la forme et les dimensions des deux chromosomes qui la constituent. Lors de la formation des gamètes, les deux chromosomes d'une paire se séparent. Ainsi ovule ou spermatozoïde n'a-t-il que 23 chromosomes. A la fécondation, les paires se reconstituent, et l'œuf possède 23 paires de chromosomes.

Le nombre ou la structure de ceux-ci peuvent présenter des anomalies.

Parmi les anomalies de nombre, la plus fréquente est l'existence d'un chromosome supplémentaire, se trouvant dans les cellules en trois exemplaires au lieu de deux : c'est la trisomie. La trisomie 21, c'est-à-dire le triplement du chromosome 21 constitue le mongolisme.

Les « maladies chromosomiques » entraînent quant à elles des malformations corporelles ou des troubles psychiques importants.

Les *gènes* sont des particules portées par les chromosomes et représentent les caractères héréditaires.

1. *L'art et la science de l'amour* (Editeurs Robert Laffont et Centre national du livre familial).

Tout accident modifiant un gène, modifie le caractère commandé par ce gène : c'est une mutation.

Lors de la fécondation, l'œuf, ou zygote, devient un nouvel individu. Si les deux gamètes qui se rencontrent ont un gène semblable, l'individu qui en résulte est homozygote vis-à-vis de ce gène. Dans le cas contraire il est hétérozygote. Chez celui-ci, le gène qui sera éclipsé dans la lutte d'influence est dit récessif ; le gène qui se manifeste est dit dominant.

La gravité de certaines incompatibilités d'ordre héréditaire commande aux futurs époux de ne pas négliger la consultation médicale qui peut les en avertir ; ainsi peut-on contrôler l'incompatibilité des « facteurs Rhésus »* et prévenir tout accident de la gestation et à la naissance de l'enfant.

HERMAPHRODISME

(voir : *malformations)*

HETEROSEXUALITE

Ce comportement normal, attirant les hommes vers les femmes et vice versa, assurant donc la reproduction de l'espèce, n'impose pas ici de longs commentaires.

On notera seulement qu'il peut appeler l'un vers l'autre des sujets aux âges les plus éloignés et que, même bien accentué, il n'est pas toujours exclusif d'un désir homo-érotique (voir « bisexualité »). On mentionnera aussi qu'il fait « se rencontrer », après flirt* ou non, des partenaires de plus en plus jeunes, et pas seulement, comme hier, dans les milieux rural et ouvrier, mais dans toutes les couches sociales.

Jusqu'à une date récente stimulé par les religions et par les Etats, notamment pour assurer la multiplication des fidèles et des soldats, le rapport hétérosexuel légitime pourrait désormais ne devenir célébré qu'avec beaucoup plus de réticences, malgré les progrès des méthodes contraceptives* : ainsi déjà dans certaines régions du monde, face au problème apparemment insoluble (sauf à devoir reconstituer le cheptel humain après une hécatombe nucléaire, ou pouvoir peupler des planètes voisines) créé par la baisse de la mortalité infantile et l'allongement moyen de la vie humaine, donc par une démographie « galopante ».

Aux U.S.A., la manière d'en parler est devenue fort crue (« avoir sexe »), tandis que certains garçons demandent aux filles : « Etes-vous vierge des deux côtés ? ». Dans ce pays, mais également en Europe, une tendance s'affirme à ce que plusieurs couples, parfois nombreux, prennent leurs ébats ensemble, recrutant des inconnus grâce à la circulation de listes, voire à des petites annonces*.

Au nom de la liberté, des mots comme « débauche », « luxure » perdent de plus en plus leur signification. Quels que soient les exemples fournis par l'Histoire, il est bien difficile de prédire si l'ordre social et le bonheur individuel, dans l'ensemble, y gagneront ou y perdront.

HOMOPHILIE (HOMOSEXUALITE)

L'homosexualité (du grec omos, voulant dire « le même », et non du latin homo, signifiant « homme ») est l'attraction d'un individu vers des sujets du même sexe que lui. On tend désormais à parler plutôt d'« homophilie », pour mieux souligner — car beaucoup ne le savent pas — que cette attirance est maintes fois non seulement génitale, mais aussi *sentimentale*.

Nombre de liaisons de ce genre présentent en effet toutes les caractéristiques, éphémères ou très durables, de relations hétérosexuelles. Elles s'accompagnent souvent de caresses, baisers, masturbation, fellatio, sodomie, mais aussi de tendre affection, d'amour véritable, voire de passion, donc de jalousie, de désespoir, de dévouement pouvant aller jusqu'au sacrifice. Des écrivains, et non des moindres, ont exposé le tour pathétique qu'elles prennent parfois : Maxence Van der Meersch et Julien Green, catholiques, après Gide et Montherlant, parmi beaucoup d'autres.

En cette fin du vingtième siècle, une quantité considérable de livres, d'articles, de pièces de théâtre et, d'une manière qui demeure pour le moment plus discrète, de films, traitent de cette question. Moins parce qu'elle concerne une particularité pittoresque et exceptionnelle, dont l'opinion se lasserait donc vite, que parce qu'elle touche en réalité, de plein fouet ou de manière diffuse, une part importante des êtres humains. Dans leurs « placards » et affiches, conçus seulement pour l'heure à l'intention des femmes possédant cette tendance, certains publicitaires ne l'ignorent pas. Et si la Télévision française n'a pas encore osé creuser ce sujet, depuis longtemps celles des U.S.A., de Suède ou des Pays-Bas, par exemple, ne s'en sont pas fait faute.

L'ouvrage d'un journaliste de la Radiodiffusion britannique, qui contribua à permettre légalement en Grande-Bretagne l'homosexualité entre adultes consentants, tandis que le procès de l'écrivain Oscar Wilde restait dans toutes les mémoires, porte pour titre « Un sur vingt ». Après les interwiews confidentielles de 5 300 hommes et de 5 940 femmes de race blanche aux Etats-Unis, entre 1938 et 1948, le biologiste Alfred Kinsey et son équipe ont publié, quant à eux, que 35 % des hommes, donc blanos (et, selon d'autres études, la proportion serait presque double parmi les noirs) avaient atteint au moins une fois l'orgasme par des contacts de cette nature. Et ce, à une époque où la tolérance à se sujet était nettement moins large qu'aujourd'hui, notamment aux U.S.A. où la littérature sur ce sujet foisonne.

Puisque les homophiles dissimulent presque toujours leurs penchants, à cause du tabou social qui continue à les frapper dans la plupart des milieux de nos civilisations judéo-chrétiennes (au point d'être un argument commode pour faire déconsidérer des personnages en vue, politiques surtout), on ne peut pas être certain de chiffres précis. Il semble devenu seulement permis d'avancer que, dans un pays comme la France, un à deux millions de sujets des deux sexes présenterait cette particularité de façon permanente, tandis qu'environ un tiers de la population, dans son ensemble, aurait connu au moins une expérience homosexuelle : tel est du moins le résultat d'une assez large enquête effectuée en 1962 dans notre pays.

⁂

Sans prétendre même effleurer ici tous les aspects d'un phénomène aux visages extrêmement divers, il paraît possible de détruire, à son propos, plusieurs idées fausses ayant cours dans le grand public (pour plus de clarté, nous exposons sous le mot « lesbianisme » ce qui a trait à l'homophilie chez les femmes) :

a) Les homosexuels seraient aisément reconnaissables du dehors. Tel n'est le cas que d'une fraction infime, caricaturale, de leurs effectifs. Ceux efféminés, parfumés, déhanchés, appelant l'épithète dédaigneuse de « pédales » ou de « tatas », par exemple, ne comptent pour presque rien au regard du reste. Il en est de vigoureux, voire d'athlétiques, de comportement habituel très viril, notamment parmi les militaires, les marins, les culturistes, les professeurs d'éducation physique. Beaucoup sont pères de famille. Des arrestations consécutives à des scandales, du type « ballets bleus », en apportent la preuve, ainsi que certaines affaires

cé- lèbres, criminelles ou d'espionnage. Les Services secrets américains craignent tant que certains de leurs agents ne soient englués dans un chantage sous cet angle, après provocation, que pour atténuer l'« homorisque » de leurs candidats, ils leur mettent des électrodes aux tempes pour juger de leur émotion lorsque des photos d'hommes nus leur sont montrées par leurs soins. Mais ils ne renoncent pas à « tester » ainsi des individus fort vigoureux.

A l'inverse, certains hommes frêles, à l'allure précieuse, sont très hétérosexuels.

b) Corollaire de l'inexactitude précédente, les homophiles ne se rencontreraient guère que parmi les artistes et les intellectuels. S'il est exact que les gens de théâtre, de cinéma, de la chanson, de la radiotélévision (et aussi de la coiffure, de la décoration, de la haute couture, du commerce d'antiquités), de même que les écrivains, les sculpteurs, les photographes de mode, les dessinateurs, en comptent, au su de tous, un pourcentage appréciable, c'est surtout parce qu'ils sont plus affranchis des préjugés que d'autres, parce qu'ils se complaisent en général dans une certaine ostentation de leur vie privée, enfin parce que la tolérance qui règne entre eux, à ce sujet, les incline aussi bien à se regrouper qu'à ne pas se cacher.

Mais on a connu et l'on connaît des homosexuels manœuvres du bâtiment et cordonniers, ingénieurs et magistrats. Des lampistes des chemins de fer et des académiciens. Des préfets d'études et des préfets de police. Des maréchaux-ferrants et des maréchaux d'armée. Des militants communistes et des prêtres catholiques ou, bien que mariés, des pasteurs protestants : bref, dans toutes les classes sociales, dans toutes les professions, de toutes appartenances idéologiques. En 1864 déjà, une Société parisienne, dite d'« Emiles », aux statuts imprimés, groupait des sénateurs, des officiers généraux, des attachés d'ambassade, des ouvriers. Quant au livre de Roger Peyrefitte, surtout *L'Exilé de Capri,* ils désignent nommément des personnes célèbres.

Certes, des circonstances particulières favorisent l'homophilie *occasionnelle*, qui s'achève en général avec la possibilité de rapports hétérosexuels. Ainsi les amours entre prisonniers de guerre, politiques ou de droit commun ; celles de Robinson avec Vendredi, sur leur île déserte ; celles des adolescents garçons ou filles, dans des internats séparés ; celles pour de jeunes « mascottes », lors de longues campagnes militaires (tout comme du temps des rudes légions romaines), par des soldats et officiers américains, notamment : au point de provoquer la « location » de leurs enfants

par des Napolitains ou des Viêtnamiens, par exemple. Il convient toutefois d'ajouter que, si les autres ferment d'ordinaire les yeux, certains sujets seulement versent dans cette tendance, en pareilles situations. Sauf à supposer que tous alors soient tentés, ce qui paraît bien improbable, on doit en conséquence admettre qu'une telle attirance était préalablement inscrite dans la nature de ceux qui s'y abandonnent.

Un phénomène d'une telle ampleur ne date donc pas d'hier. On en parle plus, certes, aujourd'hui : mais pour les simples raisons que l'interdit qui le frappe tend à se relâcher, que les connaissances scientifiques sont plus approfondies et mieux diffusées, que d'une manière générale, enfin, la liberté d'expression est devenue plus grande.

Ce phénomène se produit dans l'espèce végétale, et Jean Cocteau l'a souligné, comme dans l'espèce animale. Le romancier André Gide y insistait afin de « s'expliquer » sur la nature de ses convoitises, et une sincérité aussi rare pour l'époque peut, ajoutée à son talent, ne pas avoir été étrangère au prix Nobel de littérature qui lui fut décerné. Les chiens, les singes, les rats, en particulier, même lorsqu'ils côtoient des femelles, en fournissent la démonstration.

Des peintures rupestres prouvent que l'homme de l'âge de pierre pouvait, sans ressentir de la honte, être sexuellement attiré par son semblable. Dans la Grèce et la Rome antiques, on le sait, pareil désir se donnait libre cours. Plusieurs de leurs philosophes, que nos Dictionnaires présentent comme « les fondateurs de la pensée et de la morale modernes », n'ont pas fait mystère de leurs penchants dans ce sens. Aujourd'hui encore, il n'est pas que des tribus comme celle des Malekulas, aux Nouvelles-Hébrides (et 48 sur 76 groupes humains primitifs étudiés par Beach et Ford se montrèrent dans le même sens), à encourager leurs membres, avant de devenir responsables d'un foyer stable, en général pourvu de nombreux enfants, à nouer des rapports à la fois génitaux et sentimentaux avec des jeunes de leur sexe. A leur immense échelle, les civilisations musulmane et boudhiste, entre autres, où pourtant la famille est demeurée très solide, ferment les yeux sur cette pratique.

On convient d'ordinaire que la Bible a repris la tradition hébraïque réprouvant cette tendance. Les Chaldéens possédaient dans leurs temples, dit-on, des prostitué(e)s des deux sexes. Mais leurs rivaux, les Hébreux, dans leur besoin vital d'augmenter rapidement leur population, condamnèrent « cette abomination aux yeux du Seigneur ». Depuis cette époque, le christianisme est demeuré dans cette ligne. Toutefois, depuis quelque temps,

plusieurs de ses théologiens, et même de ses plus hautes autorités (notamment de l'Eglise anglicane, en Grande-Bretagne, dans l'action visant à modifier la loi sur les pratiques homosexuelles) témoignent à ce sujet d'une extrême « compréhension ». Ils mettent en relief l'absence de choix des intéressés, donc leur irresponsabilité, ainsi que leur totale impossibilité à transformer leurs désirs.

⁂

Cette question soulève celle des *causes* de l'homophilie.

A son propos, deux théories principales s'affrontent. Les chercheurs très influencés par la psychanalyse assurent, comme à l'ordinaire, qu'il faut chercher explication dans les troubles affectifs de la prime enfance : attachement (voir « complexe d'Œdipe ») trop faible, ou trop fort, au père, ou surtout à la mère ; celle-ci habillant, traitant son fils comme une fille, ou le contraire, après lui avoir donné un prénom « mixte », Claude ou Dominique par exemple, parce qu'elle désirait un enfant de l'autre sexe, etc. Les homophiles seraient ainsi, d'une façon ou d'une autre, des névrosés : demeurés à un stade infantile de leur développement psychique ou, pour quelque raison, y étant revenus, « régressés ».

Sans nier l'incidence possible de tels facteurs, d'autres chercheurs, et parmi eux des biologistes, soutiennent que l'homophilie ne peut éclore, en tout cas *se maintenir*, que sur des « terrains » constitutionnellement prédisposés à cette tendance. Une lesbienne posséderait plus d'hormones mâles que femelles, et un pédéraste l'inverse. Des études paraissent apporter aliment à leur thèse, tandis que d'autres conduiraient à faire croire que la surcharge d'hormones du même sexe ferait basculer leur porteur dans l'autre sens... Ces savants, de toute manière, affirment que les homosexuels bien « intégrés » dans leur situation ne sont nullement des retardés affectifs ni des malades mentaux — ou que, s'ils le sont quelque peu, c'est à cause de l'hostilité qui les frappe.

Enfin, d'autres mettent surtout en lumière des facteurs sociaux d'environnement (internats non mixtes, prisons, etc) et des facteurs économiques (besoin d'argent dans la prostitution masculine), bien que sans ignorer que celle-ci se développe le plus, de nos jours, dans les pays riches comme les U.S.A. et la Scandinavie.

Dans l'état actuel des connaissances, il n'est pas possible de trancher pareil débat, donc de dire si l'on naît, ou si l'on devient

membre du « troisième sexe ». Les deux théories semblent posséder une part d'exactitude. Il n'est certainement pas permis, d'ailleurs, de procéder à une généralisation. Sans reproduire ici les nombreuses catégories énumérées par les sexologues, on peut assurer que chaque homophile est unique en son genre.

Du moins peut-on conclure, sur ce point, qu'il ne manifesterait pas un « vice de fantaisie », ou de « raffinement », comme il est trop facile à dire, et qu'il ne serait pas plus coupable de ses gènes ou de ses hormones que des émotions subies pendant les premières années de son existence, si ces émotions provoquèrent son homophilie. Il serait donc moins à punir, lorsqu'il provoquerait autour de lui des dommages d'ailleurs sans graves lendemains (puisque n'importe qui ne devient pas durablement homosexuel, et l'expérience des prisonniers paraît bien, nous l'avons dit, en fournir la preuve) qu'à secourir, dans la mesure où il souffrirait de son état.

***

Jusqu'au milieu de ce siècle, plusieurs médecins se flattèrent, dans des livres, d'avoir « *guéri* » des homophiles : par hypnose, persuasion, incitation à des expériences hétérosexuelles, psychothérapie.

Leurs successeurs ont très souvent mis en doute leurs résultats. En grande majorité, ils tendraient au contraire à faire croire aujourd'hui que sont voués à l'échec toutes les tentatives de transformation des instincts de l'homosexuel *véritable*.

Après avoir mentionné que même des castrations n'ont pas provoqué sur lui les succès escomptés, ils renoncent à lui injecter des hormones de son sexe. Car cet apport ne ferait qu'accentuer sa tendance : « mettre de l'essence dans le moteur ne change pas la direction ». Surtout ils lui déconseillent formellement le mariage, duquel il ne pourrait rien attendre de bon. Ils s'appliquent donc plutôt à lui faire « accepter » son particularisme, afin que les désordres psychologiques provoqués par celui-ci ne soient pas majorés de trop d'angoisse. En exergue de son roman *La peau des zèbres* (par assimilation aux raies des anciens costumes de bagnard), Jean-Louis Bory place un proverbe du Dahomey : « Le zèbre ne se défait pas de ses zébrures ».

De façon à peine secrète désormais (leur adresse peut être aisément trouvée et certaines, en Hollande notamment, ont droit à des émissions télé-radiophoniques), des associations d'entraide pour homophiles ont vu le jour dans la plupart des pays. Elles

possèdent leurs assemblées, leurs clubs (jusque dans des petites villes, en France ; il existe même, édité annuellement aux Etats-Unis, un annuaire international de ces clubs), leurs bars (deux cents pour la seule ville de San Francisco), leurs publications périodiques. Il en est de très illustrées, visiblement soumisses à l'appétit commercial. Certaines donnent la photo de candidats à des « échanges d'amitié ». Mais d'autres, fort loin d'être combattues par les autorités responsables de l'ordre, s'affirment à caractère psycho-sociologique et moral. Sous un pseudonyme ou non, des rédacteurs parfois éminents s'y attachent à convaincre l'homophile qu'il appartient à une fraction beaucoup plus importante qu'il ne pourrait le craindre. Ils lui relatent, et naturellement avec complaisance, en détail, la vie de nombreux prédécesseurs ou contemporains illustres : depuis Platon, Socrate ou Virgile jusqu'à Marcel Proust, Lawrence d'Arabie, Jean Cocteau ou Maurice Rostand, Pierre Loti, Julien Green, en passant par César, Marc-Antoine, Alexandre le Grand, Henri III, Louis XIII, Léonard de Vinci, Shakespeare, Tchaïkovski, Cambacérès, Verlaine, Rimbaud, etc, etc. Ils lui proposent leurs conseils, au besoin sous forme d'entretiens privés. Ils le mettent en garde contre les risques de vol, de matraquage ou de chantage par de jeunes prostitués ou autres candidats à tirer profit de son penchant. Ils lui soulignent le côté misérable du racolage dans les cabinets d'aisance* publics. Enfin ils le détournent, pour l'hypothèse où il en éprouverait l'envie, des enfants et surtout des adolescents.

***

Il est sûr que les garçons de cet âge peuvent présenter un vif attrait pour lui. Non seulement parce que certains d'entre eux offrent temporairement un charme très féminoïde (cependant, c'est plutôt l'allure virile qui pourrait parfois le séduire), mais encore parce que presque tous ressentent alors, et en état de semi-ignorance, les premières poussées, souvent impérieuses, de l'instinct génital ; en troisième lieu parce qu'ils sont susceptibles de s'attacher avec passion à un homme qu'ils admirent ; enfin parce qu'ils sont fort loin en général, quoi qu'ils en disent, d'être fermement hostiles à l'homosexualité pendant cette période de leur existence. Seuls quelques-uns manifestent à son égard une vive répulsion qui semble très sincère. Les combats corps à corps auxquels se livrent les autres présentent sans conteste une complaisance sensuelle, même lorsqu'ils ne s'accompagnent pas d'attouchements très précis. Sont aussi fort significatifs, à cet égard, les élans passionnés qui montèrent des adolescents, de presque toutes les

nations, vers les « idoles » James Dean ou Marlon Brando, et en milieu populaire du moins, les injures — cordiales — qu'ils échangent : branleur, pédé, tapette, enculé, etc.

La masturbation réciproque (beaucoup plus rarement la sodomie) se pratique dans la plupart des internats, entre certains pensionnaires à fortes exigences génésiques, ou sur leur offre. Quant aux tendres émotions éprouvées entre collégiennes ou entre collégiens, elles ont été décrites avec pudeur par un film comme *Jeunes filles en uniforme*, des romans comme *Les Amitiés particulières* ou *Les Garçons*, une pièce de théâtre comme *La Ville dont le prince est un enfant.* Le grand succès — durable — de ces œuvres montre bien qu'elles trouvent une résonance dans la sensibilité d'un vaste public, donc que la situation qu'elles exposent n'est pas si exceptionnelle que beaucoup voudraient le faire croire.

On y voit aussi des maîtres charnellement tentés par des élèves.

D'innombrables récits exposent également ce phénomène, mais parfois avec une grande crudité : tels *Le Miracle de la Rose,* du Français Jean Genêt, ou *Cité de la nuit,* de l'Américain John Rechy, même lorsque le talent littéraire des auteurs-acteurs est considérable.

Comme on n'est plus — ou que l'on n'est pas encore revenu — au temps des philosophes grecs et de leurs jeunes disciples préférés (voir « pédérastie »), ni à celui des empereurs romains — ou chevaliers, rois, papes — et de leurs pages, leurs gitons, les lois occidentales protègent les mineurs contre les éventuelles avances de grandes personnes dans ce domaine. Elles les retiennent aussi contre leurs propres tentations à s'offrir ainsi à des adultes, dans l'espoir de cadeaux, ou tout simplement par plaisir (génital et parfois, en plus, sentimental).

Toutefois, on le sait maintenant, le dommage subi par l'adolescent, en cas de relation homosexuelle, est moins sérieux qu'on ne le croyait hier. Car, répétons-le, si cet adolescent ne possède pas un terrain physiologique favorable, ou s'il n'a pas connu de traumatismes affectifs prédisposants lors de sa petite enfance, il sera ensuite hétérosexuel. A l'inverse, s'il présente une des deux caractéristiques ci-dessus, la tendance homosexuelle s'imposera sans doute à lui, plus tard, de toute manière. Car elle se révélera « sa nature », « sa vérité », comme l'écrit la romancière Christiane de Rochefort. C'est pourquoi les médecins, les psychologues et les éducateurs recommandent désormais, en général, qu'une liaison dans ce domaine ne soit pas brisée de manière aveuglément

répressive. Assurant qu'une intervention brutale peut consolider le travers que l'on cherche à faire disparaître ; compte tenu aussi de la charge émotive qu'il comporte souvent ; du peu de responsabilité, dans le choix, qu'il implique ; enfin, naturellement, de l'évolution présente des idées pour tout ce qui touche aux conduites sexuelles, ils recommandent que cette liaison soit au contraire dénouée avec une grande délicatesse.

***

Si l'on met à part toute question relative aux enfants et adolescents, c'est l'abandon de préjugés, donc une plus grande compréhension, que réclament non seulement les homophiles mais, pour eux, les sexologues et les psychiatres.

Tandis que les premiers, dans les pays démocratiques, désirent se faire prendre pour une minorité (comme celle des Noirs, ou des Juifs, voire des gauchers ou des daltoniens...), aux droits théoriquement égaux à ceux des citoyens hétérosexuels, les seconds assurent qu'une certaine tolérance à l'égard des homosexuels, dans la mesure évidemment où ils ne nuisent pas à autrui, est la meilleure attitude dont puisse faire utilement preuve la majorité. Soutenant parfois que les plus féroces adversaires de l'homophilie combattent, au fond d'eux-mêmes, une tendance identique, et seraient donc, pour emprunter à l'argot américain, des « fruits écrasés », c'est-à-dire des homosexuels n'osant pas s'avouer tels (argument non invraisemblable, mais improuvable, qui peut avoir été inventé par des homophiles, et qu'il nous paraîtrait donc bien excessif de généraliser), la plupart des médecins spécialistes en cette matière exposent aujourd'hui qu'une réprobation moyenâgeuse ne peut qu'aggraver un phénomène que l'on voudrait contenir.

Ont-ils raison ? Ont-ils tort ? L'avenir répondra, puisque l'attitude ainsi préconisée est celle qu'adoptent spontanément et progressivement un nombre élargi de nos contemporains, à une période d'ailleurs équivoque où tant de maris laissent le rôle viril à leur épouse, et où tant de garçons aiment ressembler à des filles (cheveux longs, parfum, bijoux), comme de filles à des garçons (cheveux courts, pantalons, sports masculins). C'est tout ce que nous pouvons conclure au terme du résumé d'un problème aussi important que complexe, sur lequel nous avons dépouillé une documentation maintenant surabondante, pour tenter d'en faire ressortir l'essentiel.

HORMONES SEXUELLES

Chaque aspect, si modeste soit-il, de notre corps est marqué par l'empreinte du sexe. Cette vérité s'admet sans peine. Mais qui s'imagine bien le fonctionnement de la sexualité ?

Avec le cerveau et les nerfs, les *hormones* forment un système de régulation extraordinairement complexe. Sauf dérèglement, elles donnent à l'être humain son équilibre, physique et psychique.

Certaines glandes secrètent un liquide : ainsi la salive, les larmes, la sueur. D'autres existent par milliers, par exemple : les glandes digestives ou celles qui tapissent la muqueuse des bronches.

Toutes ont en commun de déverser leur produit au-dehors de l'organisme. Elles sont dites à « sécrétions externes ». Mais il en est aussi dont le produit passe dans le sang et agit sur la croissance ou le fonctionnement d'un autre organe, ou du corps entier. On les nomme à « sécrétions internes » et elles fabriquent les hormones.

La plus importante, l'*hypophyse*, située en plein centre du cerveau et recevant ainsi des incitations nerveuses, fabrique des quantités plus ou moins abondantes d'hormones. Jusqu'à la puberté, certaines d'entre elles influencent régulièrement ou périodiquement la croissance générale. Au moment de la puberté, l'hypophyse va déclencher le développement et la transformation des glandes sexuelles, toutes prêtes à entrer en activité et qui la conserveront pendant toute la durée de la vie génitale.

Ovaires *ci* testicules, tout en émettant les cellules reproductrices, ovules et spermatozoïdes, sont aussi des glandes à sécrétions internes. Ils fabriquent les hormones sexuelles : œstrogènes (femelles), androgènes (mâles).

Ce sont ces hormones qui vont entre autres déterminer les caractères sexuels* secondaires (le caractère sexuel primaire étant typiquement la glande et ses produits). Ces caractères secondaires constituent l'ensemble des caractéristiques physiques d'un sexe, ainsi que tous les autres aspects de la personnalité féminine ou masculine. Ces hormones sexuelles vont donc accentuer très fortement la diversité d'apparence entre individus des deux sexes.

Mais les caractères sexuels ne dépendent pas seulement des glandes du même nom. Ils découlent aussi de l'interaction d'autres glandes à sécrétion interne : hypophyse, thyroïde, surrénale.

Par ailleurs, il serait trop schématique de faire la distinction entre hormones mâles et hormones femelles car la femme élabore des androgènes, et l'homme des œstrogènes ! Chacun porte ainsi, en quelque sorte, un peu des caractères de l'autre.

Si les différences sexuelles sont très nettes, on dit qu'il y a *dimorphisme*. Mais un même individu peut présenter des caractères sexuels mêlés : il y a *intersexualité*. Et lorsque le même individu associe les caractères des deux sexes, c'est le très rare *hermaphrodisme* (voir « malformations »).

On verra à « menstruation » comment se produit — schématiquement — le jeu savant et merveilleux du système génito-hormonal féminin.

HYDROCELE

Petite affection amenant un gonflement des bourses*, par infiltration de liquides interstitiels. Nécessite l'intervention médicale.

HYMEN

(voir : *défloration)*

HYPOSPADIAS

(voir : *malformations)*

HYSTERIE

L'hystérie est une affection mentale, fréquemment en liaison avec des troubles de la vie affective. C'est peut-être l'origine de l'interprétation populaire qui qualifiait « d'hystérique » une femme particulièrement exigeante sur le plan sexuel.

Ce dérèglement est appelé de nos jours nymphomanie*.

IMPUISSANCE SEXUELLE

Comme la frigidité, elle est un motif très fréquent de consultation, d'une part auprès des médecins de famille, d'autre part auprès des spécialistes génito-urinaires. Car beaucoup de patients s'imaginent que leur défaillance est glandulaire, ou liée à une anomalie de leurs organes génitaux.

Elle affecte des hommes de tous âges, pour les causes les plus diverses, physiques ou psychiques.

Elle peut être d'origine locale, ordinairement un phimosis. Une intervention chirurgicale des plus anodines y mettra fin.

Elle peut provenir d'une continence trop prolongée ou au contraire d'excès vénériens. Egalement de l'alcoolisme, de l'usage des stupéfiants, bref de tous les poisons du système nerveux. Ceux-ci, au début, produisent généralement l'excitation que l'on recherche. Mais, vite, ils émoussent, puis paralysent les fonctions sexuelles. Une désintoxication devient nécessaire.

Toutes les maladies organiques « au long cours » du cœur, des paumons, des intestins, des reins etc... sont également capables de déprimer le tonus nerveux, support de l'activité génésique : celle-ci ne peut se rétablir qu'avec le retour à une bonne santé physique.

Mais, dans un nombre important de cas, l'inhibition sexuelle dépend d'émotions inconscientes dont les causes remontent à la petite enfance, ou se sont constituées à la faveur d'une dépression passagère d'adulte.

Cette infirmité imaginative peut prendre les formes les plus diverses, mais toutes ont en commun une représentation fausse de l'acte sexuel.

Leur traitement est la psychothérapie, qui permet presque toujours de les guérir. Mais une bonne éducation sexuelle, au sens large de ces deux termes, a les plus grandes chances de les prévenir.

INCESTE

Très répandues dans le règne animal, ces relations sexuelles soit entre parents et enfants, soit entre frères et sœurs, sont pour les humains interdites par la loi, presque partout.

Les risques biologiques de la consanguinité, constatés au fil des siècles, puis confirmés par la connaissance scientifique de la transmission des caractères héréditaires, de leurs imperfections notamment, commandent sans doute ces décisions. « Génétiquement », en effet, un enfant né de rapports incestueux peut être parfaitement sain et normal. Mais il est également possible que les deux parents soient porteurs de déficiences qui n'apparaissent pas dans chacun d'eux et qui pourtant, conjuguées dans l'œuf (les cellules reproductives contenant, comme toutes les autres, l'ensemble de l'héritage biologique de l'individu), vont prendre en quelque sorte le dessus. Elles se légueront alors à l'enfant qui sera un anormal physique ou psychique, voire les deux.

On connaît certes quelques exemples illustres de « réussites » : Roland serait le fils de Charlemagne et de sa sœur Gisèle. La grande Cléopâtre, septième du nom, pourrait être la troisième et dernière enfant du premier mariage de Ptolémée XII et de sa sœur Cléopâtre V. Selon la Bible, Loth eut de chacune de ses deux filles, qui l'avaient enivré préalablement, un fils : l'un appelé Moab, l'autre Ben Ammi. Les filles agirent ainsi pour conserver la race de leur père, précise la Genèse.

Œdipe, enseigne la mythologie grecque, épousa — mais sans le savoir — sa mère. De même ignorait-il avoir tué son père. Le Sphinx lui ayant dit la vérité, il se punit en se crevant les yeux, avant de fuir son pays. Son nom a été choisi par Freud* pour désigner un « complexe »* : celui de l'attirance très forte d'un enfant vers le parent du sexe opposé au sien et de la jalousie qu'il éprouve, pour cette raison, à l'égard du parent de son sexe.

Plus tard, il est fréquent que des fixations sentimentales impérieuses lient un fils à sa mère ou à son père, une fille à son père ou à sa mère, quelquefois des frères et sœurs entre eux : telles ces gamines qui aiment se couler entre les draps de leur aîné, semi-nu et en érection matinale. Si ces liens n'aboutissent pas, en général, à de véritables rapprochements incestueux, ils peuvent rendre difficiles ultérieurement, pour les intéressés, une conduite hétérosexuelle normale.

Beaucoup moins exceptionnellement qu'on ne le pense, un père oblige sa fille à des relations intimes, particulièrement en milieu rural. Plus rares sont les pères et mères, voire grands-pères et grands-mères qui exercent sur leurs descendants des contacts de nature homosexuelle.

Seul un nombre restreint d'affaires de cette sorte parviennent à la connaissance des magistrats. Parmi celles qui, notamment à la suite de jalousies, de dénonciations, font l'objet de poursuites, beaucoup sont abandonnées. Car la victime se rétracte, par peur

du scandale ou de représailles. Naturellement ces faits sont très souvent en rapport étroit avec l'indigence mentale, l'alcoolisme, le taudis, la solitude, une absence prolongée de la mère de famille, ou l'attitude provocante — consciente ou involontaire — de la jeune fille (dont la ressemblance avec la mère jeune peut troubler les sens du chef de famille).

Les assistantes sociales connaissent bien ces logements où l'on s'entasse la nuit dans une pièce de quelques mètres carrés, couchés tête-bêche, parents et jeunes de tout âge et de tout sexe, avec parfois un père ou une mère ivre. Une telle situation favorise bien entendu les relations incestueuses.

Afin de souligner tous les étages entre le normal et l'anormal, de nombreux sexologues et psychanalystes rapportent que la *tentation* d'inceste n'est pas rare, à certains moments, dans les foyers les plus sains. On peut donc mettre en garde les parents contre les « flâneries » de leurs grands enfants, et contre leur couchage occasionnel dans leur lit conjugal. Il est sûr de même que les câlineries échangées en famille, par exemple sur le canapé ou le divan, face à la T.V., ne sont pas toujours chastes.

INFANTILISME SEXUEL

Qu'il provoque ou non des anomalies* du comportement sexuel, il découle des insuffisances du sujet. On peut être adulte physiologiquement, c'est-à-dire avoir son corps achevé, pouvoir exercer normalement ses fonctions, et posséder des traits de caractère, conserver ses habitudes de l'enfance, notamment dans les domaines affectif et génital. Certains hommes d'âge mûr sont ainsi d'« éternels adolescents », certaines femmes d'« éternelles petites filles ».

L'infantilisme sentimental d'individus qui furent trop gâtés par leurs parents a donné, dans le cinéma et le roman policier américains, ces personnages tyranniques, toujours insatisfaits, s'étourdissant dans des aventures amoureuses sans lendemain qui aboutissent souvent au suicide. Les Don Juan*, Casanova et autres séducteurs impénitents en fournissent d'autres exemples.

Pourront demeurer également « inachevés » ceux qui, fortement émus dans leurs premières années par une éducation trop rigoriste, n'arrivent pas à franchir le stade de la masturbation*. « Je ne serai qu'un enfant vieilli, jamais un homme », écrivait clans son *Journal* André Gide qui, pourtant marié, manipulait des

garçons en Afrique noire et du Nord, comme jusque sur des bancs publics en U.R.S.S. — dont il revint fort déçu. Sa femme avait seulement remplacé sa mère... et saint Paul, le sévère « fondateur » du christianisme. Des natures sensibles sont ainsi « bloquées » dans leur ascension vers une vie sexuelle épanouissante. Ou, après un choc, elles reviennent, régressent à une étape antérieure de leur évolution*.

Aujourd'hui elles peuvent être aidées par une meilleure information, des conseils (voir « Auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale »), si besoin est par des médecins spécialisés ou d'autres psychothérapeutes.

INFIDELITE

(voir : *adultère)*

INFRACTIONS SEXUELLES

On peut les diviser en trois catégories principales, plus ou moins fortement réprimées par la loi selon les pays :

a) *les outrages publics à la pudeur*. Simples délits, passibles donc seulement des tribunaux correctionnels, ils consistent à choquer, par provocation (exhibitionnisme*) mais plus souvent par imprudence, les regards d'autrui : par exemple en se livrant à des rapports sexuels dans un fossé, un sous-bois, derrière une fenêtre basse non pourvue de rideaux, ou en s'y masturbant — voire, du moins dans les nations où le « naturisme » n'est pas de règle, en y apparaissant nu pour sa toilette.

Point n'est indispensable, pour que le délit soit constitué, qu'un tiers ait vu la scène. Il suffit que, passant par là, ou de sa résidence, il *aurait pu* la voir. On retiendra donc quelles précautions, légitimement, le Code pénal impose en ce domaine.

b) *les attentats à la pudeur*. Qualifiés crimes, ils sont donc justiciables des Cours d'assises, du moins lorsque les juges, parce que l'affaire est de petite importance, ne la « correctionnalisent » pas en n'y retenant qu'un outrage public.

La peine prévue par les textes est évidemment plus forte si l'attentat se trouve commis avec violence, le viol* véritable en étant bien entendu l'exemple le plus caractérisé.

Mais, même sans violence, l'infraction est sévèrement sanctionnée lorsque la victime est jeune : c'est-à-dire, en moyenne internationale, de moins de quinze ans, les législateurs n'ayant pas encore tenu compte — pas plus que pour le mariage — de l'abaissement très net de l'âge de la puberté*.

Parmi les autres circonstances qui font frapper plus durement l'agresseur figure son éventuelle position d'autorité (instituteur, notamment) par rapport à l'objet de ses désirs.

c) *les autres infractions*. Sont punies les relations physiques à caractère homosexuel*, sauf en général entre adultes consentants (mais des procès pour un tel motif ne sont jamais intentés contre des femmes) ; diverses formes de l'« outrage aux bonnes mœurs » (par exemple le fait de montrer à des jeunes âgés de moins de vingt et un ans des textes ou illustrations obscènes*) ; le racolage pour la prostitution* ; le proxénétisme* ; le « détournement de mineur(e) » âgé(e) de moins de dix-huit ans, même sans violence, et de moins de vingt et un ans, avec violence ; l'avortement*, etc.

La tendance générale des tribunaux est d'épouser leur époque. Ils se montrent donc de moins en moins rigoureux dans ce domaine. Mieux éclairés par la psychologie, ils savent que la majorité des prévenus ne manquent pas d'excuses, et que les plus anormaux d'entre eux sont moins justiciables d'un châtiment que d'un traitement. Ils demeurent toutefois, à juste titre, convaincus qu'une société devra toujours empêcher ses membres de souffrir des appétits ou de l'insouciance d'autrui ; et que, du moins pour la plupart des citoyens, la « peur du gendarme » reste « le début de la sagesse ».

Mais, dans certains cas dramatiques, l'opinion s'émeut plus qu'hier. Ainsi, dans une conférence de presse, le président de la République française s'apitoya sur le sort d'une professeur agrégée de philosophie, âgée de trente-deux ans, mère de famille, et condamnée à un an de prison avec sursis pour avoir « détourné » l'un de ses élèves, âgé d'un peu moins de dix-huit ans. Le Procureur ayant fait appel de ce jugement, estimé par lui trop peu sévère, l'enseignante se suicida.

De tous côtés, les journaux, la radio, des groupes, des personnalités firent part de leur indignation. Jusqu'au président d'une grande fédération de parents d'élèves qui traita d'excités imbéciles ceux de ses membres ayant réclamé une lourde peine. Cet amour, dit-il, aurait pu être pour ce garçon « une grande chance de s'affirmer, s'épanouir »... Et, citant Victor Hugo, la machine judiciaire « ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un »...

INSTINCT SEXUEL

C'est la tendance innée autant qu'irrésistible qui pousse habituellement l'individu d'un sexe déterminé vers l'individu d'un autre sexe et qui, normalement, aboutit à l'accouplement (voir « rapports sexuels »). Elle est inscrite au plus profond de notre être, dans ses conduites les plus biologiques, donc les plus automatiques. Elle permet la reproduction d'un grand nombre d'espèces vivantes.

Chez l'homme cependant, l'intervention de l'intelligence, du sentiment, de la volonté, l'établissement au cours des âges de structures sociales, l'ont amené à construire un cadre, plus ou moins rigide suivant les époques et les lieux, hors duquel il lui sera difficile de satisfaire sans dommages ses impulsions génitales.

Toutefois, lorsque les conditions de vie — choisies ou subies — ne lui permettent pas de réaliser sa sexualité dans une relation de couple normale, on peut alors aboutir :

— soit à la sublimation de l'instinct (voir « dérivations de l'instinct ») ;
— soit à son refoulement* ;
— soit à des déviations (voir « anomalies sexuelles ») ;
— soit au maintien ou au retour de pratiques auto-érotiques de l'adolescence (voir « masturbation »).

Constatation des Rapports Kinsey*, la force même de nos « pulsions » sexuelles, quoique généralement impérieuses, varie beaucoup suivant les sujets, comme elle est fonction de leur âge (voir « âge et activité sexuelle »).

Mais les besoins manifestés dépendent aussi étroitement des niveaux de culture, des exigences de la profession, des idéaux philosophiques ou religieux.

Les sollicitations extérieures jouent, elles aussi, un grand rôle. Rappelons l'atmosphère très érotique dans laquelle nous sommes actuellement plongés : entraînement et exercice concourent à rendre la sexualité plus exigeante et à faire rechercher des satisfactions plus nombreuses, du moins jusqu'à un certain seuil, les excès étant susceptibles de mener à l'impuissance*.

Autrement dit, d'intensité variable au départ en chacun de nous, l'instinct sexuel sera stimulé, freiné, contrarié ou dévié par les multiples facteurs d'environnement qui, de la naissance à la mort, ne cessent d'agir sur notre personnalité.

On ne peut pour autant négliger, dans les anomalies sexuelles*, les éléments d'ordre biologique ou physiologique : malformations* et infirmités, dysfonctionnements endocriniens, troubles neurologiques, etc... Il est cependant très malaisé, dans l'état actuel de nos connaissances, de faire toujours la part exacte des données liées à la constitution du sujet, et celles résultant de son conditionnement social, dans la recherche de l'origine des pratiques « déviantes » (voir « homophilie »).

Sans aucun doute, une meilleure connaissance de la psychologie de l'enfant et de ses stades d'évolution*, permet-elle, à la lumière notamment des données psychanalytiques, de mieux comprendre comment se forge la sexualité de l'adulte.

Cela n'est pas sans importance pour éviter des erreurs éducatives pouvant entraîner — sinon toujours d'authentiques déviations — au moins un blocage de l'expression génitale et affective risquant d'handicaper plus ou moins sérieusement l'individu dans ses relations futures avec son conjoint ou son partenaire (voir « couple »).

C'est dans cette perspective que se situe l'éducation sexuelle*.

INTUMESCENCE

(voir : *turgescence)*

INVERSION

(voir : *homophilie*, *homosexualité)*

JALOUSIE

Contenue dans de raisonnables limites, elle reste le signe d'un vif attachement pour l'être choisi, qui à l'occasion saura en tirer vanité. Elle vaut mieux que l'indifférence.

Mais chez des sujets tourmentés, la crainte de perdre le partenaire peut rendre l'atmosphère du couple étouffante. Tout devient alors suspect. Et le manque de confiance précipite souvent les drames que l'on redoutait. Sauf, bien entendu, si les mœurs en

usage « officialisent » la jalousie. Par exemple, alors que l'Esquimau prête de grand cœur son épouse à son hôte, la femme musulmane continue d'admettre, en général, qu'elle soit cachée aux visiteurs, à tout le plus d'apparaître devant lui avec un visage voilé.

Si certains seulement de ces drames connaissent leur épilogue devant la Cour d'Assises ou la première page des journaux « du cœur », la plupart risquent d'avoir sur les enfants du foyer de très pénibles conséquences.

Est-on ou devient-on jaloux ? Il existe de telles natures, fondamentalement. On le remarque très tôt chez des enfants sensibles, qui souffrent plus que d'autres parce qu'ils ne sont pas — ou ne se sentent pas — aimés ; ou encore parce qu'ils se croient, à tort ou à raison, inférieurs aux autres. Leur éducation sera délicate. Mais il est possible de les aider à dominer leurs difficultés[1]. Il est primordial qu'ils ne « nourrissent » pas leur jalousie, car elle pourrait « parasiter » plus tard toute leur vie familiale, sociale, et, ce qui nous préoccupe ici, sexuelle.

Le soupçon amoureux permanent de l'adulte, véritable délire, aggravé parfois par l'alcoolisme, s'il ne prélude pas à une maladie mentale, possède aussi d'autres racines : orgueil, masochisme* et goût pour l'auto-punition, sadisme* si l'on accable l'Autre de griefs injustifiés, intolérance à l'échec, égocentrisme, désir de maîtrise absolue : signes d'une affection captative*, où l'Autre est considéré comme un objet, une propriété tenue au don total.

Freud voyait même dans ce mécanisme une homosexualité latente, un désir de posséder l'adversaire préféré à soi, ou le vif rejet — mais inconsciemment regretté — de ne pouvoir posséder ce ou cette rival(e) si intime avec son ou sa compagne...

Certes, on peut devenir — ou se révéler — ombrageux, méfiant, de façon très normale, par réaction à une infidélité. Mais s'enfermer alors dans le repli sur soi, ressasser tout ce qui peut être dit — et fait — au concurrent, prendre à témoin son entourage, dramatiser, prendre sa revanche, n'est pas la bonne solution. En cas de simple « accident » de route, il ne compromet pas toujours la solidité des liens. Si la liaison extérieure du partenaire est plus profonde, il convient de rechercher ses propres responsabilités (pour reconquérir l'infidèle, faut-il plus de coquetterie, de prévenances sentimentales — ou d'ardeur sensuelle ? N'a-t-il pas besoin au contraire de plus de discrétion, de paix ?), de s'expliquer

1. Voir notre petit *Dictionnaire d'éducation familiale.*

avec lui le cas échéant, de demander aide à un(e) ami(e), ou ailleurs (voir « Auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale »). Ces conseillers devront savoir valoriser l'être meurtri, qui exagère souvent les déficiences de sa beauté, de son rang social, de sa fortune personnelle, de ses aptitudes.

La réaction jalouse est une sonnette d'alarme. Elle est donc éminemment utile. Mais non sans avoir acquis la certitude absolue qu'elle est bien fondée (car un lapsus*, même le prénom d'un(e) Autre lancé dans un rêve ne sont pas nécessairement des preuves), il faut savoir l'arrêter pour prendre dans le calme les dispositions nécessaires. Des remèdes tranquillisants permettront, au besoin, de trouver ce calme : voire en cas de nécessité absolue (mais très provisoire !), l'indifférence.

JOUISSANCE SEXUELLE

Le déclenchement de la jouissance sexuelle aboutit à un point culminant, l'orgasme*. Pour y arriver, de très nombreuses voies peuvent être prises : des plus naturelles aux plus artificielles, des plus fréquentes aux plus rares.

La lecture des Rapports Kinsey* et celle des spécialistes de la « pathologie » sexuelle (en particulier Krafft-Ebing) révèle que l'imagination et les tentations, dans ce domaine, n'ont pas de limites.

Qu'il soit seul, avec un ou plusieurs individus du même sexe, de l'autre sexe, ou des deux (voire avec des cadavres : ce sont des « nécrophiles »), en s'aidant au besoin d'objets les plus divers créés à cet usage (voir « olisbos »), ou trouvés sous la main (carottes, bouteilles, pour donner deux exemples banals) ; que ce soit par le film, la photo, le spectacle, le disque ou la lecture, l'homme cherche cette satisfaction.

Elle est liée aux mécanismes les plus fondamentaux et les plus exigeants de son organisme. Aussi la plupart des sociétés ont-elles voulu en réglementer les moyens, pour leur structuration et leur survie. Il était non moins naturel que leurs composantes religieuses fissent intervenir leur poids pour l'établissement de « tabous »*.

L'évolution présente dans les pays industrialisés et à régime libéral, tend à affranchir des attitudes traditionnelles. Comme suite à son émancipation sociale et juridique, la femme veut avoir les mêmes droits que l'homme à disposer librement d'elle-

même. Les progrès et la divulgation des moyens contraceptifs diminue de manière considérable la crainte d'un enfantement non souhaité. Fleurissent désormais, sous des signatures féminines, comme masculines, des autobiographies ne nous laissant rien ignorer des détails les plus précis des activités hier les plus secrètes. La mode, des spectacles, des illustrés sont d'autres facteur insistants d'érotisation. Gauguin, à Tahiti, avait appelé sa case « La maison du jouir ». Sommes-nous maintenant dans la « civilisation du jouir » ? Nos jeunes y sont plongés comme leurs parents. Et ils revendiquent, eux aussi, des droits en cette matière.

L'Eglise romaine est très consciente de cette explosion. En 1963, son Concile constituait, sur le problème de la limitation des naissances, une Commission de théologiens et de laïcs. Elle vit bientôt son effectif s'accroître de médecins, de sociologues, de couples. Mais en 1968, le Pape Paul VI réaffirma sur ce point capital la position de ses prédécesseurs : l'acte de chair ne doit être commis que dans le mariage, et celui-ci a pour but la fécondité.

Même parmi ceux en désaccord avec cette doctrine, beaucoup admettent que trop d'individus font maintenant de la jouissance génésique un but en soi, ne considèrent plus l'amour que dans sa seule dimension de sensualité, n'y cherchent qu'une preuve de puissance, d'indépendance par rapport aux valeurs enseignées. Or, toutes les études contemporaines soulignent combien ceux n'ayant jamais désiré que ce plaisir ont connu une vie pauvre, inachevée. Incapables d'affection authentique, ils n'ont poursuivi qu'une chimère.

Il est donc nécessaire à l'équilibre et au bonheur humains d'intégrer l'assouvissement de la chair dans un ensemble qui le dépasse. Et c'est là que se situe, dans sa plus large perspective, l'éducation sexuelle*.

KINSEY (Rapports)

C'est de façon fortuite que le professeur de zoologie à l'Université américaine d'Indiana, Alfred C. Kinsey, spécialiste de l'étude des insectes, et particulièrement des cynips, parasites déterminant les galles du chêne, s'intéressa au comportement sexuel humain.

Sollicité en 1938, avec d'autres collègues, pour parler aux étudiants du mariage, il ne put découvrir que de rares documents

établis à partir de faits. Appliquant alors ses méthodes de travail à ce nouveau sujet, il s'y passionna au point d'abandonner tout le reste. Il trouva les appuis financiers nécessaires pour fonder l'institut pour les recherches sexuelles.

Homme désintéressé (ses droits d'auteurs furent totalement consacrés à son œuvre), il mourut en 1956, à soixante ans, d'une crise cardiaque, pour n'avoir pas voulu ménager des forces qu'il savait pourtant atteintes. S'il bénéficia des aides les plus officielles, il dut néanmoins lutter pour faire admettre la grande rigueur scientifique de son équipe.

Leur premier « Rapport » parut en 1948 sous le titre : *Le comportement sexuel de l'homme* ; le second, en 1953 : *Le comportement sexuel de la femme.* Tous deux furent âprement discutés. Mais leur valeur ne put être sérieusement niée.

Ils ont été établis à partir d'interrogatoires fouillés de quelque cinq mille hommes et cinq mille femmes, choisis pour constituer un échantillonnage représentatif de la population blanche américaine. Se plaçant dans une attitude non moralisatrice, mais placidement descriptive, ils ont révélé la fréquence des conduites qualifiées habituellement d'« aberrantes » ou de « vicieuses », et condamnées pour cette raison par les lois civiles et religieuses, l'homosexualité notamment.

S'ils ont mis en évidence que la vie intime de la plupart des êtres humains se trouve émaillée de pratiques inavouées, ils ont également constaté une amélioration certaine, depuis quelques décennies, dans les relations sexuelles matrimoniales. Ils ont souligné, mais beaucoup plus chez la femme que chez l'homme, le frein de la foi religieuse sur l'ensemble des activités génitales. Ils ont fait savoir que celles-ci sont plus « raffinées », donc plus hardies, plus variables, chez les personnes à l'instruction générale la plus poussée.

Dans une étude sur le péché, un docteur en droit canonique, le R. P. Aldo Leoni, publia à Rome en 1959 un commentaire de ces deux gros ouvrages : il les trouva imprudents et même nocifs par leur vulgarisation dans le public, mais il reconnut que leurs constatations rejoignent tout à fait celles de certains théologiens catholiques.

Sexologue, un professeur de théologie de l'Université de Chicago, le Révérend Seward Hiltner, appartenant à l'Eglise presbytérienne unie, ne vit dans cette « somme » rien de contraire à une conception chrétienne de la sexualité. Il conclut même à l'inverse.

Le retentissement de cette double enquête demeure considérable. Une connaissance objective, grâce à leur description sans fards des agissements jusqu'alors les plus secrets, a commencé

leur « dédramatisation » pour chacun de nous. Aujourd'hui, l'institut fondé par Kinsey poursuit ses travaux avec une large équipe de chercheurs et des finances publiques, car Implication des méthodes scientifiques à cette matière n'est plus contestée.

Mieux savoir les mécanismes de la sexualité, ses multiples formes d'expression, ne peut qu'aider éducateurs de jeunes et d'adultes, les conseillers matrimoniaux notamment. Des législateurs et des juges, de leur côté, ont eu les yeux ouverts par une telle enquête. Où est le « délit sexuel » ? Quand et comment le punir ? Peut-on concilier, dans ce domaine, la protection sociale et les besoins, voire les droits de l'individu ?

L'emprisonnement de longue durée se justifie rarement. Moins souvent encore il « guérit » le délinquant sexuel. Aussi les criminologues recherchent-ils le traitement qui pourrait être appliqué en cette matière, du moins aux sujets déclarés transformables à la suite d'examens médico-psychologiques. Des mouvements d'opinion demandent que, dans tous les pays, les conduites sexuelles ne portant pas atteinte à la morale publique, en particulier l'homophilie* entre adultes, ne fassent plus l'objet de poursuites. Les Rapports Kinsey ont joué un grand rôle dans tous ces désirs de réformes.

LAPSUS

Le lapsus est un acte manqué mais pouvant avoir, la psychanalyse l'a fort bien mis en relief, une signification profonde. Par un mot qu'il s'empresse de corriger dans une phrase écrite ou parlée, par un geste qu'il n'avait pas prévu et qu'il regrette, essayant vite de le faire oublier, l'individu « se trahit », ou bien exprime des pensées, des désirs, dont lui-même n'avait pas auparavant ou n'a toujours pas conscience.

Dans le domaine sexuel, par exemple un homme qui, sans réfléchir, met dans une lettre un « tu » (qu'il efface vite) à une femme au lieu de « vous » ; qui, de même, dans une conversation, la tutoie une seconde malgré son intention de la vouvoyer ; ou encore une femme qui offre sa joue à un homme pour l'accueillir, tandis qu'elle comptait seulement lui tendre la main, peut exprimer une affection secrète. Secrète au point, redisons-le, que le sujet ne se l'était parfois pas avoué à lui-même.

Le lapsus peut également enfreindre un souci compréhensible de dissimulation : ainsi lorsqu'une épouse, dans le lit conjugal, donne soudain à son conjoint légitime le prénom de son amant.

Mais de tels trébuchements causés par la fatigue ou l'émotion, s'ils ont toujours un sens, peuvent en avoir de divers. En tutoyant par erreur un homme, une femme peut très bien penser à son mari. On se méfiera donc toujours, ici comme ailleurs, des interprétations hâtives.

LATENCE (période de)

Dans la formation de la sexualité, une période a été isolée qui se situe de 5-7 ans aux premières manifestations pubertaires. Les psychanalystes l'ont appelée « période de latence » (ce qui est latent existe mais ne se manifeste pas), car elle correspond à une mise en sommeil relative des intérêts génitaux.

Sa vie instinctive ne l'importunant plus, la période œdipienne dépassée (voir « stades de l'évolution sexuelle »), l'enfant est « disponible » pour une quantité d'autres sollicitations qui vont lui permettre d'exercer ses facultés intellectuelles et de faire l'apprentissage de la vie communautaire : le jeu, les activités scolaires « sérieuses », contraignantes, l'acceptation d'une discipline, l'ouverture sur les autres et sur le monde, la participation à des organisations de jeunesse, à des groupements sportifs.

Nous avons dit ailleurs[1] combien est importante une intégration réussie à l'école et au groupe extra-familial, en alertant sur les conseils à solliciter lorsqu'elle ne se fait pas ou lorsqu'elle se fait mal.

L'attachement jusqu'alors très « physique » pour les parents devient surtout désir de leur ressembler : c'est la recherche de l'identification. Apparaissent aussi des aspirations morales, aussi bien que d'ordre esthétique.

Il faudra que s'opère le bouleversant travail de la formation pour que se réveille l'attention sur la sexualité dans un contexte nouveau et troublant.

La période de latence est donc, sur le plan de la *génitalité,* d'ordinaire sans histoire. Mais elle est d'une importance fondamentale pour la socialisation des tendances. Elle prépare à la *sexualité* de l'adulte, lorsqu'il doit assumer pleinement ses responsabilités d'homme ou de femme.

1. *Dictionnaire d'Education familiale* (Privât éditeur).

Il est donc au plus haut point souhaitable, comme aux autres périodes, de maintenir une atmosphère saine, en évitant les sous-entendus, les conversations grivoises, les spectacles chargés d'érotisme*, afin de ne pas drainer les préoccupations du jeune dans une direction qui pourrait l'inquiéter plus tard.

D'autre part l'amour de ses parents, l'image d'un couple équilibré, sont nécessaires pour l'aider à supporter ses premiers chocs, ses premières frustrations, dus à ses efforts pour respecter ses horaires de travail, remplir les tâches qui lui sont imposées, en bref réussir sa « gymnastique » dans ses débuts de vie en société.

LESBIANISME

En souvenir de l'île turque de Lesbos d'où venait la grande poétesse grecque Sapho, amoureuse de ses compagnes, le lesbianisme est l'homosexualité féminine. On le désigne également sous le nom de « saphisme », lorsqu'il est nettement charnel, et de « tribadisme » lorsqu'il s'accompagne du frottement réciproque des organes génitaux.

Moins connu dans ses modalités que l'homophilie* masculine, il est infiniment mieux accepté par l'opinion et, dans la plupart des pays, il n'est pas puni par les lois : peut-être, comme certains le soutiennent, parce qu'il compromet moins la natalité ; également parce que la femme est encore souvent considérée, en fait, comme un être inférieur ; mais aussi, sans doute, parce que, à l'inverse de l'homme, elle est d'ordinaire plus « sentimentale » que « génitale », donc que ses liaisons de cette nature se limitent souvent à une tendresse sans attouchements ni, à plus forte raison, rapports génésiques.

Le fait est d'observation courante à l'époque de son adolescence. Oui n'a au moins entendu parler de ces passions pour une amie préférée — voire, au collège, pour une maîtresse, à l'atelier pour une contremaîtresse ? Regards langoureux, tendres billets, longs baisers, étreintes des bustes — surtout, bien sûr, dans les internats — on se contente souvent de ce stade.

Dans les institutions, d'ordinaire religieuses, pour filles retirées du circuit social par décision judiciaire ou administrative, de tels élans prennent un tour plus localisé. Les éducatrices trouvent parfois deux pensionnaires dans le même lit. Des fureurs jalouses peuvent jeter l'émeute dans un dortoir, où les ongles se plantent dans les adversaires, et où voltigent les traversins. On

a vu des élèves, en excitation hystérique, ne descendre, nues des toits, que sous les jets d'eau de lances de pompiers.

On sait assez bien aussi, dans le grand public, que les prostituées se montrent souvent lesbiennes : soit par consolation des servitudes de leur triste profession, soit parce qu'elles n'ont accepté, et ne peuvent poursuivre une telle carrière que grâce à leur indifférence génitale pour les hommes. Privées de ceux-ci, au contraire, des habitantes d'îles de pêcheurs s'abandonneraient, et parfois furieusement, à une telle pratique.

Mais ce sera, une fois de plus, le Rapport Kinsey* qui nous fournira des indications plus précises sur l'ensemble du problème. Selon cette enquête, entre vingt et trente-cinq ans, 11 à 20% des femmes (contre 18 à 42 % des hommes appartenant à la même tranche d'âge) présenteraient au moins une fraction d'homosexualité ; 4 à 11% (contre 9 à 32% chez les hommes) seraient autant homosexuelles qu'hétérosexuelles ; 3 à 8 % (contre 7 à 26 % chez les hommes) seraient plus homosexuelles qu'hétérosexuelles ; enfin de 1 à 3 % (contre 3 à 16 % chez les hommes) seraient exclusivement homosexuelles.

De même qu'entre hommes, les techniques de contacts voluptueux entre lesbiennes seraient — autant que faire se peut — les mêmes que dans les rapports hétérosexuels. Existerait toutefois, entre femmes, une fréquence plus grande que chez les homosexuels des caresses généralisées sur tout le corps. Et aussi, à l'inverse des hommes, une plus grande aisance à obtenir l'orgasme* de cette manière que, pour les hétérosexuelles, dans le coït conjugal.

Pour les deux sexes, l'incidence de la classe professionnelle des parents est faible ou nulle : en d'autres termes, les lesbiennes se trouvent dans toutes les catégories sociales. Mais un niveau d'instruction élevé favorise plutôt qu'il ne freine cette tendance. Chez les femmes, l'âge d'apparition de la puberté n'influerait pas sur un tel comportement. Presque pas non plus l'appartenance au milieu rural ou urbain, tandis que plus d'homosexuels masculins habitent la ville que la campagne. La pratique religieuse limite l'activité de cette nature pour les deux sexes. Mais les dévotes s'y livrant connaissent de cette façon, et à la différence des dévots, un « exutoire » plus élevé que dans le rapport hétérosexuel.

Il n'est pas possible d'extraire ici plus de données d'un livre de sept cents pages, où seuls des chercheurs peuvent trouver matière à la réflexion approfondie. Toutefois, vu l'ampleur du phénomène, il paraît indispensable d'en préciser encore quelques aspects.

Si nombre de femmes atteignent plus aisément le plaisir génésique dans le rapport homosexuel qu'hétérosexuel, c'est que l'homme se montre trop souvent insoucieux de celui de sa partenaire. Il prend alors le sien sans attendre l'équivalent chez sa compagne. Elle peut même ne jamais l'obtenir tout au long d'une carrière conjugale, et au point de ne pas croire à son existence.

Cet égoïsme masculin favorise « le ménage à trois », où une épouse accueille au domicile une amie qui lui procure des satisfactions sensuelles. Ce « triolisme », où le mari intervient à ses heures, est moins rare qu'on ne le pourrait supposer.

Des unions légales, même génératrices d'enfants, sont parfois contractées entre une saphique et un homophile. Ils éprouvent entre eux une certaine affection, se trouvent donc heureux de vivre ensemble, mais ils respectent leur liberté réciproque. Leur entourage ne se doute généralement pas d'une situation qui possède le mérite social d'éviter à chacun des époux la « solitude sexuelle ».

Pour leur jouissance, les lesbiennes exercent donc toutes les pratiques des couples normaux : caresses sur l'ensemble du corps, sur les organes génitaux, masturbation*, cunnilinctus*, frottement simultané de ces organes (tribadisme). Elles jouent alternativement, en général, les rôles actif et passif, si bien que les distinctions à ce sujet apparaissent très théoriques. Il en est qui affectionnent s'étendre sur des peaux de chats, des fourrures de nylon, crylor, etc, à cause de leurs charges électriques.

Dans toutes les civilisations et depuis les époques les plus reculées, certaines recourent à un « godmiché », ou olisbos*, imitation grossière ou non du membre viril. Cet objet peut être fabriqué par elles avec du caoutchouc, du tissu. Il peut être une carotte, une banane, une bougie, voire une petite bouteille de limonade : de même que du rectum de sodomites* passifs, des chirurgiens ont parfois à extraire de vagins un tel artifice impossible à déloger sans eux. Il peut enfin être acquis dans un commerce clandestin alimenté par des artisans. A Rome déjà, des patriciennes, donc riches, usaient d'instruments qui déclenchaient pour elles, à l'instant désiré, du lait tiède. En Asie, cette petite industrie n'a pas cessé.

De nos jours, pareils attributs sont particulièrement en usage entre les prostituées, lesquelles comptent dans leurs effectifs, nous l'avons dit, un nombre fort élevé d'homophiles, soit parce que la nature de leur profession les dégoûte de l'homme, soit parce que l'indifférence génésique à son égard les a poussées sur ce chemin.

Dans la vie plus courante, une bonne part des lesbiennes se trouve attirée par des fonctions à l'allure virile : auxiliaires de l'armée, conductrices de taxi ou d'autobus, agents de police (mais l'uniforme peut ne signifier qu'un désir d'égalité avec l'homme) ou leur permettant d'avoir, sans éveiller l'attention, des contacts avec des femmes, des jeunes filles ou des fillettes : infirmières, coiffeuses, modistes, esthéticiennes, masseuses, professeurs d'éducation physique ou d'enseignement général, animatrices de groupes de loisirs féminins. Plus prudente encore que chez les invertis, bien qu'elles ne risquent pas de sanction pénale, leur vigilance se déploie pour que leur particularisme ne soit connu que de leurs possibles partenaires. Ainsi ne procède pas par « attaque franche » telle vendeuse qui ajuste avec complaisance le soutien-gorge de sa belle cliente.

Une très petite fraction seulement d'entre elles lit les revues rédigées à leur intention, comme « Arena Three » en Grande-Bretagne, ou des pages spéciales d'« Arcadie » en France. Rares également sont celles qui fréquentent les associations, les clubs, les bars créés dans ce même but. On en trouve surtout aux U.S.A., en Angleterre, en Hollande, où elles dansent au rythme d'un jukebox. Il est vrai que si deux hommes ainsi enlacés choquent beaucoup (sauf dans certains pays, comme la Grèce), deux femmes peuvent le faire — et le font effectivement — dans des réunions hétérosexuelles, sans soulever dans l'entourage la moindre réprobation, ni même aucun soupçon. Point ne leur est donc besoin de rechercher des lieux secrets. Certaines, cependant, plus sensibles, plus anxieuses, plus culpabilisées, échappent, grâce au réconfort d'une telle communauté, à la dépression nerveuse, voire au suicide. L'Organisation S.O.S., d'aide morale anonyme, bénévole et permanente, par téléphone, fut fondée en 1953 par un pasteur britannique voulant secourir des homophiles qui cherchaient à se supprimer.

Enfin, il arrive qu'au moment de la ménopause, une femme voie se rallumer, vers des jeunes, le type de ses élans juvéniles : ce qui rappelle la base biologique des comportements, et sexuels en particulier.

LETTRES D'AMOUR

Notre époque de vitesse et de simplification ne favorise pas, entre amoureux, les longues épîtres débordantes de passion comme en écrivirent par exemple Alfred de Musset à George Sand, Victor Hugo à Juliette Drouet (et surtout l'inverse), Bonaparte

et Napoléon, ou François-René de Chateaubriand à leurs nombreuses maîtresses.

Le téléphone, le télégramme, illustré ou non, les cartes postales imprimées de bonne fête ou d'anniversaire, voire celles, à l'américaine, où il suffit de cocher dans une case la nature de ses sentiments, enfin la rapidité des voyages, pour les retrouvailles, ont beaucoup tari cette littérature intime.

Il serait faux toutefois de croire, comme trop d'adultes l'imaginent, qu'elle a presque complètement disparu chez les jeunes. Beaucoup d'adolescent(e)s séparé(e)s par les circonstances — même déjà de « pubères évoluant(e)s », de douze à quatorze ans — échangent, et parfois chaque jour, des messages enflammés. En général, certes, l'inspiration s'y montre moins haute et fleurie que jadis, les fautes d'orthographe y abondent. Mais la tension affective y demeure le plus souvent très touchante, donc respectable. Même quand l'enveloppe porte des inscriptions peu discrètes, telles que M.B.S.T.B.A. (« Mille baisers sur ta bouche adorée »), voire : « Merci, facteur ! L'amour n'attend pas ».

Lorsque les parents découvrent cette correspondance, puisqu'elle est d'ordinaire — et maladroitement — clandestine, ils se doivent de ne pas trop paraître l'avoir lue, ni surtout d'en faire grief, sauf la nécessité d'une rupture, pour des motifs absolument impérieux.

Car le jeune le plus normal a besoin d'un « jardin secret » pour acquérir son identité psychologique, construire sa personnalité. D'autre part le véritable amour, même très précoce, peut le mieux retarder le rapport sexuel. En tout cas, il est seul capable de l'ennoblir.

LEVRES (PETITES ET GRANDES)

(voir : *organes génitaux)*

LIBIDO

Mot choisi par Freud* (latin : libido = désir) pour désigner l'énergie sexuelle dans sa dimension « somato-psychique » : cela veut dire qu'elle est force de pulsions (ces dernières étant des tendances instinctives), dont il précise « qu'elles ont à faire avec tout ce que l'on peut comprendre sous le nom d'amour ».

Mais elle est aussi « la manifestation dynamique dans la vie psychique de la pulsion sexuelle » *(Vocabulaire de la psychanalyse*).

D'autres psychanalystes, comme Jung, ont « désexualisé » la libido, en la considérant comme une énergie mentale générale.

Dans un sens commun («c'est sa libido qui le travaille»), le mot est utilisé ironiquement pour désigner en chacun de nous ce qui nous pousse à rechercher le plaisir génital, par rapprochement avec l'adjectif libidineux, de même origine, qui désigne celui ou celle obsédé par la quête de ce même plaisir.

LIMITATION DES NAISSANCES

(voir : *contraception)*

L'expression « Contrôle des naissances », encore souvent usitée, est impropre, comme l'a rappelé l'Académie Française.

LOLITA

Tirant son nom du roman américain d'un écrivain d'origine russe, Vladimir Nabokov (ouvrage paru seulement à la suite de nombreux procès), cette jeune héroïne symbolise la petite fille « perverse », sorte de « Zazie » érotique — pour emprunter cette fois à un auteur français, Raymond Queneau, qui créa de même une célèbre gamine très précoce.

Ces nymphettes provocantes deviennent plus nombreuses à notre époque émancipatrice, où les femmes tendent à ne plus admettre aucune infériorité par rapport aux hommes. Capables des avances les plus audacieuses, elles peuvent se venger calomnieusement des garçons ou des adultes ne s'étant pas laissés prendre dans leurs filets (voir « fabulation sexuelle »).

A une époque où l'homosexualité masculine s'exprime beaucoup plus qu'hier, on pourrait appeler « Lolitos » les adolescents de plus en plus nombreux — et ailleurs qu'en Grèce, Italie, pays arabes ou Extrême-Orient — qui se pavanent pour exciter les désirs génitaux, voire sentimentaux, de certains hommes. De même, hétérosexuels cette fois, ceux qui cherchent ainsi à embraser les sens et le cœur de femmes mûres.

MALADIES VENERIENNES

Syphilis et blennorragie (« vérole » et « chaude pisse ») étaient dans un passé encore récent les mamelles de l'éducation sexuelle. Ces maladies alimentaient nombre d'« ouvrages », voire de films, plus spécialement destinés à l'instruction des recrues « appelées sous les drapeaux ». Les auteurs désiraient en toute bonne foi avertir les jeunes de dangers réels. D'autres, par contre, ne cherchaient là qu'un moyen pour lutter contre la licence des moeurs et les abus qu'elle peut provoquer.

Sans avoir les conséquences souvent dramatiques d'hier, les maladies vénériennes, qui se transmettent par des rapports sexuels, sont au nombre de quatre.

Deux sont relativement rares :

La chancrelle, due à un germe, le bacille de Ducrey, se manifeste par un « chancre mou » c'est-à-dire, et presque exclusivement chez l'homme, par une ulcération régulière de dimension moyenne des téguments des organes génitaux.

La maladie de Nicolas Fabre : elle se caractérise par des adénopathies multiples de la région des aines, adénopathies qui tendent à se fistuliser.

Autrement plus connues et fréquentes sont la syphilis et la blennorragie.

Due à un bacille, le tréponème, la *syphilis* acquise, non soignée, évolue en trois phases :

Phase primaire : un chancre survient vingt-cinq à quarante jours après le rapport sexuel. C'est une érosion de forme ovale. Elle est indolore, dure. Elle siège chez l'homme généralement sur la verge, et chez la femme, dans le vagin. Elle s'accompagne d'une adénopathie très caractéristique (petits ganglions, durs). Alors que le chancre évolue en quatre à six semaines vers la guérison (pouvant ainsi rassurer le sujet) l'adénopathie persiste plusieurs mois.

Phase secondaire : l'infection se généralise. Tous les tissus de l'organisme sont atteints par la voie sanguine, et l'on observe :

— des manifestations cutanées (éruption plus ou moins discrète, la roséole)

— des manifestations muqueuses

— des lésions des ongles, des zones pileuses

— enfin des signes généraux (fatigue, maux de tête, etc...).

Phase tertiaire : vers la quatrième année de l'évolution syphilitique, apparaissent dans n'importe quel endroit du corps des lésions appelées « gomme ».

Le système nerveux aussi est alors troublé. Surgissent des troubles mentaux, des paralysies plus ou moins localisées, voire une démence, la paralysie générale.

Cette grave maladie est, d'autre part, transmissible par l'ovule d'une mère syphilitique, ou par le spermatozoïde, infectant l'ovule, d'un père lui-même atteint.

La *blennorragie* (ou gonococcie) : due également à un germe, le gonocoque de Neisser, elle provoque une vive altération des muqueuses intéressées : urétrite chez l'homme, urétrite et vaginite chez la femme.

Chez l'homme, un écoulement purulent et douloureux (d'où le nom de « chaude pisse ») par l'urètre, apparaît cinq à huit jours après le rapport sexuel.

Chez la femme, un tel écoulement peut exister, avec rougeur de la vulve et du méat urinaire. Mais fréquemment les signes sont plus atténués.

Les complications sont fréquentes et graves. Elles suivent tous les trajets des organes génitaux et peuvent venir infecter les différentes glandes s'y rattachant.

Les progrès de la médecine et de la pharmacologie, par les antibiotiques, de même que, dans une certaine mesure, l'information du public, ont beaucoup amélioré le traitement et favorisé la guérison. Mais il serait dangereux de croire que les risques en sont désormais nuls. L'Organisation mondiale de la Santé a mis en évidence, en particulier, une nette recrudescence de la syphilis, dont le germe semble s'être « adapté » aux médicaments qui, jusqu'ici, avaient raison de lui.

On ne saurait donc trop mettre en garde contre de tels risques et conseiller toutes les précautions nécessaires d'hygiène et de désinfection ainsi que le recours au médecin dès les premiers signaux d'alerte.

On peut aussi avertir que certaines de ces maladies, blennorragie surtout, se contractent parfois en dehors de tout rapport hétérosexuel, voire homosexuel. Telle est une raison des « cabinets à la turque » dans les cafés et autres lieux collectifs français ; des rondelles de papiers changeables sur les sièges de maints W.C. américains ; des essuie-mains à jeter après usage dans un panier (au lieu de la grande serviette en tissu) qu'adoptent un nombre grandissant de pays.

MALFORMATIONS DES ORGANES GENITAUX

Ectopie testiculaire

Lors de la croissance de l'embryon, les glandes génitales se développent dans une zone située au niveau des lombes. Progressivement, ces glandes descendent pour se fixer à droite et à gauche de l'utérus, chez la fille, et dans les bourses chez le garçon.

L'ectopie testiculaire est le défaut de migration d'un (ou des deux) testicule(s) vers les bourses.

Le testicule qui ne descend pas tend à s'atrophier, et quand il s'agit des deux, il en résulte la stérilité et un état général eunuchoïde. De plus, l'ectopie peut déterminer des troubles douloureux par

compression et torsion du testicule. L'évolution est parfois simple ; il ne s'agit que d'un simple retard de migration qu'on peut, jusqu'à la puberté, espérer voir se réaliser. D'autres fois, il s'agit d'un arrêt définitif de la glande, ce qui nécessitera l'intervention et la surveillance du médecin.

Hermaphrodisme

Hermaphrodite est une divinité bisexuée de la mythologie grec-

que, née d'Hermès et Aphrodite. L'hermaphrodisme désigne un organisme porteur de caractères sexuels à la fois masculins et féminins.

Très fréquent chez les plantes et certains invertébrés, il est exceptionnel chez l'homme. En revanche, les individus pourvus de glandes sexuelles d'un sexe et d'organes génitaux de l'autre, sont moins rares. C'est le pseudo-hermaphrodisme (androgynie chez l'homme, gynandrie chez la femme).

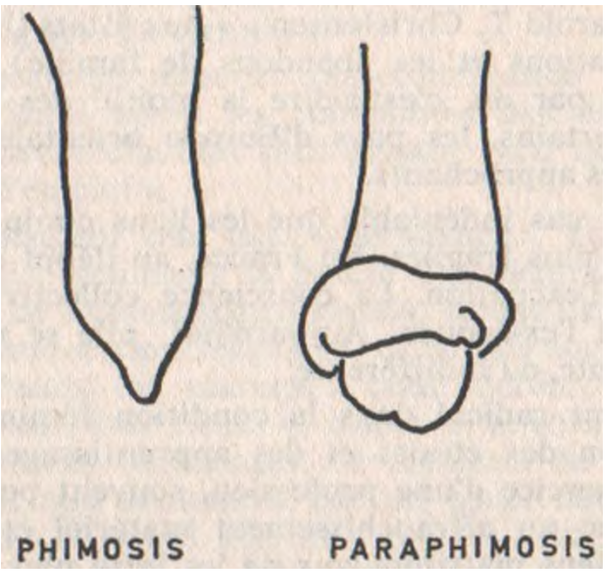
Hypospadias

C'est une malformation congénitale de l'urètre dont l'orifice débouche sous, ou sur le pénis. Elle peut entraîner des troubles de la miction, de l'érection et du coït. Le traitement est exclusivement chirurgical.

Phimosis et paraphimosis

C'est une malformation congénitale, ou acquise du prépuce, peau qui recouvre le gland. Dans le cas du *phimosis*, l'ouverture est insuffisante pour découvrir le gland.

Certaines traditions religieuses, israélites et musulmanes notamment, mais aussi à base hygiénique, dictent à leurs adeptes de faire couper, du moins de raccourcir, à leurs petits garçons, l'extrémité du prépuce (voir « circoncision »).



En dehors des nécessités sexuelles (lors de l'érection* le prépuce doit totalement découvrir le gland), le phimosis peut devenir cause d'irritation, même d'infection plus grave, l'urine restant macérer entre le gland et le prépuce.

Cette petite anomalie, extrêmement fréquente, permet souvent d'amorcer un dialogue entre parent et enfant. En effet, par souci de propreté, le garçon, quand il se lave, doit savonner son sexe, comme tout son corps. Il doit veiller de temps à autre à « décalotter » son gland, c'est-à-dire à retrousser son prépuce sur le gland pour se nettoyer convenablement. Si ce geste le « serre » trop ou même lui fait très mal, il en parlera à ses parents, de préférence à son père, ou à son médecin.

Le *paraphimosis* est un étranglement du gland par un prépuce trop serré. Celui-ci peut avoir été ramené de force en arrière au cours d'un coït (voir « rapports sexuels ») ou d'une masturbation*. Il nécessite une intervention médicale.

MARIAGE

Cette institution deviendrait-elle périmée ? On peut se le demander quand on constate la progression des divorces*, le

bouleversement des modes d'existence — spécialement de la femme —, les nouvelles exigences de la sexualité, l'affaiblissement des valeurs traditionnelles.

L'Américain Vance Packard[1] donne pour les U.S.A. le chiffre d'un divorce ou d'une annulation pour quatre mariages. Il cite le sociologue Harold T. Christensen : « Aux Etats-Unis, on compte (avec les séparations et les abandons de famille) un million de ménages brisés par an, c'est-à-dire la moitié des mariages célébrés ». Selon certains, les pays d'Europe orientale connaîtraient des pourcentages approchants.

Il est en tout cas indéniable que les liens conjugaux apparaissent de plus en plus fragiles. En France, au début de ce siècle, le divorce restait l'exception. La conscience collective rejetait l'ex-mari, et surtout l'ex-épouse. Aujourd'hui, elle se montre à leur égard bienveillante, ou indifférente.

Un changement radical dans la condition féminine s'accélère. La généralisation des études et des apprentissages procure aux jeunes filles l'exercice d'une profession, souvent poursuivie après le mariage, donc un affranchissement matériel et moral. Ainsi, la rupture des liens matrimoniaux ne les jette plus à la rue. Célibataires, elles ne sont plus condamnées à demeurer toujours dépendantes de leur famille, ou vouées à des tâches peu rémunérées, pénibles, mal considérées.

Mais la grande « libéralisation » de la femme s'opère dans sa vie intime. Le mouvement de déculpabilisation de la sexualité reconnaît la légitimité de ses satisfactions génitales. On l'informe de mieux en mieux des possibilités de contraception sans cesse plus efficaces ou faciles. N'avoir d'enfant que lorsqu'elle le souhaite lève pour elle une lourde hypothèque, et les conséquences en sont considérables.

Le rapport de forces au sein du couple* se situe de plus en plus sur un plan d'égalité. La suprématie masculine s'estompe au moment où les progrès de l'hygiène et de la santé, une plus grande sécurité matérielle, des périodes de loisirs de plus en plus longues, un « droit » au bonheur toujours plus exigeant provoquent inévitablement une plus grande intolérance à la frustration, à l'échec, aux difficultés quotidiennes.

Certains soulignent l'extrême tension due à l'union monogamique, c'est-à-dire à deux seulement. L'homme étant d'appétence polygame, la femme aussi parfois, ils assurent que l'équilibre, le

1. *Le sexe sauvage* (chez Calmann-Lévy).

renouvellement du bonheur matrimonial imposent l'acceptation de l'infidélité conjugale et la compréhension des deux époux envers l'adultère « hygiénique ». Dans cette voie se développent aux Etats-Unis, au Canada, en Scandinavie et ailleurs, des clubs d'échanges de partenaires, cependant que la sexualité collective (voir « orgies ») gagne du terrain.

L'érotisme* ambiant apporte une contribution puissante à ce défoulement*. Surgi après les contraintes des divers puritanismes, celui-ci s'avère d'autant plus grisant qu'il ne s'accompagne pas de « mode d'emploi ».

D'aucuns dénoncent une telle « décadence ». Tous les Etats à régime autoritaire veillent à la pureté des mœurs. Ils renforcent les liens civils de l'union matrimoniale, lorsqu'ils ne lui permettent pas une consécration religieuse. La Russie soviétique a même institué des « Palais du mariage » pour recréer, dans un cadre luxueux et musical, avec fleurs et discours, la solennité sacramentelle des cérémonies orthodoxes. Le maintien de la famille leur paraît essentiel, non seulement par un souci nataliste accentué par l'hémorragie humaine due aux guerres, mais par nécessité éducative, notamment pour lutter contre la délinquance juvénile : toutes les études à son sujet ne mettent-elles pas en relief l'extrême fréquence des dissociations entre parents ? La psychanalyse, elle aussi, a montré l'importance primordiale de la stabilité du couple pour un épanouissement optimum des enfants. Toute cassure du foyer entraîne des blocages dans leur ascension vers l'équilibre, l'autonomie.

Si le mariage paraît ainsi demeurer inséparable de la plupart des civilisations, dont la nôtre, comment lui faire surmonter la crise qu'il traverse ?

Tout d'abord en préparant les jeunes à leur rôle au sein du groupe familial. C'est la prétention d'une éducation sexuelle* bien comprise. Certes les parents qui voient la chute des tabous* ont maintes fois grand mal à trouver leur chemin dans cette « jungle sexuelle », pour reprendre une expression de Vance Packard. Mais leurs enfants pourront intégrer plus facilement qu'eux une sexualité mieux comprise dans l'ensemble de leur personnalité. Après d'inévitables excès et tâtonnements, ils devront parvenir à une juste mesure, mettant l'érotisme au service de l'homme, et non le contraire, comme voudrait en persuader une certaine littérature.

Les adultes et les jeunes désemparés peuvent recourir en cas de besoin aux divers auxiliaires* de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale, mais aussi méditer sur les traits de caractère principaux énumérés par l'auteur du *Sexe sauvage*, après avoir été

retrouvés chez cent ménages modèles sélectionnés dans les cinquante Etats des U.S.A. :

1. l'affection, considérée comme le ciment de la vie commune ;

2. la maturité : beaucoup de trop jeunes ménages ne la possèdent pas et se brisent faute de pouvoir accepter et dominer une frustration ;

3. la « communication » avant le mariage, pour se connaître le plus possible et savoir si l'on pourra se supporter après. Ainsi que la compréhension, dans le sens d'une bonne connaissance des émotions et des pensées de l'autre.

4. l'attachement au charme de la vie, afin de mieux pouvoir être heureux dans des entreprises communes, sérieuses ou de loisirs ;

5. le don de régler les conflits, donc d'abord de ne pas laisser s'aggraver les tensions inévitables ;

6. une conception « joyeuse » de la sexualité, situant les relations amoureuses dans un climat d'échanges, de tendresse, n'excluant pas la gaîté, l'humour, la gaminerie, ressemblant parfois, estime le psychologue Abraham Maslow, « aux jeux des enfants et des jeunes chiens » ;

7. la possibilité d'acceptation d'un être dont on n'ignore pas les imperfections, ni les faiblesses, possibilité qu'accroît la disponibilité et la confiance pour lui.

Il est rarissime de posséder au départ toutes ces aptitudes. C'est dans la volonté d'une union durable que se puise la force d'y parvenir (voir « couple »). C'est pourquoi, de ce simple point de vue, le mariage « à l'essai », prôné par certains sexologues, n'est pas sans risques, particulièrement chez les jeunes, qui auront tendance à grossir exagérément les premières difficultés de la vie communautaire et à croire qu'ils ne sont pas « faits » l'un pour l'autre (voir « fiançailles »).

On voit se développer des officines proposant un mariage « scientifique ». Les intéressés fournissent de nombreux renseignements sur eux-mêmes, leurs aspirations, etc. : et, à l'aide de divers spécialistes, ces données sont traduites en cartes perforées. Une trieuse « sortira » les cartes de sexe opposé qui se rapprochent le plus. Après quoi il n'y a plus qu'à faire rencontrer les personnes correspondantes.

Une telle méthode ne manquera pas de faire sourire, les jeunes comme les anciens. La critique est facile ; il n'est pas possible de traduire en chiffres la complexité de la personnalité humaine, en

outre peuvent être discutées les bases mêmes sur lesquelles est fondé l'appareillage des cartes : les critères choisis sont-ils bien garants de la réussite conjugale ?

Pourtant ces entreprises, modernisation très louable de multiples et florissantes agences matrimoniales (dont on remarque les adresses dans la presse), semblent bien donner des résultats satisfaisants. Leurs principaux mérites sont de « débroussailler » le terrain, en éliminant les grands facteurs d'incompatibilité caractériels et sociaux, et de mettre en contact des gens, qui pour quelque raison que ce soit (timidité, âge, anomalie, solitude, etc.), ont beaucoup de peine à trouver un compagnon ou une compagne.

Certes, l'amour, perpétuel « enfant de Bohème, ne connaissant jamais de lois », ne sera pas fourni en même temps, mais il peut naître de ces entrevues, sinon de façon toujours passionnée, au moins sous forme d'affection et de tendresse, entre des êtres qui autrement ne se seraient jamais connus.

Ce qui est un bilan très positif.

MASOCHISME

— « Fais-moi mal... » — « Non ! ». Cette brève histoire permet de se rappeler la différence entre le masochiste et le sadique*. Le premier éprouve de la jouissance à souffrir, le second à faire souffrir. Certains sujets ressentent une satisfaction à la fois de ces deux manières : ils sont dits sado-masochistes.

Le plaisir féminin à se trouver soumise aux coups est exprimé par le dicton : « Souvent femme aime être battue ». Nombre de prostituées passent pour heureuses de l'« amour vache », terriblement brutal, de leur « Jules », leur souteneur (proxénète). Un livre contemporain, *Histoire d'O,* d'où un membre talentueux de l'Académie Française n'a pas été absent, illustre cette tendance ; O accepte sans résister de se tenir nue sous sa robe, en public ; de porter un anneau à ses lèvres génitales ; de s'offrir par toutes les manières à des hommes imposés par son amant, devant lui, etc.

De façon moins romanesque, nombre d'épouses ou de maîtresses jouissent plus ou moins fort d'être esclaves, physiquement et psychiquement, tandis que les hommes qui les possèdent n'éprouvent de stimulation génitale qu'en les mordant, les frappant, les bafouant. Parmi les formes d'humiliation morale agréablement ressenties par elles : l'insulte, la tromperie avec une autre.

Mais, depuis et avant Aristote (qui aimait, paraît-il, se faire chevaucher et cravacher), des hommes aussi se révèlent masochistes. S'ils ne peuvent être le jouet ému d'une tigresse à demeure, ils quêtent dans les maisons closes les offenses qui leur font du bien. Certaines prostituées acceptent de leur commander, fouet en main, la marche à quatre pattes, de les fesser, les piquer, voire de cracher ou uriner sur eux, jusqu'à ce qu'ils gémissent, éjaculent, se rhabillent et sortent dignement. Si elles sont pour leur part sadiques, ou sado-masochistes, capables donc de se mettre en esprit à la place du partenaire dégradé, elles rendraient de bon cœur le supplément de tarif en usage pour de tels soins.

Lorsqu'elle demeure dans certaines limites, cette tendance est beaucoup plus répandue qu'on ne le pense en général. Ainsi celui ou celle qui, dans son enfance, fut mille fois réprimandé et battu par ses père et mère, avant des cajoleries et de tendres embrassades de réconciliation, peut ressentir le besoin d'un semblable prélude pour aboutir au spasme génésique. Jean-Jacques Rousseau a fait savoir les très agréables et durables conséquences, sur lui, des fessées de sa gouvernante. De même, un sentiment perpétuel de faute commise peut être apaisé par de continuelles « punitions ».

L'échauffement des reins et, corollairement, de la sphère génitale, est parfois pratiqué dans la solitude. On raconte (mais trop complaisamment, peut-être) que l'auto-flagellation*, par pénitence, de religieuses cloîtrées ou, avec leur « discipline », de prêtres célibataires génésiquement surcomprimés, n'est pas toujours inséparable de plaisir. Mais beaucoup de vieillards laïques recherchent l'érection* par le même procédé.

C'est parce que le phénomène, finalement, n'est pas très rare, que le baron autrichien Léopold von Sacher-Masoch (1836-1895), qui affectionnait aussi beaucoup les fourrures comme attributs érotiques, put faire entrer son nom dans le vocabulaire commun.

MASTURBATION

L'étymologie de ce mot, dérivé de la langue latine (manu stupare, se souiller avec la main), souligne l'horreur dans laquelle cette pratique fut longtemps tenue.

On parlait aussi, à son propos, de « vice solitaire », voire de « crime d'Onan » — d'où le mot semblable d'« onanisme » — sans vouloir se souvenir que ce patriarche, dans la Bible, fut condamné à mort non pour avoir répandu sa semence sur le sol, mais

pour ne pas avoir voulu obéir à la loi du lévirat en donnant une progéniture à la veuve de son frère.

Outre la malédiction divine, la menace de ravages corporels et mentaux pesait sur cette manipulation : amaigrissement, affaiblissement, bégaiement, stupeur et, à l'extrême, folie. On persuadait les jeunes qu'ils perdaient ainsi leur moelle épinière, ou même qu'une éjaculation, en pareille circonstance, « équivalait à cinq litres de sang »...

Tandis que depuis 1954 le Professeur de gynécologie Masters et Mme le Docteur Johnson, de l'Ecole de médecine à l'Université Washington de St-Louis (Missouri), enregistrent froidement, par électrodes et photos, en laboratoire, les orgasmes* stériles de centaines de personnes volontaires, en 1827, dans ses *Exhortations aux libertins se livrant à la masturbation*, Mgr Bouvier, évêque du Mans, comparait ceux-ci aux pères qui tuent leur progéniture. Ils méritaient donc, à ses yeux, d'être brûlés vifs.

Pour étayer sa thèse, ce membre éminent de la Congrégation de l'index se référait à de nombreux médecins. Selon Parcheppe, écrivait-il, 19 sur 100 des onanistes tombent dans la démence. Selon Doussin-Dubreuil, un garçon mourut à seize ans, « avec l'intelligence d'une bête ». Selon Tissot, à un adolescent robuste et jusque-là cité pour son instruction et son talent, les douleurs de l'épine dorsale faisaient pousser des cris de désespoir : la bave suintait de ses lèvres et il ne pouvait se tenir debout. Selon Debreyne, cette perversion provoquait autant de victimes parmi les femmes («elles sont même la majorité», assurait Deslandes): certaines ont commencé au berceau « et l'on peut dire qu'elles ont été vicieuses dans le ventre de leur mère » ; l'une mourut à douze ans dans l'acte même du péché ; beaucoup présentent « des ulcères ou des plaies, des cancers au col de l'utérus qui les font périr ».

Nous avons rapporté ailleurs[1] l'exemple terrifiant cité par un de ces médecins, dans son livre : un masturbateur en avait le cerveau si ratatiné, si desséché, que celui-ci « sonnait comme un grelot dans sa boîte crânienne »... Et ce médecin, à l'instar de beaucoup d'autres il n'y a pas si longtemps, conseillait de lier la nuit, au-dessus des draps, les doigts des enfants suspects.

Or, s'il paraît sûr que l'abus dans ce domaine (mais vite freiné, sauf chez des malades mentaux, qui se livrent à une « masturbation sauvage », frénétique, par la perte d'appétit vénérien) pro-

1. *Dictionnaire d'éducation familiale* (Privat, éditeur).

cure une fatigue passagère, comme l'excès de toute autre activité sexuelle, on connaît beaucoup de jeunes épanouis, physiquement et psychiquement, malgré — ou grâce à — l'usage modéré de cette méthode très personnelle d'apaisement et d'attente. Certains même ne peuvent s'endormir que par elle.

Les psychiatres ont su faire comprendre, voici peu, que la frayeur liée à la masturbation provoquait beaucoup plus de désordres que les actes eux-mêmes. Le « coupable » se sentait pris dans un cycle infernal où il se débattait sans parvenir, presque jamais, à s'en échapper. Un sentiment de lourde faute, un dégoût de soi-même, du remords, une véritable « névrose d'échec » pouvaient alors affecter l'ensemble de son comportement.

Puis les deux Rapports Kinsey*, aux Etats-Unis, étalèrent au grand jour les réponses très nombreuses à leurs enquêteurs, attestant que le phénomène est quasi général, du moins dans la jeunesse masculine pendant son évolution pubertaire.

En Europe et ailleurs, de bons esprits crièrent au scandale. Selon les uns, les Américains étaient de sauvages instinctuels ; selon d'autres, les questionneurs et les rédacteurs de ces volumineux ouvrages étaient des pornographes, et les répondeurs des exhibitionnistes.

Pour amener à raison de tels contradicteurs, il fallut, en Europe, émanant de médecins, et chrétiens (notamment le Docteur Paul Le Moal, en France), des sondages de même nature. Car, bien que leurs recherches fussent moins larges, elles aboutirent à aes conclusions semblables. Le voile du mensonge fut alors presque partout déchiré. On admit, en tout cas dans les milieux les plus évolués, que, si des saints sont capables de se rouler sur des orties pour museler dans la solitude leurs désirs génésiques (et encore faudrait-il étudier de près causes et effets de telles mortifications), un « héroïsme » de ce genre n'est pas observé par la plupart des adolescents — ni même, dans certaines situations, par un grand nombre d'adultes.

Pour plus de clarté, nous distinguerons ici les masturbations masculine et féminine.

1. — *La masturbation masculine.*

Elle s'installe — après un titillement des organes génitaux au cours des premières années de la vie, et déjà dans le ventre maternel, selon certains sexologues... — au début de l'évolution pubertaire et quelquefois même avant. La majorité des garçons découvrent ce plaisir, puis cette envie, soit à la vue ou sur les conseils de camarades, parfois d'un frère aîné, soit par le jeu des

circonstances les plus fortuites : une partie de ping-pong, le va-et-vient d'une balançoire, le glissement sur une corde lisse, un tronc d'arbre ou une rampe d'escalier ; la contemplation d'images, vivantes ou reproduites, de la nudité féminine ; voire au cours d'un effort cérébral intense, pour résoudre un problème de mathématiques, par exemple.

Afin de calmer, à l'écart, cette « démangeaison voluptueuse », ils se frottent le pénis, en général avec la main, parfois contre un objet. Ils parviennent de cette manière à un léger orgasme*, même si l'éjaculation n'est pas encore possible pour eux. Quelques-uns pratiquent un trou dans une poche de leur pantalon afin que la chair soit directement accessible à leurs doigts. L'habitude étant prise, beaucoup se livrent chaque jour — et certains plusieurs fois par jour — sur leur lit, dans les W.C., la salle d'eau verrouillée par eux, à cet exercice qui les émerveille s'il n'est pas chargé des menaces angoissantes de l'entourage. Bientôt il s'accompagne d'émission de sperme, plus épaisse et plus abondante avec les années, tandis que le plaisir devient plus intense. Les braguettes à boutons au bas déformé témoignent des manœuvres préparatoires, et les slips, mouchoirs ou draps tachés, de leur aboutissement diurne ou nocturne.

Le cas n'est pas rare de garçons qui se masturbent à deux ou à plusieurs, en particulier dans les internats, les camps — où sont évitées, dans cette perspective, les chambres, les tentes à deux places. Parfois, des « concours de vitesse » sont organisés dans les dortoirs. Cette phase tout occasionnelle n'est pas, à proprement dire, de l'homosexualité. Certains recourent à un trou dans une pomme, une citrouille, à un goulot de bouteille. D'autres usent de salive, de pommade, d'un vibro-masseur, de forts jets de douche tiède dirigée ; se caressent préalablement la verge avec une plume, un pinceau, un blaireau, ou font tourner sur elle les arêtes d'une règle, parfois en regardant des illustrations ou des textes érotiques ; se sodomisent en même temps avec un crayon, un manche de brosse à dents, une tige de plastique ou de caoutchouc, etc, etc. L'orgasme peut être obtenu en trois à quatre minutes, ou beaucoup plus lentement grâce à des arrêts et des reprises, avec ou sans rêveries voluptueuses.

Proportions et précocité n'ont pu que s'accroître depuis les travaux de l'Equipe Kinsey, autour de 1940. Selon eux, 92 % des hommes blancs interrogés avaient fait l'expérience avec orgasme de cette pratique, dont 21 % avant l'âge de douze ans et 81 % avant quinze ans. 28 % l'avaient découverte seuls, c'est-à-dire sans caresses, observation d'autrui, sources verbales ou imprimées. Elle était la plus usitée parmi les étudiants, de faible rapport avec la

classe professionnelle des parents, et elle déclinait régulièrement après l'adolescence. Pour 95 % des masturbateurs, elle consistait en une manipulation des organes génitaux, s'accompagnant, dans 72 % des cas, d'un travail d'imagination. Les effets physiques nocifs furent considérés comme nuls par les questionnés. Ces effets contribuaient même (malgré les regrets exprimés, par le plus grand nombre, de devoir se contenter de cette méthode solitaire) à leur bon équilibre psychique.

Une quantité non négligeable d'hommes mariés s'exonèrent ainsi par autoérotisme, lorsque leur épouse est absente, malade, enceinte, indisponible de quelque façon, ou a cessé de leur plaire. De même des vieillards, des célibataires, des veufs, des pauvres et des non désirés trouvent évidemment là des satisfactions sensuelles.

Enfin nombre d'hommes se font aussi « détendre » par leur épouse, leur maîtresse ou une prostituée.

2. — *La masturbation féminine.*

Les chiffres fournis par l'enquête Kinsey indiquent 62 % de femmes ayant connu l'expérience de la masturbation, dont 58 % avec orgasme : 12 % avant l'âge de douze ans et 20 % avant quinze ans. 57 %, le double des hommes, l'avaient découverte absolument seules, donc sans lectures, observation, contacts avec autrui.

Au tout premier rang des techniques employées figurait la manipulation des organes génitaux. Puis venaient : les pénétrations vaginales avec un objet, en particulier chez les femmes possédant une expérience du coït hétérosexuel ; la pression des cuisses, la tension musculaire et enfin, mais dans seulement 2 % des cas, l'effet exclusif de l'imagination (tandis que celle-ci s'ajoutait dans 64 % des cas à l'usage d'autres méthodes).

Parmi les « procédés divers », confiés par 11 % de l'échantillonnage, on comptait, à titre habituel ou exceptionnel, le frottement de la vulve* contre un meuble, un oreiller, du linge et l'usage, mais beaucoup plus rarement, de jets de douche, d'injections, de lavements, etc. Un film suédois de 1968 a fait allusion à l'emploi d'un aspirateur. Mais certains vibro-masseurs, notamment au Japon, possèdent cette destination très particulière (voir « annonces »).

L'excitation peut se porter sur les petites lèvres* et le clitoris* ou aller jusqu'au fond du vagin*, mais alors en général par l'emploi d'un godemiché*, ou de quelque objet en tenant lieu : banane, carotte, petite bouteille, etc.

Comme les garçons, mais en quantité nettement moindre, des filles se masturbent à deux ou à plusieurs, surtout dans des dortoirs de pensionnats, ou sous des tentes de vacances. Ce n'est qu'en cas de femmes adultes se plaisant ainsi, en secret, avec des partenaires d'âge voisin, ou beaucoup plus jeunes, que le lesbianisme* s'installe.

Les femmes interrogées, tout en exprimant parfois des regrets, déniaient toute conséquence physiologique nocive à cette pratique. En revanche, elles y trouvaient un moyen d'équilibre psychologique et, en cas de mariage, un entraînement à plus de jouissance au cours de celui-ci. On n'ignore pas, en effet, et nous le disons plusieurs fois au cours de ces pages, qu'un nombre élevé d'épouses, beaucoup plus lentes à s'émouvoir que leur mari, n'éprouvent aucun plaisir à l'accomplissement du « devoir conjugal », et ce en raison du manque d'art stimulatif de leur partenaire. Aussi quelques gynécologues n'hésitent-ils plus à recommander la masturbation non seulement à des clientes torturées par l'absence de rapports vénériens, mais aussi à d'autres, frigides dans le rapport hétérosexuel.

Enfin, il paraît impossible de ne pas dire à nouveau que des couples, même des plus honorables, se masturbent réciproquement ou éprouvent du plaisir — par une forme de voyeurisme — à contempler leur partenaire accédant seul à l'orgasme, par cette technique.

*
* *

Néanmoins, pour le garçon et la fille, pour l'homme et la femme, cette forme d'auto-érotisme* — même si elle ne s'accompagne pas du sentiment de péché — peut offrir aussi de sérieux désavantages, surtout s'il y est recouru de manière *très* fréquente.

Diogène et ses disciples avaient beau le pratiquer sur les places d'Athènes, Brown-Séquart a bien pu la conseiller jusqu'à la tribune de l'Académie Française — et le prince de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, à ses jeunes diplomates, afin qu'ils se présentent calmes aux négociations difficiles — plusieurs psychiatres ou sexologues, enfin, parmi lesquels le Professeur américain Albert Ellis, largement traduit dans le monde, ont beau écrire un « Eloge de la masturbation », il ne paraît guère possible de nier que, sauf grand surplus d'énergie, elle en ôte une part au détriment d'autres efforts. Comment refuser d'admettre, aussi, qu'elle peut, chez certains sujets portés à l'égocentrisme, les replier sur eux-mêmes de façon narcissique*, au point de les détourner radicalement d'autrui ?

C'est pourquoi celui et celles qui veulent et sont capables de dépasser les mécanismes de l'animalité, sans pour autant perdre la paix mentale et physique, sont loin de méconnaître les vertus de la continence* à l'écart de trop d'excitants sexuels*.

Sans user d'antiques appareils, à pointes ou à clef, la favorisant, on peut recourir, de nos jours, à toute une gamme de remèdes sédatifs, et plus efficaces que le bromure, hier disait-on mélangé au vin des soldats.

Il est évident, d'autre part, que des activités prenantes constituent un excellent dérivatif aux tentations sur ce point, tandis qu'est très recommandable l'absence de frustrations affectives, celles-ci se consolant maintes fois dans l'exercice sexuel solitaire.

MATRICE

(voir : *organes génitaux)*

MENOPAUSE

Aux environs de quarante-cinq, cinquante ans, parfois même sensiblement plus tard, les cycles ovariens s'interrompent d'un seul coup, ou s'espacent progressivement jusqu'à leur disparition : c'est la ménopause, encore appelée « retour d'âge ». La fin des ovulations entraîne l'arrêt des transformations cycliques de la muqueuse utérine qui n'a donc plus rien à éliminer. Les règles cessent. Mais, si toute possibilité d'une fécondation* (voir « grossesse ») s'achève, les femmes peuvent néanmoins entretenir encore des rapports sexuels très satisfaisants.

Beaucoup d'entre elles, toutefois, redoutent l'approche de cette période. Leur crainte est souvent fondée sur des récits déformés et, donc, sur une ignorance des phénomènes réels.

A tous les âges de l'existence, un bon équilibre dépend pour une large part du jeu des différentes hormones* que l'individu élabore. En dehors de leur rôle dans la fabrication des ovules, les ovaires fabriquent des hormones, nommées œstrogènes. C'est dans le cas d'un abaissement brutal de la production d'œstrogènes que certains symptômes désagréables peuvent apparaître (bouffées de chaleur, palpitations, maux de têtes, irritations vaginales, mais surtout troubles du caractère : irritabilité et donc sautes d'humeur etc...).

Tous ces troubles devraient être sinon supprimés, du moins réduits à leur plus simple expression, puisque la ménopause n'est ni une maladie, ni un vieillissement. Le Docteur Denard Toulet, à qui l'on doit une enquête sur le travail de la femme après quarante ans, écrit : « Les problèmes de la ménopause, comme ceux de la puberté, ne sont que ceux de l'adaptation à un nouvel état endocrinien. Si les femmes voulaient ne pas donner à ces modifications des interprétations de déclin définitif, elles reconnaîtraient alors qu'elles subissent beaucoup moins de perturbations que pendant leur formation ou à chaque grossesse ».

Quant au Docteur Lagroua Weill-Hallé, qui a particulièrement traité ces problèmes à l'issue d'une vaste enquête menée en Afrique et en Iran, elle prévoit dans ce domaine, et « sans méconnaître les bienfaits, chaque jour plus brillants, de la thérapeutique moderne », une « révolution pacifique » analogue à celle de l'accouchement sans douleur : « De même que pour l'accouchement, le mot douleur a depuis des siècles été lié dans notre esprit à l'idée de contraction utérine pendant le « travail », le concept « âge critique » a été inéluctablement lié, au cours des générations, à celui de ménopause, au point d'être confondu, et l'un et l'autre vocables sont employés indifféremment »...

Il faut, en instruisant les femmes sur les différentes étapes de leur vie génitale, leur faire aborder la ménopause en pleine conscience.

MENSTRUATION

Pendant tout le temps de l'activité génitale de la femme, c'est-à-dire depuis la puberté*, qui s'installe vers douze, quinze ans, jusqu'à la ménopause*, vers quarante-cinq, cinquante ans, les ovaires (voir « organes génitaux ») « pondent », tous les vingt-huit jours environ, une cellule reproductrice : *l'ovule.* Cette période est appelée : cycle menstruel.

Au début d'un cycle, se forme à la superficie de l'ovaire une petite poche appelée *follicule,* où se trouve d'abord l'ovule en formation. Cette petite poche contient également un liquide spécial, et produit une hormone*, la *folliculine.* Celle-ci passe dans le sang et agit sur l'ensemble de l'organisme, plus spécialement sur l'utérus*.

Vers le douzième jour ce follicule éclate, laissant échapper l'ovule (ovulation) qui est recueilli dans le pavillon de la

trompe*. Poussé par de petits cils vibratiles qui tapissent cette trompe, l'ovule se dirige vers l'utérus.

Au niveau du follicule éclaté, se forme immédiatement une cicatrice appelée « corps jaune », à cause de sa couleur.

Ce corps jaune produit une seconde hormone, la *lutéine,* qui elle aussi passe dans le sang et agit sur l'utérus. La muqueuse intérieure s'épaissit, se plisse, s'enrichit en sang et en une substance nutritive, très proche, cliniquement, du sucre. Tout se passe en quelque sorte comme si l'ovule, au cas où il serait fécondé par son homologue mâle le spermatozoïde, puisse effectuer sa nidation et trouver de suite les éléments indispensables à la croissance (voir « grossesse »).

Lorsque l'ovule ne rencontre pas sur son chemin de spermatozoïde, il meurt au bout de deux jours environ. Nous sommes au quatorze ou quinzième jour du cycle. Lentement, le corps jaune va régresser et disparaître, ainsi que la lutéine qu'il produit. Vers le vingt-huitième jour l'utérus se contracte. Toutes les réserves accumulées dans la muqueuse pour recevoir l'œuf sont éliminées, en même temps que se produit une petite hémorragie : les *règles,* qui vont durer trois ou quatre jours, puis tout se cicatrise. Les ovaires préparent un nouvel ovule, la paroi utérine se dispose à une éventuelle grossesse, un nouveau cycle recommence.

Si, pendant la période d'ovulation, l'ovule est fécondé par le spermatozoïde, l'œuf ainsi formé continue à descendre dans la trompe et vient s'accrocher dans la muqueuse utérine. C'est la *nidation*. Une grossesse se déroule alors pendant neuf mois. L'ovaire, pendant cette période, ne produira plus ni follicule, ni ovule, et les règles disparaîtront. Dans un temps variable après l'accouchement (et plus ou moins en rapport avec la durée de l'allaitement), le cycle ovarien reprend son rythme habituel.

L'absence de règles ou *aménorrhée,* constitue donc un des premiers signes de grossesse. Mais elle peut avoir d'autres significations.

Chez la jeune fille, il peut s'agir d'un retard, voire d'une absence, de déclenchement de la puberté. Un dysfonctionnement hormonal en est généralement responsable. Cela se produit aussi fréquemment dans les cas d'anorexie* mentale : lorsqu'il y a refus de s'alimenter.

Chez la femme, avant la ménopause*, l'aménorrhée peut être provoquée par des infections génitales ou des maladies comme la tuberculose ou le diabète.

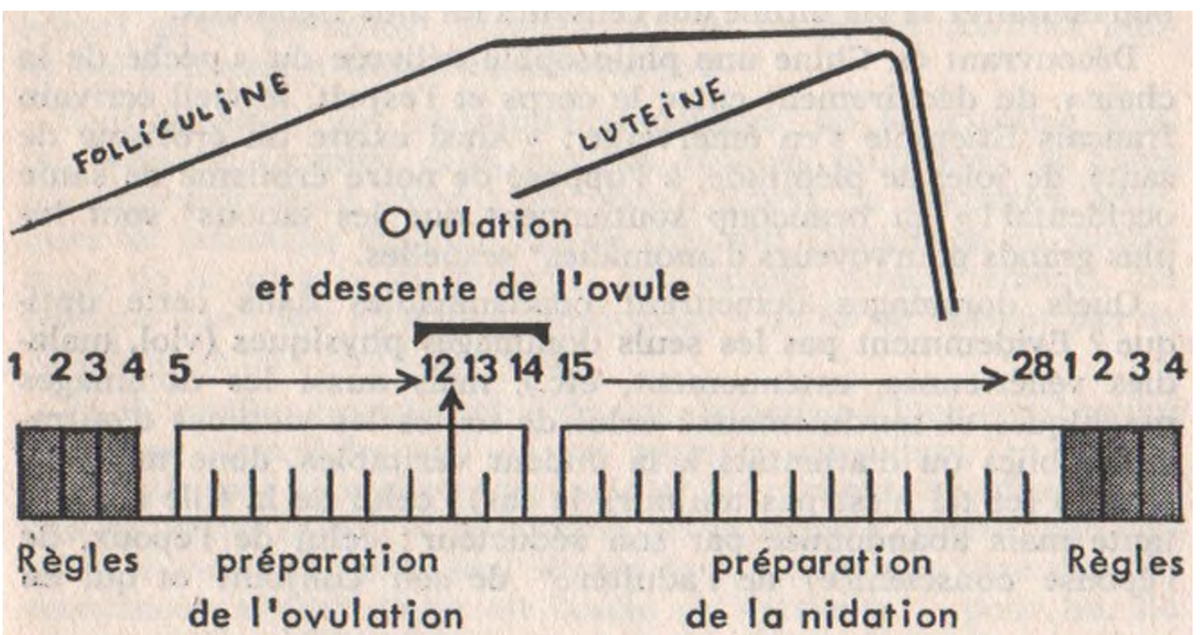
Elle est aussi la conséquence d'une sous-alimentation excessive. Des chocs psychologiques intenses peuvent également l'entraîner.

On appelle *dysménorrhée* des -douleurs du bas-ventre avant ou pendant les règles. Chez 1a jeune fille, elles sont dues à des contractions exagérées des fibres de l'utérus, en rapport le plus souvent avec une hypersécrétion hormonale. Chez la jeune femme, elles peuvent être la continuation de dysménorrhées virginales, bien qu'elles s'atténuent généralement à l'occasion des premiers rapports sexuels et surtout après le premier accouchement.

Plus souvent, elles sont le fait d'une affection plus ou moins discrète.

Le recours au médecin, et le plus tôt possible, ne peut être dans tous les cas d'aménorrhée ou de dysménorrhée, que vivement conseillé.

Cycle menstruel



MORALE SEXUELLE

Si l'on n'écrit tout un livre sur ce thème, mieux vaut n'y consacrer que peu de lignes.

En bref, donc, on tend à dire, de nos jours — ainsi que pour la morale dans son entier — que sont admissibles les agissements qui ne portent préjudice ni à autrui ni, dans une forte mesure, à soi-même : car alors, comme après l'intoxication par les drogues* ou l'alcool*, la société doit souvent secourir l'individu. Et ce devoir lui confère le droit d'empêcher certains actes.

S'il répond à ces critères, le plaisir sexuel, quelles que soient sa finalité ou ses modalités d'obtention, ne devrait plus, pour un nombre grandissant de nos contemporains, surtout les jeunes (mais aussi certaines personnes âgées : déjà en 1940, le petit livre très gaillard du Docteur Besançon, *Les Jours de l'Homme*[1], allant jusqu'à recommander le recours aux « obscena », était très significatif dans ce sens), être tenu pour répréhensible. Inspirés par des psychiatres et des psychologues, se réclamant en général de Freud*, en tout cas de l'hygiène mentale, ils soulignent que l'« obsession de la pureté » conduit souvent à la névrose, grave ou légère (ainsi ces personnes sans cesse lavant leurs mains) ; que, faute d'information, d'imagination et d'audace, ce sont les sujets les moins instruits qui affichent l'éthique la plus conservatrice, la plus pauvre ; que néanmoins il ne sent pas toujours bon de flairer la vie intime des censeurs les plus rigoureux.

Découvrant en Chine une philosophie délivrée du « péché de la chair », du déchirement entre le corps et l'esprit, le vieil écrivain français Etiemble s'en émerveille : « Ainsi existe un érotisme de santé, de joie, de plénitude, à l'opposé de notre érotisme de sanie occidental ! » Et beaucoup soutiennent que les tabous* sont les plus grands pourvoyeurs d'anomalies* sexuelles.

Quels dommages demeurent condamnables dans cette optique ? Evidemment pas les seuls dommages physiques (viol, maladies vénériennes, exténuement, etc.), mais aussi les dommages psychiques et sentimentaux : celui de toutes les victimes d'outrages publics ou d'attentats à la pudeur véritables, donc méritant ce nom (et tel n'est pas toujours le cas) ; celui de la fille consentante mais abandonnée par son séducteur ; celui de l'époux, de l'épouse conscient(e) de l'adultère* de son conjoint et qui en

1. Vigot frères, éditeurs, Paris.

souffre ; celui des enfants ayant connaissance de pareille situation ou malheureux après le divorce de leurs parents, etc., etc...

Considérée de cette manière, la morale rejoint les faits, le sens commun, la pratique aujourd'hui de plus en plus courante. Si les religions le comprennent — et pas seulement par la voix, les écrits de quelques prêtres « évolués », même dotés de l'imprimatur ecclésiastique, mais officiellement, largement, et pas trop tard — ainsi que les générations montantes le réclament — une des causes fondamentales de la désertion de leurs temples et de leurs séminaires aura disparu.

Plus que jamais et qu'ailleurs, on croit pouvoir dire que si cette réforme doctrinale des conceptions ne s'opérait pas avec les Eglises, elle s'effectuerait contre elles. Car elle constitue l'une des revendications les plus fermes, îles plus insistantes, de la « nouvelle morale » engendrée par notre époque. Dans leur désir de franchise et de liberté, les étudiants, les lycéens contestataires le proclament. Et d'éminents théologiens soulignent combien le Christ, en réalité, se montra tolérant dans ce domaine.

Elle n'implique bien entendu pas l'abandon de la maîtrise de soi : de ce qu'on appelle, sans en bien connaître les ressorts, « la volonté ». Si même les tribunaux font preuve de plus d'indulgence, en matière d'infractions sexuelles*, à l'égard des individus en état de dépression nerveuse ; si l'opinion se montre plus indulgente devant les excès commis pendant les paroxysmes provoqués par les guerres ou les révolutions, c'est bien parce que l'on admet qu'en de telles circonstances les forces de contrôle individuel se trouvent sérieusement altérées.

Sauf la police sur instructions spéciales, on ne s'incline plus, en revanche (comme dans certains régimes politiques, de jadis ou contemporains), devant les graves écarts ou fantaisies érotiques de puissants du jour. Quelle que soit l'incidence du surmenage, de la griserie du pouvoir, sur pareils comportements, on réclame aussi des potentats, désormais, « qu'ils ne fassent pas de victimes », à court ou long terme.

En éducation sexuelle, plus de compréhension face aux besoins juvéniles n'empêche pas de se montrer rigoureux, en payant d'exemple, sur le respect des autres. Il convient en effet de ne pas se laisser glisser à l'« éthique de situation », prônée par certains, et selon laquelle seul l'individu juge, compte tenu des circonstances, si une chose est bonne ou mauvaise... pour lui. De ne pas céder à l'hédonisme, morale du plaisir dont s'inspirait un Gauguin lorsqu'il appelait sa demeure, à Tahiti, « La Maison du jouir ». De ne pas confondre la liberté avec la licence.

Comme toujours, c'est lorsque l'éducation générale sera satisfaisante qu'elle ne rencontrera pas de vifs problèmes sur ce point. Une éducation sachant prouver qu'il existe, dans la vie de l'homme et de la femme, d'autres valeurs que la sexualité, tandis que la maîtrise des instincts est facteur de succès dans tous les domaines. Une éducation n'ignorant pas que brûle ou sommeille, au cœur de la plupart, adeptes ou non d'une religion, et surtout des jeunes, un idéal de perfection. Une éducation, en tout cas, qui sache mettre en relief que, dans l'amour, le sentiment exalte plus encore que le plaisir charnel.

NARCISSISME

Platon puis Ovide décrivaient déjà les individus trop épris d'eux-mêmes, à l'exemple de Narcisse qui, selon la mythologie grecque, se noya dans la rivière où il ne cessait de se contempler.

En sexologie, le narcissisme s'applique non seulement aux sujets s'admirant de façon excessive et « s'aimant » dans un miroir, mais à ceux trouvant plus de plaisir sensuel avec leur propre corps qu'avec celui d'un(e) partenaire. Et ce par des agaceries (en particulier des seins, pour une femme), de la masturbation*, de l'auto-sodomie* exclusives, donc lorsque d'autres exutoires leur sont accessibles. On cite même le cas d'« hommes-serpents » de cirques pratiquant une auto-fellatio* que cherchent à atteindre, mais en vain, des garçons pourvus de la colonne vertébrale habituelle.

Dans des séances de strip-tease*, certains spectateurs ou spectatrices, « se projetant » sur la scène, éprouvent une excitation très forte à voir des épisodes d'auto-adulation charnelle simulée. Dans l'Autre, ils voient eux, s'y reflètent. De même parfois dans le rapport génital, en particulier chez les homophiles*.

A un degré discret, un nombre très important de personnes manifestent cette tendance. Depuis toujours mais plus que jamais — avec une clientèle masculine grandissante — elle est favorisée par les créateurs de mode, coiffeurs, orfèvres, esthéticien(ne)s, marchands de fards, parfums, lotions et autres « produits de beauté ». Des jeunes gens en usent, caressant leur longue chevelure. Des hommes, à l'instar de beaucoup de femmes, cherchent à rajeunir, pour demeurer séduisants, grâce à la chirurgie esthétique, à des injections d'hormones, mais surtout à des crèmes « anti-rides » comprenant de la gelée royale, du pollen d'orchidées, de l'huile de vison, voire des « vraies perles pulvérisées », etc.

Saint Cyprien, archevêque de Carthage, eut beau proclamer : « Prenez garde ! Dieu risque de vous envoyer en enfer faute de pouvoir vous reconnaître sous vos masques de peinture », le recours à ces interventions et remploi de ces ingrédients s'amplifient. De très jeunes filles se parent de bijoux, de fond de teint et autres poudres, de rouge sur les lèvres, les doigts de mains, de pieds. Et la plupart des parents, béats ou soucieux de paix, laissent faire.

Evidemment, un tel goût n'est maladif que lorsqu'il s'avère exagéré et tourne le sujet non vers les autres, pour mieux leur plaire, les conquérir, les garder, mais vers lui-même.

Contraire du véritable amour, à base d'oblativité, de don de soi, l'égocentrisme narcissique doit être combattu en éducation, dans toute la mesure du possible.

NECROPH1LIE

(voir : *anomalies sexuelles)*

NIDATION

(voir : *grossesse et menstruation)*

NOMBRIL

(voir : *ombilic)*

NUDITE

Le touriste abordant le Danemark par ferry-boat, de jour et à la belle saison, peut y voir aussitôt des hommes qui sortent sans slip de la mer pour se sécher tranquillement au soleil. Même spectacle, séparé des regards seulement par une corde, sur certaines plages maritimes ou fluviales d'Angleterre ou d'Allemagne, par exemple. En Alsace, tandis que les pensionnats catholiques font d'ordinaire prendre à leurs élèves masculins des douches par cabines séparées, c'est en commun qu'en général elles s'octroient dans les internats protestants.

Convention sociale ou religieuse, donc (voir « obscénité, pornographie »), la nudité possède ses détracteurs et ses défenseurs. Dans les pays comme la France où elle n'est pas de règle, les adeptes de l'exposition intégrale du corps ne sont autorisés à se réunir qu'à l'abri des regards offensables : surtout dans l'île du Levant, face à la Côte d'Azur. Ils s'imposent le plus souvent des principes moraux très stricts.

Dans leurs revues illustrées (mais où l'instinct commercial, vers une tout autre clientèle, ne semble pas absent chez nombre d'éditeurs), ils assurent que le naturisme intégral est source de vertu. Comme déjà le poète grec Aristophane, au Ve siècle avant Jésus-Christ, ils soutiennent que, dépouillés de leur protection vestimentaire, les organes génitaux perdent beaucoup de leur attrait. D'autres commentateurs de cette pratique voient là, précisément, un fâcheux désavantage, tandis que presque tous aimeraient que les anatomies difformes ou déformées s'exhibent avec plus de réserve.

Quoi qu'il en soit, l'époque n'est plus où nos grands-pères se troublaient à la vue d'un mollet féminin découvert par une longue jupe un peu retroussée. Le « french cancan », demeuré ornement folklorique du « gay Paris », n'émeut plus vraiment que de très rares spectateurs. Même les cabarets ou music-halls du type « Folies-Bergère » n'obtiennent plus, sauf chez les grands frustrés, qu'un succès d'estime. Il faut désormais les gestes du strip-tease* pour provoquer la franche émotion érotique. Une jeune auditrice s'étant dévêtue pour mieux apprécier un concert, à Londres, ses voisins hippies la protégèrent de la police en agitant des fleurs. Sur les scènes de théâtre, à l'écran, dans les magazines, les placards publicitaires et sur les affiches, la chair s'expose à l'envie (et à l'envie).

Sur les plages, où ne sévit plus l'obligation d'hier, avant le bain, du déshabillage derrière des cloisons, a progressivement diminué la surface des pièces de tissu recouvrant seins et « parties honteuses ».

Dans les familles, comme dans les internats pour garçonnets et fillettes non encore pubères, on tend de plus en plus à laisser ceux-ci se montrer aux autres dans le plus simple appareil. Il est même des parents qui, dans la chambre ou le cabinet de toilette, se laissent regarder par leurs rejetons dans l'aspect, nombril en plus, d'Adam et Eve. Privé de son mystère, expliquent-ils eux aussi, le sexe prend beaucoup moins d'importance.

C'est là, semble-t-il, question de contexte. Ne pas choquer les enfants non seulement à la maison (où ils ne risquent certes pas beaucoup de le devenir, si l'habitude est prise depuis la

naissance), mais par rapport à leurs camarades de classe ou de jeux, si plus de pruderie règne à leur foyer, paraît encore, de nos jours, une délicatesse éducative très recommandable.

Entre adultes, avant et pendant l'union chamelle, la nudité est devenue largement de règle. Le temps n'est plus où des époux craintifs et prudes ne se rejoignaient que par des trous pratiqués dans leur chemise de nuit. Toutefois, en préliminaires, des hommes continuent d'aimer, chez leur compagne — et bien des femmes le savent — des sous-vêtements noirs ou vaporeux, transparents, échancrés. Certains demandent même que, pour le coït, leur partenaire conserve ses bas. Et ces préférences ne sont-elles pas susceptibles de donner raison aux thèses naturistes ?

NYMPHOMANIE

Les nymphes sont les petites lèvres de la matrice. On appelle nymphomanes, non les femmes qui épuisent leur partenaire par des demandes incessantes de rapports vénériens, mais plutôt celles qui changent très souvent de partenaire afin d'assouvir leur appétit.

Ces perpétuelles « bouches béantes » (parfois lesbiennes) ressemblent à des Lolitas* prolongées. Le langage populaire les traitait, voici un siècle, de « paillardes ». Il les traite aujourd'hui d'« hystériques », alors que ce mot n'est attribué, par les psychiatres, qu'à de trop théâtrales « nerveuses ».

Les surexcités génésiques masculins sont nommés, avec une nuance d'admiration et d'envie, Don Juan *, lorsqu'ils se trouvent dans « la force de l'âge ». Mais leurs équivalentes en conduite et date de naissance sont, elles, en général assimilées aux vieillards « satyres » (voir « satyriasis »). Comme quoi l'égalité des sexes n'est pas encore tout à fait admise.

Un tel comportement possède des causes physiologiques : kystes des ovaires, lésion, congestion ou irritation de la vulve ou du clitoris, déséquilibre hormonal, par exemple. Les vétérinaires le savent bien, qui ont à soigner des chiennes, des chattes ou des vaches si continuellement « en chaleur » qu'elles indisposent tout leur entourage par leurs sollicitations. Ici encore, la morale a moins à intervenir que la médecine.

Ne peuvent être calmées par une prise de conscience ou des conseils que les « fausses nymphomanes », c'est-à-dire celles qui,

jeunes ou moins jeunes, et pour apaiser un sentiment d'infériorité ou d'abandon, se croire très désirables, s'étourdissent en offres de leur corps.

OBLATIVITE

(voir : *captativité*)

OBSCENITE

Comme la pornographie*, sa parente, l'obscénité — ou atteinte aux « bonnes mœurs » en cours — diffère énormément avec les lieux et les périodes de l'histoire. Au Salon d'Automne à Paris, en 1913, la police saisit *Châle espagnol,* de Van Dongen. Son plus illustre confrère, Matisse, écrivait : « Je prends pour cochonnerie une femme qui ouvre son manteau pour montrer son chat ». Quelques décennies plus tard, un hebdomadaire à grand tirage pouvait reproduire ce tableau pour plus d'un million de lecteurs.

Il reste en Europe des religieuses catholiques, suivant en cela les anciens préceptes de leur foi, à ne prendre un bain que sous une longue chemise leur dissimulant la vue de leur propre corps. Certaines de leurs consœurs, aux Etats-Unis, mais déjà sur notre vieux continent, n'éprouvent au contraire aucune gêne à se montrer sur les plages aussi peu vêtues que les autres femmes se dorant au soleil. Et pourtant, dans ce pays d'avant-garde, les bidets (que remplacent mal baignoires et douches) sont encore tenus pour impudiques, au point qu'aucun hôtel n'oserait en installer. Une plaisanterie a cours à leur sujet. A un Américain demandant leur usage en France : « Is it to wash the baby in ? » (Est-ce pour laver le bébé dedans ?), il est répondu : « No, it is to wash the baby out ! » (Non, c'est pour empêcher, par lavage, le bébé de naître !).

Dans quelques tribus demeurées primitives, où la nudité* est de règle et où la circoncision ne l'est pas, n'est obscène pour les hommes que de découvrir en public leur gland. Dans des Etats beaucoup plus évolués, prendre sa température en se glissant un thermomètre dans l'anus est inconcevable : on n'admet d'y procéder que sous la langue.

C'est de l'Angleterre, jadis si prude, que sont parties les mini-jupes (devenues micro-jupes), et leur promotrice reçut de la Reine

une des plus hautes distinctions officielles. Jugée au début offensante, cette mode fut rapidement tolérée par presque tous : sauf toutefois pour les uniformes des collèges féminins britanniques, dont les élèves en ville savent au besoin, d'un geste brusque, défaire un pli (très) remontant. Quant aux Beatles, au « rayonnement » aussi mondial (« Nous sommes plus célèbres que le Christ ») et qui aiment la provocation jusque par leur nudité, ils furent honorés de la môme décoration.

Les éducateurs se doivent, nous semble-t-il également, de marquer une certaine réserve à rencontre des coutumes trop osées. Néanmoins, lorsque celles-ci sont devenues si conquérantes qu'elles ont fait basculer, presque partout, les digues de la bienséance en cours, force est bien de les admettre. Sinon, l'adulte s'aliène la sympathie des jeunes. Pour se consoler, il peut se dire que, sous l'effet de l'habitude, les conséquences de semblables écarts sont beaucoup moins importantes qu'on ne le pourrait craindre. Ainsi, qui se choque encore, parmi les jeunes amateurs de navigation de plaisance, de cette affichette distribuée par une très officielle organisation de tourisme « Veuillez laisser cet endroit aussi propre en vous retirant que vous désireriez le trouver en entrant », et où s'exhibe un corps de femme nue, toison pubienne bien dessinée ? Dans notre société devenue « de tolérance », comme les maisons du même nom, la Radio ne fait-elle pas entendre à tous des chansons hier dites « de corps de garde » ?

Dans le rapport sexuel, l'obscénité du *langage* est fréquente. Un des acteurs, ou les deux, éprouve(nt) une jouissance supplémentaire à désigner par les mots les plus crus organes et sensations. Si l'un impose à l'autre (en général la femme) cette attaque verbale contre son acquiescement, même tacite, on peut le suspecter de sadisme* — et de masochisme* l'attitude de l'autre qui éprouverait un plaisir morbide à se faire ainsi humilier. Mais, le plus souvent, les deux partenaires à la fois s'enivrent l'esprit à se délivrer de cette manière d'un fort « tabou »* social, dans le secret, quelques minutes ou quelques heures.

En dehors de l'étreinte physique, cette soupape est de même utilisée par certaines personnes dans leur conversation, voire par d'autres, à mi-voix, dans la solitude. Si elle les soulage d'une tension insupportable, et sans porter préjudice à personne, cet aspect positif est à considérer.

Mais trop souvent, par une sorte d'exhibitionnisme* verbal, des hommes, parfois même des femmes, se plaisent à blesser de plaisanteries érotiques (par exemple sur la corrélation supposée entre la taille du nez masculin et de la bouche féminine avec celle des

parties reproductrices) des esprits non préparés à les entendre ou non décidés à les admettre. Il va de soi que de pareilles agressions doivent être bannies.

ODEURS

Sans évoquer ici le fétichisme*, où certaines senteurs, toujours les mêmes, sont cause exclusive d'excitation génitale, indiquons seulement qu'il s'en trouve à provoquer un résultat semblable sur un beaucoup plus grand nombre de sujets.

A côté par exemple des fleurs ou d'essences subtiles répandues par quantité d'amoureux avant leurs ébats (et sait-on que des glandes génitales d'animaux entrent dans la composition de parfums chers ?), on doit mentionner à l'inverse les effluves ammoniaqués de l'urine, bien répugnants pour le commun des mortels, mais qui stimulent certains individus, appelés « renifleurs ». Ainsi s'explique le succès, pour leurs approches et leurs rencontres, de vespasiennes* parfois infectes. Quelques-uns vont jusqu'à savourer des « mouillettes », morceaux de pain mis à tremper par eux dans ce but.

L'odeur du sang peut aussi griser les sens de « vampires », même non authentiques, des deux sexes. Chaleur et clameurs aidant, les corridas lui devraient une part de leur vive attraction.

Mais c'est surtout celle des organes génitaux de la femme (l'inverse étant beaucoup plus rare), l'« odor di femina », comme écrivaient pudiquement les anciens auteurs, qui se montre susceptible de jeter des hommes dans une véritable folie génésique, tout comme des animaux mâles vers des femelles, aux périodes de rut.

L'odorat présente une telle importance dans le comportement humain que des psychanalystes* y ont recours. En promenant un tampon d'ouate imbibé de parfum sous les narines de leur patient allongé dans l'ombre, ils favorisent ses confidences, ses associations d'idées, la venue en surface de souvenirs très lointains, et souvent de nature sexuelle. Stimulé, le rhinencéphale délivrerait ainsi des secrets permettant la guérison de névroses.

ŒUF

(voir : *grossesse)*

OLISBOS

De temps immémorial, le besoin de satisfactions génésiques — et si possible accrues par rapport aux possibilités qu'offre la nature — a fait naître d'innombrables accessoires. Experts en l'« art d'aimer », les Orientaux sont demeurés maîtres dans cette fabrication.

On leur doit par exemple ces « étuis péniens » en fibres végétales lacées ou même en écaille de tortue (mais amollie à l'eau chaude avant emploi), qui peuvent jusqu'à doubler le volume de la verge ; ces « bagues d'amour » en perles blanches ou en poil de sanglier, de nylon, qui frottent les parois intimes de la partenaire pour augmenter son plaisir ; ou encore ces « rinno-tama », placées à deux ou trois dans le vagin : leur mouvement et jusqu'à leur son musical, pendant le coït, sont appréciés des femmes les plus indifférentes.

Mais sont plus connus les olisbos ou godemichés, dont usaient déjà les dames de l'Antiquité, comme sans doute beaucoup d'autres avant elles.

Imitation parfois très exacte des formes du membre viril en érection*, mais généralement plus volumineux, il fut tour à tour en argile dure, en cuir bouilli, en métal, en bois, en caoutchouc, en matière plastique. Certains peuvent contenir de l'eau ou du lait tiède s'éjectant à volonté, grâce à une poire en caoutchouc ou un ressort. D'autres comportent un va-et-vient de mercure, aux pressions voluptueuses.

Il sert à contenter des femmes seules, mais peut aussi être employé entre lesbiennes*, par un compagnon de couche impuissant ou soucieux de ne pas engendrer, voire par un sadique* s'il est manipulé de manière très brutale.

Appelé par certains « le joujou des demoiselles », il peut être plus ou moins bien remplacé, comme dans l'auto-sodomie*, par une bougie, une carotte, une banane, un concombre, dont un chirurgien doit parfois être prié d'extraire rapidement une partie restée prisonnière. Mais il tend à être supplanté, à partir de la Scandinavie notamment, par des vibro-masseurs électriques (voir « annonces (petites) ») et même électroniques.

OMBILIC

C'est le point d'implantation du cordon qui reste attaché au fœtus à la naissance, tombe et se mortifie vers le sixième jour

(voir « accouchement »). Il laisse une cicatrice arrondie déprimée ou saillante selon les individus.

Le mot plus usuel est nombril.

ONANISME

(voir : *masturbation)*

ORAL (*Erotisme)*

En évoquant l'érotisme dit « anal »*, puis les stades de l'évolution* sexuelle, nous avons déjà mentionné que celui dit « oral », c'est-à-dire relatif à la bouche, accompagne la première année de l'enfant lorsqu'il tète un sein ou un biberon.

Pour certains psychologues, l'adolescent(e) ou l'adulte se livrant au cunnilinctus* ou à la fellatio* reviendrait ainsi aux plaisirs instinctuels de son tout premier âge. Bien que personne n'aille jusqu'à soutenir qu'il « régresserait » ainsi lors de longues embrassades avec un(e) partenaire, on peut souligner, semble-t-il, que cette théorie est à la fois trop commode et trop improuvable pour mériter une généralisation.

Tout au plus peut-on supposer que des sujets vraiment déséquilibrés par la frustration affective ou les regrettables pratiques d'autrui (tels ceux ayant eu pour nourrice une femme suçant leurs organes génitaux afin de les calmer) peuvent en effet demeurer fixés à cette étape infantile, ou y faire retour, au point de ne trouver de satisfaction sensuelle *que* dans cette forme du contact physique.

ORGANES GENITAUX

Données succintes anatomiques et physiologiques :

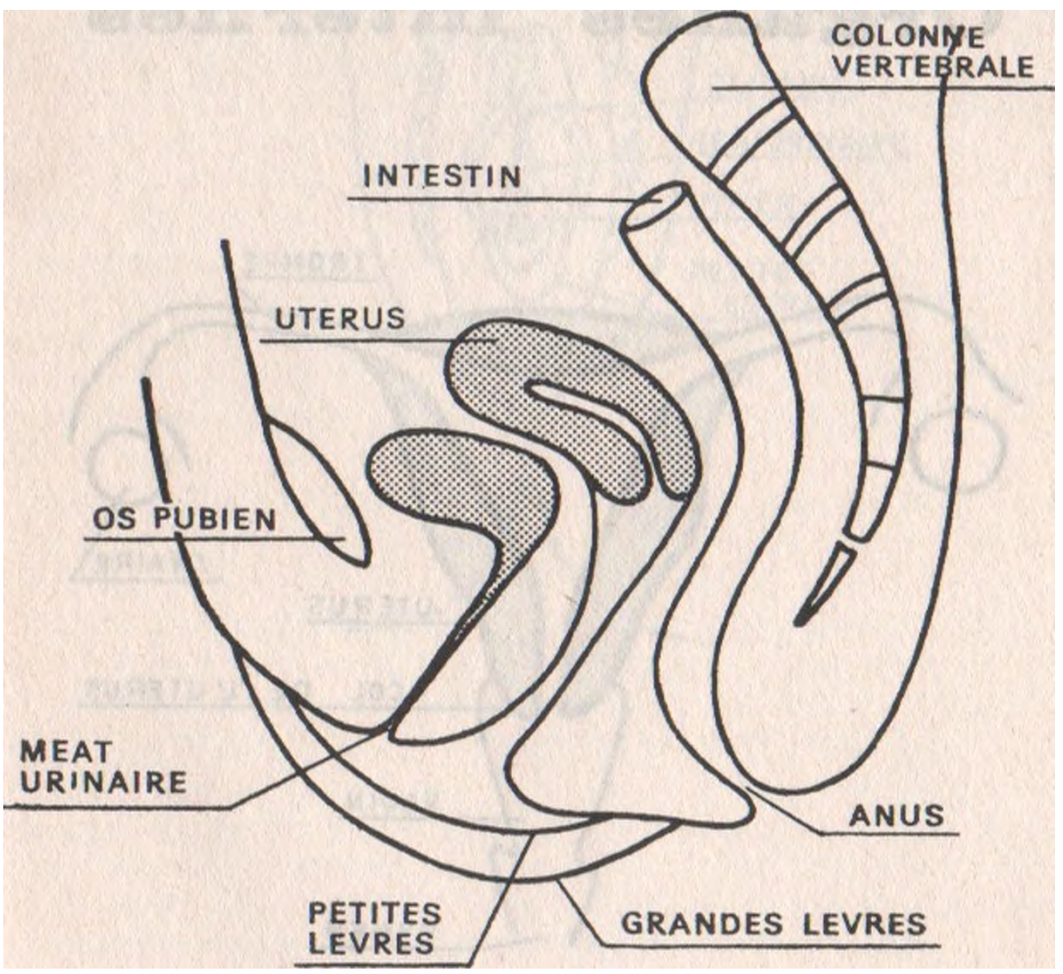
Les spécialistes d'anatomie (science qui décrit) et de physiologie (qui explique le « fonctionnement ») des organes génitaux, seront surpris de l'anormale simplicité de ce chapitre et des schémas qui l'expliquent. Nous ne visons pas, en effet, à former de

nouveaux spécialistes en biologie mais simplement à informer clairement, à partir du principe que l'on dirige mieux, ce que l'on comprend mieux.

La femme

L'organisation génitale de la femme est entièrement à l'intérieur du corps, comme abritée. L'importance de ce fait, sur le plan psychologique, est notable.

Système reproducteur de la femme



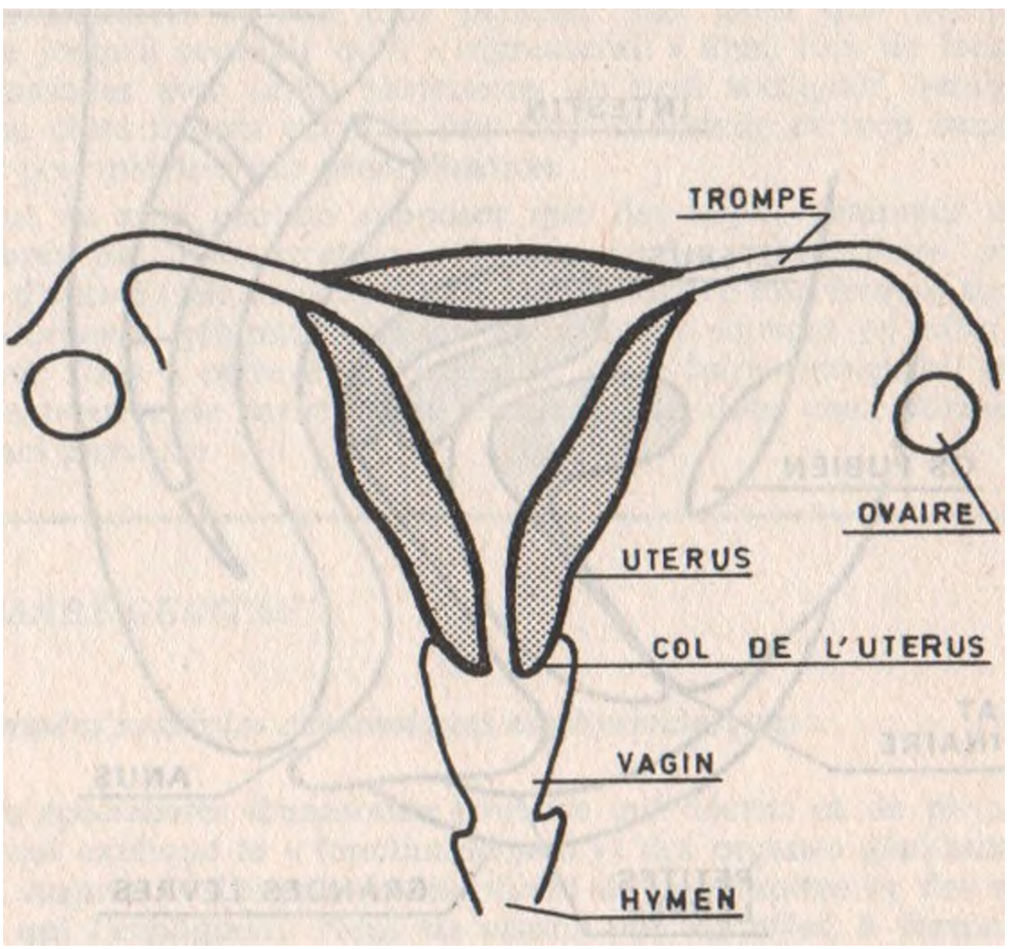
L'utérus, ou matrice, se trouve au milieu du bas ventre entre la vessie, en avant, et le rectum, en arrière. Il est attaché aux os du bassin par des ligaments. Au repos, il a sept ou huit centimètres de hauteur.

Cet utérus est un muscle creux, comme le cœur.

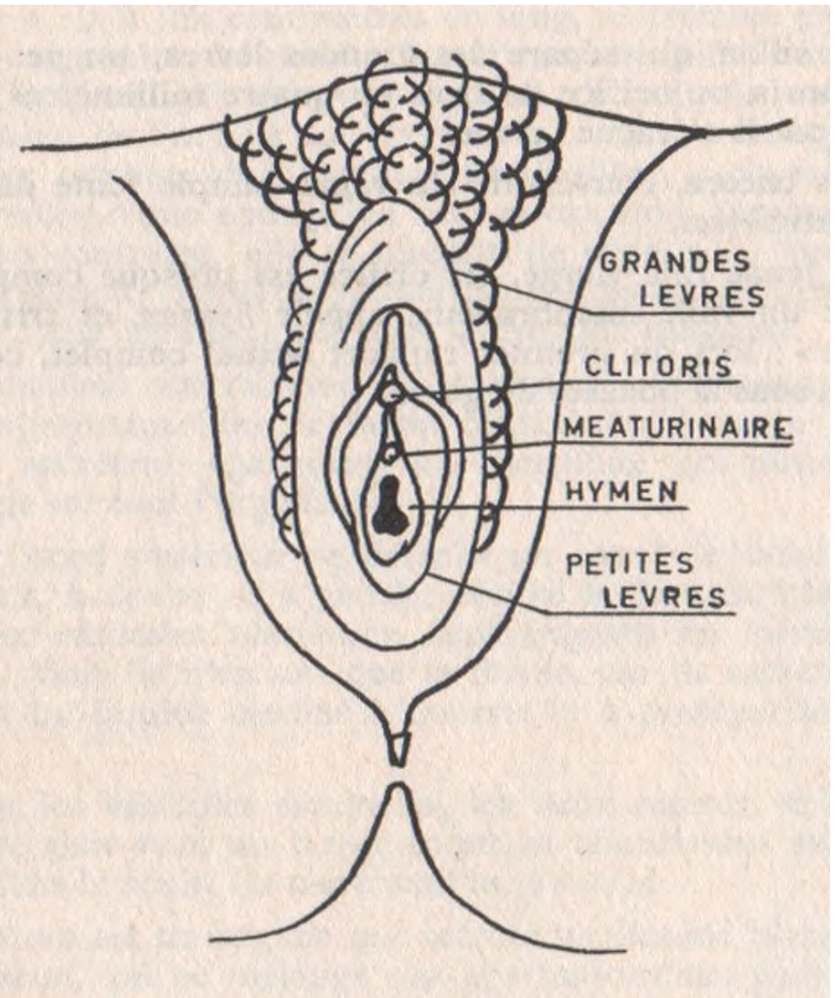
Du sommet de l'utérus, se détachent, à chaque angle, deux canaux, les *trompes de Fallope*. Elles vont à droite et à gauche, s'épanouissant dans leur partie terminale en « pavillons ». A proximité de ces pavillons, mais séparés d'eux, se trouvent les « ovaires », qui sont les glandes sexuelles spécifiquement féminines.

La cavité utérine est tapissée d'une membrane : la muqueuse utérine. Epaisse de quelques millimètres, elle est richement vascularisée. Cette présence de sang sert dans le cas d'une éventuelle nidation (voir « grossesse »).

Organes internes



Organes externes



Son extrémité inférieure, ronde, est percée d'un petit orifice : le *col de l'utérus*. Il débouche dans le canal du vagin. Celui-ci s'ouvre à l'extérieur par *la vulve*, entre les cuisses de la femme.

La vulve est délimitée par quatre replis, deux de chaque côté, muqueux et cutanés : les *petites* et les *grandes lèvres*.

A l'angle supérieur de la fente vulvaire est situé un petit organe érectile : le *clitoris*. C'est l'homologue du gland chez l'homme : comme le gland, il est le siège de la sensibilité sexuelle proprement dite. Au moment de l'excitation sexuelle, le clitoris se gonfle de sang. Il reste minuscule cependant : un demi-centimètre, alors que la verge atteint, en érection, douze à quinze centimètres.

Dans le sillon qui sépare les grandes lèvres, un peu plus bas que le clitoris, un orifice de trois ou quatre millimètres : le *méat urinaire* : par là s'évacue l'urine.

Plus bas encore, l'ouverture du vagin, simple fente de trois ou quatre centimètres.

Chez la jeune fille vierge, cet orifice est presque complètement fermé par un voile membraneux, appelé *hymen,* et trivialement, « pucelage » ; lors du premier rapport sexuel complet, cet hymen se déchire, sous la poussée du gland.

L'homme

Chez l'homme, les organes génitaux sont situés pour leur plus grande partie, hors de la cavité abdominale et dans la portion terminale. Voie génitale et voie urinaire sont confondues.

L'homme porte au bas du ventre deux poches cutanées : les *bourses* qui contiennent les *testicules* (glandes correspondant aux ovaires).

Devant les bourses se trouve la *verge,* appelée aussi *pénis*. La verge, qui a six à dix centimètres de long, se termine par un renflement triangulaire, le gland, siège d'une sensibilité sexuelle particulière. La peau qui recouvre le gland s'appelle le *prépuce*. Autour du canal de l'urètre qui traverse la verge, se trouvent juxtaposés deux organes de structure particulière, comparables aux larges alvéoles d'une éponge. Si celle-ci est vide, l'organe est flasque. Si, au contraire, elle se remplit de sang sous pression, le volume s'accroît, l'organe sexuel se redresse, se durcit : c'est *l'érection**. Elle dure tant que dure la pression sanguine.

Les testicules, contrairement aux ovaires, fabriquent des millions de spermatozoïdes de façon continuelle, à partir de la puberté. Ils secrètent également une hormone qui passe dans le sang et agit sur tout l'organisme.

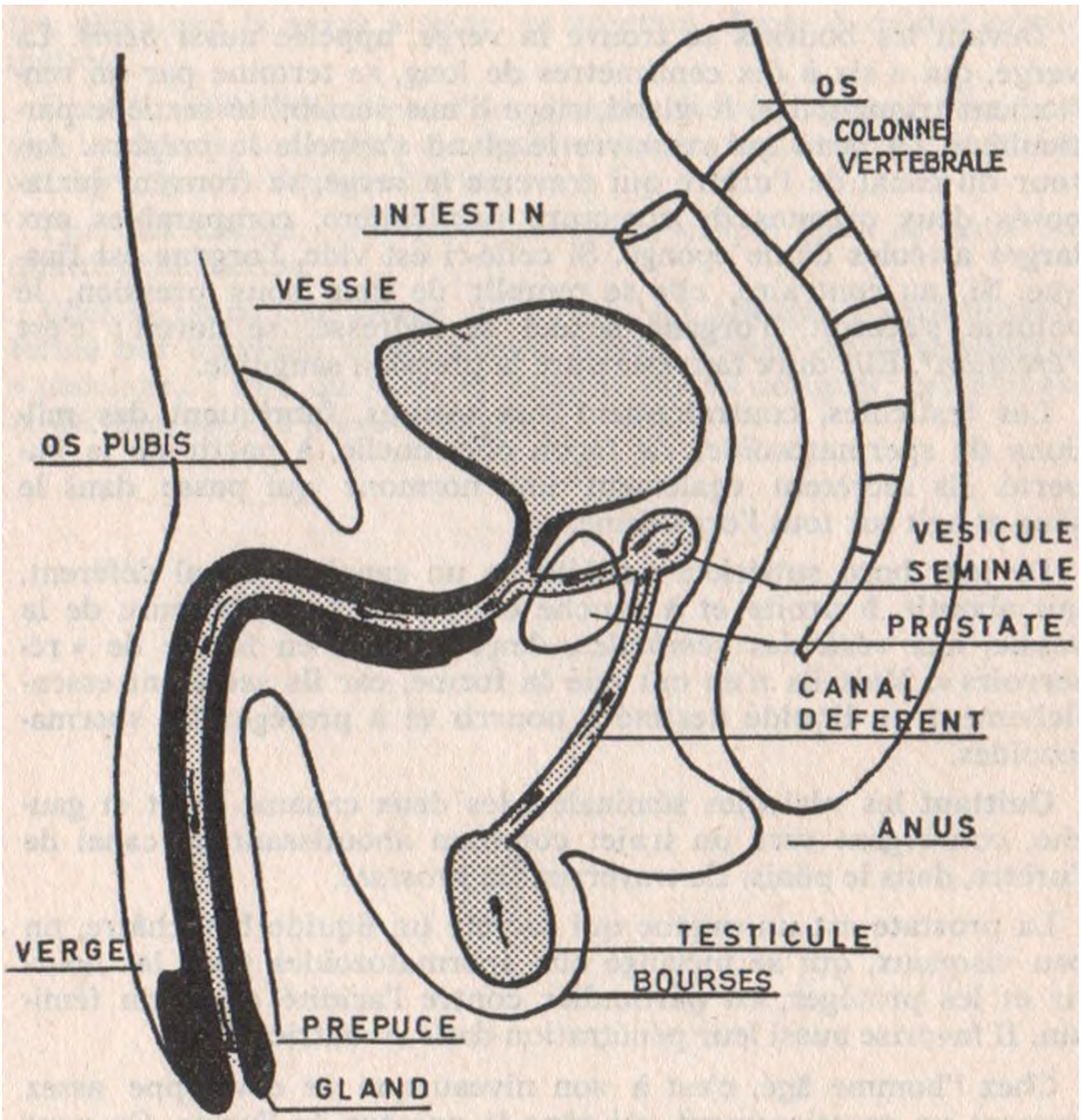
De leur bord supérieur se détache un canal, le canal déférent, qui aboutit, à droite et à gauche contre la face inférieure de la vessie, aux *vésicules séminales,* deux organes en forme de « réservoirs ». Mais ils n'en ont que la forme, car ils secrètent essentiellement un liquide destiné à nourrir et à protéger les spermatozoïdes.

Quittant les vésicules séminales, les deux canaux, droit et gauche, convergent vers un trajet commun aboutissant au canal de l'urètre, dans le pénis. Ils traversent la *prostate*.

La prostate est un organe qui secrète un liquide blanchâtre, un peu visqueux, qui se mélange aux spermatozoïdes pour les nourrir et les protéger, en particulier contre l'acidité du vagin féminin. Il favorise aussi leur pénétration dans la matrice.

Chez l'homme âgé, c'est à son niveau que se développe assez souvent un grossissement qui gêne le passage de l'urine. On peut être amené à l'enlever chirurgicalement. Cette opération, dite de la prostate, n'est pas très grave. Mais l'âge du sujet ou d'autres complications peuvent survenir, la rendant assez délicate.

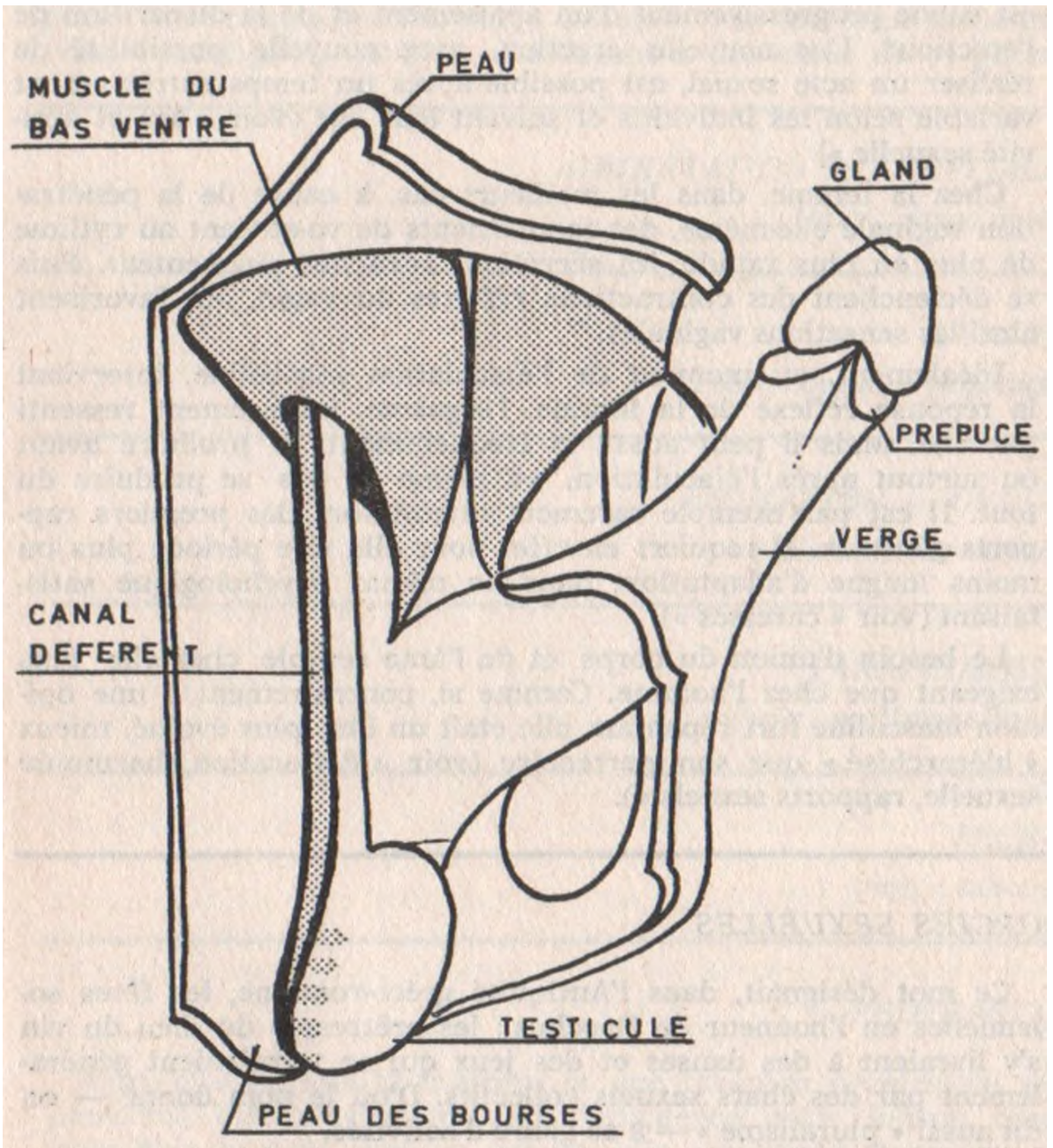
Système reproducteur de l'homme



Le fonctionnement de ces divers organes semble particulièrement simple en regard de la complexité de la physiologie féminine.

Les testicules produisent continuellement des spermatozoïdes. Vésicules séminales et prostate secrètent un peu de liquide.

Le *sperme* ainsi constitué est évacué par les voies urinaires, soit en petite quantité avec l'urine elle-même, soit lors de l'érection* où il peut être évacué plus abondamment et avec force : c'est *l'éjaculation**.



Il paraît essentiel de souligner que chez l'homme, ce n'est pas la formation du sperme qui suffit à l'excitation sexuelle, pas plus que chez la femme l'envie du plaisir sexuel n'est liée au rythme ovarien. La mise en train des réflexes et de l'activité génitale est déterminée par un élément psychologique.

ORGASME

Chez le sujet masculin, l'éjaculation* s'accompagne d'un plaisir intense, l'orgasme, qui dure autant que l'éjaculation. Celle-ci est suivie progressivement d'un apaisement et de la disparition de l'érection*. Une nouvelle érection, avec nouvelle possibilité de réaliser un acte sexuel, est possible après un temps extrêmement variable selon les individus et suivant leur âge (voir « âge et activité sexuelle »).

Chez la femme, dans les meilleurs cas, à cause de la pénétration vaginale elle-même, des mouvements de va-et-vient au rythme de plus en plus rapide, les sécrétions sexuelles augmentent. Puis se déclenchent des contractions réflexes du vagin, qui favorisent ainsi les sensations vaginales.

Idéalement, au moment de l'éjaculation masculine, intervient la réponse réflexe de la femme, l'orgasme, intensément ressenti par elle. Mais il peut aussi, et fréquemment, se produire avant ou surtout après l'éjaculation, ou même ne pas se produire du tout. Il est par exemple rarement atteint lors des premiers rapports génitaux. Il requiert en effet pour elle une période plus ou moins longue d'adaptation, dans un climat psychologique satisfaisant (voir « caresses »).

Le besoin d'union du corps et de l'âme semble chez elle plus exigeant que chez l'homme. Comme si, contrairement à une opinion masculine fort répandue, elle était un être plus évolué, mieux « hiérarchisé » que son partenaire (voir « défloration, harmonie sexuelle, rapports sexuels »).

ORGIES SEXUELLES

Ce mot désignait, dans l'Antiquité gréco-romaine, les fêtes solennelles en l'honneur de Bacchus : les prêtresses du dieu du vin s'y livraient à des danses et des jeux qui se terminaient généralement par des ébats sexuels collectifs. D'où le nom donné — on dit aussi « pluralisme » — à ce genre d'activités.

Elles sont le fait de jeunes qui procèdent à des « expériences » (voir « surprise-parties ») ou d'adultes qui, ayant épuisé le registre de leurs sensations, ont besoin de formes d'excitation nouvelles pour retrouver le plaisir vénérien. Elles sont dans d'autres cas signe de névrose.

De nombreuses manifestations, comme les carnavals, favorisent le défoulement* érotique, par des rencontres sans lendemain entre personnes consentantes. Elles peuvent préluder à des orgies, sans que celles-ci en soient la conséquence inéluctable.

Il en va de même parfois pour les « clubs » d'échanges sexuels entre couples mariés. Bien que leur but soit de faciliter des rapports extra-conjugaux librement acceptés par les deux conjoints (voir « mariage »), certains aboutissent à des excès de ce genre.

ORIENTATION PRENUPTIALE

(voir : *caractères)*

OVAIRE

(voir : *organes génitaux)*

OVULATION — OVULE

(voir : *menstruation)*

PARAPHIMOSIS

(voir : *malformations)*

PECHE

(voir : *tabous*)

PEDERASTIE

Alors que les lois la frappent et que l'opinion occidentale, aujourd'hui, juge d'ordinaire sans indulgence cette liaison charnelle d'un homme avec un garçon, elle constituait largement en

Grèce, berceau de notre culture, « l'art éducatif d'inciter à la vertu par l'amour ». Elle y était non seulement admise, mais encouragée. Socrate, grand prêcheur du bien contre le mal et même, selon le Petit Larousse, « fondateur de la science morale », s'illustra tout comme son disciple Platon, maître d'Aristote, lui-même précepteur et « ami » d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, par le recours à cette méthode. L'interlocuteur de Socrate, dans son très beau dialogue sur l'immortalité de l'âme, est un jeune prostitué. « Socrate et Platon n'eussent pas aimé les jeunes gens, quel dommage pour la Grèce, quel dommage pour le monde entier ! » put ainsi s'écrier plus tard André Gide.

Après que dans l'Asie mineure des mariages légaux lièrent des hommes à des garçons, par exemple le poète Pindare confiait :
« Je fonds comme la cire des abeilles quand je vois un jeune s'épanouir dans la puberté ». Puis le philosophe Lucien : « Cet amour est le privilège des sages ».

Dans son livre *Humain, trop humain,* Friedrich Nietzsche écrivait : « Les relations érotiques des hommes avec les adolescents furent alors la condition nécessaire, unique, de toute éducation virile... Ce sont elles qui maintinrent la civilisation grecque dans une jeunesse relativement si longue ».

Il en fut de même à Rome. Tandis que ces tendres liens étaient seulement tolérés par les Arabes ou les Hindous, par exemple, les poètes Catulle, Juvénal, Martial, Perse, Tibulle, Virgile, bien d'autres les ont chantés. Quant à Pétrone, son héros Giton est devenu synonyme de « mignon », Adonis complaisant.

Dans l'armée, l'héroïsme aux combats était entretenu par le jumelage d'un militaire avec un de ses cadets. Certains auteurs ont écrit que Jésus n'était pas indifférent aux charmes de Jean, son disciple préféré. De nos jours encore, des bonzes vénérés de l'Asie ne dissimulent pas leur attirance pour de jeunes recrues, comme jadis des rois, papes, évêques pour certains de leurs pages. Nombre d'éducateurs, laïques et religieux, souvent exemplaires par ailleurs dans leur conduite, leurs aspirations et leur dévouement, réfléchissent, dans l'Occident moderne, derrière les hauts murs de Maisons centrales, à la variabilité des mœurs.

« Paidos » signifiant en grec « de l'enfant », c'est par une extension du mot que sont appelés pédérastes des sujets connus pour manifester une émotion sensuelle pour des adolescents âgés ou des hommes déjà faits : le coiffeur caressant la nuque de certains de ses clients, le tailleur s'attardant à mesurer leur entre-jambes, le maître-nageur les soutenant avec trop d'application sur l'eau, voire le médecin examinant ou soupesant avec insistance leurs testicules, le confesseur exigeant des détails sur leurs pratiques

masturbatoires. C'est « homosexuel » ou « homophile »* qu'il vaudrait mieux dire alors.

Dans son sens véritable, le terme « pédéraste » devrait s'appliquer aussi, en bonne logique, aux femmes (professeurs, maîtresses d'éducation physique, animatrices de groupements de jeunesse féminine, etc.) qui couvrent certaines fillettes d'une extrême affection. Mais il n'en est rien. Sont « dénoncées » comme lesbiennes*, et d'ailleurs avec modération, seulement les adultes amoureuses entre elles.

PEDOPHILIE

Cette forme d'homophilie* désigne l'amour sensuel d'adultes pour des enfants des deux sexes. Elle demeure en général platonique, retenue, sans contacts ni à plus forte raison rapports génitaux. C'est pourquoi le mot possède un sens beaucoup moins fort que « pédéraste ». Le ou la pédophile n'est en principe troublé(e) que par des sujets non encore pubères. Ainsi, quelques femmes prennent feu pour des petits garçons.

Une telle attirance, consciente ou parfaitement inconsciente, du moins au départ, constitue maintes fois la base d'une « vocation éducative ». Des tests s'appliquent, souvent toutefois avec des erreurs, à la déceler au cours d'épreuves de sélection à l'entrée de telles carrières. Mais on entend aussi affirmer que cette tendance, bien « sublimée »*, serait gage de réussite auprès des jeunes...

On doit savoir cependant que pareil désir peut prendre un caractère très charnel, comme du temps des « petits esclaves éthiopiens », à Rome, et des « petits poissons » par qui, selon Suétone, l'empereur Tibère se faisait mordiller dans sa piscine.

On doit savoir aussi que certaines personnes éprouvent une affection passionnée, à tonalité génésique, pour des bébés masculins ou féminins, qu'elles « tripotent » un peu trop.

L'inverse de la pédophilie est la *gérontophilie,* l'amour des vieillards. Ceux-ci, parfois à leur émerveillement, voient s'enflammer pour eux des adolescentes, voire des adolescents.

Ces deux tendances contraires ne présentent un caractère vraiment anormal que si elles sont exclusives de toute autre forme d'amour, et obsédantes au point de faire perdre raison.

PENALITES

(voir : *infractions sexuelles)*

PENIS

(voir : *organes génitaux)*

PERVERSIONS SEXUELLES

(voir : *anomalies sexuelles)*

« *PERVERSITE* »

Tout comme « vices », ce mot paraît devoir être rayé du vocabulaire. Car il laisse trop supposer que les individus possèdent la libre option de leurs appétences sexuelles. Mieux vaut parler, semble-t-il, d'anomalies*, c'est-à-dire d'écarts par rapport à la norme majoritaire.

On ne peut toutefois pas nier qu'une certaine possibilité de choix existe pour les sujets non complètement déséquilibrés. On ne peut d'autre part pas tolérer les activités qui, soit par raffinement dans la recherche du plaisir génésique, soit pour cause de maladie mentale, porteraient préjudice à autrui. Renoncer à un mot ne signifie donc évidemment pas vouloir abandonner les mesures nécessaires de protection individuelle et sociale.

PETTING

(voir : *flirt)*

PHILATELIE

Profitant du trouble que suscite encore la nudité chez nombre de personnes, plusieurs Etats tablent sur l'érotisme diffus des collectionneurs ou simples acheteurs de timbres. Des Africains en éditent, d'ailleurs imprimés en Europe, qui présentent des femmes à la poitrine avantageuse, tandis que certains Européens

choisissent la reproduction de tableaux que l'art protège du grief d'obscénité. A la suite de protestations de Ligues morales, il y eut pourtant de ces vignettes à devoir être retirées de la vente.

PHIMOSIS

(voir : *malformations)*

PILULE

(voir : *contraception)*

PIN-UP

Sans posséder le sens grivois que les non anglophones lui prêtent, cette expression dérive de la coutume des militaires américains, pour tromper leur solitude pendant la seconde guerre mondiale, de fixer au-dessus (up) de leur couche, avec une épingle (pin), des photos ou dessins montrant de jolies filles.

Des camionneurs, puis des jeunes gens du monde entier les imitèrent d'autant mieux que des magazines se mirent à en imprimer avec profusion, dans des déshabillages de plus en plus hardis, et que le culte de la vedette remplaça, pour beaucoup, celui des ancêtres et de Dieu. Sur tissu, des « posters » du même genre se vendent avec la même facilité.

Qu'un adolescent voie près de son lit des images qui alimentent ses rêves et son attente ne paraît pas bien condamnable si des efforts sont menés pour lui faire admettre que d'autres valeurs comptent et compteront dans son existence.

PLACENTA

(voir : *accouchement)*

POLLUTIONS NOCTURNES

(voir : *éjaculation)*

PORNOGRAPHIE

Elle outrage vivement par la vue, la lecture ou l'ouïe, les « bonnes mœurs ». Elle varie donc considérablement avec les époques et les régions du monde. (Voir aussi « érotisme, nudité, obscénité, pudeur »).

En Inde, où pourtant le baiser sur la bouche demeure interdit, dans les films, d'immenses sexes masculins en pierre sont restés debout, notamment aux portes de lieux sacrés. On en traîne encore aujourd'hui dans des processions japonaises. Ils n'offusquent personne. On continue de les adorer, à tout le moins de les admirer librement. Au Cambodge, les temples regorgent de phallus en bois, déposés par les époux sur des matrices également en bois, dans l'espoir de nombreuses naissances. Sur des bas-reliefs sculptés de certaines de nos cathédrales gothiques subsistent, datant du Moyen Age, des scènes de fellatio* et de zoophilie*. Nos musées exposent, aux regards les moins préparés, des évocations semblables sur des vases de l'ancienne Grèce, des fresques égyptiennes, des sculptures péruviennes, des estampes japonaises.

Alors que la Grande-Bretagne, sous le règne puritain de Victoria, fit ceindre les hanches de statues, dans ses jardins publics, voire leur mettre des caleçons de zinc (tandis que, paraît-il, les restaurants ne servaient pas les cuisses de volaille, jugées choquantes), le principal parc de loisirs d'Oslo montre une profusion d'êtres sans vêtements, jaillis de la pierre, hymne à la fécondité et à la vie.

Après parfois des procès, sont aujourd'hui très diffusées des œuvres littéraires hier interdites ou reçues par le public avec la plus extrême réserve : ainsi celles de Sade, les lettres de Stendhal, ou *Corydon,* d'André Gide. Tandis que *La Garçonne*, livre qui semble désormais bien anodin, fit retirer la Légion d'honneur au romancier Victor Margueritte, le strip-tease* ne connaît plus de limites et des scènes européennes passent des pièces de théâtre américaines où des acteurs, complètement nus, rendent dérisoire l'« audace » du Casino de Paris ou des Folies-Bergère.

Des plaisanteries, des mots hier réprouvés « passent » désormais très facilement presque partout. La télévision, la radio se chargent d'ailleurs de les répandre, jusqu'au fond des campagnes. Au dessert de repas de première communion, dans des familles fort respectables, on peut entendre des garçonnets en aube blanche conter des histoires salaces. Les élèves des collèges les plus huppés, même féminins, ne sont pas en retrait de ce libertinage. A l'inverse pourtant, un chef d'Etat ne se permet-

trait plus, en cas de désaccord ou de mépris (et comme le faisait, paraît-il, Napoléon 1er), de mettre sa main en forme de conque autour de sa braguette. Pareil geste peut encore être en honneur aujourd'hui dans certaines casernes mais il est plutôt laissé aux petits cireurs de chaussures ou porteurs de bagages dont le client espéré, sous les climats chauds, refuse son acceptation.

On convient d'ordinaire que l'art empêche la pornographie. Comme il est assez largement lié aux mœurs, elle n'en reste pas moins, si l'on admet ce critère, essentiellement diverse. Ainsi l'Espagne ne fait pas voir des bronzes de nudités masculines, sans feuilles de vigne, comme on en trouve, fort répandus, en Italie. Et, si elle en possédait, elle ne montrerait probablement pas aux touristes des peintures érotiques comme celles de Pompéi.

Des romans parus librement en France ne purent pas, à l'origine, être édités aux U.S.A. Ceux-ci, en revanche, laissent désor- mais imprimer et diffuser des récits homosexuels très crus qui ne pourraient, en France, circuler encore que sous le manteau. Et leur Cour suprême estime depuis 1968 que nulle œuvre érotique ne doit être prohibée, à moins que « n'y soit complètement absente une valeur compensatoire ». Au Danemark et en Suède, les kiosques à journaux affichent des illustrés érotiques si précis que la police les saisirait aussitôt ailleurs, même aux Etats-Unis. La « Foire internationale du Sexe » à Copenhague, attire donc une foule d'étrangers.

Mais, rapidement, une tendance libérale s'affirme presque partout. La grande publication humoristique anglaise *Punch* pourrait montrer plus crûment le phallus érigé d'un de ses personnages, sur le bandeau de toutes ses couvertures. Dans les magasins à libre-service on trouve au rayon des livres à bas prix, pouvant donc être achetés sans obstacle jusque par des enfants, des ouvrages ayant fait scandale parmi les adultes : ainsi *L'amant de lady Chatterley*, avec en France une préface d'André Malraux (devenu par la suite Ministre de la Culture), mais que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, notamment, ne laissaient même pas, à l'origine, mettre au « second rayon » de leurs librairies. Ces pays, maintenant, vendent aussi en livres de poche les œuvres intégrales du Marquis de Sade, de Jean Genet, de Louis-Ferdinand Céline ou de Henry Miller. Et dans les drugstores, même européens, de longues recherches ne sont pas nécessaires pour trouver d'autres productions licencieuses.

Pour aller plus loin encore que les tolérances du moment ne l'autorisent, des éditeurs se réclament de l'art. Vendus seulement

aux majeurs — du moins l'assurent-ils — des recueils de photos de femmes, d'hommes et d'adolescent(e)s nu(e)s se donnent pour raison d'être de fournir des détails anatomiques aux peintres ou sculpteurs privés de modèles vivants. Mais les poses lascives, de leurs modèles à eux, rendent plus que douteuses leurs intentions. Selon le metteur en scène Clouzot, la seule région de Paris compterait environ cinquante mille photographes dans ce genre.

De même, les publications naturistes n'ont pas comme clients que des amoureux, pour eux-mêmes, du soleil sur toutes les parties du corps. Et leurs marchands le savent bien.

Des lois ou règlements, dans la plupart des Etats, s'opposent à la vente aux mineurs d'illustrations trop osées. Leurs diffuseurs ne les proposent donc que par circulaires sous plis fermés. Ils demandent en général aux acheteurs d'attester par leur signature qu'ils ont dépassé vingt et un, ou seulement, comme en Californie, dix-huit ans. Mais la preuve de cet âge n'a pas à être donnée, et l'on ne voit d'ailleurs pas comment elle pourrait l'être par correspondance.

Quelques nations, notamment scandinaves, ont donc mis en vente libre, mais après avoir consulté des commissions de psycho-sociologues, les textes ou les images de la plus vive audace. On les trouve dans des magasins s'intitulant sans fard « Pomo-shops », et même dans des distributeurs automatiques. A Copenhague, on peut fouiller dans des paniers sur le trottoir, devant des magasins. En vente aussi, mais surtout par la poste, dans les autres pays, ces publications montrent, par photos en noir ou en couleurs, des caresses, étreintes et copulations, hétérosexuelles ou homosexuelles, de fellatio* ou de cunnilinctus*, à deux ou à plusieurs, sous les aspects toujours plus hardis, qu'une imagination tranquille ne concevait pas. Dissipée la saveur du fruit défendu, ôté le couvercle qui maintenait la pression, la vente de ces documents aurait beaucoup fléchi, à la grande tristesse des commerçants spécialisés (dont le chiffre d'affaires annuel, aux U.S.A., serait de deux milliards de dollars).

Mais cette remarque ne peut-elle s'appliquer à la connaissance de la vie sexuelle dans son ensemble ? Ne peut-on penser d'une part que, dépouillée de soufre et de voiles, la tentation génésique perd de son attrait? Par le jeu d'imagination qu'elle allume, l'amorce d'une fente fessière procure plus de stimulation que la fente elle-même. Les prostituées, et même certaines épouses très légitimes le savent bien, qui affectionnent des dessous vaporeux, semi-transparents, de tulle ou de nylon, volontiers noirs pour faire ressortir le blanc de leur chair, et limités à bonne hauteur. D'autre part ne peut-on craindre que trop de blasés dans ce

do- maine, au point d'être parvenus à la satiété, à l'indifférence, et s'ils ne sont pas vigoureusement haussés vers des actions d'intérêt collectif, ne recherchent ailleurs, dans les drogues* par exemple, des sensations rares ?

On n'en est pas encore parvenu là, en général. Les quêteurs d'inédit érotique trouvent toujours aliment dans l'« enfer »* des bibliothèques publiques importantes, dans les musées de certaines grandes villes, dans les collections coûteuses de reproductions d'art authentique.

Quant à la pornographie véritable, c'est-à-dire d'une extrême complaisance et sans art (pour ceux du moins n'admettant pas que l'érotisme soit en lui-même un art), au surplus d'une intention délibérée d'excitation génésique du lecteur, auditeur ou spectateur, elle demeure accessible par des récits, des albums (souvent, à l'étranger, avec pour titre un petit prénom féminin français), des photos ou diapositives en noir, en couleurs, (voire « vibra-color »...), en relief (stéréo trois dimensions). Egalement par des films, des disques (chansons obscènes ou râles d'amour), des magazines, des bandes dessinées, des cartes à jouer, des puzzles (« Composez vous-même votre univers érotique », dit leur publicité), d'autres objets divers dont des statuettes copulatoires, des phallus en érection, des récits vendus par la poste ou dans les ports comme dans certains « quartiers de plaisir » des capitales — et même, pour ceux qui ne le recherchent pas, ou s'en offusquent, par les graffiti* sur les murs ou dans les vespasiennes* municipales et autres.

Nombre de particuliers, échangeant parfois leurs œuvres au sein de clubs, se constituent désormais une collection personnelle de nus érotiques : ce, grâce aux appareils-photo d'origine américaine délivrant eux-mêmes, en quelques minutes, une épreuve sur papier. Bien que certaines officines s'offrent par correspondance pour le développement de négatifs obscènes (non refusés non plus par certains laboratoires ordinaires), une telle utilisation serait fort loin d'être étrangère au succès de ces appareils, en vente dans les magasins à libre service sur tous les continents. A plus bas prix encore, certains jeunes, dont un ami fait le guet, utilisent l'anonymat des cabines du genre Photomaton pour obtenir, debout sur le tabouret, des images de leurs parties intimes.

Mais des sexologues n'assurent-ils pas que la pornographie, même la plus vulgaire, peut favoriser la santé mentale d'esseulé(e)s ? Ils relèvent d'autre part que des couples, même légitimes, y recourent pour réveiller leurs ardeurs ou trouver plus de plaisir dans la conjonction charnelle. Ils soulignent enfin que la sagesse orientale, depuis sa naissance, distribue aux époux des

« Livres d'amour » détaillant les poses les plus lascives. L'éthique sur ce point peut donc varier autant avec les situations qu'avec les civilisations.

Pour la nôtre, on se doit de réfléchir sur ce commentaire émis en 1969 par le *Journal des Tribunaux* de Belgique, après un acquittement prononcé à Bruxelles : « Alors que la recherche scientifique s'attache de plus en plus aux problèmes sexuels et que les anciennes normes, dans ce domaine, sont débordées par les exigences d'une société qui veut tout voir et tout entendre, il convient de constater que la notion de bonnes mœurs a incontestablement évolué dans le sens d'une atténuation de leur rigueur et d'une libéralité de tous les moyens d'expression ».

POSITIONS

Les positions (on dit aussi les postures) dans l'accouplement humain varient, selon le Rapport Kinsey*, « autant que le langage et les vêtements, avec les différentes civilisations ». Il s'appuie sur de nombreux documents artistiques et littéraires, comme sur des interwiews recueillis à travers le monde. Il l'illustre par une anecdote rapportée par l'ethnologue Malinovski : les indigènes d'une île du Pacifique se moquaient de ce qu'ils appelaient « la position du missionnaire ». Et ils singeaient, pour la plus grande joie de tous, celle le plus fréquemment employée dans notre Occident chrétien, donc celle de l'homme couché sur la femme allongée.

Il n'est pas démontré qu'elle soit la plus naturelle. Mais elle fut acceptée par l'Eglise, pendant des siècles, comme la seule licite. Les autres devaient être déclarées en confession. Longtemps elles ont paru, même dans l'esprit de non-chrétiens, comme une volonté de luxure.

Erotisme* et positions sont en effet étroitement liés : que les partenaires fassent un certain nombre d'expériences pour déterminer ce qu'ils préfèrent, ou qu'ils veuillent sortir d'habitudes prises, c'est toujours en fin de compte pour éprouver le maximum de jouissance dans la conjonction sexuelle, échapper à ce qui devient dans bien des cas le « devoir conjugal ».

La quête du plaisir pour le plaisir permettra aux imaginations les plus riches — ou les plus débridées — de trouver maintes postures (en s'adjoignant au besoin d'autres partenaires, comme dans l'orgie*). La sexualité prend alors un caractère exclusif, souvent obsessionnel, qui peut dans certains cas confiner au pathologique (voir « anomalies sexuelles »).

De l'Antiquité à nos jours, de multiples ouvrages ont dressé l'inventaire des postures érotiques. Les plus connus restant les Kâma-sutra de Vatsyayana, rédigés en sanscrit vers le Ve siècle de l'ère chrétienne. Non moins importants, et remontant au début de notre ère, les traités taoïstes font une large place à l'érotisme positionnel. Dans la Chine d'autrefois, des rouleaux peints illustrant ces textes étaient remis, avec des manuels familiaux sur les pratiques sexuelles, aux jeunes mariés par leurs parents[1].

On constate aujourd'hui une bien plus grande compréhension des autorités morales et religieuses sur cette question. L'érotisme du couple, nécessaire à son épanouissement et à sa stabilité, n'est plus une faute. Il sera même conseillé dans la mesure où il est recherche d'un amour plus profond. Dès le XVIII* siècle, le théologien napolitain Alfonse de Liguori ne rappelait-il pas, en réaction contre le puritanisme de son époque, qu'une des fins du mariage chrétien était bien la satisfaction de la chair ? Mais il faut toujours beaucoup de temps pour déculpabiliser certaines attitudes, même en ce moment.

L'expérience des sexologues montre qu'en général, après une période d'essais divers, la majorité des conjoints utilise les deux ou trois positions qui leur semblent les plus favorables. Multiples sont les facteurs qui déterminent ce choix : il peut être lié à la conformation corporelle, mais interviennent aussi des éléments culturels et sociaux, idéologiques et sentimentaux, mettant en jeu toute la personnalité.

C'est pourquoi, dans cette recherche, les partenaires doivent faire preuve de délicatesse et de patience. Car, et surtout dans les premiers mois de l'union, certaines exigences pourraient choquer gravement, bloquer l'éveil sexuel, surtout chez la jeune femme (voir « caresses et frigidité »).

Voici une indication sommaire des principales positions. L'attitude classique mentionnée plus haut (homme dominant sa partenaire allongée et lui faisant face) est favorable à la fécondation, mais difficile pour des personnes corpulentes ou une femme au terme de sa grossesse. De nombreuses variantes sont possibles suivant la façon dont sont placées les jambes. A l'inverse, la femme peut se mettre au-dessus de l'homme. Elle aura de ce fait un rôle plus actif que précédemment ; c'est une position moins favorable à la fécondation, mais généralement très satisfaisante pour le couple.

1. *Erotologie de la Chine* (Jean-Jacques Pauvert, éditeur).

Les partenaires peuvent être étendus sur le côté et se faire face. L'avantage essentiel est de rendre l'union moins éprouvante pour des personnes fatiguées, souffrantes, ou seulement moins dynamiques.

La pénétration de la femme peut s'effectuer par l'arrière et de plusieurs façons différentes :

les deux partenaires allongés, la femme tournant le dos à l'homme et le corps légèrement replié ;

la femme agenouillée et prenant appui sur ses avant-bras, l'homme également agenouillé se plaçant derrière elle ;

l'homme assis sur le bord d'un lit ou d'une chaise, sa partenaire, de dos, venant se placer entre ses cuisses. Normalement la fécondation est facilitée lorsque la femme est agenouillée.

Positions assises, face à face, l'homme étant assis sur une chaise ou le bord d'un lit et la femme se tenant à califourchon sur ses cuisses.

Positions debout. Le plus souvent ces dernières sont pratiquées quand il est difficile de faire différemment, par discrétion ou manque de place, à l'occasion de fêtes, de sorties notamment, généralement par des jeunes. Mais elles sont aussi recherchées dans un but de changement.

Positions mixtes où l'un des partenaires peut être assis, l'autre debout, avec utilisation au besoin d'une table.

Si, malgré de louables efforts, les époux parvenaient difficilement à l'orgasme*, une consultation auprès de spécialistes leur serait très profitable[1].

Lorsque deux êtres s'aiment très sincèrement, ils savent trouver les meilleures façons de renouveler leur plaisir d'être ensemble, donc les positions les plus satisfaisantes ou inhabituelles.

Mais ils peuvent maintenant s'inspirer des petits livres danois et américains, très répandus et fort illustrés de photographies : *Positions*.

PREPUCE

(voir : *organes génitaux)*

1. On lira avec beaucoup d'intérêt sur l'ensemble des problèmes sexuels du couple — et notamment en ce qui concerne les positions — le livre du sexologue américain Albert Ellis : *L'art et la science de l'Amour*. (Editions Robert Laffont et Centre national du livre familial).

PRESERVATIFS

(voir : *contraception)*

PROSTATE

(voir : *organes génitaux)*

PROSTITUTION

« Le plus vieux métier du monde », ainsi que certains le dénomment avec complaisance, citant parfois la phrase attribuée à Jésus : « En vérité, je vous le dis, les publicains et les prostituées arriveront avant vous au Royaume de Dieu» (Mat. XXI,31), disparaîtra-t-il un jour ?

Dans l'Antiquité gréco-latine, berceau de notre civilisation, et tout comme en Asie, il fut largement toléré, souvent encouragé, parfois vénéré. Dans les républiques populaires d'U.R.S.S. et de Chine, il est supprimé, en tout cas officiellement, dans le souci de mettre fin à l'un des aspects les plus visibles de « l'exploitation de l'homme (ou plutôt, en la circonstance, de la femme) par l'homme ».

Il affronte des adversaires acharnés et il conserve des défenseurs convaincus. Parmi les arguments majeurs qu'on lui oppose, figurent la désacralisation de l'amour et surtout l'abaissement, l'humiliation de sa vendeuse, lorsque ce n'est pas sa mise en esclavage par un proxénète*. Pour lui garder droit de cité, d'autres soutiennent qu'il protège des agressions la vertu des honnêtes femmes et jeunes filles (dont notamment les petites secrétaires, serveuses de cafés, employées de ferme ou de maison, hier contraintes de se plier aux exigences de leur patron — ou de son fils) ; que, bien contrôlé par les pouvoirs publics, il limite la propagation des maladies vénériennes* ; qu'enfin il permet aux anormaux génésiques de soulager leurs tensions sans dommage ni pour leur éventuelle partenaire légitime, ni pour la société, ni pour eux-mêmes. Dans un livre plein de fougue, un jeune médecin suédois, Lars Ullerstam, préconise même l'institution, en faveur de ces minoritaires en général mis à l'index — et fort injustement, selon lui — de véritables « assistantes sexuelles », version scientifique des traditionnelles hétaïres.

Le problème posé par l'existence de celles-ci n'est pas simple. S'il est exact que nombre d'entre elles sont bien les victimes

d'une situation à l'origine provoquée par la frustration affective, la pauvreté matérielle, un abandon et le besoin d'élever un enfant, le désespoir sentimental, leurs illusions à la suite de belles promesses, en particulier dans de petites annonces*, voire un véritable enlèvement, il faut reconnaître que d'autres se trouvent très à l'aise dans leur rôle : au point d'être fort gênantes, dans des rues sombres, malgré l'interdiction de ce « racolage » par leur insistance auprès d'« honnêtes messieurs ». Pour les en faire partir, des municipalités ont dû installer des lampadaires avec une fluorescence qui fait apparaître les visages livides et les lèvres noires.

S'il est satisfaisant pour le moraliste, et pour le simple humaniste, de longer des trottoirs que ne parcourent plus, sac au bras, des « tapineuses » provocantes, il peut s'inquiéter des ravages possibles dans la population, faute de soupapes comme les B.M.C. (bordels militaires de campagnes) ou les « quartiers réservés », tout près des garnisons de soldats ou dans les grands ports, en particulier. De paisibles épouses sont également heureuses de Douvoir ainsi mieux dormir, dans la couche conjugale.

Deux courants marquent notre époque : celui du respect de l'individu, et il voudrait effacer une fonction généralement tenue, désormais, pour dégradante ; celui de la liberté, qui porterait à laisser chacun et chacune faire ce qu'il veut, à condition de ne pas nuire à autrui. Au milieu de ces deux forces souvent divergentes, les lois et l'Administration s'appliquent au compromis. Elles interdisent la prostitution insolente, elles essaient d'y soustraire les mineur(e)s, elles frappent durement les proxénètes ; en revanche, elles ferment souvent les yeux sur les manèges discrets de volontaires, les hôtels de passe où elles entraînent leurs clients — lorsque ce n'est pas, comme des complaisantes occasionnelles ou les véritables « call-girls », voire « party-girls », à leur domicile ou simplement dans leur auto qu'elles les invitent.

Dans les grandes villes de pays où la rigueur n'est pourtant pas absente pour d'autres objets, la police (qu'on n'empêchera jamais, d'ailleurs, de chercher à obtenir des indications utiles en échange d'une certaine complaisance) laisse prospérer des lieux pour l'amour vénal. Elle se borne à refuser leur accès, en principe, aux adolescents : par exemple ces rues à vitrines, où s'exposent des femmes très déshabillées, à Bruxelles, Anvers, Amsterdam ou Hambourg, ville célèbre aussi par ses « Eros Centers », aux chambres luxueuses.

L'homosexualité* masculine regagnant du terrain non seulement dans la pratique, mais dans l'opinion, se trouvent moins pourchassés que naguère les éphèbes qui, comme dans la Grèce et Rome de jadis ou l'Orient de toujours, proposent dans des bars, certaines rues ou vespasiennes*, quelquefois mais rarement travestis*, à New York (particulièrement à Central Park ouest, entre la 72e et 74e rues), San Francisco, Los Angeles, Berlin, Rome ou Paris (spécialement place Blanche et à Saint-Germain-des-Prés), leurs charmes tarifiés. Certains rôles, comme celui de groom d'hôtel ou de porteur de bagages, de dépêches, leur offrent des facilités pour une clientèle riche. Traduit en plusieurs langues, dont le français, l'ouvrage de l'Américain John Rechy, *Cité de la nuit*, constitue un document extraordinaire sur les jeunes prostitués mâles. Leurs lieux principaux de fréquentation, au nombre supérieur à mille, se trouvent énumérés dans un Guide édité tous les ans aux U.S.A.

A l'instar de femmes, ces marchands d'illusion peuvent devenir porteurs et transmetteurs de maladies vénériennes. Mais la pharmacologie moderne en a supprimé le spectre si elle ne les a pas fait disparaître, et fort loin de là.

La nature, ici, impose ses limites. Tandis qu'une fille peut simuler le plaisir, pour la satisfaction du client, voire de la cliente (car la prostitution lesbianique aussi s'installe), « faire » donc une quantité considérable (jusqu'à une centaine) de « passes » en vingt-quatre heures parce qu'elle demeure passive, un garçon (même s'il est fondamentalement inverti lui-même) ne peut tromper sur ce point plusieurs partenaires successifs. Certains de ces jeunes, parfois sur les conseils d'un « protecteur » adulte et professionnel, voire d'une prostituée qui les domine, compensent par le vol ou le chantage cette infériorité de « rendement » par rapport à leurs homologues du sexe d'en face.

Dans l'état actuel des choses, un risque n'est donc pas exclu que, même dans les milieux aisés, des mineurs, filles ou même garçons, par veulerie ou après un vif conflit familial, surtout une fugue*, tentent de gagner beaucoup d'argent à jouer les infirmier(e)s de l'amour physique, et parfois sentimental, de manière occasionnelle ou durable.

Pour les milieux économiquement défavorisés, les Etats ont le devoir évident d'accroître le nombre des Foyers de jeunes travailleuses et des Foyers de jeunes travailleurs, bons moyens de prévention sociale, ainsi que celui des Foyers maternels, permettant à des femmes séduites, enceintes, puis abandonnées, d'élever leur enfant sans recourir au trottoir pour payer une nourrice.

A tous, l'éducation sexuelle* et générale fait sans peine admettre que les plaisirs de la chair sans ceux du cœur sont de bien pauvres satisfactions. Fondée en 1875, la Fédération abolitionniste internationale (1 rue de Varembé, Genève) souligne d'autre part qu'une des meilleures barrières contre ce qu'elle tient pour un fléau — et que favorise, dit-elle, « la chute des entraves traditionnelles dans une société libéralisée » — est bien la chaleur affective au sein de la famille.

PROXENETISME

Plus vulgairement appelé « souteneur », voire « maquereau », le proxénète « fait travailler des filles », c'est-à-dire vit de leur prostitution*.

Même les personnes qui voient en cette vente de charmes une entreprise de salubrité publique, donc la souhaitent de quelque manière organisée, éprouvent en général une vive répugnance à l'égard de cet homme qui peut accumuler une immense fortune sans rien faire, ou presque. La loi le punit de plus en plus sévèrement et la police s'en sert de moins en moins comme indicateur, en échange de « tolérance ». Pour ces motifs, il a quitté son manteau de poil clair et ses chaussures jaunes d'hier pour ressembler plutôt à un quelconque passant. Mais, s'entourant de beaucoup d'autres précautions, il n'a pas disparu.

Sans nul doute, certaines femmes sont encore ses esclaves. Il parvient souvent à les enfermer dans un tel filet de dettes qu'elles n'osent plus, sauf exceptions, se séparer de lui. Il peut, d'autre part, se livrer à la « traite des blanches » (et, à l'occasion, des noires). Dans les grandes gares, les rues, de jeunes femmes paraissant désemparées sont attirées par lui dans un hôtel, où un somnifère peut être mêlé à la boisson offerte. Et l'infortunée peut ne reprendre conscience qu'au-delà des mers, notamment sur la côte d'Afrique, au Moyen-Orient ou en Amérique du sud, dans une maison de tolérance, où elle se trouve parfois « vendue ». Certains, d'autre part, recourent désormais au stratagème de la « croisière galante », sur un yacht, comme à celui des petites annonces* ou des salons d'essayage*.

Parmi les victimes ayant réussi à quitter ces exploiteurs de l'instinct génital, se recrutent nombres des bénéficiaires d'œuvres dites « de relèvement », qu'animent des personnes au grand cœur. Certaines de ces « anciennes » y élèvent un enfant à elles et deviennent bien souvent, des militantes contre la prostitution.

PSYCHANALYSE

(voir : *Freud)*

PUBERTE

Pendant cette période apparaissent puis s'accentuent les caractères sexuels secondaires. Naît en même temps l'aptitude à la procréation. Elle débute entre dix et quinze ans, d'ordinaire. Elle est plus précoce chez la fille que chez le garçon, sous les climats du Sud que du Nord, et aujourd'hui plus qu'hier.

Elle s'accompagne de modifications profondes du corps et, sur le plan psychique, ce passage de l'enfance vers l'âge adulte n'est pas sans rappeler le premier cri du nouveau-né, coupure d'un monde vers un autre, de plus grande autonomie.

Sous l'influence d'hormones hypophysaires, le testicule chez le garçon et l'ovaire chez la fille vont élaborer leur double travail : sécrétions d'hormones* sexuelles, fabrication des cellules reproductrices (spermatozoïdes et ovules).

Chez le garçon, le pénis (voir « organes génitaux ») et les testicules se développent. Des poils apparaissent dans la région pubienne (au-dessus des organes génitaux), aux aisselles (sous les bras), sur le visage enfin.

La transformation qui a précédé cette période a déjà modifié la structure générale du corps. Celui-ci a subi un allongement parfois important rendant le sujet malhabile. Rapidement cette structure va se rapprocher de celle de l'adulte. Seule la voix pourra quelque temps hésiter entre l'aigu et le grave.

Des troubles de la croissance, du développement des organes génitaux* et des caractères sexuels* secondaires peuvent se manifester. Sans y attacher trop d'importance, il faudra recourir alors à un médecin.

Chez la fille, la première « ponte ovulaire » provoque les premières menstrues, ou règles*. Les seins prennent de la rondeur, souvent observée dans la glace. Au pubis, ensuite sous les bras, les poils sortent et grandissent, généralement moins, toutefois, que chez le garçon. La répartition différente de la graisse, le bassin plus large expliquent l'attitude et la démarche différentes de l'adolescente.

Mais le bouleversement psychologique revêt alors pour les deux sexes plus d'importance encore. On en trouvera les principaux aspects aux mots Adolescence et Evolution sexuelle, où est notamment montré que les phases dites « critiques » de la sexualité, ne peuvent être vues que dans un mouvement, un élan, qui commence dès la conception pour ne s'achever qu'avec la mort.

PUDEUR

Cet effroi devant la nudité*, l'obscénité*, la pornographie*, les avances sexuelles, constitue l'un des charmes d'adolescent(e)s et de femmes. Façonné par l'éducation, le milieu, il s'accentue chez les sujets en âge d'avoir des activités génitales.

Il a longtemps été considéré comme un devoir chez des demoiselles et les dames, tandis que les hommes paillards, usant du « droit de cuissage », faisaient rire admirativement. Dans les pays arabes, alors que les mâles, même enfants, comptent parmi leurs injures favorites — et bien admises : « Maudit soit le con de ta mère », les filles nubiles sont encore souvent tenues de porter un voile ne laissant apparaître que leurs yeux.

Dans notre civilisation occidentale érotisante et de consommation, même des plaisirs génésiques, la pudeur tend à beaucoup s'estomper. Nombre de femmes refusent le soutien-gorge. Dans les rues, les couloirs de métro, les gares, les trains, des baisers interminables s'échangent avec ostentation, voire exhibitionnisme*. Sur les plages, même très fréquentées, des couples semi-nus frôlent l'étreinte charnelle complète. Le cinéma, la télévision, la radio, la publicité, les magazines, les livres ne craignent plus guère d'offenser la pruderie.

Toutefois, d'une façon générale, elle demeure plus vivante qu'on ne le pourrait croire. Ainsi beaucoup de jeunes d'allure grossière, audacieux en paroles pour imiter les autres ou braver les adultes, conservent ce sentiment délicat. Il fleurit dans leurs rapports sentimentaux, quitte à se voir parfois violé, beaucoup plus tard, dans les draps, mais par piment consenti. « Le Père La Pudeur est un imposteur », pouvait écrire dès 1940, pour les vieillards, le Docteur Besançon, pourtant fort sage, dans son livre très vert, déjà cité, *Les Jours de l'Homme* (voir « morale sexuelle »).

La loi protège en intitulant outrages publics à la pudeur et attentats à la pudeur les principales infractions sexuelles*. Les éducateurs se doivent, bien entendu, de le respecter, notamment

lorsqu'ils entreprennent l'information des enfants soumis à leurs soins, ou qu'ils répondent à leurs questions sur les problèmes génitaux.

Mais il leur faut savoir qu'en mainte circonstance, la sensibilité des garçons et des filles peut être blessée en dehors de la famille : dans la rue, par des propositions déshonnêtes d'adultes ou de camarades ; à l'entrée au collège (surtout en internat) ou à l'atelier, par des plaisanteries ou des conversations graveleuses, comme par diverses formes de « bizutage », telles « la mise à l'air », « la bite au cirage », etc.

Il faut vraiment qu'un jeune ait une grande liberté avec ses père et mère pour leur confier avoir été l'objet d'une brimade ou d'une sollicitation de ce genre. Il revient aux parents de le/la prévenir que presque immanquablement elles se produiront ; de leur enjoindre de ne jamais suivre un inconnu ; dans certains cas, notamment le soir, dans les quartiers déserts, de ne pas se déplacer seul(e).

PYGMALIONISME

(voir : *anomalies sexuelles)*

RAPPORTS SEXUELS

Dans leur sens général, les rapports sexuels désignent plusieurs types d'activité génitale. Avec les animaux : c'est la bestialité ; avec des personnes de même sexe : c'est l'homophilie* (ou homosexualité), le lesbianisme*. Mais c'est avant tout l'accouplement de l'homme et de la femme, appelé également copulation et coït. On dit aussi de ce rapport qu'il est « hétérosexuel ».

Sa finalité est la procréation, mais le plaisir intense qu'il entraîne constitue habituellement le motif le plus puissant de sa réalisation.

Pour le Docteur A. Hesnard, « il est la rencontre de deux individus dont la seule complicité est un appétit commun (au fond auto-érotique) pour le spasme organique ». Il peut être aussi vrai qu'il est le symbole physique de « l'amour », mais même cela ne couvre pas la variété des forces qui concourent au rapprochement des sexes.

Pour R. Landau, « l'homme désire consommer l'acte sexuel afin de détruire la barrière qui le sépare physiquement de celle

qu'il aime ». Seul cet acte peut écarter le barrage que le sentiment de pudeur érige invariablement entre deux personnes différentes. Tôt ou tard tout être humain désire avoir quelqu'un à qui il ne pourra absolument rien cacher, ni de spirituel, ni de physique, « ni même les passions les plus crues de sa nature charnelle ».

Mais quelles que soient leurs motivations, quel que soit l'éclairage sous lequel nos convictions nous les font placer, les rapports sexuels obéissent, comme toutes les conduites humaines, à un certain nombre de lois.

En premier lieu, ils sont susceptibles d'apprentissage. Idée sans le moindre doute choquante pour tous ceux qui considèrent encore la sexualité comme honteuse, voire risible pour d'autres, pour qui l'instinct permet d'emblée les gestes nécessaires, généralement efficaces pour la survie de l'espèce.

Cependant le droit à la jouissance nous paraît aujourd'hui aussi naturel, aussi légitime que le droit à l'alimentation. Dans l'amour, les couples souhaitent trouver — et particulièrement les femmes si longtemps sacrifiées à cet égard — la plénitude des satisfactions génitales.

Pour atteindre ce résultat, techniques et expérimentations utilisées avec patience et persévérance sont bien souvent indispensables. Nous les évoquons aux mots : harmonie sexuelle, caresses, positions. Elles sont au cœur des traités des sexologues, chaque saison amenant au moins un nouveau titre en la matière. Les censeurs les plus stricts les acceptent par le souci du maintien et du renouvellement de l'union monogamique.

Se pose très souvent ensuite le problème de la *fréquence* des rapports sexuels. Les codes moraux de l'Antiquité grecque, du peuple arabe et du peuple juif, comme plus tard les prescriptions des Réformateurs, fixèrent des normes quantitatives ou périodiques : il était conseillé (ou ordonné) d'avoir par exemple ici quarante, là cent rapports annuels, ou de s'en abstenir pendant un certain temps du cycle menstruel.

Les Rapports Kinsey ont révélé l'aspect artificiel de toute réglementation, qui présuppose une certaine ressemblance dans les « besoins » des individus. Ils ont mis en lumière l'existence d'une sexualité parallèle ou « extra-légale », souvent plus importante que l'autre, chez nombre d'individus, autant que des différences quantitatives considérables, pour les seuls rapports hétérosexuels, entre les personnes.

C'est qu'interviennent ici des facteurs nombreux, interférant sans cesse les uns sur les autres. Il est habituel de citer la race, le pays, l'éducation, l'idéal religieux ou politique, le poids, fort

variable dans un même groupe d'hommes, des contraintes sociales et professionnelles qui pèsent sur les uns ou les autres, les possibilités de dérivation de l'instinct sexuel.

On doit cependant ne pas oublier l'importance de « l'équation personnelle » du sujet : constitution neurophysiologique, morphologie, rapidité et intensité de ses réactions aux sollicitations et aux excitations extérieures : tout cela aboutissant à un « réglage » naturel que la santé, la nutrition, l'âge surtout (voir « âge et activité sexuelle ») peuvent sans doute modifier, mais qui conditionnent les rythmes fondamentaux de son comportement génital. Aussi peut-il arriver qu'en dehors de toute autre cause de dysharmonie conjugale des divergences trop grandes entre les exigences des deux partenaires n'amènent des dissensions profondes au sein du couple*. Sans doute dans de tels cas le recours au sexologue sera-t-il vivement recommandé (voir « auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale »).

Généralement, au bout de quelque temps de vie commune, s'instaure une « vitesse de croisière » satisfaisante, que modifient normalement certaines circonstances de la vie (en vacances* on est plus « disponible » et partant plus actif ; les soucis au contraire peuvent freiner l'intérêt sexuel), et notamment le fait de vieillir.

Ces précisions données, voici quelques « moyennes » hebdomadaires des rapports sexuels conjugaux, qui ressortent de l'enquête Kinsey.

Au-dessous de vingt ans : 4 rapports. Mais c'est à cet âge que les variations individuelles sont les plus importantes, une partie du groupe interrogé pouvant aller jusqu'à 20 rapports ou plus. Vers trente ans la moyenne tombe à 3 rapports ; vers cinquante ans à 1,8 ; vers soixante ans, à 0,9. La décroissance est généralement régulière. L'homme a plus d'importance dans la détermination de la fréquence que son épouse. Ce sont les mâles dont l'adolescence a été précoce qui ont la plus grande activité (ce qui rejoint ce qui a été dit plus haut sur l'importance de « l'équation personnelle »).

On ne saurait cependant concevoir le rapport sexuel sous le seul angle de la performance numérique : la recherche de la quantité nuit très souvent à la qualité. La « richesse de l'orgasme » décroît avec sa répétition (sans doute davantage chez l'homme cependant). Il est peu probable en outre que ceux qui se préoccupent seulement du « score » retirent de leur union l'intensité et la plénitude qu'ils pourraient en attendre. Ce sont souvent de mauvais partenaires (voir « Don Juanisme »).

Les excitants sexuels* recherchés pour fouetter l'instinct génésique peuvent temporairement maintenir un certain taux d'activité, mais on peut craindre qu'à bref ou à long terme ils n'amènent désintérêt et impuissance*.

La *durée* d'un rapport sexuel est également fort variable : l'éjaculation des jeunes gens, surtout lors des premières étreintes, est très rapide : quelques brèves minutes, ce qui laisse souvent leurs compagnes, normalement plus lentes à s'émouvoir, sur leur faim. Il est souhaitable qu'ils apprennent à se maîtriser (voir « caresses et harmonie sexuelle »). Des efforts trop longs dépassant le quart d'heure sont signe de fatigue... ou de désintérêt, mais mieux vaut alors renoncer provisoirement que s'acharner et s'épuiser nerveusement.

Si l'homme en bonne santé est pratiquement toujours disponible pour la copulation, il n'en est pas de même pour la femme, notamment au moment de ses règles, pendant sa grossesse et après son accouchement.

Pendant les règles, les traditions ancestrales conduisaient à l'abstention pure et simple : vue et odeurs, autant qu'un sentiment d'impureté, détournaient le mâle de la couche conjugale. Certaines tribus d'Océanie, nous rappelle Margaret Mead, isolent même les jeunes filles et les femmes dans un local écarté, tant que dure la menstruation.

Il semble que les préjugés s'estompent, surtout grâce à la possibilité généralisée de toilette* intime convenable. Il n'y a aucune contre-indication médicale. Les réticences restent très psychologiques et cela dépend finalement du couple, comme des circonstances dans lesquelles le problème peut se poser (retour du mari ou de l'ami après une longue absence par exemple). Si vraiment le rapprochement n'est pas habituellement souhaité à ce moment-là, et hors cas particuliers, il ne semble pas qu'il y ait de graves inconvénients à ce qu'il soit retardé.

Pendant la grossesse, les rapports peuvent se continuer normalement, si tout se déroule sans difficultés particulières ; mais ils requièrent, et cela d'autant plus qu'on s'approche du terme, des précautions qui sont d'ailleurs évidentes : éviter à la future mère des fatigues excessives ; adopter dans ce but une position* qui évite de trop peser sur l'abdomen : conjoints couchés sur le côté face à face, ou la femme tournant le dos à l'homme sont les plus conseillées. On doit veiller particulièrement à la propreté des organes génitaux.

Il est préférable d'éviter tout rapprochement les toutes dernières semaines. Le gynécologue conseillera la cliente qu'il suit ré-

gulièrement si celle-ci a la simplicité d'aborder le problème, ce qui est encore loin d'être toujours le cas.

Après l'accouchement, il faut compter habituellement trois semaines avant la reprise des rapports, mais ici encore le spécialiste pourra, en fonction de la cicatrisation vaginale, de l'état général de la jeune mère, donner, si on les lui demande, de très utiles indications.

Lorsque l'un ou l'autre des conjoints est malade, surtout lorsqu'il s'agit d'affection de longue durée, ou nécessitant un lent rétablissement, il sera prudent de suivre les indications du médecin traitant, à qui on ne craindra pas de poser la question.

Sur un tout autre plan, rappelons que le refus de consentir à des rapports sexuels est légalement un motif de divorce.

Quelques précisions pour finir sur deux expressions qui se rencontrent encore et que l'on peut confondre : *rapport interrompu* et *rapport réservé.*

Dans le rapport interrompu, l'homme se retire du vagin avant l'éjaculation, qui se produit à l'extérieur, alors que dans le rapport réservé, il se contrôle suffisamment pour ne pas éjaculer, notamment afin de permettre à une compagne lente à s'émouvoir d'arriver à l'orgasme*.

Ce furent essentiellement des méthodes contraceptives (voir « contraception ») ; elles sont remplacées par d'autres aujourd'hui pour beaucoup.

REFOULEMENT

Toute personne est le siège d'impulsions sexuelles ; quelle que soit leur fréquence, nombre d'entre elles ne pourront déboucher sur une satisfaction vénérienne. L'individu en effet est amené très souvent à les réfréner, par une intervention très variable de sa conscience et de sa volonté.

Les structures sociales, auxquelles s'ajoutent pour les croyants les impératifs religieux, ne lui permettent pas de donner libre cours à ses désirs et n'autorisent l'exercice de sa sexualité que dans des limites et sous des formes précises.

D'où une grande quantité d'interdictions légales ou morales (voir « tabous »). Bien que certaines ne soient pas clairement perçues, leur importance dans les conduites humaines est telle, qu'elles constituent ce que le Docteur Hesnard appelle : « une fonction psychique contre-sexuelle ». C'est Freud* qui l'a décrite sous le nom de refoulement.

Dans le cadre de son éducation générale, l'enfant est contraint très tôt, par un « dressage », à limiter sa vie instinctive, à devenir propre, à discipliner ses besoins. On désire aboutir à une « socialisation des tendances ». Par là on le prépare à une vie en communauté où son comportement devra respecter les lois de son entourage : sont ainsi « conditionnées », parmi les autres, les expressions de sa génitalité, aussi bien ses conduites que ses jugements à son égard.

Que ce soit par maladresse parentale, à cause d'un climat familial ou social très rigoriste, à la suite de chocs graves (comme témoin ou victime sur sa personne de rapports ou d'agressions), un jeune peut être amené à ne voir dans tout ce qui touche à ce domaine qu'horreur, dégoût ou faute, ou seulement en nier l'importance et même l'existence, lorsqu'il sera adolescent ou adulte.

Cependant la force de l'instinct est si grande, que pour le plus grand nombre, détournée de son objet : le plaisir érotique, elle va se transformer et prendre suivant les tempéraments et les caractères deux directions contraires.

Chez certains, très intériorisés, elle va devenir source de conflits, d'angoisse. Elle sera destructrice de la personnalité, pouvant aboutir à la pathologie mentale sous forme notamment d'états obsessionnels et délirants.

Chez d'autres à l'inverse elle amènera de l'agressivité ou de la dureté envers autrui, le tout pouvant s'accompagner d'une grande rigidité morale. Cette agressivité prend parfois une allure altruiste, elle soutient inébranlablement l'action entreprise contre un fléau ou un ordre social. Ainsi est paré de bons sentiments un combat dont les motivations profondes autant qu'inconscientes ne sont pas toujours très saines psychologiquement, dans la mesure où elles ne sont pas originellement « amour de l'Autre ».

Il est cependant tout à fait passible — mais sans cacher que c'est là une conquête difficile de personnalités riches et généreuses — d'utiliser dans une perspective épanouissante pour soi-même comme pour les autres la force de l'instinct sexuel à la réalisation de buts altruistes et spirituels : c'est la sublimation (voir « dérivations de l'instinct sexuel »).

REGLES

(voir : *menstruation)*

REGRESSION

(voir : *infantilisme sexuel)*

REICH (*Wilhelm)*

Né en 1897, membre de la Société de Psychanalyse de Vienne en 1920, médecin-chef à la Polyclinique psychanalytique de Vienne (1922-1930), directeur du séminaire sur la thérapeutique psychanalytique (1924-1930), Wilhelm Reich s'orienta vers une prophylaxie des névroses par la liberté «sexuelle. Il fonde en 1928 une *Société socialiste d'information sexuelle et de sexologie*, avec des centres de consultation, et poursuit ce travail social à Berlin de 1930 à 1933. Ses brochures de vulgarisation ont un vif succès dans les organisations de jeunesse socialistes et communistes.

A partir de 1934, ses recherches le conduisent au-delà des théories politiques et psychanalytiques. Exilé en Norvège (1934-1939), puis aux Etats-Unis, ses préoccupations vont désormais à des expériences de bio-physique.

Attaqué en justice pour avoir continué, malgré l'interdiction qui lui en avait été faite, de prôner les applications pratiques de ces expériences, il meurt au pénitencier de Lewisburg en 1957.

Son œuvre, dont d'abord le livre, paru en 1936, « La Révolution sexuelle »*, traite de la sexualité, mais pas seulement des dérivés et symboles de la *libido*. Selon lui, Freud avait fait apparaître le besoin sexuel comme un besoin matériel, et avec ses découvertes, la sexualité revendiquait le droit de passer de l'escalier de service de la vie humaine, où depuis des milliers d'années elle menait une existence sordide, malsaine et purulente, à la façade de l'édifice appelé si pompeusement « civilisation ».

Reich, découvrant le caractère social des névroses, développe que la forme patriarcale et monogamique de notre famille a pour conséquence la répression sexuelle, conséquence qui est en même temps condition et but de cette famille. L'individu y apprend la docilité et le rôle d'opprimé consentant. Il apparaît alors que les classes dirigeantes ont un intérêt à soutenir l'institution de la famille et la morale antisexuelle. Toutes les tentatives de

1. Traduction française parue chez Pion.

« réforme » de la famille, de libéralisme moral, d'« éducation sexuelle », sont donc misérables et mystificatrices. Une révolution dans les mœurs s'impose, et elle passe par l'extirpation de la misère sexuelle à «sa source, par l'abolition de la coercition familiale.

Les Soviétiques, après une période de libération de la sexualité, recoururent aux méthodes répressives traditionnelles, sous le nom de « nouvelle moralité socialiste » (le destin du jardin d'enfants de la psychanalyste Vera Schmidt est à cet égard significatif). C'est pourquoi les contestataires soutiennent qu'une révolution culturelle sans révolution sexuelle ne saurait être radicale.

REVES

Pendant le sommeil, comme limaille de fer sur un aimant, des sensations anciennes ou récentes se précipitent pour se rejoindre.

Très souvent, dans un étrange raccourci, s'expriment de cette manière des craintes ou des envies, de nature sexuelle, que la censure sociale, la « bonne éducation » avaient refoulées dans le vaste secret des consciences, ou de l'inconscient.

Une digestion pénible peut leur donner un tour cauchemardesque, tandis que la puberté, la continence, le printemps leur confèrent volontiers au contraire un caractère voluptueux — pouvant déboucher, pour l'adolescent et l'homme, sur une émission de sperme (voir « pollution nocturne »).

Ainsi, un sujet pudique se verra tout nu sous les regards effarés du public, en particulier dans une église, tandis qu'un amoureux possédera alors, en imagination, la partenaire de ses désirs. Au réveil, s'il se produit dès l'issue de ce film accéléré, c'est le soulagement, ou la déception.

Certains recherchent des rêves agréables en se fabriquant au lit, en état de veille, au besoin par la contemplation de photos ou des lectures licencieuses, des images érotiques. Saint-Thomas d'Aquin dénonçait ce grave péché.

Les psychiatres, et surtout les psychanalystes, s'attachent à interpréter les rêves de leurs clients dans leur forme symbolique. Selon leur tableau de corrélations, par exemple une clef représenterait l'organe viril, une serrure, les parties génitales féminines, et un accouplement hétérosexuel une clef qui pénètre une serrure. De même, une asperge, une banane, une carotte, un épi de maïs, évidemment aussi un bélier, un taureau ; et une moule,

une huître, un coquillage, une cave, bien entendu aussi un chat, une pomme (depuis la Bible), auraient une signification sans équivoque.

De manière plus subtile, tel serait aussi le cas du clocher d'église, de la charrue, du poisson, du pied (d'où la formule « trouver chaussure à son pied »), ainsi que du porche d'église, du jardin, de la lune, de la mer, et donc de la chaussure (avec sa grande importance pour beaucoup de fétichistes*. La truie, quant à elle, ne signifierait que l'allaitement.

Bien avant eux, divers auteurs prétendaient fournir « la clef des songes » — avec tous les risques d'erreur que cette prétention comporte. Ils écrivaient déjà que l'eau évoquait la tension génésique de la femme, et le feu, celle de l'homme. Retenons seulement, ici, que nul dormeur n'éprouve de visions et d'associations sur des choses qui lui soient indifférentes. En cas de névrose, un psychothérapeute pourra donc espérer là quelques lumières pour guérir son (ou sa) malade.

Mentionnons enfin qu'en plein jour beaucoup de sujets évoquent en esprit, par fabrication volontaire, des images (fantasmes) soit érotiques, soit sentimentales : par exemple une jeune fille se verra mordue de baisers par un chanteur à la mode ; un adolescent imaginera une femme qu'il désire tombant dans un lac, et lui la sauvant.

REVOLUTION SEXUELLE

Ces deux mots ont souvent accompagné, lorsqu'ils ne l'ont pas précédée, une période plus largement révolutionnaire. Car ils sont très significatifs d'un désir de « libération », même sur les plans politique, économique, social.

Ainsi par exemple en Autriche et en Allemagne autour de 1926, en Espagne autour de 1936. Ainsi de même en France, au mois de mai 1968 : l'étudiant Daniel Cohn-Bendit reproche publiquement, au Ministre de la Jeunesse, d'avoir éludé les problèmes du sexe dans son « Livre blanc » ; le Ministre lui conseille de se rafraîchir dans une piscine ; furieux, l'étudiant lance le Mouvement qui met en marche des foules prêtes à l'explosion.

Dans les Universités, et même dans les lycées, beaucoup de jeunes adultes et d'adolescents se réclament alors d'auteurs qu'ils n'ont d'ordinaire pas lus, mais dont des œuvres portent un titre encourageant : les sociologues américains Herbert Marcuse *(Eros*

et civilisation) et Vance Packard *(Le sexe sauvage*), le freudo-marxiste germain Wilhelm Reich*, passé aux U.S.A. avant de mourir en 1957, mais après avoir inventé un oscillographe mesurant, au cours d'expériences, l'intensité du plaisir copulatoire.

Certains apprennent aussi qu'à l'Université Washington à Saint-Louis (Missouri) avec le concours financier du Service de la Santé publique, le Docteur Masters et la Professeur Johnson étudient par électrodes l'intensité du plaisir sexuel surtout dans la masturbation et le coït, chez des centaines de volontaires.

A la Sorbonne, à Nanterre et ailleurs, des murs se couvrent d'inscriptions telles que : « Je jouis dans les pavés », « Déboutonnez votre cerveau aussi souvent que votre braguette ». « Inventez de nouvelles perversions ». Des élèves des Beaux-Arts, s'exhibant nus plus qu'à l'ordinaire, illustrent d'affiches ces thèmes. Les « travaux pratiques » ne tardent pas à suivre.

Une fois tombée cette fièvre génésique, elle laissa des traces, jusqu'à une éventuelle répression collective ou individuelle, dans une bonne partie de l'opinion juvénile. Celle-ci s'en trouva encouragée par les exercices démonstratifs et plus durables de groupes importants tels que « provos », « beatniks », « hippies » (« Faites l'amour, ne faites pas la guerre ! »), « freetries », qui expriment en fait un grand désespoir de l'avenir, un refus de la société technocratique et « aliénante », dite « de consommation ».

Même si ces événements ne s'étaient pas produits, si ces cohortes ne s'étaient pas constituées, la « révolution sexuelle » est dans l'air, portée par l'époque : de nombreux articles de cet ouvrage (voir notamment « érotisme, obscénité, pornographie ») en témoignent.

Comme le temps paraît loin, alors qu'il est proche, où l'homme politique français Léon Blum fut dénoncé comme « immoral » pour avoir suggéré dans un petit livre des pratiques beaucoup moins « audacieuses » que celles aujourd'hui largement en usage !

SADISME

On doit au marquis de Sade, le « divin marquis », né en France en 1740, de nombreux livres dont on ne saurait recommander la lecture, souvent presque insoutenable, d'ailleurs, même pour les adultes, aux douces jeunes filles. Parmi eux, *Justine*, *Juliette, Les infortunes de la vertu, Les crimes de l'amour, Les prospérités du*

vice. Maintes fois et longtemps incarcéré en prison, l'auteur mourut en 1814 à l'Hospice de Charenton.

De même que son successeur autrichien von Masoch, il a donné son nom à une anomalie* du comportement sexuel. Dans le langage populaire, un « sadique » est d'ailleurs maintes fois confondu avec un « satyre »*, poursuivant autrui de son impatience génitale, et de préférence dans les sous-bois.

Le sadique jouit à faire souffrir. S'il a pour partenaire un(e) masochiste*, donc aimant la souffrance, retournant le sadisme vers soi, les deux sont satisfaits. Peuvent alors s'organiser sans obstacle, avec parfois l'invocation du Diable*, des scènes de tortures, de flagellation* avec fouets, chaînes, cordes, colliers, clous, épingles, etc. Malheureusement l'acceptation n'est pas toujours de règle. Même dans des couples légitimes, des femmes, surtout, se trouvent devenir la proie d'hommes à la sensibilité féroce, exigeante, comme de mâles animaux aux époques de rut.

Ce mot, toutefois, n'aurait pas connu un tel succès, au point d'entrer dans la langue courante, s'il ne correspondait pas à l'agressivité érotique secrète, et d'ordinaire d'ailleurs même inconsciente, d'un grand nombre d'individus.

Ainsi, collectivement, peuvent être tenus pour faire montre de sadisme, tout comme ceux des antiques sacrifices religieux ou des arènes de Rome (et plus récemment, des exécutions capitales : lorsque, « pour l'exemple », elles étaient accessibles aux regards du public), une bonne part des spectateurs hurlant de joie pendant des combats de coqs ou des corridas avec mise à mort.

A titre isolé, est un sadique non seulement l'homme qui commet un viol*, mais celui qui éprouve de la volupté à battre sa compagne, lui écraser les seins*, la posséder brutalement, s'acharner sur elle malgré ses cris, ses supplications. Pour lui, elle n'est qu'objet, instrument. Quelques homophiles* des deux sexes peuvent découvrir leur bonheur dans la même forme de domination, de mise en esclavage, pouvant aller jusqu'au crime. Ainsi le trop célèbre Gilles de Rais, compagnon de Jeanne d'Arc, qui tortura et tua cent quarante enfants après les avoir sodomisés*. Enfin, par certains refus obstinés à répondre physiquement à leur partenaire le plus légitime, des femmes font preuve d'un goût identique (en plus atténué...) pour le désespoir d'autrui.

Comme son contraire, le masochisme, le sadisme peut en effet, bien entendu, revêtir aussi la forme psychologique : injures humiliantes, adultère* dédaigneux (et, dans la vie sociale, acharnement à « faire des victimes »).

A un faible degré, de façon passagère, cette attitude est assez largement en usage dans les couples. Elle ne constitue alors qu'un

moyen d'excitation, unilatérale ou réciproque, un piment dans le rapport sexuel. C'est pour avoir, en exagérant, mis en relief que douleur et plaisir se trouvent maintes fois associés que le « divin marquis » est devenu immortel.

SALONS D'ESSAYAGE

Ces cabines discrètes, dans les magasins de vêtements, surtout féminins, peuvent donner lieu à diverses manifestations, plus ou moins claires, de la sexualité :

— exhibitionnisme* du sujet qui se déshabille ou se rhabille en évitant de tirer le rideau de façon totale, si ce n'est par des « grâces » impudiques, ressemblant à celles du strip-tease*, au cours de l'essayage lui-même ;

— voyeurisme* d'employé(e)s ou de client(e)s, qui observent en biais les scènes ci-dessus, mais le font aussi parfois derrière une glace sans tain, comme dans les chambres de certains hôtels louches (le sujet se croit seul, alors qu'il est parfaitement vu derrière la cloison) ;

— homophilie* contenue de la part de l'essayeur ou de l'essayeuse, qui appartient en principe au même sexe que l'essayé(e), et qui multiplie à plaisir les attouchements justifiés par ses fonctions ;

— enfin, bien entendu, mais guère plus là que chez soi, narcissisme*, lorsque le sujet s'étudie avec une complaisance extrême dans le miroir.

Une légende tenace veut que certains de ces salons servent à la traite des blanches. Après l'offre d'un bonbon hypnotique ou même une piqûre, à effet semblable plus rapide, des femmes seraient ainsi enlevées vers des ports exotiques pour être livrées à la prostitution. Si des cas de ce genre ont pu se produire, ils sont en fait très rares.

SATYRIASIS

Depuis l'Antiquité gréco-romaine, peintures et sculptures reproduisent abondamment les satyres, au buste et au visage presque humain, mais aux jambes et pieds de bouc. Dans nos jardins publics, la fourrure de leur ventre dissimule leur érection* quasi permanente, montrée au contraire sans gêne par des artistes d'autrefois.

« Satyriasis » est ainsi devenu synonyme d'une surexcitation génésique continuelle ou par crises, chez des hommes, à l'instar de la nymphomanie* chez des femmes. Les individus qui s'en trouvent atteints (et non par « vice »*, mais par maladie du système nerveux central) sont naturellement capables d'anomalies* diverses comme l'exhibitionnisme*, mais encore d'attentats à la pudeur, de viols pouvant aller jusqu'au meurtre.

La sorte de folie génésique manifestée par certains adolescents privés d'exutoires sexuels n'est pas sans présenter, en réduction, quelques rapports avec cet état. Mais elle s'apaise avec les années.

Plus discrets sont les hommes, généralement d'un certain âge, qui profitent des compressions de foule pour palper de diverses manières les personnes qui leur plaisent. Mais antérieurement certains d'entre eux ont pu se montrer des Don Juan*, des érotomanes fort incommodants.

SEINS

Dans un de ses albums, le dessinateur humoristique Dubout nous propose la scène suivante : un collégien boutonneux assis sur les genoux d'une « mangeuse d'hommes », contemple avec perplexité le sein, à vrai dire assez informe, qu'elle a extrait de son vêtement et qu'elle soutient d'une main, cependant que la légende lui fait dire : « Tu crois que ça sert qu'à allaiter ? ».

De fait, un des premiers gestes d'intimité du jeune mâle n'est-il pas soit avec, soit après les premiers baisers sur la bouche, de caresser, d'abord sur, puis sous les vêtements, les seins de sa partenaire ? Cette première prise de « possession » du corps de l'Autre est toujours au début à l'origine d'un grand trouble ; elle prélude à des investigations plus intimes si l'idylle se poursuit. Mais nombre de jeunes filles préfèrent ne pas dépasser ce stade tant qu'elles ne sont pas sûres des sentiments de leur compagnon, ou de leurs propres sentiments, ou par souci de rester sages avant fiançailles* ou mariage*.

En Occident — car nombre de civilisations n'y furent pas, ou n'y sont pas encore sensibles — le buste féminin a pris dans l'érotisme* contemporain, notamment grâce au cinéma et aux revues, une place considérable, permettant de vulgariser ce qui n'appartenait autrefois qu'au seul domaine des œuvres d'art (donc n'existait qu'en nombre fort limité). Deux pays ont la vedette à cet égard dans leurs productions : l'Amérique et l'Italie, dont les actrices rivalisent de tour de poitrine, que de généreux

décolle- tés soulignent complaisamment. A dire vrai, le stade du décolleté est dépassé, car se multiplient les films où évoluent des femmes dont le haut du corps sinon le corps tout entier est dévoilé.

Le psychanalyste américain Klein a parlé du « complexe mammaire » de ses compatriotes, obsédés par des gorges volumineuses, signe certain d'infantilisme affectif (recherche d'un symbole maternel général) et de fétichisme*. Mais on peut signaler que les amateurs de revues françaises de nus réclament et obtiennent des numéros spécialement riches en « P.O. » (traduisez : poitrines opulentes), comme en obtenaient les Américains, même sous forme d'oreillers en caoutchouc mousse, avec les lourdes rondeurs de Marilyn Monroe.

Il est bien certain que, d'une décennie à l'autre, la mode accentue ou efface. Toutefois, jusque dans les périodes « plates » (taille très basse des années vingt, que d'aucuns essaient de remettre au goût du jour, propension actuelle de maintes jeunes filles pour affecter l'allure garçon), les femmes dans leur ensemble souhaitent des « appâts » suffisamment avantageux. Si elles n'en sont pas pourvues, elles essaient d'y remédier soit en se procurant les remèdes-miracles des petites annonces*, soit par des traitements médicaux, soit dans les cas d'affaissement, par le recours à la chirurgie esthétique. Elles ne négligent pas pour autant les artifices vestimentaires : faux seins en caoutchouc ou en plastique, soutiens-gorge rembourrés aux multiples formes, s'adaptant à toutes les situations. Voici quelques lustres, on rapportait l'anecdote suivante : dans un avion de ligne allant aux U.S.A., on vit soudain la poitrine d'une dame distinguée augmenter visiblement de volume au fur et à mesure que l'avion prenait de l'altitude ! Peut-être reste-t-il encore prudent de se renseigner auprès des hôtesses si la pressurisation actuelle est suffisante pour éviter de tels désagréments... au cas où de tels modèles seraient encore en vente sur le marché.

Les réactions physiologiques des seins à la stimulation sexuelle ont été étudiées très scientifiquement par le Docteur William H. Marters et son assistante Virginia E. Johnson[1]. L'extrémité du sein est dénommée mamelon, celui-ci est entouré d'une couronne, l'aréole, dont les dimensions (trois à cinq centimètres), comme la couleur (rose, brune, violette) varient avec les individus ; elle est couverte de granulations.

1. *Les réactions sexuelles,* par W.H. Masters et V.E. Johnson (chez Robert Laffont).

Dans la phase d'excitation, l'érection du mamelon est la première réaction des seins, puis l'aréole s'engorge et se congestionne jusqu'au déclenchement de l'orgasme*, cependant que leur volume augmente (sauf chez les mères ayant allaité plusieurs enfants).

Les attouchements du mamelon et de l'aréole peuvent être une excellente préparation au coït ; mais toutes les femmes n'y sont pas nécessairement sensibles (voir « caresses »).

Les différentes acceptions du mot « sein », montrent que celui-ci reste un symbole très riche d'amour oblatif, de sécurité, d'appartenance, comme en témoignent les expressions « être au sein d'une Eglise, d'un parti », « porter une enfant dans son sein » « être au sein de la nature » (au cœur de la nature), etc...

SENILITE

(voir : *âge et activité sexuelle)*

SENSUALITE

Attachement au plaisir génésique, et pas seulement par le système génital, mais par l'ouïe, la vue, le goût, le toucher, l'odorat, synonyme ainsi de jouissance, de luxure, elle était donc condamnée par la morale traditionnelle. Notre civilisation de consommation, au contraire, met tout en œuvre pour trouver de nouvelles façons de la satisfaire, jusqu'aux âges les plus avancés.

Elle est sans cesse (re)mise en éveil par l'érotisme* contemporain. Mais on s'habitue à tout et qui prête encore grande attention à ce qui eût scandalisé ses grands-parents — et ses parents ?

D'aucuns pensent en conséquence que ce déferlement d'excitations peut provoquer un équilibre délivré du caractère obsédant que prend la sexualité chez nombre d'adultes ; mais certains craignent qu'il n'aboutisse à un émoussement de la sensibilité, grand facteur de la réussite durable d'une union ; qu'il crée ainsi le désenchantement, l'indifférence.

En tout cas, personne ne doute qu'il touche de plein fouet les enfants, passée leur période de latence*. La rue, la publicité, les chansons, le cinéma, la télévision, la presse illustrée, surtout « du cœur », où s'étale la vie privée de vedettes et de grands

personnages, dirigent très tôt leur attention sur les rapports amoureux du couple. Les plus sensibles ne peuvent-ils ainsi être trop précocement polarisés sur les aspects physiques de ces rapports ?

Comment alors éviter chez eux la tyrannie du génital ? Bien entendu par le soin apporté à leur éducation sexuelle*, qui leur soulignera l'importance du sentimental et pourra les écarter d'« expériences » prématurées, généralement décevantes.

SENTIMENTALITE

Particulièrement vive chez les « sentimentaux », dont les caractérologues ont décrit l'émotivité, elle les entraîne, suivant les circonstances, à l'inquiétude et jusqu'aux scrupules, à une soif d'affection — pour recevoir comme pour donner —, souvent à une fuite dans l'imaginaire et le rêve. En amour, elle les rend chercheurs d'absolu.

Presque tous les adolescents et jeunes adultes passent par une telle phase, qui dure plus ou moins, lors de leurs premiers attachements. Au sein du couple, la sensibilité réciproque procure la tendresse, le bonheur, à tout âge. Comme l'exprime l'adage latin « ni in ratione mulier in intero », la femme en fait preuve généralement beaucoup plus que l'homme.

Mais, excessive, devenue sensiblerie, elle paralyse. Ceux qui ne veulent jamais « faire de peine », qui par exemple reculent devant les explications nécessaires avec leur conjoint, laissent se perpétuer des situations fausses et ne parviennent pas à la plénitude : même si, par compensation, tels Jean-Jacques Rousseau ou Alfred de Vigny, ils écrivent des œuvres immortelles. Ils souffrent d'angoisse, d'insécurité, parfois se révoltent.

Enclin à devenir facilement amoureux, donc à connaître — avec une sincérité très grande — des liaisons successives, le sentimental apparaît comme volage. Une prise de conscience de lui-même, avec au besoin une aide extérieure peut lui permettre — s'il en éprouve le désir — de dominer ses incertitudes et de mieux se fixer.

SEXE (détermination du)

Parmi les 23 paires de chromosomes de l'espèce humaine (voir « hérédité »), l'une d'entre elles joue un rôle particulier. C'est la paire de chromosomes sexuels.

Les deux chromosomes de cette paire sont identiques chez la femme (X) mais non chez l'homme (la paire est constituée par un chromosome X et un autre de forme différente Y).

Ainsi tous les ovules sont-ils semblables (chacun contenant un X), alors qu'un homme forme en nombre égaux deux sortes de spermatozoïdes (les uns contenant un X les autres un Y).

Si un ovule est fécondé par un spermatozoïde X, l'œuf contient deux X et se développe en donnant une fille.

S'il est fécondé par un spermatozoïde Y il donne un œuf XY, qui devient un garçon.

SODOMIE

Introduction et activation voluptueuse du membre viril dans le rectum d'un ou d'une partenaire, elle peut donc s'accomplir dans l'accouplement hétérosexuel aussi bien qu'homosexuel, voire bestial.

Son nom vient de la ville palestinienne de Sodome, près de la mer Morte, où cette pratique était fort répandue. Selon l'Ancien Testament, elle fut, comme Gomorrhe, détruite pour ce motif par la fureur de Dieu, dont l'ordre était « Croissez et multipliez ». Beaucoup de chercheurs, aujourd'hui, considèrent toutefois ce séisme comme ayant été dû aux mêmes causes que les autres.

On observe aisément cette pénétration, ou sa tentative, parmi les animaux, en particulier les chiens, aux époques de rut. D'ordinaire secrète entre humains d'Occident, elle tend à y devenir plus fréquente. Dans leur cynisme libertaire — et libertin — des garçons et filles, aux U.S.A., se poseraient même crûment cette question : « Etes-vous vierge des deux côtés ? »

En Orient, elle a conservé une telle faveur, malgré les interdictions religieuses, qu'il n'y aurait guère de garçons, avant même l'âge de dix ans, à ne l'avoir pas connue. Ainsi s'explique la prédilection d'homosexuels occidentaux très célèbres pour des séjours dans ces pays. Néanmoins certains de ces jeunes conservent un si mauvais souvenir de cette sorte de viol qu'ils vomissent à la seule vue de crème de lait, évoquant pour eux la semence masculine.

Comme pour le rapport entre homme et femme, la difficulté physiologique de la sodomie dépend au départ des proportions réciproques de la verge en érection et de l'orifice récepteur. Celui-ci, la première fois, en dépit du recours à de la salive, de la vase-

line, de l'huile, ressent une vive douleur, mais vite transformée en plaisir intense chez le plus grand nombre.

Puisque cet acte est incompatible avec la fécondité, il s'exerce depuis toujours entre certains époux, et parfois face à face, le vagin étant évité. Mais il peut ne l'être aussi que de manière très occasionnelle, à titre de raffinement érotique. Quelques homosexuels mariés éprouveraient également, grâce à lui, mais avec leur femme, le sentiment de posséder un homme ou un garçon, dans le lit conjugal.

A cause de l'antique malédiction qui le frappe et de son caractère a priori anormal, voire répugnant, il peut toutefois provoquer un choc psychologique chez la personne qui en est l'objet. Exécuté avec violence, il peut lui occasionner une déchirure de l'anus, appelant des soins médicaux.

Certains sujets s'« auto-sodomisent » avec un objet aux formes rappelant celles du pénis, et qui peut alors se bloquer dans le rectum. C'est alors le chirurgien qui doit intervenir.

SPERMATOZOÏDE — SPERME

(voir : *organes génitaux)*

STERILET

(voir : *contraception)*

STRIP-TEASE

Ce déshabillage progressif, cet « effeuillage », joue sur le plaisir à voir un être jeune et beau se dénuder sur une scène, avec des chansons, des paroles et des gestes de circonstance.

Pratiqué dans des « boîtes de nuit » de toutes les grandes villes et ports des pays libéraux, très particulièrement au Japon (avec mimes de masturbation, de coït, de tribadisme), il cherche à toujours s'actualiser pour plaire. Ainsi, maintenant, un prétendu rayon laser sera supposé faire choir au sol, une à une, toutes les pièces de vêtement d'une exhibitionniste pulpeuse, souvent d'une autre race que celle du public, pour accroître son plaisir.

Face aux deux tiers de l'humanité qui souffrent de la faim, que de milliards ainsi dépensés dans les Picadelly, Broadway, tous les Tivolis et Luna-Parks du monde !

En raison de la, plus grande tolérance à l'égard de l'homosexualité masculine, les spectacles de strip-tease présentant de jeunes hommes tendent à se développer.

Enfin un livre illustré sur le « strip-tease conjugal » propose maintenant aux épouses cette méthode pour émoustiller, si nécessaire, les sens de leur mari.

SUBLIMATION

(voir : *dérivations de l'instinct sexuel)*

SURPRISE-PARTIES

Des adultes s'y livrent, mais surtout des adolescents. La « surboum », la « boum » fait, pour beaucoup d'entre eux, partie obligatoire des plaisirs de vacances*, voire du reste de l'année.

La libéralisation sexuelle l'a rendue de plus en plus audacieuse. On y va de plus en plus jeune, on regagne la maison de plus en plus tard, la nuit, après avoir fait preuve d'une excitation de plus en plus débridée. L'alcool*, parfois la drogue* peuvent transformer ces « sauteries » en véritables « orgies »* où, matelas répandus sur le sol, lumières et musique d'ambiance, des filles et des garçons perdent leur virginité, tandis que bien des spectateurs et spectatrices découvrent divers aspects de la vie génésique dont ils n'avaient pas idée. Une cave, un hangar parfois aménagés en ranch, une villa sans occupants (dont la salle de bains est copieusement mise à contribution) servent à ces ébats.

Complètement « dépassés », nombre de parents se bornent à gémir, en guettant sur la pendule l'heure du retour. L'interdiction pure et simple n'est bien entendu que maigre remède. Il y faut ajouter, pour l'adolescent(e), la possibilité de se joindre à de meilleurs compagnons, de dériver* ses besoins d'activité, de découverte, vers des intérêts sportifs, culturels, ou l'encadrement de plus jeunes.

SYMBOLISME SEXUEL

Certains assurent que le furieux va-et-vient du taureau, contre la cape rouge du matador, évoquerait le rythme du coït. Cette vision, ajoutée à l'odeur de l'arène, du sang, sous le soleil, ne serait pas étrangère au délire s'emparant de la foule des spectateurs — et spectatrices — des corridas. Personne ne doute que le halètement rauque d'une moto, entre les jambes d'un garçon de seize ans, décuple son impression de virilité.

Tels ne sont là que deux exemples. Voulus ou non, les cas de symbolisme sexuel fourmillent. A propos du cinéma*, des rêves*, nous en mentionnons quelques-uns : révolver braqué, serrure qui cède à la clef, etc. Mais les images publicitaires, comme certaines cartes postales exposées à la vente dans les lieux de tourisme, en offrent un éventail plus large encore.

Ainsi cette jolie fille qui, d'un air gourmand, va sucer un bâtonnet de glace à la crème, ou de rouge à lèvres, croquer un concombre ou n'importe quel fruit ou légume de forme phallique, remue les désirs, conscients ou inconscients, de fellatio* ; celle qui, le regard chaviré, contemple le départ d'un bouchon de champagne ou d'une capsule de bouteille de limonade veut, dans l'intention du dessinateur et de son commanditaire, faire penser à l'éjaculation spermatique. Les « rolling pins », tubes de verre opaline que les marins britanniques offraient à leur bien-aimée avant de repartir, évoquaient le membre viril.

Chaque année, parmi les chaleurs du mois d'août, un bourg de la Manche, en Normandie, procède à l'élection d'une « Miss Carotte ». A qui douterait du sens égrillard de cette fête, il suffit de préciser qu'en même temps est élu un « Apollon » d'à peu près le même âge. Quant aux « banana boys » et « banana girls », sortes de hippies californiens, la signification qu'ils donnent à celle pendant à leur ceinture est d'autant moins trompeuse que des « badges », sur leur poitrine, la confirment clairement. Au music-hall, retransmis par la télévision jusque dans les fermes, le micro que la chanteuse ou le chanteur promène devant sa bouche prend volontiers, désormais, la forme précise d'un gland masculin.

Pour atteindre des clients aux goûts moins avouables, sadiques* et masochistes* surtout, des « placards » de revues, des affiches montrent sous divers prétextes des vêtements de cuir noir, des chaînes, des fouets ou autres instruments de torture.

De manière fort banale, enfin, des restaurants à l'écart, où le poivre ne manque pas dans les sauces, prennent pour enseigne

« La petite biche », « Au grand cerf », « Le gros cochon » ou « La queue de cochon », etc., etc.

SYPHILIS

(voir : *maladies vénériennes)*

« TABOUS » SEXUELS

Le « tabou », mot polynésien répandu par la psychanalyse, signifie « interdiction ». En matière sexuelle, le christianisme continue à faire peser lourdement ce couvercle sur notre monde occidental — même chez beaucoup de ceux ou celles s'affirmant a£franchi(e)s de cette religion.

L'un des auteurs du présent ouvrage ne vit-il pas, voici quelques années seulement, l'un de ses autres livres « excommunié » par le critique d'une revue jésuite, dans une région francophone du globe, pour avoir mentionné, parmi les signes de forte nervosité, la masturbation « excessive » ? Aux yeux de ce saint homme, le phénomène n'existait pas, parce qu'il ne *devait* pas se produire. Aux enfants, on se garde bien d'expliquer l'étymologie de certains noms propres (Colibœuf, Longequeue, Les Bescond, etc) ou de villes (Couilly, La Queue, Montcuq, etc), ou de plantes (champignons coulemelles, amanites phalloïdes, etc).

Sans chercher référence à la célèbre tribu des Murias qui, selon les sociologues, incitent aujourd'hui encore leurs garçonnets et fillettes à se livrer entre eux, et dès l'âge le plus tendre, aux expériences génitales (ce qui les rendrait plus tard bons époux, pères et mères...), il faut dire que la plupart des civilisations, maintenant comme dans le passé, qu'elles soient africaine, arabe ou asiatique, voire européenne, se montr(èr)ent infiniment plus bienveillantes dans ce domaine — même si certains de leurs textes sacrés prêchent l'inverse. Des gravures, sculptures, statues, poteries, dont les musées regorgent, en apportent un témoignage indubitable.

On entend parfois soutenir que des ecclésiastiques, torturés par l'observance de leur vœu de chasteté, ont été inconsciemment conduits à tourmenter aussi leurs fidèles par leurs écrits ou leurs conseils verbaux sur ce chapitre. Explication sans

grande valeur si l'on pense que les plus rigoureux puritains furent et demeurent parfois des pasteurs protestants pourvus du droit au mariage, donc aux relations sexuelles.

Toutefois une très rapide évolution s'impose actuellement à ce sujet. Même en ne s'arrêtant pas aux façons débridées dont les pays scandinaves, surtout, produisent et diffusent à l'étranger des films et des magazines érotiques, on doit souligner ceci : les Eglises chrétiennes ont pris conscience que leur sévérité traditionnelle sur la sexualité leur aliénait une très grande partie des jeunes générations ; par leurs « ailes marchantes » et pour mettre fin à pareille fuite, elles font preuve désormais d'une « compréhension » beaucoup plus large qu'hier.

D'une enquête menée par un Institut français d'opinion publique, il résulte que « l'Eglise (catholique) attache trop d'importance à la pureté dans la vie sexuelle et pas assez à des choses plus graves comme, par exemple, la justice sociale ». Telle fut du moins la réponse, publiée par un journal catholique, sur un échantillonnage représentatif, de 53 % de l'ensemble des Français (24 % se déclarant contre cette opinion, 23 % ne se prononçant pas) et de 56 % des catholiques croyants mais non pratiquants (23 % contre 21 % ne se prononçant pas). A cette époque, 85 % des Français se déclaraient catholiques, et 20 à 25 % allant à la messe.

La position officielle des autorités religieuses était devenue là tellement difficile à soutenir que, dans l'ombre du confessionnal ou même au-dehors, en privé, de nombreux prêtres faisaient preuve d'une indulgence théoriquement surprenante : pour la fameuse masturbation*, ou pour la contraception*, par exemple.

Il en résultait une dualité d'enseignements, une hypocrisie devenues insupportables. Peu à peu, de nos jours, la doctrine s'accorde plus avec la réalité.

Car comment exiger la continence* totale, hors du mariage, lorsque tant de sollicitations provoquent la sensualité, même des plus jeunes, et jusque dans les lieux publics ?

Tandis que des hebdomadaires d'information très largement répandus étalent des pages publicitaires en couleurs et fort suggestives, elles s'offrent aux regards de tous, agrandies, en affiches, dans la rue, et ailleurs.

Naguère, les Etats-Unis étaient prudes. La censure cinématographique y réduisait à une fraction de seconde un baiser sur la bouche. Ils se montrent désormais infiniment plus audacieux. Pourtant, le grand magazine américain *Life* soulignait que, dans « l'escalade à l'érotisme », la France a dépassé maintenant les U.S.A. Un de ses rédacteurs imaginait un colonel en retraite de-

mandant à un responsable du Métro parisien si ses couloirs « avaient été loués aux Folies-Bergère ». Encore ne mentionnait-il pas que des additifs, au crayon-feutre, donnent aux réclames de sous-vêtements, de chemises, de vacances au soleil, voire de montres-bracelets, la charge stimulatrice des graffiti* de cabinets d'aisance. Et sans doute n'était-il pas allé à Stockholm ou Copenhague.

Les éducateurs se trouvent à cet égard dans une situation bien difficile. Trop s'effaroucher, blâmer, les couperait des jeunes, qui ne s'entretiendraient plus jamais avec eux de pareille question. Manifester trop de complaisance favoriserait le débridement total d'un instinct génésique comprimé. De la mesure est donc ici encore indispensable, et dans un climat général d'éducation sexuelle, morale et affective permettant de franchir au mieux les passes les plus malaisées.

Il est sûr que les « tabous » d'hier, bousculés, basculés par les faits, ne peuvent être intégralement maintenus. Un simple exemple en témoigne. Le petit Dictionnaire Larousse illustré, que possèdent — et ne cachent évidemment pas — tant de jeunes ou leur famille, continue à éviter le mot « masturbation ». Mais il laisse désormais paraître, et les explique, les mots « pénis », « verge », « vagin », « vulve », « coït ». « copulation ».

Ce qu'un texte imprimé de vaste audience peut se permettre, un éducateur le peut aussi. Il peut même aller beaucoup plus loin, avec la délicatesse et la progression que facilitent des entretiens, dans une atmosphère habituelle saine et confiante.

TATOUAGES

« Se bousiller », autrement dit s'incruster de façon indélébile sous l'épiderme, avec de l'encre de Chine ou des matières colorantes, des dessins ou des mots, n'est pas prisé des seuls truands, comme on aurait tendance à le croire dans beaucoup de pays, latins notamment, où cette pratique demeure exceptionnelle. Des dames de la haute société britannique se sont fait graver ainsi, dans le bas du dos, les traits de chanteurs en vogue. On assure également que la mère de Winston Churchill, le roi George V d'Angleterre, le maréchal Montgomery, les actuels prince Philip d'Edimbourg et roi Frederik de Danemark, entre autres personnages en vue, furent ou sont ornés de cette manière.

Londres, New York, San Francisco, divers grands ports, britanniques, américains et scandinaves en particulier, sont célèbres

pour leurs tatoueurs professionnels, au matériel et aux tarifs bien établis. La Marine, avec la longueur des voyages, donc des loisirs et de l'isolement qu'elle imposait naguère, a fait s'installer une tradition qui se prolonge de nos jours chez des navigateurs comme chez des militaires non maritimes. Le spectacle offert sur les plages est à cet égard édifiant. Au Japon, la coutume reste en honneur dans diverses couches sociales, même chez les femmes.

Pour jouer à l'homme très viril, certains jeunes qui vivent en collectivité se marquent consciencieusement ainsi, bravant les interdictions, lorsqu'ils ne cherchent pas à copier plutôt les « durs » enfermés dans les prisons. Plus âgés, certains regrettent cette fantaisie trop voyante et demandent à un Service d'hôpital de la faire disparaître, si possible aux frais de la Sécurité sociale.

Parfois signe de haine contre la société (points en triangle, « mort aux vaches »), le tatouage est aussi, souvent, sentimental : prénom féminin ou simples initiales, cœur percé d'une flèche, tout comme sur un mur ou un arbre.

Si l'on met à part les pratiques rituelles, au sein de certaines tribus, seuls quelques très vilains sujets ou de très rares prostituées arborent, sur les parties cachées de leur anatomie, des compositions érotiques.

TELEVISION

(voir : *cinéma)*

TESTICULES

(voir : *organes génitaux)*

TIMIDITE SEXUELLE

Manquant d'audace, ou par réaction, capables au contraire de gestes démesurés, ayant souvent peur des autres, dont la personnalité souvent les écrase, les timides sont des êtres douloureux, inquiets, ne sachant nouer un véritable dialogue avec ceux qui les entourent : ce sont des « paralysés sociaux ».

Aussi ne doit-on s'étonner que leur équilibre et leur épanouissement sexuels soient difficiles. Par crainte, par sentiment d'infériorité, ils n'osent pas les paroles ni les attitudes qui expriment l'amour. Ils se réfugient donc en général dans l'auto-érotisme*, le rêve et l'imaginaire, entretenus au besoin par les lectures et le cinéma. Ils s'enferment ainsi davantage dans leur solitude après parfois l'essai infructueux d'une méthode de guérison proposée dans les journaux.

Ce trait de leur caractère tient sa source dans une fragilité naturelle du contrôle de leurs émotions. L'éducation le renforce lorsque des parents bien intentionnés élèvent en « vase clos », à l'abri des atteintes du monde, l'enfant trop sensible[1].

Voici peu de temps encore, la sexualité juvénile était tenue par beaucoup pour un mal inévitable. La ségrégation des garçons et des filles ne les préparait pas à une connaissance réciproque. Un jeune homme pouvait avoir reçu une formation très virile et ne pas savoir vraiment ce qu'était une femme, son corps (en attendant d'être « déniaisé » au service militaire), mais aussi sa sensibilité, sa personnalité. Pour les filles, le rigorisme était pire.

La co-éducation*, les loisirs et toute l'atmosphère modernes, les efforts tentés de partout pour une conception plus épanouissante de la vie intime font moins redouter les inévitables gaucheries des premières rencontres.

Les vrais timides ont besoin de beaucoup de tendresse et de respect. Mais ils sont capables, en échange, d'un amour délicat, profond. Lorsqu'on sait ne pas se moquer d'eux et les comprendre, on peut les faire surmonter leurs sentiments d'infériorité, sortir de « leur coquille ». S'ils possèdent de fortes tensions génésiques, ils les libèreront toutefois plus souvent par « poussées » que de façon régulière. Quant aux incompris non secourus, quelques-uns sublimeront leurs amours impossibles dans des œuvres littéraires ou artistiques, cependant que d'autres prendront le chemin de déviations* sexuelles.

TOILETTE GENITALE

L'hygiène a conquis droit de cité et les installations sanitaires des immeubles modernes représentent par rapport au passé une

1. Voir notre petit *Dictionnaire d'éducation familiale.*

amélioration substantielle. Mais il reste encore beaucoup à faire dans le domaine de l'éducation de la propreté.

Pour les garçons, la circoncision* favorise la toilette du gland*. Ce dernier doit être découvert, chez les incirconcis, par retroussement du prépuce*, afin de nettoyer le dépôt de matières grasses (ou sébum) qui se forme à l'intérieur. Si l'on ajoute la transpiration, les goutelettes d'urine, le cas échéant les pertes séminales, on comprend sans peine combien une telle partie de notre corps — sans omettre le sillon fessier, l'anus et ses abords — doit être fréquemment et aussi soigneusement entretenue que ce qui se voit. Non seulement pour faciliter le blanchissage des slips ou des caleçons par la mère de famille, mais encore par respect des autres comme de soi-même.

Pour les filles, la toilette dite « intime » a encore plus d'importance, par suite des sécrétions et des replis de l'appareil génitourinaire, tout particulièrement au moment des règles. Bains et douches ne sont pas contre-indiqués comme certains le pensent et on dispose aujourd'hui d'un jeu considérable de serviettes et de matériel périodique qui assurent une excellente absorption, mais dont il faut savoir changer selon les besoins.

*Dans la vie du couple**, on doit veiller si possible encore davantage à la propreté des zones génitales lors des rapports sexuels avec une femme enceinte, mais on peut souligner que d'une manière générale la négligence de soins corporels peut progressivement amener un désintérêt pour le (la) partenaire, ce qui n'est pas sans risques pour la solidité de l'union.

C'est de toute façon dès les premiers âges que se donnent de bonnes habitudes d'hygiène, en indiquant, au fur et à mesure que les problèmes se posent, les compléments de soins nécessaires, données qui seront intégrées dans le cadre plus général de l'éducation sexuelle*.

TRAVESTIS

Grâce surtout au déguisement vestimentaire, mais aussi, pour les hommes, à l'épilation, une perruque, des fards, des parfums, et, pour des femmes, à la coupe de leurs cheveux, des habits très serrés, certains anormaux, fantaisistes ou habiles, cherchent à sembler appartenir à un autre sexe que le leur. Dans l'Histoire, on a retenu les noms de l'empereur César, du roi Henri III ou de

Catherine II de Russie ; du Chevalier d'Eon, de Mademoiselle Savalette de Lange (escroc du 19e siècle) ou — un peu — de l'écrivain George Sand, entre cent autres.

Un petit nombre seulement d'homophilés* se transforment ainsi. Fréquentant d'ordinaire des bars spéciaux, ils sont loin d'attirer tous leurs congénères. Parmi même ceux-ci, beaucoup les tournent en ridicule. Car ils n'éprouvent d'attirance que pour des sujets présentant, à égalité ou en plus fort, les attributs dé leur propre anatomie.

Ce goût pour le travestissement peut toutefois n'apparaître que par bouffées, pour une pièce de théâtre, un monôme, un bal masqué, un carnaval. Il est alors très peu significatif, de même que le choix des tout jeunes dans les habits qu'ils empruntent par jeu.

TROMPES (DE FALLOPE)

(voir : *organes génitaux)*

TURGESCENCE

C'est le phénomène d'engorgement d'un organe par un afflux sanguin local. Il permet le grossissement et l'érection* de la verge, lui assurant la rigidité nécessaire à la copulation*.

Il en est de même, mais de façon évidemment moins spectaculaire, pour le clitoris* et l'ensemble des organes génitaux* externes féminins.

La phase de gonflement se nomme intumescence.

Celle de retour aux dimensions habituelles : détumescence.

UNION LIBRE

(voir : *amour libre)*

URINOPHILIE

(voir : *anomalies sexuelles)*

UTERUS

(voir : *organes génitaux)*

VACANCES

A côté souvent de facteurs climatiques (altitude en montage, bord de mer éventé, orages), diverses raisons se conjuguent pour rendre beaucoup de personnes sexuellement plus actives pendant les vacances : sentiment d'avoir bien gagné le droit, après onze mois de travail, de laisser libre cours à cet instinct ; possibilité de dormir tard, le matin, ou dans la journée ; inemploi de l'énergie, ensuite ; semi-déshabillage puis exhibition au soleil des corps ; contagion de l'exemple, dans un entourage maintes fois relâché, etc.

Si elle est partie, avec les enfants, plus tôt que le mari (auquel les tentations ne manquent pas non plus, sans « surveillance » durant son célibat provisoire), l'épouse peut céder à des désirs coupables, dans une station d'été. De même si l'un ou l'autre se trouve seul(e) pour une cure d'eaux.

Réunis, l'homme et la femme sont néanmoins susceptibles de prendre séparément certaines de leurs distractions, et de nouer alors des aventures sentimentales, dans l'idée déculpabilisante qu'elles seront sans lendemain. Mais combien d'adultères* naissent à ce moment !

Quant aux jeunes, cent occasions de jeux, de bals, de « parties » se prolongeant maintes fois jusqu'aux aurores, sont bien de nature à leur donner le mal d'amour, mais aussi à les initier aux plaisirs génitaux en commun ou à les faire progresser dans cette satisfaction.

Conscients de cette réalité, parents et autres éducateurs doivent favoriser, autant que faire se peut, des occupations soutenues pour leurs garçons et leurs filles, parmi des camarades qui semblent capables de retenue, notamment sur la durée des réjouissances nocturnes.

VAGIN

(voir : *organes génitaux)*

VAMPIRISME

(voir : *anomalies sexuelles)*

VERGE

(voir : *organes génitaux)*

VEROLE

(voir : *maladies vénériennes)*

VESPASIENNES (W.C.)

Du nom de l'empereur romain Titus Flavius Vespasianus, mort en l'an 79 de notre ère, ces édicules publics de secours, d'abord simples vases de terre ou baquets, se trouvèrent vite détournés de leur destination originelle par certains maniaques.

Il fut un temps où dans le quartier des Halles, à Paris, des maçons municipaux devaient chaque jour reboucher des trous (dénommés « trous de gloire », dans l'actuel argot américain), entre les cloisons de ces cellules. Car, tout comme pour les deux sexes à travers les murs de papier d'habitations japonaises, ils servaient aux rapports génitaux anonymes entre de très nombreux homophiles*, la nuit. Des plaques de tôle blindée n'obtinrent qu'un succès éphémère. Bientôt elles furent percées. Même des charges, par des « forts » (débardeurs), s'avérèrent inefficaces. La seule solution devint de détruire ces lieux de rendez-vous « anti-physiques », comme la presse bien-pensante de l'époque les dénommait curieusement.

Ce temps n'est pas révolu. Non seulement dans la capitale, de France et d'ailleurs, mais aussi dans les villes provinciales de quelque importance — et parfois jusqu'au pied de la cathédrale — la police observe (avec plus ou moins de conviction, et parfois en jouant les provocateurs) la clientèle de ces « tasses » ou « théières » utilisées pour des impératifs physiologiques différents de ceux initialement prévus. Car devant elles, avant même la tombée de la nuit, des guetteurs et un va-et-vient, où figurent parfois des notabilités locales, forment de bien surprenants manèges. En grande partie pour cette cause, et malgré les doléances

de personnes souffrant de la prostate ou ne pouvant, à chaque aiguillon du besoin, s'offrir une consommation dans un café, on tend à faire disparaître ces postes de salut. Amoureux de « modem-style »; des Américains en achètent. Mais pas assez cher pour les faire remplacer tous par des lavatories souterrains, plus discrets, à surveillance plus facile, souvent avec le concours d'une préposée. Plus hygiéniques aussi : car l'absence de relents d'urine et de matières fécales est de nature à les faire déserter par les « renifleurs ».

Toutefois aux U.S.A., où ces cabinets d'aisance sont en général très nets, le phénomène ne désarme pas. Dans une de leurs grandes cités, la police en est à prendre des films derrière des glaces sans tain, où des mécontents déchargent parfois leur revolver. Partout, le bas des portes est surélevé (d'où la même disposition à l'U.N.E.S.C.O., à Paris), afin de permettre de contrôler si deux personnes ne se trouvent pas ensemble. Car la suppression des portes, outre qu'elle choquait la pudeur de certains usagers, eut pour conséquence la prise de photos par des « amateurs ».

Menée par l'auteur d'un ouvrage sur ces « petits endroits » (et comportant une liste de ceux, dans la capitale française, les plus fréquentés par des homosexuels et de jeunes prostitués), une enquête assure que beaucoup de garçons voient là, et plus souvent que dans la pénombre de salles de cinéma, des hommes leur exhiber leurs organes génitaux, ou demander à voir les leurs, ou échanger entre eux des caresses particulières, quand ce ne sont pas des baisers pleins de fougue.

Elle atteste aussi que ces enfants ne peuvent se priver d'y lire les nombreux graffiti*, presque toujours érotiques, portés à la craie ou creusés dans l'ardoise. Même si le stylo-feutre permet d'orner leurs dalles de faïence, des cabinets en sous-sol, maintenus propres, protègent mieux l'innocence juvénile.

Notons enfin que les « toilettes » des cinémas, des gares et même des trains servent plus souvent qu'on ne le pense, et même de jour, aux rapprochements homosexuels et surtout hétérosexuels. Quant à celles de certaines écoles, elles se limitent d'ordinaire à un simple rôle d'incitation ou de lieu d'exercices individuels.

VICES

On ne saurait trop redire combien, selon les individus, la variété est *extrême* dans la force de l'instinct génésique, la localisation

des zones érogènes, la nature des causes d'excitation génitale — tout comme dans la durée, l'ampleur de la jouissance.

Jusqu'à une date récente le mot « vice » qualifiait, en matière sexuelle, les conduites les plus rares ou tout simplement dissimulées à cause des tabous* ambiants. Ainsi la masturbation*, la plus fréquente de toutes, était l'horrible « vice solitaire ».

Les recherches en biologie et psychologie, telles qu'elles furent menées d'abord en Allemagne, ensuite aux U.S.A. et ailleurs, ont modifié cet éclairage. Depuis, il n'est plus guère de médecin, ni donc d'éducateur cultivé, qui emploierait ce mot. Quand il rencontre une véritable anomalie*, surtout si elle s'avère nuisible à l'individu, ou à d'autres, il la considère désormais plutôt sous l'angle de la pathologie, réclamant en conséquence des soins du corps ou (et) de l'esprit.

Face à des infractions aux règles du moment, les Tribunaux, lorsqu'ils s'en trouvent priés, demeurent bien tenus d'appliquer les peines inscrites dans les codes. Mais les plus instruits des juges, tout en sachant qu'intimider peut, dans de nombreux cas, empêcher la récidive, regrettent de ne pas être pourvus encore des moyens qui leur permettraient de faire *traiter* de semblables prévenus, au lieu d'avoir seulement à les blâmer et les châtier. Quant aux psychiatres experts en justice, c'est bien souvent à contrecœur qu'ils affirment « responsables », dans leur rapport, les sujets qu'ils ont eu à examiner. Car ils savent trop bien que, chez beaucoup de ceux-ci, la « marge de choix » est très réduite ou nulle.

Néanmoins, comme une société a besoin de se défendre contre ses membres troublant son ordre ou sa tranquillité, il ne lui suffit pas d'appeler « ignorantins » ou « obscurantistes » les personnes qui recourent à un vocabulaire périmé. Force lui est bien de prendre des mesures protectrices — où la sanction conserve sa place (voir « morale sexuelle »).

VIOL

C'est un rapport sexuel réalisé contre la volonté de la (ou du) partenaire en utilisant la force. On distingue les viols de groupe et les viols individuels.

Les viols de groupe sont de deux sortes :

— *en temps de guerre :* les envahisseurs ou les vainqueurs, comme les troupes du pays en retraite (on en eut maint exemple lors du conflit 1939-1945), en commettent généralement sur des femmes de tout âge, fillettes comprises.

Des facteurs psychologiques importants favorisent la libération des instincts primitifs, à toute époque : droits du conquérant, soudain affranchi par rapport aux règles morales et aux lois de la vie habituelle, impunité réelle ou espérée, soit par suite de l'impossibilité d'entreprendre à l'égard du coupable des poursuites judiciaires, soit par complicité officielle ou tacite de l'autorité supérieure.

— *en temps de paix :* cette forme de délinquance juvénile est bien connue des éducateurs « de rue ». Un groupe de garçons oblige une fille à subir des relations avec tous. Toutefois, judiciairement, la qualification de viol n'est pas retenue lorsque la victime, sans être consentante, n'oppose pas de résistance. Dans la réalité peu d'affaires de ce genre parviennent à la connaissance des autorités de justice. L'intéressée porte rarement plainte et si elle s'y résout, les rétractations, comme pour l'inceste*, sont fréquentes, par peur du scandale ou des vengeances.

Les viols individuels — Ils sont généralement, s'ils se trouvent commis par des adultes sur des enfants, le fait de déséquilibrés ou de malades mentaux, et suivis quelquefois d'un assassinat : soit pour obtenir le silence de la victime, soit par accident, dans la lutte qui oppose agresseur et agressé.

Lorsqu'il s'agit de fillettes en cours de formation ou de très jeunes filles, elles excitent sans s'en douter (mais il arrive aussi qu'elles en soient tout à fait conscientes), l'envie de quelqu'un de leur entourage : ami de la famille, employeur, parent. Alors elles peuvent faire l'objet d'avances de leur part, qu'elles ne savent refuser par simple ignorance, comme par peur du scandale, ou par suite de l'autorité que détient sur elle leur initiateur, quand celui-ci n'essaie pas de les acheter par des promesses, des cadeaux ou de l'argent.

Ici aussi le viol peut se discuter, mais on ne saurait parler de consentement et de liberté par suite même de la sujétion dans laquelle se trouve la victime ; c'est pourquoi la loi de nombreux pays prévoit une aggravation des peines lorsque le coupable détient un pouvoir légal sur sa proie.

Mais une très grande prudence reste de rigueur dans ces situations toujours délicates et quelquefois, pour ne pas dire

généra- lement, fort difficiles à instruire par ceux qui en sont chargés, policiers et magistrats. Car il existe de faux viols, des fabulatrices* de tout âge qui n'hésitent pas à accuser faussement soit pour attirer l'attention sur elles, soit par perversité, soit pour se venger. Des carrières de personnes fort honorables ont été ainsi brisées, et même si une réhabilitation intervient, les chocs subis de cette façon par des gens intègres s'effacent difficilement. C'est un « risque » du métier, pour les éducateurs notamment.

Aussi peut-on conseiller à ceux-ci une extrême prudence dans leurs attitudes et leurs paroles, et aux parents, placés devant une accusation de tel ou tel de leur enfant, d'agir avec beaucoup de délicatesse et de circonspection. Ils éviteront de « dramatiser » l'incident *devant* l'intéressé, même et *surtout*, si ensuite le fait doit se révéler exact et grave ; ils ne contribueraient, s'ils procédaient différemment, qu'à faire davantage de mal à l'être qui vient de souffrir, l'atteinte psychique pouvant être plus dommageable que l'effraction physique, ou sa tentative.

Ils consulteront autour d'eux, de préférence leur médecin habituel, qui les aiguillera, si besoin, vers un confrère ou une consultation spécialisés.

Il sera sans aucun doute nécessaire de prendre toutes dispositions pour empêcher l'agresseur de récidiver en faisant de nouvelles victimes, mais qu'on soit bien persuadé qu'en ce domaine, la seule façon de « limiter les dégâts » est d'agir avec le plus de discrétion possible.

VIRGINITE

(voir : *défloration)*

VIRILITE

Ce terme désigne l'ensemble de l'anatomie masculine et d'abord, bien entendu, son organisation génitale, mais également sa puissance sexuelle. Il est d'autre part employé pour qualifier un caractère plein d'énergie, de courage, sans doute parce qu'on voit là des dispositions plus particulières à l'homme. Il n'y a pas nécessairement

concordance de ces trois aspectschez le même individu. Un garçon peut posséder une stature

athlétique, tels les Apollons des plages ou piscines, et ne pas faire « viril ». Les jeunes filles averties ne s'y trompent pas. Le comportement, les modes de relations revêtent plus d'importance que la musculature.

Celle-ci, de même que le volume des organes sexuels, ne conditionne pas non plus, obligatoirement, la force génésique. Des facteurs neurologiques, endocriniens, ainsi que sociaux, culturels ou éducatifs, se répercutent sur elle avec encore plus d'effets.

On peut d'ailleurs opposer cette force génésique au sens psychologique du mot virilité, consistant à savoir se dominer, à posséder « du caractère » : dispositions permettant le contrôle des pulsions sexuelles et non leur débridement.

Est beaucoup mieux mise en avant, de nos jours, une « dévirilisation » des éléments mâles des sociétés industrialisées. Qui ne se souvient du désarroi de l'adolescent, incarné par James Dean, dans le film américain *La fureur de vivre*, où le père n'offre qu'une image falote, passive, alors que le fils a besoin de s'accrocher à une personnalité solide ? Parmi les causes de délinquance juvénile, l'absence d'autorité paternelle se retrouve avec une extrême fréquence.

La véritable autorité — par opposition à l'autoritarisme, qui est au contraire réaction de faible ou de déséquilibré — découle naturellement d'un caractère viril tel qu'il vient d'être défini.

Pour forger leur personnalité, garçons et filles doivent avoir, auprès d'eux, un père — ou un substitut paternel — ferme et rassurant.

VOLUPTE

(voir : *jouissance sexuelle)*

VOYEURISME

Plus fréquente chez les hommes que chez les femmes, car celles-ci sont plus sentimentales que charnelles, s'avère la satisfaction devant la nudité, les accouplements ou les autres activités sexuelles d'autrui. 32 % pour les premiers, contre seulement 16 % des secondes, avancent les Rapports Kinsey, éprouvent une jouissance à contempler des copulations entre animaux.

Comme l'on n'est plus au temps où des empereurs romains pouvaient à leur guise ordonner et contempler des spectacles impudiques (tel Tibère avec des femmes s'unissant sur un tapis de velours noir), certains hôtels de passe possèdent, attenante à une chambre pour transports amoureux, une pièce obscure. De là, par une fente ou derrière une glace sans tain, des « amateurs » peuvent observer ces ébats — sans que les partenaires, le plus souvent, sachent être ainsi regardés.

D'autres insatisfaits ou impuissants obtiennent un plaisir du même ordre sur le champ même des opérations, donc sans avoir à se cacher (mais sans doute leur manque-t-il alors un piment), grâce à un accord d'ordinaire rétribué aux acteurs.

D'autres, à titre gratuit, guettent, par un trou pratiqué dans une cloison de cabinets d'aisance, le simple exercice des fonctions excrétives.

Derrière leur journal sur les bancs d'un jardin public, d'un grand café, du métro, d'une gare, à la jumelle depuis les falaises ou les rochers d'une plage, entre les buissons d'une forêt ou tout simplement entre leurs persiennes ou rideaux, certains se contentent de participer visuellement aux embrassades et caresses qu'ils peuvent apercevoir. Le fait n'est pas rare non plus de la part d'enfants ou d'adolescents, ne serait-ce que par des trous de serrures. Mais on peut, ici, tenir la curiosité pour parfaitement naturelle — surtout si ces jeunes n'ont reçu des adultes aucune éducation dans ce domaine.

La nudité, sous tous les angles, de leur partenaire ajoute, en général, à l'excitation des hommes. Ils aiment ainsi les grandes glaces dans la chambre à coucher. Beaucoup de femmes, à l'inverse, éprouvent quelque effroi, même dégoût, à la vue trop précise du corps masculin, en particulier de ses organes génitaux. Afin de leur éviter cette peur, recours est souvent fait aux demi-lumières, voire à l'obscurité, tout au moins au début d'une initiation. Mais, bien qu'il s'apparente très fortement au voyeurisme, ce plaisir à regarder nu le corps de l'autre, dans nombre de couples hétérosexuels — ou homosexuels —, ne prend pas ce qualificatif, pas plus que la satisfaction à se contempler soi-même, chez beaucoup de masturbateurs et de masturbatrices, même avec le concours de glaces ou d'ombres chinoises (voir aussi : « narcissisme »).

VULVE

(voir : *organes génitaux)*

W.C.

(voir : *vespasiennes)*

ZONES EROGENES

(voir : *caresses)*

ZOOPHILIE

(voir : *bestialité)*

LISTE DES MOTS ANALYSES

A

Accouchement
Acné
Adiposo-génital (syndrome)
Adolescence
Adultère
« Age critique » (voir andropause et ménopause)
Age et activité sexuelle

Alcool
Aménorrhée (voir règles)
Ami(e)
Amour

Amour libre

Anal (érotisme)
Andropause

Angoisse.
Anxiété

Annonces (petites)
Anomalies sexuelles

Anorexie

Aphrodisiaques (voir

excitants sexuels)
Auto-érotisme
Auto-stop
Auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale
Avortement

B

Baiser
Bestialité
Bisexualité
Blennorragie
(voir maladies vénériennes)
Bourses
(voir organes génitaux)

C

Cape cervicale (voir contraception)
Captativité

Caractères

Caractères sexuels

Castration (angoisse de) : voir complexes (de nature sexuelle)

Censure
Chancre (voir maladies vénériennes)
Chasteté

Chevelure

Cinéma-Télévision

Circoncision
Clitoris (voir organes génitaux)

Coït (voir rapports sexuels)
Col (de l'utérus) : voir organes génitaux
Complexes (de nature sexuelle)

Conception
Condom (voir contraception)

Conseillers conjugaux (voir auxiliaires de l'éducation sexuelle et de la vie conjugale)
Continence (voir chasteté)
Contraception
Contrepèteries
Coprophagie (voir anomalies sexuelles)
Copulation (voir rapports sexuels)

Coquetterie
Cordon (voir grossesse)

Couple

Courrier du cœur

Cuir
Culpabilité (voir tabous)

Cunnilinctus (ou Cunnilingus)

Curiosa
Cycle menstruel (voir menstruation)

D

Débauche
Défloration
Défoulement
Délivrance (voir accouchement)

Dérivations (de l'instinct sexuel)

Détumescence (voir turgescence)

Diaphragme (voir contraception)
Divorce
Don Juanisme
Drogues
Dysménorrhée (voir règles)

E

Ectopie (voir malformations)

Education mixte

Education sexuelle

Ejaculation
Embryon (voir grossesse)
Enfer (des bibliothèques)
Erection

Eréthisme sexuel

Erotisme

Eugénisme
Evolution sexuelle (stades de 1')

Excision
Excitants sexuels

Exhibitionnisme

F

Fabulation sexuelle

Facteur rhésus

Fécondation (voir grossesse)
Fellatio

Féminité

Fétichisme
Fiançailles
Flagellation
Flirt
Fœtus (voir grossesse)
Franchise
Freud (psychanalyse)
Frigidité

Fugues

G

Génital
Gérontophilie (voir pédophilie)

Gestation
Gland (voir organes génitaux)

Godemiché (voir olisbos)
Graffiti
Grossesse-Grossesse extra-utérine

H

Hermaphrodisme (voir malformations)
Hétérosexualité

Homophilie (homosexualité)

Hormones sexuelles

Hydrocèle

Hymen (voir défloration)

Hypospadias (voir malformations)

Hystérie

I

Impuissance sexuelle
Inceste
Infantilisme sexuel
Infidélité (voir adultère)

Infractions sexuelles

Instinct sexuel
Intumescence (voir turgescence)

Inversion (voir homophilie, homosexualité)

J

Jalousie
Jouissance sexuelle

K

Kinsey (Rapports)

L

Lapsus
Latence (période de)
Lesbianisme

Lettres d'amour

Lèvres (petites et grandes : voir organes génitaux)
Libido
Limitation des naissances (voir contraception)
Lolita

M

Maladies vénériennes

Malformations des organes génitaux

Mariage

Masochisme

Masturbation
Matrice (voir organes génitaux)
Ménopause

N

Narcissisme
Nécrophilie (voir anomalies sexuelles)
Nidation (voir grossesse et menstruation)
Nombril (voir ombilic)
Nudité
Nymphomanie

O

Oblativité (voir captativité)
Obscénité
Odeurs
Œuf (voir grossesse)
Olisbos
Ombilic
Onanisme (voir masturbation)
Oral (érotisme)
Organes génitaux
Orgasme
Orgies sexuelles
Orientation prénuptiale (voir caractères)
Ovaire (voir organes génitaux)
Ovulation - Ovule (voir menstruation)

P

Paraphimosis (voir malformations)
Péché (voir tabous)
Pédérastie
Pédophilie
Pénalités (voir infractions sexuelles)
Pénis (voir organes génitaux)
Perversions sexuelles (voir anomalies sexuelles)
« Perversité »
Petting (voir flirt)
Philatélie
Phimosis (voir malformations)
Pilule (voir contraception)
Pin-up
Placenta (voir accouchement)
Pollutions nocturnes (voir éjaculation)
Pornographie
Positions
Prépuce (voir organes génitaux)
Préservatifs (voir contraception)
Prostate (voir organes génitaux)
Prostitution
Proxénétisme
Psychanalyse (voir Freud)
Puberté
Pudeur
Pygmalionisme (voir anomalies sexuelles)

R

Rapports sexuels
Refoulement
Règles (voir menstruation)
Régression (voir infantilisme sexuel)
Reich (Wilhelm)
Retour d'âge (voir ménopause)Rêves
Révolution sexuelle

S

Sadisme
Salons d'essayage
Satyriasis
Seins
Sénilité (voir âge et activité sexuelle)
Sensualité
Sentimentalité
Sexe (détermination du)
Sodomie
Spermatozoïde - sperme (voir organes génitaux)
Stérilet (voir contraception)
Strip-tease
Sublimation (voir dérivations de l'instinct sexuel)-Surprise-parties
Symbolisme sexuel
Syphilis (voir maladies vénériennes)

T

« Tabous » sexuels
Tatouages
Télévision (voir cinéma)
Testicules (voir organes génitaux)
Timidité sexuelle
Toilette génitale
Travestis
Trompes (de Fallope) : (voir organes génitaux)
Turgescence

U

Union libre (voir amour libre)
Urinophilie (voir anomalies sexuelles)
Utérus (voir organes génitaux)

V

Vacances
Vagin (voir organes génitaux)
Vampirisme (voir anomalies sexuelles)
Verge (voir organes génitaux)
Vérole (voir maladies vénériennes)
Vespasiennes (W.C.)
Vices
Viol
Virginité (voir défloration)
Virilité
Volupté (voir jouissance sexuelle)
Voyeurisme
Vulve (voir organes génitaux)
W.C. (voir vespasiennes)

Z

Zones érogènes (voir caresses)
Zoophilie (voir bestialité)

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN FÉVRIER 1970
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE DU
CHAMP DE MARS
SAVERDUN (ARIÈGE)

Dépôt légal 1er Trimestre 1970

VOCABULAIRE
DES EXPRESSIONS POPULAIRES
ET ARGOTIQUES
DU DOMAINE SEXUEL

Etouffée par la « bonne éducation » alors qu'elle exprime un instinct vital, la sexualité se venge depuis toujours dans la « langue verte », c'est-à-dire le langage populaire et l'argot. Aucun domaine n'offre à celui-ci un champ plus vaste.

Au risque de choquer nombre de lecteurs, nous en présentons donc ici un aperçu, afin de permettre aux parents et éducateurs qui l'ignoreraient de comprendre certaines conversations entre adolescents (voire aujourd'hui entre enfants), mais aussi pour qu'ils en sachent plus long qu'eux, si possible, en cette matière.

Les mots les plus couramment employés ■ sont mis en italiques. Les plus rares, et ceux d'usage exclusivement régional, ne sont pas indiqués. Ceux provenant des romanichels (« manouches »), et même des truands, le sont s'ils se trouvent adoptés, de manière assez large, en dehors de leur milieu. Le sont aussi quelques-uns importés des u.s.a., *tant est grande l'influence de ce pays sur les nôtres.*

Tous, comme dans chaque type d'argot, professionnel en particulier, subissent une constante évolution. C'est pourquoi nous n'avons pas reproduit certains (même s'ils vinrent sous la plume d'auteurs français aussi vénérés que Montaigne, Rabelais, Théophile Gautier, Apollinaire, Ronsard, Baudelaire, La Fontaine, Musset ou Voltaire), pour le seul motif qu'ils ne sont plus en usage.

Enfin, de manière quelque peu abusive, mais pour éviter un chapitre à part, nous insérons dans celui-ci des termes ni argotiques ni académiques, mais simplement « familiers ». Beaucoup d'entre eux, depuis toujours, fleurissent dans les sous-entendus de chansons.

*
* *

Les jeunes filles et les femmes (mises à part les prostituées), afin d'éviter les mots crus, recourent le plus souvent aux circonlocutions ou à des termes neutres pour désigner l'acte sexuel ou les parties génitales (« affaires », « chose », « machin », « truc »). Récemment, la digne chaîne d'émissions radio phoniques France-Culture sortait, de sa discothèque, la voie de feue la fantaisiste Mistinguett, chantant : « J'ai mis ma boutique à l'air » (sa boutique de fleurs, bien entendu).

Très souvent les jeunes (et même des adultes...) emploient des mots argotiques sans en connaître le véritable sens. Par exemple, combien de mâles se traitent de « cons » sans savoir que ce terme, par mépris ancestral de la. femme, désigne les organes génitaux que par ailleurs ils convoitent !

ACCOUCHER

Pisser des os, sa côtelette.

AIMER UN(E) PARTENAIRE

Avoir le béguin, en pincer, être chipé, mordu, pris dans l'engrenage, retourné, toqué, l'avoir à la bonne, à la chouette, dans la peau, lorsqu'on la/le « désire » ou qu'on la/le « fréquente », que l'on « gaze avec ».

ANUS

Anneau (comme pour la vulve), bague, bouche impure, chouette (le), couloir (ou tiroir) aux lentilles, croupion, disque (comme pour les fesses), échalotte, entrée des artistes, figue (comme pour les fesses), lucarne enchantée, motte (comme pour les organes génitaux féminins), œil de bronze, œillet (pour les pédérastes), oignard, *oignon*, pastèque, pastille, pot, rainure, pièce de dix ronds, prout, rondelle, rosette, *trou de balle, trou du cul,* troufignard, troufignon, turbine à chocolat, tuyau d'échappement, zéro.

ASSISTER AUX RAPPORTS SEXUELS D'AUTRUI

Tenir la chandelle **(expression usitée en général dans la forme négative, sauf entre souteneurs, dont le rôle est précisément de surveillance).**

AVOIR DE LA CHANCE

Avoir le cul bordé de nouilles, l'oignon qui décalotte.

AVOIR TRES PEUR

Avoir les miches (fesses) qui font bravo, les avoir moites.

AVORTER

Faire descendre la graine de bois de lit, ou le lardon, le mioche, le môme, le morbac, le mouflet, etc.

BAL

Pince-cul, pince-fesses, où l'on se « remue le popotin » (ou le panier à crottes).

BOURSES ET TESTICULES (*génitoires*)

Balles, balloches, ballottes, ballustrines, billes, boules, boulettes, brimborions, burettes, burnes, cacahuètes, cloches, clochettes, couettes, *couilles,* couillons, dragées, figues, glandes, gourdes, gousses (mais ce mot désigne aussi des lesbiennes), grelots, guignes, joyaux (ou bijoux) de famille, joyeuses, jumeaux, jumelles, « les deux » (un homme fort se flatte « d'en avoir deux »), les deux adjoints, ou bibelots, ou oreilles, marrons, mignonnettes, noisettes, noix, olives, pamplemousses, pelotes, précieuses, pruneaux, prunes, rognons, *roubignolles, roupettes*, *roustons,* snelles, sonnettes, témoins à décharge, triquebilles, valseuses.

Expressions très courantes pour dire « tu m'embêtes » : « tu me les casses » ou « tu me les pèles » (mais, également : « tu me pèles le jonc ») ; et pour dire « il est courageux » : « il a des couilles au cul ».

« En avoir », tout court, c'est aussi être un homme sexuellement fort, désirable génésiquement (de même qu'être « bien avitaillé » ou « bien bâti », ou « bien monté »). On dit également, à ce propos : « Il a sept pouces moins la tête » ou « qu'il est bien emmanché » ou « bien né ».

Après de nombreuses éjaculations : « les avoir en oreilles de cocker ».

N.B. 1. — En argot canadien français: gosses. D'où l'hilarité générale, dans la Province du Québec, lorsqu'y arriva de Paris le film, pourtant mélodramatique, « Les deux gosses ».

N.B. 2. — Pris dans leur ensemble, les organes génitaux mascu lins sont parfois appelés « barnum » (sortir tout son barnum), « boutique » (montrer sa boutique, et se dit aussi pour les fem mes), « brandon », « frichti », « engin », « marchandise », « pa quet », « service trois pièces ».

CARESSER (LA PARTENAIRE)

La badiner, la bricoler, faire l'amusette avec elle, la farfouiller, la frotter, la palucher, *la peloter*. Mais aussi : aller aux renseignements, avoir la main baladeuse, en venir aux mains, envoyer les paluches (ou les pognes, ou le précurseur, c'est-à-dire un doigt), faire un aller et retour sur le fildingue, des papouilles, manier, mettre la main au panier, la main au sac, paillarder, palper, patiner, taquiner le bouton (des seins ou du clitoris), tripoter, turlupiner. Et encore : fouiner dans la tirelire, piocher dans le porte-monnaie, etc, etc.

CARESSER LES ORGANES GENITAUX MASCULINS

Faire patte d'araignée, avec un « bon doigté ».

CARESSER LES TESTICULES PENDANT LE COIT

Gravonner.

CLITORIS

Berlingot, *bouton*, cerise, clicli, cliquette, grain de café, haricot, noisette, perle, petit pois, point, praline (ce dernier mot, donc, comme pour les organes génitaux féminins dans leur ensemble).

CONQUERIR UN(E) PARTENAIRE

Allumer, coller (se) avec, *emballer,* gazer avec, lever, soulever une donzelle. (Un grattage réciproque et léger, dans les paumes, est maintes fois le signe tacite de l'acquiescement).

CUISSES

Colonnes, jambonneaux, jambons.

DEFLORER UNE VIERGE, qui « cesse de l'être »

L'apprivoiser, la cueillir, la *dépuceler,* la dévirginiser, féminiser, saigner, lui briser la tirelire, faire perdre sa fleur, forcer la barricade, lever l'obstacle, mettre le chat au fromage, sauter la cocarde, la capsule, le rideau, etc. (A cause du pouvoir resserrant, sur les tissus humains, de ce fruit, la simulatrice de virginité est dite avoir « un pucelage au citron »).

Comme si le premier rapport hétérosexuel, chez le garçon, décapuchonnait, « décalottait » de manière définitive le gland de sa

verge, beaucoup disent de celui qui n'est plus « puceau » (vierge) : il a perdu son « chapeau de paille » ou son « chapiteau » ; aux U.S.A. : « sa bague », mais pour parler plutôt du sphincter de l'anus après des rapports de sodomie homosexuelle.

DESHABILLER (SE) (complètement)

Se mettre en sauvage.

DESIR GENITAL (N'EPROUVER AUCUN) OU AVOIR PEUR (pour un homme)

Avoir les figues molles, la limace, le vermicelle, être un bande-à-l'aise, un bandocheur, un mort-dans-le-dos, un pisse froid, laisser choir le curé, les avoir à zéro, à moins deux cent quarante, bander mou, débander, être à six heures et demie, ne bander que d'une (bourse), ne pas bander, bander en foulard (ou en guimauve), l'avoir qui regarde les chaussures (et non la cravate).

DROGUES

L'usage de certaines d'entre elles, en groupe, y provoque parfois le déchaînement sexuel. Il semble donc utile d'indiquer ici que le « hasch » (haschich) et la « M », ou « Marie », ou « Marie-Jeanne » (marijuana) se vendent en « bombardiers » ou « sticks » (cigarettes pleines ou à deux tiers), pour être consommées en « fumet tes » permettant le « trip » (l'évasion en « voyage »), où l'on est « stone » (en grande forme).

Moins employé en Europe, et fort heureusement, l'« acide » (pastilles de L.S.D.) donne lieu à des « acid parties». Quant à la « coco » ou « came », « neige », « reniflette » (cocaïne), à l'héroïne, l'opium lui-même et d'autres « stup » (éfiants) en prises, en piqûres ou en fumée, afin de « se shooter », ils provoquent plutôt un affaiblissement sexuel, et leur usage est encore plus rare.

EJACULER

Débonder, *décharger*, faire une coulée, filer une pétée, ou son venin, jeter la purée, *juter,* lâcher son kirsch, larguer, pleurer.

En dormant : faire une carte de géographie, ou une fausse couche, mouiller ses draps.

EMBRASSER (sur la bouche)

Baiser à la Florentine (ou : en pigeon), bécoter, bichoter, boire et manger, cogner un bécot, effacer, *faire* un bec, ou la lampe à

souder (profond), *une langue,* des mamours, filer un coup de mouillette, ou de vadrouille, glavioter, lécher ou rincer les amygdales, palocher, *rouler un patin, une galoche,* une gamelle, une galtouse, un palo, *une pelle,* une saucisse. (Pour les Américains, l'entremêlement des langues est le « baiser français »).

EPOUX TROMPE

Cocu(e), cornard(e), encorné(e), Janin, Jeannot, porteur d'aigrette conjugale, de cornes. L'infidèle fait des « palliions », ou des « queues ». Dans leur ensemble, ils appartiennent « à la grande confrérie » (comme d'ailleurs les homophiles masculins, ce qui peut provoquer des malentendus). Ils sont « nés coiffés ».

ERECTION (être en)

Accorder sa flûte, affiler le bandage, allonger(s'), allumer(s'), arquer, avoir des coliques bâtonneuses, avoir(l') en l'air, avoir le bâton, la canne, la crampe d'amour, le drin, le flageolet à la portière, la gaule, le manche, le mandrin, l'os, le tracassin, la tringle, la trique, le tuyau de poêle, le verre de lampe, *bander* (comme un Carme, à cause de la continence, ou un cerf, un collégien, un Turc), briller, dresser (se), énerver (s'), être armé, au port d'arme, en état, ferme, ou raide (mais ce dernier mot signifie de même en argot : n'avoir plus d'argent), raidi, faire le bâton (ou un pain de quatre livres), marquer (ou avoir le baromètre à midi), godiller, monter ou relever (la tête), pisser droit, tringler (signifie également avoir commerce hétérosexuel), triquer.

Chercher à capter ainsi l'attention génésique : faire des effets de pantalon.

Entrer en nouvelle érection après une éjaculation : se réénerver.

ETRE UN(E) EXCITE(E) SEXUEL(LE) (érotomane)

Bandeur, causeur, *chaud de la pince*, pine ou pointe, chauffeur, chevaucheur, courailleur, coureur, étalon, fourrageur, frôleur, frotteur, gars à poil, gobeur, main baladeuse, patineur, peloteur, poseur (en érection), proposeur de bottes, putassier, *queutard,* sabreur, saute-au-crac, tâteur, tendeur : pour les garçons. Avoir la praline en délire, l'abricot en folie, le bouton qui fait robe à queue, la moule qui bâille, être une allumeuse, une amatineuse, une crampeuse, une croupionneuse, une éponge, une épuiseuse, une fouteuse, une gobeuse, une gourgandine, une gourmande, une guenon, une gueuse, une guigneuse (regardeuse) de vits, une louve,

une messaline (du nom de la célèbre impératrice de Rome), une miseuse en appétit, une monteuse de têtes, une noceuse, un œil blanc ou un œil de carpe, une polissonne, « porteuse à la peau », putineuse, une rageuse du cul, une saute-au-paf, une tourneuse de l'œil (ou de la prunelle), un Vésuve ; enfin, par ignorance médicale, une « hystérique » : pour les filles.

EXHIBITIONNISTE

Salaud, et donc aussi « sadique », « satyre » — expressions surtout employées par des femmes.

FAIRE L'AVANTAGEUX (le paon, le Don Juan)

Rouler **(sa caisse).**

FAIRE UNE FAUSSE COUCHE

Casser son œuf (casser « un » œuf signifiant copuler).

FEMME OU FILLE ENTRETENUE

Cocotte, gigolette (très jeune), joueuse de flûte.

FEMME (UNE GROSSE)

Un cul à manger de la bite en paquets de dix.

FESSES (fondement, postérieur)

Abbaye (de Cluny, de s'offre-à-tous), arrière-boutique, beautés occidentales (orientales étant les seins), boules, cadran, croupe, *cul,* derche, derjo (terme forain), disque, doudounes (comme pour les seins), fessier, fignard, figne, fion, fouaron, giberne, lue (écrit à l'envers), *lune, miches,* moule à merde, panier à crottes, pétard, pétrus, *popotin,* postère, pot, pot au feu, prose, prussien, sœurs (les deux), tapanard, train, troufignon, troussequin.

Aux U.S.A. : **« Duff », « Fanny », entre autres. (En Provence, « embrasser Fanny » se dit en cas de perte au jeu de pétanque).**

FILLE (UNE) DESIRABLE

Bandante, beau châssis (ou beau morceau), belle pouliche, bien baraquée, bien foutue, bien moulée, faite au moule, gibier d'amour, gironde, un cul à faire de l'or.

FILLE (UNE) LAIDE MAIS QUI S'OFFRE VOLONTIERS

Un *boudin,* une bougresse, un bourin, une bouche (ou une plaque) d'égout, un *cageot*, une chasse d'eau, une boîte à pines, une coche (à badin), un garage à bites, un gibier de bordel, une gourgandine, un goyo (terme forain), une latrine, une mal foutue, un paillasson (comme pour la toison pubienne, à la porte d'entrée), une paillasse, un pot de chambre, une *poufiasse,* une punaise (de bois de lit), une salope, un tas, une traînée, une tringle (ou un bouchon) de chiottes, un wagon (de dernière classe).

Aux U.S.A. (et en Grande-Bretagne) : un derrière d'autobus. Un paillasson pour officiers : une péfatte. Une fille « facile », mais qui peut être belle : une Marie-couche-toi-là.

FILLES (LES) (pour les garçons)

Articles, baleines, bonnes femmes, bouiillaves, cailles, chèvres, conasses, donzelles, fesse (une), fumelles, gadjies (terme forain, réplique de « gadjos » pour désigner les garçons, ou gavalies pour parler des femmes mariées), gerces, gonzesses, grelettes, greluches, grosses, mectonnes, ménesses, merluches, moulichcs, moulures, nanas, nénesses, niases (terme forain), pépées (d'après les initiales de « petites poules »), pétasses, pisseuses (ou pissouses), poireaux, poules, poupées, sautées, sauterelles, souris, taupes, trumeaux, typesses.

Une très jeune fille : une gigolette, une Marie-pisse-trois-gouttes.

N.B. — Dans la langue américaine courante, le mot « femelle », pour désigner les personnes du sexe féminin, ne possède aucun sens péjoratif. Ainsi le Rapport Kinsey sur la femme s'intitule exactement : « Le comportement sexuel de la femelle humaine ».

HOTELS DE PASSE

Casuels, clandés, garnis, garnots (la chambre y étant la « strasse » ; et la passe, la « grimpette ») — tandis que la rafle de police, dans le langage de ce milieu, s'appelle « coup de filet » (« de serviette », ou « de torchon »), « descente » (ou « raclette »).

La fille « monte » le client (le « branque », le « cave », le « miché », le « micheton »). Elle ne fait pas payer celui-ci au cas, heureusement exceptionnel pour ses fonctions et sa corporation, où elle trouverait du plaisir avec lui. Alors, au lieu de « compter les mouches » ou « tricoter », elle « fait une fleur ».

Le client aux goûts très spéciaux est un « vicelard » ou « viceloque » (mômes mots, donc, que pour un voyeur ou un exhibitionniste).

Tous les termes employés hier dans les maisons de tolérance constituent, aujourd'hui, l'argot des hôtels de passe.

HYMEN

Berlingue, capital, capsule, dessus du panier, fleur, rose, *pucelage.* Celle qui l'a perdu « a vu le loup ».

IMPATIENCE GENITALE (SE TROUVER EN GRANDE) (pour les deux sexes, mais surtout pour une femme)

Etre en chaleur, mouiller **(par les sécrétions vaginales lubrifiantes), ce mot voulant dire également de façon paradoxale, car la langue verte n'est pas non plus à l'abri des imperfections, avoir peur.**

Pour un homme, lorsque d'autres le précèdent avec la même partenaire, et afin de souligner l'urgence : être garé en double file.

INTERROMPRE LE COIT AVANT L'EJACULATION

Arroser le gazon, le persil, cracher à la porte ou dans les broussailles, moucher la chandelle, *retirer* (se), sauter du train en marche, tricher, pour l'homme ; envoyer son enfant à la blanchisseuse (dans les draps), pour la femme ; *prendre ses précautions*, pour les deux.

JEUNE HOMME RECEVANT LES FAVEURS D'UNE DAME RICHE

Gigolo.

JOUIR GENESIQUEMENT

Reluire (verbe employé parfois aussi pour dire : être en érection).

LAISSER DES MARQUES DE BAISERS OU DE MORSURES

Faire des suçons.

LECHER L'ANUS (pratique de l'anilinctus)

Faire feuille de rose. Introduire un doigt dans l'anus de l'autre, pendant le rapport sexuel, ou dans le sien, pendant une masturbation : faire postillon.

LECHER LES ORGANES FEMININS (pratiquer le cunnilingus)

Aiguillonner, aimer la marée (à cause de l'odeur, sans doute), brouter la pelouse, faire la liche, ou mimi, ou minette, gabahoter, gamahucher (donc comme pour la fellatio), prendre son café aux deux colonnes (évocation des cuisses probablement).

LESBIENNE (anandryne, homophile, homosexuelle féminine, saphique, tribade)

Auvergnate, gode (lorsqu'elle emploie, avec sa partenaire, une imitation de membre viril, c'est-à-dire un godemiché), gougnotte (l'infinitif « gougnotter » s'employant pour désigner la pratique de cet acte), *gouine* (en principe passive, la « vrille » étant active, mais ce second mot n'est pratiquement plus en usage, et d'autant moins que l'on sait mieux, désormais, que la plupart des pratiquantes du saphisme ou du tribadisme tiennent volontiers, alternativement, les deux rôles), fleur du mal (depuis le recueil de poèmes de Baudelaire), *gousse,* « maison tire-boutons » (si elle pratique, avec ses organes génitaux, donc en tribade, le frottement de ceux de sa partenaire), troisième sexe (comme pour les homophiles masculins).

Lorsque, contre argent, deux lesbiennes échangent des caresses pour être vues, elles « font les puces ».

Les homophiles des deux sexes sont dits avoir « des goûts particuliers » ou « spéciaux ».

LIQUIDE VAGINAL LUBRIFIANT

Foutre (comme pour le sperme), fromage (idem), mouillures.

LIT

Autel de plume, pageot, pieu (comme pour la verge), plumard, pucier.

MAISON DE TOLERANCE

Baisodrome, bazar, B.M.C (bordel militaire de campagne), *bobinard,* boc, bocan, bocard, *bordel,* boucherie, boui-boui, bouic,

bousin, *boxon, claque,* couvent, *lupanar,* magasin de fesses. Et en cas de rythme industriel : « maison d'abattage ».

Ces maisons « à gros numéro » étant officiellement supprimées en France, leurs pensionnaires n'ont plus à se faire mettre « en carte » (ou « en breme »). Mais elles demeurent, de manière en principe clandestine, et maintes fois sous la surveillance organisée de proxénètes, sous la forme d'hôtels de passe. (Voir ce mot).

MALADIES VENERIENNES

« Chtouilles », « coups de pied de Vénus » (déesse de l'amour) qui rendent « nasi », « plombé », elles portent différents noms triviaux dont les plus répandus sont la « chaude-pince » ou la « chaude-pisse », la « chaude-lance », la « castapianne », pour qualifier la blennorragie, et la « vérole », pour la syphilis. « Se faire arranger », ou « fader », est contracter une telle maladie, et « attiger » la transmettre.

MASTURBER (SE)

Agacer le sous-préfet, agiter le flacon (ou le pantin), amuser (s'), astiquer (s') la colonne, avoir la main occupée (si l'autre tient des photos ou un livre pornographique), bahuter (se) la pine, baiser à blanc, boire seul, *branler (se),* bricoler son nœud, caresser (se), cerner (se) les yeux, chatouiller (se), coller (se) un rassis, ou une douce, écluser (ne pas) que du lait de coco, effeuiller (s') ou éreinter (s') (pour une femme), faire agir cinq feignants contre un lâche (ou jouer à cinq contre un), faire la bataille de jésuites, faire (se) boum, faire dégorger le poireau, faire (le), faire (se) une branlette, une branlotte, une giclée, la gimblette, une jutée, une pogne, une secouette, faire juter l'os à moelle, ou mousser le Kremlin, foutre en main (se), fréquenter (se), frotter (se) l'andouille ou la péninsule, gratter son devant, jouer de la mandoline ou se limer (pour une femme), manuéliser (se), monter (s'en) ou s'en tailler une, moucher (se), occuper (s') de la Veuve, ôter le petit chapeau (sauf pour les circoncis), palucher (se), passer (se) de femme (ou d'homme), passer son envie, pogner (se), polir (se) ou balancer (se) la colonne ou le chinois, polluer (se) le dard, répandre (se), scier (pour un sujet du sexe féminin), secouer la cartouche, servir (se) de sa main, sonner le tocsin (ou le bouton), soulager (se), tailler (se) une branlée, *toucher (se), tripoter (se)* (mais ces dernières expressions plutôt chez les jeunes filles, les femmes, les enfants et les adolescent(e)s), se *taper une branlette,* une pignolle, une pogne, *une queue* (pour un sujet de sexe masculin), se travailler du doigt (pour une femme, avec le médius, dit également

« doigt de cœur »), se fader, se suffire à soi-même, se taquiner le hanneton, user des doigts, Veuve poignet (fréquenter la).

En freinant l'éjaculation : faire durer le plaisir.

« Je m'en branle » signifie simplement : « Cela m'est égal », et « branleur » est une injure infériorisante, mais dont ceux qui l'emploient ne réfléchissent généralement pas au sens originel.

Entre les seins d'une femme : baiser en tétons.

MASTURBER (SE FAIRE) (pour un homme)

***Se faire* allonger le macaroni, *branler,* branlotter le prépuce, caresser le chauve à col roulé, se faire faire les cuivres (ou une façon, une gamahuche, un ramollo, un rassis, une tige), se faire faire zag-zag, se faire travailler, se faire sauter le bouchon ; pour les deux sexes : se faire brandouiller. Pour une femme : se faire éplucher les lentilles (avec cinq doigts), mettre le brigadier d'amour (doigt médius).**

MEMBRE VIRIL (pénis, verge; et lingâm (depuis le Kâma-sutra, célèbre manuel amoureux de l'Inde), mentule, phallus, priape)

Accroche-cœur, aiguille, aiguillon, allumette ou anchois (en cas de petite taille), amie des chats, andouille (des Carmes), anguille de calcif (caleçon), arbalète, arc, ardillon, arme, asperge, asticot (enfant), baguette, baisette, baisotte, balancier, bambou,, banane, bâton (à un seul bout, ou pastoral, ou rouge, ou de sucre d'orge), béquille, berlingot, bibine, bibitte (enfant), bichette, bidet (cheval), bigarreau rouge (par comparaison avec cette grosse cerise), bijou (ce mot désigne aussi les organes génitaux féminins, ce qui peut provoquer des malentendus), binette (enfant), *biroute,* bistouquette, bistouri, *bite,* bonheur des dames, bonhomme, bouc, bouche-trou, bouchon, boudin (blanc), bougeoir, bougie, bourdon, bourgeon, *bout* (mais parfois pour le gland seul), bout de viande, boute-feu (ou boute-joie), boutique, *braquemard,* bras (le troisième), broche, broque ou broquette (jeune garçon), ça, canal, canne, carotte, cas (comme pour la vulve), chair, chalumeau, champignon, chandelle, chauve au col roulé, chenille (sans vigueur), cheville, chibre, chinois, cierge, cigare (à moustaches), cigarette, clarinette, clef, clou, clown, cognoir, colonne, compagnon, coquette, couenne, cyclope (qui n'a qu'un œil), *dard,* degré de longitude, docteur, doigt (le onzième), douce, doucette, écouvillon, *engin,* épinette, étendard, fiérote, fifre, fils, flageolet, flamberge, flèche, fleur, flûte, flûte baveuse, foreuse, fouineuse, fouteur, frétillante, fuseau, gaule, gogotte (enfant), goujon, goupille, goupillon, grosse

corde, guigui, guiguitte (enfant), hampe, histoire, instrument, Jacques (ou Jacquot), jambe (la troisième), jésus, jonc, joujou (comme pour la vulve), kiki, laboureur, lance, lard, lézard, limace (enfant, vieillard ou adulte déprimé), loup, loupille, macaroni, machin, mammouth, manche, mandrin, manivelle, marque, marsouin, mât, *membre,* minchette (terme forain), mirliton, moineau, morceau, nature (la), navette, nénette (enfant), nerf, nez (à cause de dimensions réputées proportionnelles), *nœud,* obélisque, os, os à moelle, outil, ouvrier, *paf,* pain au lait, panais, pantin, pascal, pelo (terme forain), pénétrante, perceuse, père Frappart, perroquet, petit frangin ou petit frère, petit oiseau, pied, pieu, *pine,* pique, pistolet (à eau chaude), poignard, poinçon, pointe bic, poireau, polard, polichinelle, pompe à foutre, popaul, porte-gland, quenouille, *quiquette* (enfant), *queue,* quille, robinet, rossignol, sabre, salsifis (enfant), saucisse, saucisson, seringue, sifflet, singe, stylet, sucre d'orge, taureau, thomas, tige, tite, truc, tutu, tuyau (de poêle), vermicelle de contrebande (expression très usitée parmi les jeunes, et l'on peut se demander pourquoi « contrebande », si ce n'est dans le sens de non-érection), verre de lampe, viande (juteuse), victorieuse, vié, violon, vipère broussailleuse (ou velue), *vit* (« désossé » l'orsqu'il ne s'érige plus), zeb, zézette (enfant), zinzin, zizi ou zizitte (enfant), *zob,* zobie, zoute.

Un timide qui s'empourpre est dit « rouge comme un vit de noce ». Un homme qui découvre une partenaire lui convenant « trouve une chaussure à son pied ». L'inverse (« pied à sa chaussure ») ne se dit pas pour la femme.

N.B.1. — Aux u.s.A., à côté des mots « coq » et « dong », notamment, sont souvent employés des prénoms comme Jack, Mickey, etc., et les maisons de « redressement » juvéniles sont parfois qualifiées d'« usines à sucre d'orge ».

N.B.2. — Une curieuse rumeur populaire veut que les homosexuels « portent » (leur membre viril) à droite, les hétérosexuels à gauche.

MENOPAUSE (OU ANDROPAUSE)

Démon de midi.

METTRE AU MONDE DEUX JUMEAUX

Faire un doublé.

« *MOUILLETTES* »

Petits morceaux de pain que certains obsédés sèment dans les rigoles de vespasiennes, pour pouvoir les avaler ensuite, gorgés d'urine, et d'ordinaire en se masturbant.

OLISBOS (godemiché)

Du latin gaude mihi (fais-moi plaisir) : bienfaiteur, bijou artificiel, consolateur, *gode,* homme à ressorts, joujou.

ORGANES GENITAUX FEMININS (vulve, utérus ou matrice, vagin, petites et grandes lèvres, clitoris, et, depuis le Kàma-sutra : yoni).

Abricot (fendu), angora, anneau, atelier, autel, avec, baba, babines (grandes lèvres), bahut, baquet, barbu (descendre au barbu), bas, bassin, bassine à frites, baveux, bénitier, bibelot, bijou de famille, bissac, blouse, boîte à ouvrage, bonbon, bonnet à poils, bouche d'en bas (ou de métro), bourse à vit (ou à gland), boutonnière, brasier, brèche, ça (comme pour la verge), cabinet, cadran, cage, calice, cas (comme pour la verge), centre, chagatte, champ, chandelier, chapelle, *chat, chatte,* chaudron, chemin du paradis, cheminée, chosette, clapier, cœur (fendu), *con,* connasse, conin ou connichon (pour une très jeune fille), coquille (Saint-Jacques), corbillon, corridor, crame, *cramouille,* craquette, creuset, crevasse, dégageoir à saucisson, devant (se dit aussi pour la verge), écoutille, écuelle, entonnoir, entre-deux, étau, éteignoir, étui, *fente,* figue (comme disent les Italiens, et au pluriel pour les testicules), four, fourrure (comme pour le Mont de Vénus), fressure, friandise, gardon, giberne, grange, hérisson, hiatus, huître, jardin, joujou (comme pour la verge), joyau, lac (descendre au lac), lanterne, machin, manchon, marchandise, marmotte, matou, mignonnet, milieu, mille-feuilles, mincho (terme forain), minet, minette, minois, mouiche, motelette, mouflette, *moule,* nature (la, comme pour la verge), noc (mot à l'envers), noir, oursin, ouverture (divine), ovale, Pays-bas, petit lapin, pièce du milieu, piège à bite, pissette, praline, rigondin, salle des fêtes, schneck (forain), serrure, tabernacle, temple, théâtre, tire-lire, trabindge (forain), trône, trou (chéri), truc, turlutaine, vase, vestibule.

Aux U.S.A. : « Joxy », entre autres.

N.B. — Aussi bien chez la femme que chez l'homme, les organes génitaux sont souvent appelés, de manière évasive et globale « les parties » (que les anciens auteurs qualifiaient tour à tour de « sacrées » et de « honteuses »).

« ORGIES » SEXUELLES (organisées et répétées, d'adultes, parfois âgés, du type des bacchanales ou saturnales romaines)

Parties fines, partouses (d'où le verbe partouser) ; avec de nombreuses fillettes : « ballets roses » ; avec plusieurs jeunes garçons : « ballets bleus » (voir plus loin : « rapports sexuels à plusieurs »). Les films clandestins, sur les mêmes thèmes, sont précisés par ces mêmes teintes.

PANTALON

Falzar, futal, portavit (mot à décomposer pour en comprendre le sens). Les partenaires ou candidat(e)s impatient(e)s « l'interrogent » en le « guignant ».

PEDERASTE (homophile, homosexuel masculin, inverti, sodomite, uraniste)

Alcibiade (en souvenir d'un ami de Socrate), amateur de goudron (ou de rosettes), andrin, androgyne, apothicaire, apôtre de l'anus, bande-au-cul, bardache, Caroline, causeur à rebours, chevalier de la rosette, chochotte, coquine, cousine, culiste, donneur de dos (ou du rond), emmanché, empaffé, empapaouté, empétardé, emprosé, enculé, enculeur, enfifré, enfoiré, entrouducuté, enviandé, éreinteuse de paf, fiotte, folle, ganymède (en souvenir des amours particulières du dieu Zeus), gazier, girond, ou gosselin (jeune), jaquette flottante, joconde (jeune), lopaille, lope, *lopette* (mais ces deux derniers mots désignant aussi un faible, un « dégonflé »), manche à gigot, membre de la Garde nationale (réputée à cet égard), metteur de chemise en vérandah, *pédale, pédé,* pratiqueur du chouette, ramasseur d'épingles, suceur, tantinette, *tantouse, tapette, tata,* travailleur de la jaquette, tourneur de page, troisième sexe, voleuse de santé.

Le mot masculin « pédé » est souvent précédé de l'article féminin « une » ou « la ». Dans le cas — assez rare — d'habillement en femme : « travesto ». Dans le cas de prostitution masculine, souvent près de vespasiennes (« les tasses » ou « théières » : voir plus loin), et parfois avant chantage : « truqueur », mais plusieurs des mots précédents étant alors aussi employés, de même que celui de « call-boy » si l'intéressé peut, sur coup de téléphone à domicile, recevoir chez lui — ou dans son auto.

« En être » (de la pédale) est une expression large. D'un homme dont on découvre soudain les préférences ou les goûts homophiles : « il a viré sa cuti ».

Aux U.S.A. « **narcisses** », « **pâquerettes** » **et d'autres noms de fleurs désignent les homophiles efféminés, provocants et ridicules ; «go-go boys», les garçons qui font du strip-tease dans des bars spéciaux ; « reines », « fagots » ceux qui se prostituent (les gitons ou mignons de la culture gréco-latine, appelés aussi, de nos jours en France, « bibis », « bichons ») ; « pâtés de viande » ceux qui posent nus pour des photographes ; « fruits écrasés » ceux qui cachent leurs tendances.**

PETITES LEVRES DE LA MATRICE, SEULES

Nymphes (d'où le terme sexologique et médical « nymphomanie »).

PETIT SOUTENEUR

Barbeau à la mie de pain, barbillon, bizet, macrotin, mecton.

PRELUDES CHARNELS

Petite oie (faire la).

PRESERVATIF FEMININ (stérilet)

Scoubidou.

PRESERVATIF MASCULIN

Baudruche, chemise de Vénus, *capote (ou redingote) anglaise* (appelée « française » par les Anglo-Saxons), ruban.

PROSTITUEE (hétaïre, péripatéticienne, etc, etc.)

Aimeuse, amazone, baladeuse, balance de boucher (à cause des changements de viande), bouchère en chambre, catin, coche, cocotte minute, fille, fille de joie, frangine, gagneuse, garage (ou sac) à bites, garce, gargouille, goyau (de basse catégorie), jacqueline, lorette (à cause du quartier Notre-Dame-de-Lorette, à Paris), loumi (terme forain), maraudeuse, marmite, *morue,* patineuse, persilleuse, pierreuse, poufiasse, *putain,* putasse, pute, raccrocheuse, radeuse, retapeuse, rôdeuse, rouchie, roulure, salope, sirène, sœur, souris, tapineuse, traînée, trotteuse, truqueuse, vénus populaire, viande (comme pour le membre viril), volaille.

Colle qui réussit bien à « faire le tas », c'est-à-dire le racolage, est une « bonne bisenesseuse » (du mot anglais business, travail) sachant échapper aux « bourres » ou « condés » (agents des mœurs).

Celle qui, contre supplément de tarif, accepte des excentricités rares, est une « demoiselle ». Elle « fait le spécial ». Si elle se laisse « enfiler par les deux bouts », elle est une « perle ».

Celle qui se prête aux désirs d'une lesbienne, dans une maison à clientèle féminine, est une « michette ». Celle qui ne s'offre qu'épisodiquement à un homme, pour gagner quelques billets, une « michetonneuse ».

PROSTITUTION (se livrer à la)

Aller au travail, au turf, draguer, emballer, en retourner, faire le boulevard, le biseness, le bitume, le métier, la relance, la remonte, *la retape*, la voltige, le client, l'étalage, le pavé, le quart, le taf, *le tapin,* le tas, *le trottoir,* le truc, le turbin, le turf, le ruban, la vitrine, lever, louer un arpent, raccrocher, tapiner, truquer.

Le client (« jojo », « mecton », « miche », « micheton » : voir à « hôtels de passe » d'autres termes encore pour le désigner) vient « prendre son plat » (de satisfaction sensuelle).

La femme qui « fait travailler » de jeunes prostitués, ainsi « maqués », dans un hôtel ou un bar à clientèle masculine et homophile, est — tout comme dans les maisons de passe plus orthodoxes — la « maquerelle ». Aux U.S.A. **ces bars sont communément appelés « gais », ce qui donne une acception singulière à la formule traditionnelle de « Gay Paris » pour qualifier, outre-Atlantique, la capitale française.**

PROXENETE

Barbe, barbeau, brochet, hareng, « homme », Jules, lacromuche, mac, macrotin, mangeur de blanc (par évocation de la semence dont il vit), *maquereau* (et faiseur de remonte, maquignon, marchand de barbaque, ou de viande, ou livreur de colis s'il se livre à la traite des blanches), *marlou,* mer, pescale, poisson, sauret, *souteneur.*

Autrefois on appelait « aquarium » les lieux où ils discutaient sans se dissimuler, attendant de « relever le compteur » de leurs protégées (c'est-à-dire ramasser leur argent).

RAPPORT HETEROSEXUEL (avoir un) (accouplement, « acte » « activité » — notamment dans les Rapports Kinsey —, « action », coït, « commerce », « congrès », copulation, fornication, « réunion ») et surtout pour un homme :

Accoler (s') accommoder une femme, accrocher, administrer une douche, agir, ajuster, *aller* au canut, *au cul,* aux cuisses, à Cythère, à

dada, à **dame, au bonheur, au beurre, au joint,** à **Pinada, chez la grosse, derrière la gare, de son voyage, au radada, au sac, au tapanard, au trou, allonger (se l'), appuyer (se l'), arracher son copeau (ou son pavé), arranger, arroser le bouton, assaillir, avoir de l'agrément, badigeonner, baguer (se) le nœud, *baiser* («à la papa » : en bourgeois paisible ; « à vit sec » : sans éjaculer ; « en épicier » : comme une corvée ; « en aisselle » : sous le bras ; «** à **couilles rabattues » ou « comme un Dieu » : vigoureusement ; «** à **la dragonne, en âne débâté, ou en hussard, ou en maçon » : sans préliminaires, brutalement ; « en tétons » : entre les seins ; « en levrette » : par derrière, comme les chiens ; « sur le pouce » : rapidement, en n'importe quel lieu ; « en cygne » : avec les jambes de la femme sur les épaules), baisouiller, baratter, béliner, besogner, biscotter, biter, boudiner, bouillaver (terme forain), bourrer, bourriquer (copuler avec violence), braquemarder, bricoler la cliquette, briquer le casse-noisettes, calcer, calfeutrer, carabiner, caracoler, caramboler, caresser la chatte, carillonner, caser, casser le lit (ou un œuf), chatouiller le bijou, chausser, chevaucher (la chose), cliqueter, cogner, coller (se), coucher avec, couvrir, culbuter, cracher (son venin) dans le bénitier** (à **la porte ou dans les broussailles, en cas de coït interrompu), cramper, croquer, cueillir la fraise (ou la noisette, etc.), culbuter, culeter, dégraisser (se), dépenser ses côtelettes, dérouiller son panais (ou son petit frère), descendre au lac, divertir (se), donner l'assaut, l'aubaine, le clystère, le picotin, donner (lui) un branle, du plaisir, sa ration, ou son picotin, ou un coup dans la sanguinolente, embrocher, *emmancher,* emmener en voyage, empaffer, empaler, empapaouter (mais certains de ces mots désignent beaucoup plus fréquemment faire acte de sodomie), empaqueter, empeser la chemise, encheviller, enconner, endoffer, *enfiler,* enfoncer (s'), enfourner, engainer, ensemencer, envoyer (s') en l'air (ou sur le nœud), entuber, façonner, faire (le), *faire l'amour,* la vidange-graissage, faire (se) dégraisser, faire un carton (ou boum, ça, la bagatelle, la chose, l'acte — voire seulement l'acte bref — lanlaire, le grand jeu, panpan, sa prière, une partie de bilboquet, de cul, de jambes en l'air, de rentre-dedans, de zizi-panpan), faire son devoir, faire plaisir, faire reluire la motte, ses petites affaires, zon, farcir (se) la motelette, fi'ler un coup d'arbalète (ou de tromblon, le coup de guiseau, le coup de sabre, ou son venin), fouler, fourrer (le), le *foutre,* fringasser, frotter le lard, gâter (le matou), gauler la mignardise, godiller, gonfler la mouflette, goupillonner, graisser le vagin, grimper, grossir la cerise, guiser, harponner, jouer à touche-pipi (ou à touche-caca), ou à trou-madame, ou de la clarinette baveuse, ou du mirliton, ou des reins, ou limer, manger de la chair crue, mamourer le bibelot, mener le petit au cirque, mettre (se fai-**

re) les pieds en bouquet de violettes, mettre au pivot de la joie, l'aiguille dans le chat, le petit Jésus dans la crèche, mettre (le, ou se le faire), miser, *monter* (au septième ciel), moucher (se) (comme pour la masturbation), moudre, mouiller la fesse, *niquer,* œuvrer, oraison jaculatoire (faire l'), ourser, parler, pécher, passer (faire) à la casserole, pénétrer, piner, picorer la pelouse (ou le bonbon), planter le mont velu (ou un homme), policer (ou nourrir) le hérisson, porter une botte, posséder, pousser (sa pointe), prendre, prendre (faire) le café du pauvre, sa ration, sa troussée, ses ébats, ou son pied, ou son plaisir, queuter, rafraîchir le tison, ramoner (l'abricot), régaler (se), remplir le vestibule, repasser, rôtir le balai (si la femme a souvent d'autres partenaires, par référence aux sorcières qui enfourchent cet appareil ménager), sabrer la sucette, sangler, satisfaire, *sauter,* savonner, secouer, se mélanger, s'en coltiner une dans le calcif, s'envoyer en l'air, tailler la pelisse, *tirer un (ou son) coup* (ou sa *chique,* sa *crampe,* sa giclée, son pet, une Gourre, une pétée), toucher, tremper le jonc, ou son biscuit, tringler (donc comme pour l'érection), trombonner, troncher, *trousser,* user (en), vautrer (se), venir (en) au fait, viander, voir, voir (faire) les feuilles à l'envers (à la campagne), ou compter les solives au plafond (dans un local).

La femme qui s'évanouit de plaisir « fait la carpe » ou « l'œil blanc », « tourne de l'œil » ou de la « prunelle » (expression également en usage pour désigner les excitées sexuelles : voir plus haut).

Dans leur souci de simplification, les Américains disent « avoir sexe », quels que soient la nature du ou de la partenaire et le degré du rapprochement.

RAPPORTS SEXUELS A PLUSIEURS PARTENAIRES

En triangle (à trois) ; en partie carrée (à quatre) ; partouse (en nombre plus élevé) ; congrès, ou plutôt ballets roses (avec des fillettes) ; ballets bleus (avec des garçons jeunes).

RAPPORTS SEXUELS (ETRE INCAPABLE DE)

Faire un affront (en cas de perte d'érection pendant lesdits rapports), rouler sur la jante.

RAPPORT TETE-BECHE

Minon-minette, *soixante-neuf.*

RECHERCHER UN(E) PARTENAIRE

Chasser la gueuse, *draguer,* faire du char, pister, rabattre la caille, racoler. (Aux U.S.A. : partir en croisière).

REGLES (menstrues)

Accidents, affaires, *anglais,* argagnasses, cardinales (à cause de la couleur rouge), coquelicots (idem), débarquement des Anglais ou des Américains, doches, époques, kovas (terme forain), ordinaires, *ours*, régloches, trucs.

La serviette hygiénique : « la balançoire à minouche », « le balance-minet », « les ouinettes », « les ouiouines ».

Avoir ses règles : avoir repeint sa grille en rouge, avoir ses histoires, écraser des tomates, perdre ses légumes.

RENDEZ-VOUS

Rembours, *rencart,* rendève.

RENDRE ENCEINTE

Donner la maladie de neuf mois (ou des trente-six mercredis), ou le ballon, ou un fruit, ou le ventre plein, *engrosser,* faire un gros ventre, foutre en cale, gonfler, *mettre en cloque,* ou un polichinelle (ou un baigneur, ou un rossignol) dans le tiroir, voire « un arlequin dans la soupente » (si la femme a commerce habituel avec plusieurs autres partenaires), remplir le ventre, ou le sac.

« RENIFLEUR »

Individu génitalement excité par l'odeur ou le goût de l'urine.

RENTRER BREDOUILLE

Avec sa bite sous le bras, la queue entre les jambes, ou la queue pleine.

SEINS

Avantages, avant-scène, boîtes à lait, bonbonnières, charmes, doudounes, globes, lolos, mamelles, mappemondes, mou de veau (flasques), *nénés,* nibars, *nichons,* œufs sur le plat, oranges, poitrine, pommes, roberts, rondins, roploplos, rutabagas, rutons, tétasses (flasques), *tétons,* vaniteux.

S'ils sont faux : mensonges (en coton ou d'ouate, de mousse synthétique).

SE MONTRER (ou passer pour être un grand conquérant sexuel)

Aimer la bagatelle, avoir des sens, être un allumeur, amateur de gonzesses, bandeur, baiseur, bambocheur, blondin, casseur de bois, cavaleur, chasseur de gueuse, chaud lapin, coucheur, coureur, coureur de guilledou, *dragueur*, fornicateur, fouailleur, fouteur, foutailleur, frôleur, menin (de menino, jeune page, en espagnol), noceur, porté sur la chose, ou l'article, ou le cul ou le truc, proposeur de bottes, putassier, rentre-dedans, queue-verte, sauteur, vieux beau (sur le tard).

On dit aussi, sobrement : « Il (elle) aime trop « ça », ou « il a toujours l'anneau (ou la bague) au doigt ».

SE RENDRE DANS LES HOTELS DE PASSE

Aller au vice, se faire couper les cheveux, etc.

SLIP

Calbar, calbut, calcif, calfouet (héritage du temps des caleçons), minouse, slibar.

SODOMISER (pratiquer la pédication)

Aller à **l'usine à gaz, chez le voisin (en cas de partenaire femme), casser le disque, causer** à **rebours, chevaucher à l'antique, claquer les veines du cul, défoncer la rondelle, donner le bouillon pointu, dorer la feuille, embrocher, *emmancher,* empapaouter (mais ces trois derniers mots désignent aussi les rapports hétérosexuels classiques), *enculer,* entrouducuter, faire le con cocu, faire passer le brevet colonial, faire sauter la rondelle, filer de la jaquette, ou un coup dans l'oignon, galipoter le fondement, prendre de la bague (ou de la bague de bronze), prendre à la prussienne, ou un chapeau de goudron, du chouette, du spécial, socratiser.**

Aux U.S.A. : faire « brown » (brun), ou « Caroline », entre autres.

SPERME (semence masculine)

Baume vital (ou de vie), blanc d'œuf, colle (blanche), confitures, élixir, eau de vie, eau des Carmes, écume, *foutre,* fromage, goutte, huile (de vit), jus (de couilles), *jute,* lait condensé, liqueur

mâle (ou divine), moelle, nectar, purée, rosée céleste (ou divine), sauce d'amour, sirop de corps d'homme, de navet, de paf rose, suc.

Lorsqu'il est répandu dans les draps, notamment au cours de pollutions nocturnes : « carte de géographie », ou — en France — « carte de France » (voir plus haut : éjaculer).

SUCER LA VERGE (pratiquer la fellatio ou l'irrumation)

Aiguillonner, avaler la fumée, ou la pilule (en cas de spermophagie), ou les enfants des autres (si la femme, après un autre partenaire, ne s'est pas lavée), blanchir le tuyau de pipe, boire au goulot, brouter la tige, dévorer le chinois, faire Cléopâtre (en souvenir de cette impératrice « dont si le nez, etc » enseigne-t-on pudiquement), faire le chapeau du commissaire, *faire un pompier,* une pompe, un pompelard, une pomponnette, Raspoutine (en souvenir du célèbre moine russe qui affectionnait fort cette pratique), un shampooing-maison, une façon, une politesse, une sucette, une tête à queue, gamahucher le canal, gober le merlan, passer la membrineuse (la langue) sur le verre de lampe, pomper le dard (le gland, le nœud), se glougouter la nature, le poireau, le ravageur, le seigneur, manger le jonc, se la coller au palais, scalper le Mohican, souffler dans la clarinette baveuse, ou le flageolet, sucer, *tailler une pipe* (ou une plume), une queue, téléphoner dans le ventre, téter.

TENANCIERE DE MAISON DE PASSE

Abbesse, gouvernante, maca, madame (pour ses pensionnaires), maquerelle ou mère maquerelle, patronne (la), sous-maîtresse.

TESTICULES (voir « bourses »)

TOISON PUBIENNE (sur le bas-ventre)

Balai, barbe ou buisson, ou colombe de Vénus (pour la femme), cresson, forêt humide (pour la femme) ou vierge, fourrure, *gazon,* manchon (ce dernier mot désignant aussi la vulve) ou mont de Vénus, *motte,* ourson, paillasson (à la porte d'entrée), pénillière, toupet, (pour la femme) ; persil, tablier de sapeur, touffe.

VESPASIENNES (water-closets, W.C., toilettes ; ou cabinets d'aisance, latrines, lavatories)

Ardoises à l'eau, chiottes, goguenots, gogues, petit coin, pissottières, elles sont « tasses », ou « théières », dans l'argot des

homosexuels cherchant là des satisfactions réciproques. A partir des u.s.a. **sont dénommés « trous de gloire » les orifices pratiqués entre les cellules (de môme qu'entre des cabines de bains, turcs ou non) pour fellatio ou masturbations mutuelles, parfois anonymes.**

VIOL COLLECTIF

Ceux qui « boivent dans le même verre » font un barlut, un forçage en troupe, un passage de galère, ou en sérail, ou en série.

VOYEUR

Mateur, maton (par référence aux surveillants de prison qui regardent à travers le judas pratiqué dans la porte de chaque cellule), preneur de jeton, vicelard, viceloque, vicelot, vicieux, « sadique » (par contresens), « satyre » (surtout dans les jardins publics, bois et forêts), ces deux derniers mots désignant de même un exhibitionniste.